

L'INVENTION

THÈSE

*pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux*

PAR

GASTON BOUTHOU

DOCTEUR EN DROIT
ÈS SCIENCES JURIDIQUES, POLITIQUES, ÉCONOMIQUES
LICENCIÉ ÈS LETTRES
DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE PHILOSOPHIE

PARIS (5^e)

Marcel GIARD

LIBRAIRE-ÉDITEUR

16, rue Soufflot et 12, rue Toullier

1930



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'INVENTION

L'INVENTION

THÈSE

*pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux*

PAR

GASTON BOUTHOU

DOCTEUR EN DROIT
ÈS SCIENCES JURIDIQUES, POLITIQUES, ÉCONOMIQUES
LICENCIÉ ÈS LETTRES
DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE PHILOSOPHIE

PARIS (5^e)

Marcel GIARD

LIBRAIRE-ÉDITEUR

16, rue Soufflot et 12, rue Toullier

1930



A MADAME ET MONSIEUR

M. HELFENBEIN

*Hommage d'affection
et de reconnaissance filiale.*

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION

Invention et Découverte.

Définition. — Dans toute étude philosophique le simple fait de définir le sujet ou l'ordre des recherches que l'on veut aborder est, à lui seul, de la plus grande importance.

Il est en effet, la donnée initiale qui suscitera et dominera en même temps toute l'activité ultérieure du chercheur. On peut dire aussi que se trouvent d'avance tracées par la définition les limites du champ dans lequel il va se mouvoir. Chaque donnée nouvelle, chaque facteur que l'on peut être tenté d'examiner sera confronté avec la définition afin de voir si un lien quelconque le rattache avec le but initial de l'investigation. En un mot la définition que l'on aura adoptée dès le principe, détermine à elle seule les limites, et quelquefois les linéaments de l'ouvrage. On peut être certain en tous cas qu'il gardera imprimées tout au long et

jusqu'à sa conclusion ces caractéristiques en quelque sorte congénitales (1).

L'étude de l'invention présente à un très haut point ce caractère, elle est susceptible de varier du tout au tout suivant la définition que l'on en donnera.

L'évolution même du mot invention est caractéristique. Etymologiquement, il éveille plutôt l'idée d'une trouvaille pure et simple et il a gardé ce sens, notamment dans le langage juridique : c'est ainsi que l'on parle couramment de l'inventeur d'une épave ou d'un trésor. Il semble que c'est tout d'abord en rhétorique que l'on a employé le mot invention dans le sens de création psychologique. Les rétheurs appelaient invention l'opération qui avait trait à la naissance des idées, des arguments qu'une opération suivante, la disposition était chargée d'ordonner, de disposer suivant un plan.

Jusqu'ici nous voyons le terme d'invention appliqué à des faits que ne distingue rien d'exceptionnel, d'une part le fait de trouver quelque chose (invention d'un trésor), d'autre part le fait de la succession dans le champ de la conscience d'une ou de plusieurs idées se rapportant à un sujet donné (invention en rhétorique). Mais il est à remarquer que dans le langage courant

(1) Il en est même ainsi dans les sciences plus exactes que la sociologie. Campbell, critiquant la théorie de l'expérimentation chez Stuart Mill, remarque que les faits ne sont pas donnés dans la nature ; donner une définition, dit-il, même initiale ou provisoire cela implique une attitude du chercheur, un comportement à l'égard du phénomène (Campbell, *Les principes de la Physique*, traduction abrégée de l'anglais). Le même auteur fait remarquer qu'en général la science crée l'ordre des faits qu'elle étudie, elle sépare, hypostasie, et souvent arbitrairement. Observer, c'est abstraire, quelquefois créer les faits.

une autre tendance a prévalu. Le mot invention a été appliqué de préférence à la création intellectuelle conçue plus objectivement dans le sens de création d'une nouveauté. A notre époque de rapide progrès technique où le sens de la mécanique et l'esprit de perfectionnement sont si répandus, l'invention du type mécanique a primé toutes les autres à tel point que dans le langage populaire, le terme d'inventeur n'est donné que dans ce cas. On pourrait dire que pour « l'homme de la rue », l'inventeur est celui qui a imaginé et réalisé un dispositif matériel ou un procédé nouveau.

Mais à la réflexion il ne semble pas que cela signifie rien de plus que la prédominance actuelle d'un genre d'invention particulièrement tangible. En fait, qu'une création intellectuelle soit susceptible d'une réalisation matérielle immédiate ou non ne paraît pas changer son caractère ni les éléments psychologiques ou logiques qui la composent.

Mais une question, la plus grave, à laquelle on se heurte au seuil de cette étude, et alors qu'il ne s'agit encore que de définition, est celle qui concerne la réalité proprement dite du problème de l'invention. Car on peut se demander si ce simple mot ne confond pas plusieurs choses distinctes, en un mot s'il y a plusieurs sortes d'inventions irréductibles les unes aux autres, différentes à la fois quant à leur essence et quant aux fonctions qu'elles englobent. Si cette hypothèse est exacte, parler d'invention tout court, c'est risquer de ne s'attacher qu'à un pseudo-problème.

On doit d'autant plus se poser cette objection que la première exigence d'une bonne méthode est de subdiviser autant que possible les difficultés. A plus forte

raison de discerner derrière un mot unique qui leur sert d'étiquette plusieurs choses indépendantes.

Invention et Découverte. — Si nous nous reportons aux pages précédentes, il nous paraîtra difficile de faire une différence, d'établir une distinction stricte entre ces deux termes. A première vue il semble qu'il n'y a aucun élément dans l'une que l'on ne retrouve dans l'autre, et il en serait de même quant à l'attitude mentale de l'inventeur. Cependant nous assistons à ce propos à l'introduction progressive d'une distinction jusque dans le langage courant, bien qu'il ne semble pas que beaucoup en aient eu conscience.

Le mot découverte s'emploie de préférence lorsqu'il s'agit d'inventions particulièrement fécondes ou d'une très grande portée. Ainsi l'on dira la découverte de l'Amérique, la découverte du radium. Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'une distinction bien rigoureuse, les deux mots s'emploient facilement l'un pour l'autre dans certains cas. On peut très bien parler par exemple de l'invention du radium.

Le mot découverte s'emploie également, de préférence, lorsqu'il s'agit d'un grand principe scientifique qui intègre un grand nombre de phénomènes ou qui en donne l'explication. Par exemple la découverte de la rotondité de la terre, celle de l'attraction universelle.

D'autres fois le mot découverte s'appliquera au fait originaire par opposition à ses applications : ainsi la découverte du pouvoir de la vapeur d'eau, par opposition à l'invention des machines destinées à utiliser cette

source d'énergie après que celle-ci eut été connue.

Mais même dans ces cas le langage reste incertain. On applique couramment le terme découverte aux recherches qui ont permis de se rendre compte que la terre est ronde, ainsi qu'à la découverte de l'Amérique, malgré que l'ordre de filiation de ces deux grands événements soit certain, la découverte de l'Amérique n'ayant été qu'une application de l'hypothèse de la rotondité. De même il arrive qu'on parle de la découverte de la machine à vapeur, etc.

D'ailleurs cette différence dans l'emploi de ces deux termes serait-elle tranchée, cela n'impliquerait pas qu'il y ait entre les deux choses qu'ils expriment une différence de nature. Le plus souvent il ne s'agit dans l'esprit de ceux qui se servent de ces termes que d'une sorte de hiérarchie, de degrés d'importance différents, la découverte s'opposant à l'invention par sa portée plus haute, sa fécondité plus grande.

Mais l'histoire des inventions nous offre de nombreux exemples d'inventions dont la portée a été longtemps ignorée, à la fois par l'inventeur et par le public, compétent ou non. Ainsi les premières expériences sur l'électricité ne montrent chez leurs auteurs pas même le pressentiment que tant d'applications pratiques résulteraient de leurs recherches. Dans un autre domaine James Watt d'après sa correspondance, parle de ses premiers travaux sur le régulateur comme d'une simple distraction à laquelle il ne voit aucun intérêt véritable (1). Christophe Colomb crut toujours n'avoir rencontré qu'une île dépendante des Indes, etc... Par

(1) John Lord, *Capital and Steampower*. Londres, 1923.

contre que de gens s'abusent sur les créations de leur esprit.

Mais il ne s'agit là que des acceptions vulgaires de ces termes. D'autres distinctions plus savantes ont été proposées à leur sujet :

La première est une distinction d'ordre subjectif ; dans la découverte on va à l'aventure, on ne sait pas ce qu'on va découvrir. L'invention par contre procède d'une intention délibérée : on sait ce qu'on veut inventer. La découverte comporte une part plus grande de hasard, elle est la rencontre en partie inespérée d'un fait nouveau que les théories actuelles ne suffisent pas à expliquer, ce qui stimule l'imagination du chercheur. La marmite de Papin est un type de découverte. La machine à vapeur est une invention, elle a été précédée de l'intention de mettre en œuvre ce que l'on avait appris de ces phénomènes.

Dans le domaine moral la même opposition existerait. Par exemple l'opposition entre l'idéalisme classique d'essence platonicienne et le pragmatisme c'est que pour celui-ci on invente en quelque sorte la vérité, alors que pour les platoniciens, celle-ci préexiste à notre connaissance ; il nous faut seulement la découvrir.

Mais ces distinctions ne sont limpides qu'en apparence. Il est inexact que l'inventeur sache toujours ou même le plus souvent ce qu'il veut inventer. Depuis l'antiquité nous sommes accoutumés à entendre parler de l'inspiration qui dicte au poète ou à l'écrivain des ouvrages très différents de leur invention initiale. De même dans la recherche scientifique ou dans la poursuite de créations mécaniques, on sait combien le but se modifie lui-même sous l'influence des péripéties de

la recherche ; « Une machine, dit Bergson, est une série d'obstacles tournés ». D'autre part la découverte n'est pas toujours inopinée bien que son objet préexiste, elle est solidaire de découvertes ou d'inventions antérieures et vient s'insérer dans leur chaîne. Sans le microscope les découvertes de la biologie moderne eussent été impossibles ; sans la boussole, l'Amérique fut demeurée inconnue, etc....

CHAPITRE II

SOURCES

Les monographies se rapportant à des inventions nous semblent pouvoir être divisées en trois groupes :

1) Celles qui ont trait à des expériences de laboratoire de psychologie. A vrai dire leur inconvénient est qu'elles rendent difficile de dissocier la part de l'invention de ce qui n'est que simple répétition d'associations d'idées toutes faites. Nous les examinerons en détail lorsque nous aborderons l'étude de ces méthodes.

En effet, au point de vue du sujet pensant, une idée n'est invention qu'à condition de présenter un caractère d'originalité. Ainsi lorsqu'un écolier par exemple à qui l'on a négligé, en enseignant les quatre règles arithmétiques, d'apprendre la preuve de la soustraction qui consiste à additionner la différence au nombre soustrait, l'imagine tout seul, il aurait fait une invention — non dans le cas contraire où il se serait borné à reproduire cette opération après l'avoir apprise.

2) Les études portant sur les inventions faites dans un domaine donné. Celles-ci se diviseraient en deux classes : la première comprend les mémoires et les récits de vies d'inventeurs. Ils nous montrent, mais après coup, comment se sont posées à eux les questions, dans quelles conditions elles ont été résolues et quelles péripéties ils ont traversées au cours de leurs

recherches et de leurs méditations. La seconde comprend les ouvrages qui ont trait au développement et à l'évolution d'un ordre de connaissance. Ainsi les travaux d'épistémologie qui étudient, suivant la définition de M. Lalande, du dehors, les diverses disciplines scientifiques considérées en tant que produits observables de l'esprit humain.

3) Les ouvrages encore plus généraux qui essaient de sortir du cadre relativement précis que trace l'étude d'une discipline scientifique. Dans ce cas, au point de vue psychologique et sociologique ils examinent non plus l'activité d'un groupe de spécialistes mais des groupes plus nombreux et moins homogènes. Il arrive souvent alors, que l'on ne dispose même pas de points de repère assez sûrs, ni de critères assez précis pour pouvoir interpréter un mouvement ou une tendance ou même en affirmer simplement l'existence.

Le type de ces travaux est offert surtout par la philosophie de l'histoire sous toutes ses formes, ainsi que par la plupart des sciences dont l'objet à cause de sa complexité est insuffisamment précis. Leur méthode consiste à postuler l'existence de tendances générales propres à une époque donnée, puis de les déterminer et enfin d'en donner l'explication. Cette description peut paraître un peu caricaturale : elle est pourtant, si l'on y réfléchit bien, le schème exact de la plupart des explications que l'on s'efforce de donner des faits historiques importants. On ne voit pas d'ailleurs qu'il soit possible d'expliquer, autrement que par l'établissement dans les masses humaines de courants de pensée, la formation des mentalités qui caractérisent une société à une époque donnée,

Comment s'établit une mentalité, comment elle se transforme et sous l'influence de quels facteurs? Ce sont là des questions qui se rattachent à l'invention au premier chef.

Ces trois catégories de travaux nous les avons considérées comme la matière proprement dite de cette recherche, ils nous ont fourni la masse de faits et de théories qu'il nous fallait interpréter et mettre en ordre après les avoir critiqués et classés.

Nous avons évité de grossir inutilement ce volume de citations nombreuses. Nous n'avons rapporté que les faits les plus typiques nécessaires à l'intelligence de nos exposés, nous contentant pour le reste de donner des indications bibliographiques renvoyant le lecteur aux sources qui nous semblaient les plus dignes d'intérêt.

Nous nous sommes efforcés, dans chacune des parties de ce livre, d'aller des faits les plus simples aux plus complexes. Nous avons rencontré à ce propos plus d'une difficulté à cause précisément du caractère synthétique de l'invention qui fait qu'ici, plus que dans tout autre domaine, toute distinction est une abstraction qui n'est pas toujours parfaitement justifiable. Aussi est-ce sur ce terrain que nous réclamons surtout l'indulgence du lecteur.

En ce qui concerne le choix des faits sur lesquels doit se fonder toute étude de sociologie, deux principales méthodes s'offrent dans ce cas à l'investigation. Nous ne parlerons pas bien entendu de la méthode dogmatique qui déduit des propositions de dogmes admis sans examen :

1) La première consiste à remonter aussi haut que

l'état des sciences historiques le permet, et de s'efforcer de saisir la vie religieuse, morale, technique, et les premiers jugements de valeur sous leurs aspects que l'on présume être les plus simples, les plus dénués d'interférences historiques, d'influences dues aux échanges internationaux et de survivances compliquées. C'est là la tâche de la sociologie anthropologique qui s'attache à expliquer la structure mentale des sociétés primitives.

2) La seconde méthode consiste à s'efforcer, en s'aidant d'hypothèses appropriées, de décrire le ou les processus de l'invention tels qu'ils nous apparaissent à la lumière des résultats acquis dans les sciences qui étudient le fonctionnement de l'esprit humain. On oppose souvent les deux méthodes : en fait, il ne paraît pas qu'il y ait lieu de les représenter comme antagonistes, au contraire, elles s'éclairent mutuellement. Les anthropologistes sont bien obligés, pour obtenir des résultats intelligibles de se reporter, implicitement ou non, à leur propre psychologie d'hommes modernes, avec tout le système de références que cela comporte. Et les résultats de leurs travaux sont d'une aide précieuse pour le psychologue.

Enfin, il nous semble tout aussi légitime, pour chercher à expliquer le processus de l'invention, d'analyser des exemples actuels. Nous pensons qu'il est bien difficile de trouver, chez les primitifs comme chez les modernes des commencements absolus, surtout en matière d'invention morale. Les exemples actuels ou proches nous sont plus intelligibles car nos sciences de l'esprit, la logique, la psychologie se sont formées en prenant pour base la mentalité qui existe dans nos

sociétés. Les concepts qui nous servent donc d'instruments d'analyse coïncideront donc mieux avec les éléments que met en jeu l'invention chez nos concitoyens, qu'avec les éléments de la pensée d'un primitif.

Nous sommes obligés en étudiant la pensée des primitifs ou même simplement celles de civilisations relativement avancées mais sensiblement différentes de la nôtre, de procéder continuellement à une refonte, à une mise au point des concepts qui constituent notre outillage. Refonte d'autant plus ardue, sinon impossible, que nous admettrons les conclusions de M. Lévy Bruhl sur la spécificité respective et en quelque sorte irréductible des diverses mentalités. D'autre part, comme l'a fait observer M. Gaston Richard, une méthode sage doit remonter du mieux connu au moins bien connu. Il est souvent imprudent de s'attaquer d'emblée et en négligeant les stades intermédiaires et les formes de passage, aux mentalités les plus éloignées des nôtres, celles dont les concepts sont les plus étrangers et les réactions les plus déconcertantes. Ajoutons à ces difficultés inhérentes à l'étude de la pensée primitive, les erreurs possibles de l'investigation. Toute personne qui a eu l'occasion de questionner des individus de mentalité peu développée, même lorsque ces individus sont simplement des compatriotes arriérés, sait que c'est une opération des plus ardues : l'imprécision du langage, l'obscurité de la pensée, une méfiance instinctive qui leur suggère des réponses inexactes, ou au contraire une suggestibilité excessive due à la crainte ou au désir de plaire, tout concourt à semer d'occasions d'erreurs l'observation quelque objective qu'elle soit. Et cette suggestibilité ne se restreint pas aux

réponses, elle s'étend même aux actes. Que l'on se souvienne des fameuses crises théâtrales chères à l'école de Charcot causées probablement par ces théories qui postulaient l'existence de ces crises.

L'étude de l'invention telle qu'elle se manifeste dans nos sociétés présente l'avantage de mettre en jeu, de combiner des concepts connus de nous, ce qui permet une analyse plus commode des résultats et des opérations qui conduisent à ces synthèses. L'observation subjective y gagne en sûreté, les chances d'erreurs dues à l'interprétation, à la traduction, etc... sont diminuées, sinon supprimées. De plus elle nous apporte l'aide précieuse de l'auto-analyse. Celle-ci pratiquée par un observateur prudent permet des comparaisons précieuses et ces comparaisons sont légitimes puisqu'elles portent sur des individus de mentalités analogues aux nôtres et qui manient des concepts identiques à ceux que nous employons. Tout cet ensemble de garanties — et le fait qu'elle permet d'utiliser une matière plus ample à la fois quant au nombre et à la variété des observations — nous fait croire qu'il y a lieu, dans des recherches sur l'invention, d'accorder la plus grande place à l'analyse de ses formes actuelles.

Il pourrait sembler qu'une bonne méthode devrait partir exclusivement de l'étude de l'invention chez les primitifs. Elle appliquerait ainsi le principe cartésien : partir des objets les plus simples, diviser les difficultés pour les mieux résoudre. Mais il ne nous semble pas que l'étude exclusive de l'invention chez les primitifs apporte une simplification à notre étude : nous venons de voir les difficultés et les critiques auxquelles s'expose, la simple observation des sociétés primitives.

Une fois que ces faits ont été recueillis, leur mise en œuvre sera à son tour une interprétation d'interprétation où nous retrouverons des erreurs initiales grossières ou multipliées, sans qu'il y ait de contrôle possible.

De plus, rien ne nous prouve que les faits étudiés, les pratiques et les jugements que nous aurons observés chez les primitifs, soient le produit d'inventions de première main, qu'elles soient la forme initiale et rigoureusement première de la catégorie de jugements à laquelle elle appartient (1). Par exemple si nous constatons dans une tribu la pratique du mariage exogamique (d'où il semble résulter une série de jugements particuliers concernant la conception que les membres de cette tribu se font des rapports de parenté) rien ne nous prouve que cette tribu n'a pas quelques temps ou longtemps auparavant connu d'autres formes du mariage (1). Le mariage exogamique ne serait donc pas la forme rigoureusement primitive du mariage mais à son tour l'aboutissement de séries antérieures.

Les institutions des primitifs telles qu'elles se pré-

(1) Il est beaucoup plus difficile que ne le pense ce dernier (Buecher) de déterminer quels traits sont primitifs et lesquels ne le sont point. Le plus souvent dans des cas semblables, l'étude des civilisations particulières nous montre que la logique est impuissante à révéler ce qui est historiquement le premier... En prenant pour point de départ les sauvages actuels, on risque de s'attarder et de généraliser abusivement des cas exceptionnels. Les civilisations arriérées en tant que telles, ne peuvent nous livrer du primitif que ce qu'il avait de plus indigent, que ce qui l'a fait distancer dans la course. Par suite de circonstances historiques infiniment variées, elles offrent un ensemble d'atrophies et d'hypertrophies qui n'ont rien d'élémentaire. Olivier Leroy, *Essai d'introduction critique à l'étude de l'économie primitive. Les théories de K. Buecher et l'ethnologie moderne* (p. 10).

sentent à nous, sont très probablement le résultat d'une évolution propre au cours de laquelle se sont produites des interactions compliquées et, dans le domaine des jugements de valeur, en particulier des inventions nombreuses agissant dans des directions différentes. Il ne faut pas que nous soyions à ce sujet abusés par notre mentalité d'hommes modernes pour qui évolution signifie progrès et invention, perfectionnement. Il y a des inventions qui acheminent vers la régression, nous en avons sous les yeux des exemples nombreux. Quantité de doctrines morales contiennent des germes de dissolution et d'affaiblissement. L'état de déchéance profonde où nous avons trouvé les peuplades océaniques a été peut-être précédé de stades d'évolution supérieurs et plus perfectionnés.

D'autre part si nous accordons la plus grande place aux formes actuelles de l'invention — ou plus exactement aux inventions dont nos sociétés sont le théâtre — il ne s'ensuit pas que cette étude soit trop limitée par suite de l'homogénéité excessive de ces inventions. Car nos sociétés renferment de nombreux types de pensée qui correspondent aux milieux, aux groupes plus petits dont elles sont formées et qui possèdent chacun leur mentalité propre. Nos sociétés tout en tendant vers l'homogénéité n'en sont pas moins formées de groupes plus ou moins nettement différenciés suivant la profession, le genre de vie, l'idéologie dominante, les survivances, le degré d'instruction, la religion, etc... (1). Le Docteur Gustave Le Bon va jusqu'à affirmer qu'à l'intérieur de nos nations les plus civilisées existent en fait,

(1) Voir Probst, Les parlers magiques en Corse, *R. I. S.*, 1922.

éparses suivant les individus et les circonstances, toutes les mentalités qui ont successivement été dominantes au cours des siècles (1). L'existence de cette variété permet, compte tenu des influences et des interactions dues au voisinage de types de pensée différents, d'avoir un champ d'observation permettant des comparaisons en grand nombre.

(1) Dr G. Le Bon, *La Psychologie des Peuples*.

CHAPITRE III

MÉTHODE

Raisons qui militent en faveur d'une étude globale des facteurs de la fonction inventive, plutôt que de l'étude d'une catégorie particulière d'inventions, — étude dont les conclusions seraient ensuite généralisées. — Les points de vue successifs qui constituent les divisions essentielles de cette étude.

Notre intention, lorsque nous avons entrepris ce travail, avait été tout d'abord de nous borner à étudier l'invention dans un seul domaine bien délimité : Constituer la monographie d'une invention ou chercher les règles ou les lois de l'invention dans une science, notamment dans la biologie.

Nous avons été irrésistiblement entraînés à envisager la question d'une façon plus générale, par les considérations suivantes :

1° La division du patrimoine intellectuel d'une société en disciplines différentes est une abstraction commode, mais qui en réalité est arbitraire. On ne peut pas étudier vraiment la genèse d'une science en la séparant des autres; et si une telle impossibilité saute aux yeux lorsqu'il s'agit de sciences très voisines, comme par exemple les mathématiques et la physique, elle n'existe pas moins parmi les sciences les plus diverses. En réalité elles se confondent en de larges interférences. Il n'est pas possible à un savant de se canton-

ner dans sa spécialité, et l'activité inventive ne peut être conçue comme indépendante de ces compénétrations.

2^o Une étude, même sommaire, de l'histoire des inventions montre le rôle primordial de l'analogie. Or, pratiquer l'analogie, c'est en quelque sorte enjamber les barrières que l'habitude a élevées entre les différents domaines de la pensée.

Le plus souvent, le rôle des inventeurs a été d'établir des relations et des correspondances là où les autres hommes n'avaient rien vu. Souvent aussi, les impulsions les plus fécondes n'ont été en somme que des transpositions.

3^o L'étude de n'importe quelle forme d'invention montre l'importance de l'activité mentale inconsciente ou demi-consciente. Or, cette activité, le peu que nous savons d'elle par les moyens très rudimentaires d'investigation dont nous disposons, ne paraît guère nous la faire entrevoir comme cloisonnée. Bien au contraire, elle nous apparaît comme une nébuleuse où se rapprochent et se combinent les atomes les plus hétérogènes.

4^o Un autre facteur essentiel qui ressort des faits, c'est que l'invention est en grande partie affaire d'attitude (au sens psychologique du mot), de comportement du sujet. En d'autres termes, elle est le plus souvent un processus dynamique. Nous nous sommes efforcés d'entreprendre l'analyse de ce dynamisme, de ses attaches et des faits qui le conditionnent.

Il nous fallait d'abord rechercher ce caractère dans un très grand nombre de cas pour pouvoir affirmer son existence. Il s'ensuivait qu'il nous fallait examiner des témoignages non moins nombreux, ce qui forcément nous amenait à parcourir des domaines très divers,

mais dans lesquels existait néanmoins ce caractère commun.

5° Cette sorte d'impulsion, de dynamisme, existe non seulement en ce qui concerne les sujets, mais paraît applicable aux inventions elles-mêmes conçues objectivement.

Dans bien des cas, nous avons été frappés par le fait que des inventions ont attendu très longtemps pour être réalisées, alors qu'existaient déjà tous les éléments dont le simple rapprochement les eût produites. Cela nous amenait à postuler une sorte de loi d'inertie valable pour le monde des représentations et des concepts. Essayer d'avoir un aperçu de ces phénomènes, de chercher les facteurs qui les conditionnent, exigeait également que nous examinions des faits souvent hétérogènes au plus haut point.

6° Nous sommes obligés de postuler cette loi d'inertie. En effet, dans le cas contraire, nous serions obligés d'admettre que les idées sont douées d'un pouvoir propre qui leur permettrait de se combiner entre elles en toute indépendance d'une façon contingente, sans qu'elles soient influencées par les milieux ni par les individus.

Deux voies s'ouvrent donc : Chercher les lois de combinaison des idées en faisant abstraction des circonstances et des milieux sociaux ; cela aboutirait à l'esquisse d'une sorte de logique pure, mais qui ne serait ni la logique déductive, ni l'inductive, mais une logique « inventive ». — La seconde voie est celle qui conduit les investigations vers la recherche des relations qui peuvent exister entre l'invention et le sujet pensant.

7° Il est très difficile, sinon impossible, de concevoir

ou d'étudier le sujet pensant, sans la matière sur laquelle s'exerce son activité mentale consciente ou non. Cette matière est constituée par les représentations emmagasinées dans sa mémoire, idées, concepts, jugements ou associations.

On peut concevoir, par un effort d'abstraction, cette activité synthétique, motrice et dynamique indépendamment des matériaux qu'elle met en œuvre. Mais cette abstraction ne correspond nullement à la réalité. Nous ne pouvons nullement affirmer l'existence d'une pensée vide. Dès que nous pensons, nous pensons à quelque chose.

8° Le fait de se cantonner, pour étudier l'invention, à un seul ordre de faits peut soulever encore une objection : Une telle méthode, en effet, si l'on veut en faire la base d'une étude de l'invention qui s'efforce d'examiner les divers aspects du problème, sous-entend l'un des raisonnements suivants :

a) Ou bien, il y a suivant leur objet plusieurs sortes d'inventions irréductibles les unes aux autres ; on voit les conséquences philosophiques de ces prémices : une sorte de cloisonnement de l'intelligence et, dans la filiation des idées comme dans la division du travail intellectuel, une sorte de système de castes dont il ne paraît pas que la réalité nous offre le tableau.

b) Ou bien, au contraire, on postule implicitement que l'invention est une sorte de mécanisme immuable dont il suffit de connaître l'une des faces pour avoir le droit de transposer l'enseignement qu'on en tire sur toutes les autres.

L'une ou l'autre de ces deux règles peuvent être la conclusion d'une étude de l'invention. Mais rien n'auto-

rise, nous semble-t-il, à les postuler *a priori* sans risquer de fausser toutes les recherches ultérieures.

9° Mais s'il nous paraît préférable de ne pas nous fonder sur une analyse de la fonction inventive dans les différents domaines intellectuels conçus séparément, par contre il est une autre méthode qui nous paraît moins sujette à critique, c'est celle qui consiste à classer les faits d'après les diverses fonctions mentales du sujet et les éléments constitutifs de sa personnalité.

Une telle méthode aurait pu paraître se rapprocher trop de la psychologie. Mais les temps ont changé et cette querelle n'est pas près de renaître. La psychologie et la sociologie savent maintenant qu'elles ne peuvent pas, sinon se passer l'une de l'autre, du moins prétendre faire abstraction des résultats qu'elles ont acquis chacune de son côté. Le dernier ouvrage important qui se présente comme une sorte d'inventaire de l'état actuel des sciences psychologiques en France, le traité publié sous la direction de M. Dumas, fait une très grande place à la sociologie. Comme le dit M. A. Ouy (1), ceux qui s'obstinent à perpétuer cette querelle portant sur la délimitation du domaine respectif de ces deux sciences rappellent le procès fameux des cuisiniers contre les rôtisseurs.

Nul ne songe à contester par exemple que la pensée abstraite ne soit liée au langage qui est un phénomène social au suprême degré. Une psychologie qui voudrait se passer de tout facteur sociologique dans ses explications, serait très embarrassée pour interpréter tout ce

(1) Achille Ouy. De la nécessité d'une étude bio-psycho-sociologique de l'esprit humain. *Revue Internationale de Sociologie*, mars-avril 1926.

qui n'est pas commun à l'homme et aux animaux. On peut dire que, schématiquement parlant, il y a chez les hommes deux étages, le premier qui est formé par les fonctions organico-psychiques, et le second où se trouvent les représentations qui se sont formées parce que l'individu participe à une pensée collective.

D'autre part, la sociologie est bien obligée de tenir compte du fait que même les représentations les plus strictement collectives, par exemple celles qui ont trait à la société elle-même, ont leur siège dans les consciences individuelles. On peut dire aussi qu'elles sont dans une sorte de perpétuel commerce avec elles. Car l'individu ne fait pas toujours que recevoir passivement les notions qu'on lui enseigne. Il y a une vie intérieure, une activité psychique, qui les triture, les assimile et presque toujours les modifie. Les représentations sont la matière sur laquelle s'exerce cette activité mentale dans un effort qui est souvent créateur.

10° Pour expliquer la vie mentale de l'individu, il faut se placer à deux points de vue : l'un d'eux concerne la théorie de la connaissance, le second la théorie de l'invention. D'ailleurs, ce n'est encore ici qu'une distinction méthodologique propre à faciliter la tâche en la divisant, plutôt qu'une différence fondée sur la réalité. Car la connaissance elle-même est, souvent, une sorte d'invention. Elle interprète les phénomènes ; bien plus, elle crée en quelque sorte les faits en les abstrayant pour pouvoir les étudier par un biais plus commodément accessible (1).

11° Le processus inventif est une synthèse. Il semble

(1) Cf. Meyerson. *Identité et Réalité*.

que sur ce point l'opinion de ceux qui ont étudié ce problème est à peu près unanime. Après avoir exposé les différents biais, les méthodes par lesquelles on peut en faire une étude, il nous reste à en examiner une dernière qui convient surtout à une étude visant à donner une théorie de l'invention sous ses différentes formes. Cette méthode consiste à rechercher les éléments constitutifs de cette synthèse, en un mot à faire l'analyse des différentes formes du processus inventif.

Nous avons vu quelles objections soulèverait une étude de l'invention fondée sur l'étude distinctive des diverses disciplines scientifiques. Non pas, bien entendu, que nous contestions l'utilité d'études de cette sorte. Bien au contraire, ce sont elles qui nous fournissent la base de ce travail ; c'est à elles que nous nous adressons pour rechercher dans les faits des suggestions interprétatives et pour faire ensuite l'épreuve de ces interprétations. Mais nous borner à recueillir ces faits, c'eût été ne viser qu'à élaborer un résumé forcément très incomplet des ouvrages de méthodologie. D'ailleurs, en ce qui concerne proprement l'invention, c'eût été insuffisant. Car l'invention vise à créer des concepts, ceux-ci expriment la manière dont nous nous représentons les choses qui nous entourent, avec leurs propriétés les plus variées, leurs relations et la manière dont notre action peut avoir prise sur eux. Mais il n'y a pas de concepts que les scientifiques, au sens où nous entendons actuellement ce mot avec tout ce qu'il comporte de prudence et d'esprit critique. Il y a tout l'infini des interprétations erronées ou arbitraires, auxquelles s'est attachée pourtant pendant de longues périodes une croyance inébranlable. Elles aussi étaient

des inventions et qui ont chacune dirigé pendant longtemps l'activité des hommes.

Est-ce à dire que la création de ce que nous appellerons des concepts erronés met en jeu des facultés spécifiquement différentes de celles qui président aux recherches scientifiques plus perfectionnées ? Il nous paraît très audacieux de l'affirmer et, en tous cas, nous ne voyons pas, tout au moins en ce qui nous concerne, de preuve possible pour justifier cette assertion.

Nous sommes donc obligés, pour étudier l'invention ou les inventions, de revenir aux fonctions mentales du sujet dans lequel s'élaborent les créations intellectuelles.

12° Il y a lieu d'examiner la raison pour laquelle, à première vue, on est tenté d'admettre qu'il existe des formes spécifiquement différentes de l'invention, suivant que l'on examine telle ou telle branche déterminée du savoir humain. Il y aurait par exemple une invention mathématique, une invention juridique, chimique, etc... A notre avis, une telle attitude proviendrait d'une confusion : celle qui consiste à ne pas discerner entre les fonctions psychologiques du sujet, et les méthodes constituées pour chacune des sciences : celles-ci sont en quelque sorte des objets extérieurs au sujet, au fond des règles empiriques qui résument à chaque moment de l'histoire d'une science les préceptes que l'on considère comme les meilleurs pour guider les démarches du chercheur.

Ces règles, ces méthodologies sont, bien entendu, d'une importance capitale. Mais il ne s'ensuit pas qu'à elles seules elles constituent des espèces particulières de l'invention, comme une activité qui doit être analysée et, autant que possible, expliquée. Une méthode n'est

qu'un instrument; un instrument serait-il une machine excessivement perfectionnée a besoin de l'impulsion, de la direction humaine pour être dirigé et utilisé.

Une méthode peut, sans être cependant oubliée, c'est-à-dire disparue, cesser d'être féconde, ne plus rien donner. Le fait est trop courant dans l'histoire de n'importe quelle science pour que nous ayons besoin de donner des exemples à ce sujet.

Une méthode scientifique est un instrument d'invention, elle ne peut pas en être considérée comme la génératrice. La meilleure preuve en est qu'il ne suffit pas à n'importe quel individu de s'assimiler cette méthode pour s'en servir d'une manière féconde et inventer. D'autre part, les inventions, et souvent les plus importantes quant à leurs effets, consistent en des créations de méthodes nouvelles, ou dans le renversement de principes qui étaient considérés comme le fondement de la recherche. Quelquefois, elles consistent en fusion de démarches séparées, par exemple l'introduction des mathématiques dans la physique, de l'électricité dans la chimie, etc...

Donc, si l'analyse du processus inventif comporte l'examen des éléments logiques et méthodologiques qui y entrent, il comporte plus encore une analyse du dynamisme qui y a présidé. Car l'invention sous toutes ses formes, même les plus modestes, est un fait d'activité. En dernière analyse, elle consiste à *modifier le donné*. Et le problème ainsi posé soulève immédiatement la question de l'inertie. On peut en effet postuler qu'il n'y a pas de mouvement qui ne soit le résultat d'un certain nombre de facteurs ou de forces que l'on pourrait appeler ses causes. Il nous faut donc essayer de rechercher

le pourquoi et le comment de ce dynamisme. Il ne semble pas que le seul fait d'avoir en sa possession des méthodes suffise à cette explication. D'autres facteurs sont à considérer : un homme peut avoir à sa portée les instruments les plus perfectionnés et en connaître l'emploi, sans même songer à s'en servir.

Nombre de biologistes se représentent la vie comme un perpétuel état d'équilibre chimique instable. Peut-être pouvons-nous nous représenter l'activité créatrice de l'esprit comme une instabilité analogue dont il résulte un perpétuel devenir. Même l'invention conçue en son sens étymologique, la simple trouvaille n'exclut pas cette attitude essentiellement dynamique d'attention et de recherche. Rien ne sert de passer en vue de celui qui ne vous voit pas. Pour tirer parti d'une trouvaille, il faut un minimum d'instruction technique, savoir que c'est là une trouvaille, s'en apercevoir, y faire attention, chercher à la comprendre, établir des déductions et des relations.

Mais sans perdre de vue le caractère dynamique de l'invention, on peut l'envisager sous un autre angle : Un ensemble de connaissances, un corps de faits, de représentations et d'interprétations constitue en quelque sorte un être animé d'une vie propre. Le sociologue ou l'historien arrive à discerner, à détacher dans la masse des idées et des concepts qui forment le savoir de l'humanité, cet ensemble qui constitue le patrimoine intellectuel d'un groupe dont il fait l'histoire et retrace l'évolution.

Lorsqu'on examine ainsi l'histoire des diverses branches du savoir humain, une première considération s'impose : C'est que la fécondité est très inégalement

répartie dans le temps et suivant les sciences considérées. Souvent une méthode, une doctrine (ces mots pris dans leur sens le plus large) après une période d'éclat où se succédaient dans son domaine les créations, paraît s'assoupir, ne plus vivre que sur son acquit. Peu importe que cet arrêt de développement l'achemine peu à peu vers l'oubli et la disparition, ou qu'il soit suivi d'une nouvelle période d'éclat. Le fait qui nous importe est la fécondité, le dynamisme créateur d'un système à un moment donné.

Ce point étant acquis, une hypothèse se présente tout naturellement à l'esprit : Reprenons notre comparaison avec la mécanique ; nous parlions dans les pages précédentes d'inertie, à propos des états psychologiques. La question se posera à nous de savoir s'il n'est pas des constructions logiques, des ensembles de représentations disposés de telle manière qu'il en résulte un mouvement générateur de nouvelles représentations ; ou par contre, si certaines dispositions tendent à la stabilité, à l'arrêt. En un mot certains systèmes (nous employons ce mot dans son sens le plus général et non pas seulement au sens de système philosophique) sont-ils doués, de par leur disposition, l'enchaînement des idées qui les constituent ou pour d'autres raisons qu'il reste à rechercher, d'un potentiel particulièrement élevé ?

Le problème ainsi posé se présentera encore sous une autre forme : L'invention consistant dans une combinaison d'idées, la notion de potentiel ne peut seulement se concevoir comme une force tendant à une direction unique. Il y a lieu de considérer la stabilité des composés et leur degré d'affinité, soit à l'intérieur

du système originaire, entre les éléments qui le composent, soit envers les idées extérieures auxquelles ils se peuvent combiner.

Cette analyse de l'invention du point de vue logique, postulant la réalité philosophique des concepts et des idées qu'elle met en œuvre, constituera la seconde partie de notre étude.

15° Mais il apparaît que cette analyse de l'invention faite du point de vue de la logique ne suffit pas à expliquer entièrement ce phénomène. Nous examinerons en détail dans le cours de cet ouvrage les objections que soulèverait une explication de l'invention fondée uniquement sur les lois qui président à la combinaison des idées. Sans entrer dans le détail de ces critiques, on voit combien serait peu scientifique une théorie qui séparerait arbitrairement les deux domaines et ne voudrait voir dans l'invention que l'action spontanée de concepts animés d'un pouvoir propre et qui les ferait se combiner entre eux indépendamment des individus et des milieux sociaux.

Nous serons donc ramenés à considérer de nouveau l'individu dans lequel s'élaborent et par lequel s'expriment ou se réalisent les inventions. Mais dans cette troisième partie, nous ne nous bornerons plus à décrire dans cet individu celles des fonctions psychologiques qui nous paraissent avoir un lien avec l'activité créatrice de sa pensée. Nous nous préoccupons d'examiner ces fonctions en action, c'est-à-dire non plus comme des cadres vides ou des mouvements en quelque sorte immatériels, mais en faisant intervenir la matière sur laquelle les fonctions s'exercent, les représentations, les jugements et les tendances qu'elles mettent en

œuvre. Nous envisagerons ainsi, de la façon la plus complète qu'il nous sera possible de le faire, le contenu actif de la personnalité.

Dans cette analyse des éléments de la personnalité du sujet, nous serons amenés à nous poser la grande question qui a trait aux rapports de cette personnalité, surtout de sa face la plus agissante, avec l'ensemble ou les ensembles sociaux dont elle participe. On ne peut en effet concevoir l'influence de la société sur l'individu seulement comme une sorte d'enseignement où celui-ci n'aurait qu'un rôle passif. Certes, l'acquis scientifique, la masse de concepts, de notions de toute sorte que chaque individu doit s'assimiler à son tour à son entrée dans la société lui est extérieure, il la trouve toute faite et peu à peu l'apprend. Mais ce patrimoine intellectuel de la société n'est pas une chose figée ; il est en voie de perpétuelle transformation. Tout comme l'individu, la société, grâce à l'activité incessante de tous ses membres, s'adapte à elle-même et aux circonstances extérieures.

La sociologie s'efforce de décrire et d'expliquer cette adaptation continue de la société à elle-même et au milieu où elle vit. Mais elle ne prend comme objet de ses études que les ensembles sociaux. Or, la vie de ceux-ci se manifeste par celle des membres qui les constituent. De même que la vie générale du corps est faite du fonctionnement distinct de ses organes et de ses cellules. La société se pense elle-même dans les individus et, philosophiquement parlant, sa réalité consiste dans les représentations sociales incluses en tant qu'éléments constitutifs de la personnalité des hommes, qui en est l'expression synthétique et condensée.

Entre individu et société se font des échanges continuels ; la société qui se compose d'hommes distincts et qui se manifeste par eux, agit séparément sur chaque individu ; elle intervient dans son activité, lui offre des formes où elle se coulera, quelquefois la canalise et la dirige. De là la réalité des courants de pensées, des tendances sociales de toute sorte qui existent à chaque instant dans une collectivité.

Admettons ce double point de vue : 1^o Qu'à certains moments des groupes d'idées présentent un potentiel particulièrement élevé, qu'elles sont génératrices de courants de pensées. 2^o Qu'il existe des courants de pensée synthétiques qui entraînent les pensées individuelles et les orientent vers certaines préférences et certaines fins.

Ces phénomènes ont beau présenter au plus haut point le caractère de faits sociaux, ils ne s'en expriment pas moins par et dans les individus. Les attirances, l'intérêt, la curiosité ou la souffrance affectent l'âme du chercheur et les opérations logiques, les raisonnements, les démarches de la pensée se font également en lui. C'est à l'exploration de cette zone intermédiaire, celle où se fait le passage du social à l'individuel que sera consacrée notre sixième partie qui sera plus spécialement une sociologie de l'invention.

Cette étude pourra peut-être contribuer à formuler avec un peu plus de précision, sinon à éclairer, le débat qui a lieu actuellement entre psychologues et sociologues au sujet de l'importante question de la personnalité. Nous empruntons à M. Blondel les phrases ci-dessous, par lesquelles il pose les grandes lignes de cette discussion :

Pour l'école de Durkheim, « les catégories de l'entendement et il y comprend naturellement la personnalité, sont toutes d'origine religieuse et, par suite, sociale, et, si elles sont conçues comme *à priori* c'est que, par l'effet de leur origine collective, elles s'imposent à l'esprit comme des données toutes faites et nécessitent son adhésion ». Par contre, « les psychologues préjugent que les influences collectives n'entraînent pas en notre moi de modifications radicales et ne tiennent à rien qui ne puisse se ramener à des processus de la pensée individuelle : les représentations collectives sont pour eux des sortes de découvertes qu'aidés sans doute du langage, nous opérons, au cours de notre évolution, au fond de notre propre conscience, non des apports que la société nous constitue et que nous serions par nous-mêmes impuissants à jamais à réaliser » (1).

La réalité est plus complexe, surtout si l'on considère non plus l'idée admise, enregistrée dans la majorité des consciences, mais l'idée ou bien le concept *en formation*. On peut facilement admettre que le concept ayant acquis déjà droit de cité, s'impose à la conscience individuelle comme une donnée toute faite qui nécessite son adhésion. Mais que dire du concept nouveau, celui qui *est créé à un moment donné par un individu* ; ou même de la naissance d'une idée qui prend le contre-pied, qui combat, qui exclut une ou plusieurs autres idées jusque-là admises ?

Certes, on pourra dire que la pensée sociale s'est

(1) Ch. Blondel, *in Traité de psychologie*, par G. Dumas, t. II, p. 563.

exprimée par l'entremise d'un individu, que celui-ci en est en quelque sorte l'instrument ou la cause occasionnelle. Mais il est douteux que l'on considère comme suffisante cette explication un peu trop ontologique : « la création intellectuelle se fait parce que l'individu est l'agent de la conscience sociale ». La question envisagée de cette manière nous conduirait rapidement à une impasse métaphysique. On voit déjà poindre le redoutable problème de l'individuation qui viendrait alors se poser à nous sous une autre forme (1). L'unique moyen d'échapper à ce danger sera de se poser la question sous la forme plus scientifique de *comment* plutôt que de *pourquoi*. Alors même que nous admettrions la thèse sociologique à son optimum, la question n'en reste pas moins entièrement à expliquer. Si la création d'une idée nouvelle est un fait exclusivement social dont l'individu n'est que l'instrument passif, par quelle relation, par quel mécanisme se fait le passage du social à l'individuel ? Cette relation comporte d'ailleurs deux sens dans lesquels elle peut se faire, car l'analyse du passage de l'individuel au social n'est pas moins intéressante que l'analyse du passage du social à l'individuel. A moins d'expliquer ces faits par

(1) Le problème de l'individuation, l'un des plus ardues que puisse affronter la spéculation philosophique et qui a donné lieu, surtout au Moyen Âge à de grandes discussions est celui qui pose la question de savoir comment il se fait que la science découvrant partout des lois générales, l'expérience ne nous donne que des êtres singuliers, ayant chacun leur façon propre de manifester ces lois. Par exemple, comment il peut se faire qu'un être individuel, par exemple Socrate ou Napoléon puisse être tel ou tel et en même temps posséder les attributs généraux de l'espèce humaine.

une participation directe qui supprime littéralement l'individu, on peut entrevoir que ce doit être un phénomène assez compliqué.

La dernière partie de cet ouvrage s'efforce : 1° En continuant l'analyse de l'invention de discerner les facteurs proprement sociaux qui peuvent concourir à sa Genèse. 2° D'expliquer la manière dont se produit l'action de ces facteurs.

Nous nous sommes efforcés de ne pas oublier qu'une théorie scientifique complète doit comprendre, suivant l'expression de M. Aftalion, « tous les facteurs du phénomène à expliquer et non pas seulement les plus puissants ou les plus apparents » (1).

(1) A. Aftalion, *in Revue d'Economie Politique*, 1926.

CHAPITRE IV

CARACTÈRES DE L'INVENTION

Caractère à la fois subjectif et relatif de l'invention.

Reprenons la distinction fondamentale entre le sujet et l'objet : 1^o Au point de vue du sujet, dans l'état actuel de la psychologie, il ne semble pas que l'on puisse distinguer plusieurs sortes d'inventions. En général pour les psychologues, l'invention est une combinaison nouvelle, et cela, quels que soient les éléments qui entrent en jeu dans son élaboration (1).

Quelquefois on reconnaît deux ordres de faits dans cette fonction (2). Le premier consiste dans une modification spontanée des éléments de la vie mentale, plus spécialement des souvenirs. Ces changements qui donnent dans notre mémoire un tour particulier à des idées que nous avons apprises de toutes pièces, participent de l'invention. Ils sont en quelque sorte des modifications créatrices ; nous essayerons plus loin d'analyser cette fonction. Le second consiste dans la combinaison

(1) Nous entendrons par invention cette fonction systématisée de la vie mentale grâce à laquelle s'élaborent et surgissent dans la conscience des processus où s'enchaînent et se mêlent le plus souvent images et représentations, idées et conceptions, jugements et raisonnements mais qui toujours apparaissent comme nouveaux, comme créés et produits par notre propre activité. A. Rey, *in Traité de psychologie* de J. Dumas, t. II, p. 426.

(2) A. Rey, *loc. cit.*, *infra*.

proprement dite d'éléments divers. Mais ici l'objection se place de savoir jusqu'à quel point cette « modification spontanée des éléments de la vie mentale » n'est pas à son tour une combinaison inventive. En effet, cette modification, tout au moins lorsqu'elle porte sur des idées et des concepts est produite le plus souvent par l'adjonction ou par l'action mutuelle d'autres idées. En fin de compte la distinction est fragile. On ne peut pas parler de modification spontanée proprement dite puisqu'il n'existe pas en nous d'idées isolées, elles se rencontrent avec d'autres idées et s'influencent entre elles.

2) Au point de vue de l'objet, c'est-à-dire de l'invention considérée indépendamment de l'individu qui l'a conçue, on peut envisager tout d'abord comme un premier essai de classification des inventions, les distinctions traditionnelles sur la nature des idées, notamment celles qui ont été si fort en usage chez les scolastiques.

En partant d'une donnée plus proprement dynamique on peut considérer l'acception des concepts, c'est-à-dire leur contenu actif, moteur. Mais il faut remarquer dans ce cas que ce contenu est relatif à l'état actuel des connaissances. Par exemple, jusqu'au siècle dernier la vue d'une chute d'eau pouvait suggérer l'idée d'irrigation, ou celle d'un moulin; aujourd'hui la notion d'énergie électrique se surajoute à celle-ci.

On constate en se plaçant à ce point de vue, qu'une première distinction s'impose :

1) Dans le premier cas on constate que dans le produit du processus inventif on peut reconnaître tous les éléments qui l'ont constitué, en ce sens qu'ils ont été utilisés et combinés sans que rien ne modifiât leur

acception, jusque-là admise. Le type de cette invention est l'invention-perfectionnement, si commune dans la fabrication d'appareils mécaniques (1).

2) Dans le second cas au contraire, l'acception, le contenu des idées initiales est modifié. C'est par exemple le type de la découverte scientifique d'une grande portée. Ainsi l'idée d'une certaine maladie sera liée à celle d'infection microbienne alors que jusque-là on en donnait des explications toutes différentes. Il se produit alors une corrélation nouvelle : par exemple, fièvre paludéenne ne signifie plus effet d'un mauvais air (malaria) mais infection causée par le moustique anophèle.

Mais il est aisé de voir qu'aborder le problème de l'invention par ce biais ne manque pas de soulever des critiques très sérieuses. Même si l'on ne considère que les cas extrêmes où ces changements d'acception ont paru se produire avec le plus de promptitude il est aisé de retrouver la chaîne de raisonnements qui ont amené cette modification. On est ainsi ramené, en reconstituant l'édifice logique (qui partant de concepts dont le contenu est connu, aboutit à modifier l'acception de l'un d'eux ou à créer un nouveau concept), à retrouver

(1) M. Edouard Leroy, Sur la Logique de l'Invention (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1905) distingue deux degrés dans l'invention : au degré inférieur on procède par arrangement de matériaux élémentaires préexistants : l'opération créatrice essentielle est alors l'association. Au degré supérieur on procède par élaboration d'éléments nouveaux : l'opération créatrice essentielle est alors cette association du second genre. Les inventions vraiment grandes s'accomplissent toujours suivant le second mode : elles constituent un renouvellement de l'esprit (par opposition aux atomes immuables qu'il n'y aurait qu'à combiner entre eux).

toutes les gradations, toutes les transitions. On ne retrouve, dans l'idée ou le concept nouveau, que des données déjà existantes par ailleurs ; leur réunion ou leur dosage constituent seuls une nouveauté. On revient donc alors au cas précédent, celui où tous les éléments préexistaient déjà.

En effet, il n'y a pas d'exemple de véritable création d'un concept *ex nihilo*. Les idées elles-mêmes que longtemps on a regardé comme innées ne se sont pas montrées irréductibles à une analyse de ce genre. Que l'on se reporte aux discussions qui ont eu lieu durant les deux derniers siècles au sujet de l'innéité des idées.

Le seul exemple possible de création d'une idée simple serait la rencontre proprement dite d'un objet nouveau, rencontre qui serait génératrice de l'idée correspondante et qui ferait naître le besoin de nommer cet objet par la création d'un vocable approprié.

Mais ici nous devons faire de nouveau intervenir la distinction entre le sujet et l'objet. Rien de plus fréquent par rapport au sujet, à l'individu que des rencontres d'objets nouveaux pour lui. Les enfants en font tous les jours et ils s'ingénient souvent à nommer ces objets d'eux-mêmes avant qu'on leur ait enseigné le mot propre. En général ils procèdent par les moyens de l'analogie et de l'onomatopée : le chat a des épingles au bout des pattes ; le même animal sera baptisé miaou, à cause de son cri, etc. Les adultes se livrent plus volontiers à une sorte d'analyse sommaire, et d'après ses caractéristiques, cherchent à placer l'objet nouveau dans une classe déjà connue d'eux. Par contre la représentation qui a trait à l'objet a une existence propre. C'est une représentation sociale qui est indé-

pendante. Le fait qu'elle n'existe pas en même temps chez tous les membres de la société ne diminue pas sa réalité car elle reste en puissance dans chacun d'eux puisqu'elle peut à chaque instant lui être enseignée. De son côté cette existence est faite d'un ensemble de notions à la fois descriptives et dynamiques qui est constituée par l'addition de tout ce que l'on sait de l'objet, de ses caractères et de ses propriétés.

On voit par ces dernières lignes ce que nous entendons par l'acception actuelle du concept d'un objet. Cette acception est si l'on veut une chose, au sens le plus général du mot c'est-à-dire qu'elle présente un caractère objectif, qui a son existence propre mais qui est susceptible d'être modifiée ou augmentée.

L'étude de l'invention se présentera donc sous deux aspects différents :

1) Elle s'appliquera d'abord à s'efforcer d'expliquer la naissance de l'idée chez l'individu. Bien entendu à ce point de vue, elle ne se préoccupera pas de savoir si cette idée présente au point de vue objectif un caractère de nouveauté véritable. L'idée jaillie dans la conscience d'un homme à un moment donné présentera tous les traits de l'invention si elle ne lui a jamais été enseignée telle qu'elle se présente exactement à lui, en un mot, si elle n'est pas une simple copie.

Nous serons ainsi amenés à examiner la manière et les circonstances dans lesquelles se font chez les individus les créations intellectuelles de toutes sortes. En excluant le caractère objectif de l'invention, le problème devient à la fois plus vaste et plus accessible. Mais il est tout au moins débarrassé de l'irritante question qui se poserait sans cela à chaque instant, c'est-à-

dire la question de savoir si une idée est vraiment neuve, si un objet est inédit. Sans aller jusqu'à se montrer l'adepte du « rien de nouveau sous le soleil » on voit combien la tâche serait ardue. Elle le serait d'autant plus à mesure que l'on entrerait dans le détail des recherches et des péripéties qui ont amené la création d'une idée nouvelle à première vue, on s'aperçoit que le plus souvent elle a été engendrée presque insensiblement, par petits glissements successifs, à la suite d'innombrables petites mises au point, de tâtonnements, etc...

2) Une fois admis ce critérium en quelque sorte subjectif (1) l'étude de l'invention comportera en second lieu une partie objective. Il ne s'agira plus ici de fonctions psychiques de l'individu, mais des idées et des concepts pris indépendamment des hommes qui les pensent.

Quelle est la vie de ces concepts, comment ils se comportent entre eux, vis-à-vis des choses qu'ils représentent, et enfin vis-à-vis des hommes dans lesquels ils vivent, voilà en résumé les questions qui se poseront alors.

Et si l'on tient à définir la conscience sociale, la meilleure manière de la concevoir serait peut-être de la considérer comme l'ensemble de ces concepts qui

(1) C'est le critérium qu'admet Th. Ribot (*Essai sur l'imagination créatrice*). Il se place au point de vue psychologique de la nouveauté :

« On dit à tort que l'invention est une idée nouvelle et importante, la nouveauté seule est essentielle, c'est la marque psychologique, l'importance ou l'utilité sont accessoires, ce n'est qu'une marque sociale.

constituent, à chaque instant de la vie d'une société, la manière dont celle-ci se représente le milieu dans lequel elle vit et les choses qui l'affectent, de même que la façon dont elle se pense elle-même et dont elle interprète ses actions et celle de ses membres. Autrement dit la conscience sociale serait le *corpus* du savoir inclus parmi l'ensemble des individus composant cette société. Ce corpus est susceptible de s'accroître ou de diminuer, de se répandre ou de se restreindre. Il le fait grâce à l'activité psychologique, à la pensée des individus ; il y a là un monde de relations dont il importe d'essayer de décrire les principaux éléments et leurs actions respectives et réciproques. C'est là le but de cette étude.

DEUXIÈME PARTIE

LES DEUX CATÉGORIES D'INVENTIONS

CHAPITRE PREMIER

EXPOSÉ DE LA DISTINCTION

L'invention s'exerce dans deux domaines distincts de la pensée : le domaine technique et le domaine moral. — Exposé de la distinction. — Critériums qui permettent d'affirmer l'existence de cette distinction.

Nous avons vu que l'on ne peut, sans arbitraire, distinguer plusieurs sortes d'inventions spécifiquement différentes suivant que nous les rencontrons dans le domaine de telle ou telle science. Les opérations mentales qui existent dans ces différents cas sont toujours les mêmes. Vouloir les séparer parce que leur action n'est pas exactement pareille, c'est confondre la technique et la méthode avec la fonction inventive. Les premières tiennent aux exigences de la matière étudiée et non aux facultés du sujet ; la fonction inventive constitue, dans chacun de ces cas, le substrat de la méthode, elle vise à s'adapter aux choses étudiées, mais sans perdre pour cela aucun de ses caractères essentiels au point de devenir méconnaissable,

Nous avons vu également qu'invention et découverte constituent un couple qu'il est difficile de séparer : le plus souvent, elles sont si intimement liées qu'on ne peut exactement même les distinguer l'une de l'autre. Les techniques scientifiques sont allées en confirmant cette tendance. L'invention contient souvent une part de découverte et réciproquement. M. Brunschwig dit : « La spécificité de la science, c'est que l'invention s'y fait découverte et cela grâce à un procédé intellectuel de vérification » (1).

On peut même parler, au point de vue psychologique, d'une sorte de découverte de nos propres idées. Il est des associations inventives qui peuvent se présenter à l'esprit de plusieurs sans qu'ils y ajoutent foi, ils les prendront pour de simples rêveries, alors qu'un jour un sujet pourra être vivement intéressé par ces mêmes idées et chercher à les approfondir ou à les réaliser. Un vrai philosophe, dit Nietzsche, c'est celui qui est frappé par ses propres idées comme s'il les rencontrait au dehors de lui-même.

Mais si toutes ces distinctions primitives ne nous paraissent pas assez fondées pour servir de départ à une classification qui ait pour base une différence fondamentale, il existe par contre deux domaines qui sont, en dernière analyse, irréductibles l'un à l'autre ; ce sont les deux ordres de préoccupations et de tendances créatrices de l'esprit qui correspondent : 1° à l'activité technique, 2° à l'activité sociale et morale.

Nous prenons le mot d'activité technique dans un

(1) L. Brunschwig, *Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1901, p. 473.

sens très large. C'est celle qui tend à la compréhension des objets matériels, à leur utilisation pour des fins pratiques et vitales. Cette tendance s'est, bien entendu, compliquée à mesure que s'enrichissait le savoir humain et nous verrons qu'elle s'est souvent mêlée d'assez près à l'autre. Quoi qu'il en soit, c'est une tendance qui vise à agir dans l'ordre matériel. Lorsque ce genre d'activité s'exerce sur des idées, elle s'efforce de les traiter comme des choses, de les ajuster autant que possible d'une façon précise avec les objets qu'elles représentent. Elle vise à fabriquer, à construire des instruments et des machines adéquates.

Au point de vue de la logique, l'activité technique met surtout en œuvre le jugement de réalité. Durkheim a défini ce genre de jugement de la manière suivante : « Quand nous disons que les corps sont pesants, que le volume des gaz varie en raison inverse de la pression qu'ils subissent, nous formulons des jugements qui se bornent à exprimer des faits donnés ; ils énoncent ce qui est, et pour cette raison, on les appelle jugements d'existence ou de réalité » (1).

L'activité morale, au contraire, est fondée sur des jugements de valeur. Elle vise à établir des règles qui ont trait aux rapports des hommes avec la société qu'ils composent. Elle vise à classer les hommes et les choses suivant une hiérarchie qui exprime ce que *valent* ces choses par rapport à un sujet conscient. L'activité sociale vise à intégrer à la fois les hommes et les choses (c'est-à-dire les objets et les actes), dans la société,

(1) E. Durkheim, *Revue de métaphysique et de morale*, 3 juillet 1911.

d'une manière systématique et dynamique. A partir du moment où un jugement de valeur bien défini s'attache à un objet, il cesse d'être ce que le droit appelle une *res nullius*, et participe en quelque sorte à la vie active en devenant objet de désir ou de répulsion, fonction sociale ou objet d'échange.

Il est un domaine dans lequel l'idée de valeur reste étroitement associée à la réalité matérielle des objets, c'est le domaine économique. Dans ce cas, les objets qui ne sont pas considérés en quelque sorte comme inexistants, sont tous classés suivant un ordre déterminé qui est leur valeur d'échange; celle-ci est une entité véritable qui est indépendante de la valeur qu'ont ces objets en tant qu'ils affectent personnellement le sujet. A ce point de vue, l'utilité que présente l'objet pour un individu déterminé peut être très différente de sa valeur qui, elle, exprime la façon dont l'objet est jugé par l'ensemble d'une société. Cette valeur est objective; elle est indépendante des jugements partiels de l'individu. On peut n'attacher personnellement aucun prix aux bijoux, leur valeur n'en est pas moins réelle. De même la valeur économique se cristallise en un symbole; la monnaie, qui à son tour, finit par dominer en grande partie les phénomènes économiques et, tout au moins dans la pensée populaire, les résumer entièrement, au point d'être présenté comme une sorte de pouvoir magique.

Les moralistes sont souvent obligés de rappeler aux individus que la monnaie n'est qu'un moyen et non une fin.

Mais le jugement de valeur ne classe pas, bien entendu, tous les objets et les êtres par rapport à un

critérium unique, par exemple le commun dénominateur que constitue la monnaie pour les choses de l'économie. Il se contente souvent d'établir un rapport hiérarchique assez vague, se contentant d'affirmer la dignité ou l'indignité de certains êtres ou objets, d'indiquer qu'ils sont plus ou moins respectables ou désirables.

La notion de valeur est une notion complexe où interviennent les idées de désir et celles de hiérarchie. Le critérium subjectif de la valeur c'est que la représentation d'une chose suscite en nous un état émotif, plus ou moins marqué, ou en tous cas, une tendance à la désirer. Pour Witask, « la valeur est toujours en relation intime avec le désir. Il y a des sentiments pour lesquels il ne suffit pas que leur objet soit seulement représenté, dont les caractères psychiques ne sont pas également remplis par une simple représentation, mais qui exigent davantage, ce sont les sentiments de valeur ». Le rôle des valeurs est immense. Tarde dit très justement que « la valeur entendue dans son sens le plus large embrasse la science sociale toute entière... Cette quantité abstraite consiste dans l'accord des jugements collectifs que nous portons sur un objet » (1). Le caractère dynamique de la notion de valeur a été surtout décrit par Urban. Il les considère comme des prédispositions causales à des jugements et à des actes; intérieurement, dit-il, ce sont des constantes dynamiques (2).

(1) Tarde, *Psychologie économique*, t. I, p. 63. Tarde distingue trois grandes catégories de valeur : la valeur vérité, la valeur utilité et la valeur beauté.

(2) Cf. Urban, *The value*.

Le domaine économique, dans lequel la notion de valeur est la plus tangible, nous offre l'exemple de la permanence et de la stabilité de cette notion. Quelle que soit l'inégalité et la variété des besoins individuels, les rapports des prix respectifs des denrées ou des produits restent sensiblement les mêmes.

Certaines législations primitives se sont efforcées de matérialiser en quelque sorte les hiérarchies sociales, et par conséquent les jugements de valeur sur lesquels reposent celles-ci. Un exemple frappant de classement de cette sorte est l'institution de l'ancien droit germanique appelé *wergeld*. Le *wergeld* établissait le droit à une indemnité pour toute personne qui avait été victime de sévices, mais l'importance de cette indemnité variait suivant le rang de la victime : ainsi celui qui avait blessé un serf devait par exemple cinq sous d'or, mais il en devait cent s'il avait blessé un *convivium regis*. Une telle loi sous-entend le raisonnement suivant : un courtisan vaut x fois plus qu'un serf (1).

Le second aspect de l'activité sociale et morale est, avons-nous dit, qu'elle est législatrice. De même qu'elle classe ou tend à classer d'une façon plus ou moins précise, les objets et les êtres, elle classe aussi les actions humaines, elle en répute certaines méritoires et d'autres indifférentes ou condamnables. La loi, la coutume, la mode sont avec des degrés différents de rigueur, des recueils de commandements et de préceptes (2).

(1) V. Esmein, *Histoire du Droit*.

(2) Rappelons la définition de Hoffding : La religion est la foi dans la conservation des valeurs.

D'ailleurs le simple jugement de valeur contient implicitement presque toujours un précepte. Comme le dit M. Goblot, les règles sont des vérités et toute vérité peut être une règle. « Tout théorème et toute loi est l'expression d'une relation nécessaire. Dès que le premier terme est directement ou indirectement au pouvoir de l'homme, il est un moyen de réaliser le second » (1). Et cette observation nous fournira un critérium destiné à distinguer entre activité ou pensée technique, et activité ou pensée morale et sociale. Prenons un exemple de loi scientifique, le principe d'Archimède, il s'énonce ainsi : « Tout corps plongé dans un liquide subit une poussée de bas en haut égale au poids du liquide qu'il déplace ». Ce principe permettra de déduire la règle suivante : si vous voulez qu'un corps flotte à la surface d'un liquide, faites en sorte que son poids soit inférieur au poids du liquide qu'il déplace. Mais cette règle ne contient en elle-même aucun aspect impératif, elle ne vise pas à persuader celui auquel on l'enseigne de se mettre sans retard à fabriquer des objets flottants. Elle reste un instrument de travail commode dont il est loisible d'user à l'occasion.

Mais prenons un jugement moral : « la charité est un acte méritoire », « la prière est agréable à Dieu ». La règle déduite de ce principe renferme une exhortation. Elle ne se bornera pas à dire seulement : « si vous voulez bien mériter, ou si vous voulez être agréable à Dieu priez ou faites la charité ». Ces prémisses conditionnelles quoique renfermées implicitement dans

(1) Goblot, *Traité de Logique*, p. 2.

la règle morale sont considérées comme secondaires car il est sous-entendu que le cas qu'elles prévoient est permanent et général. Quelques hommes peuvent quelquefois avoir besoin de construire une machine flottante, mais nous considérons que tous les hommes doivent chaque fois qu'ils en ont l'occasion faire la charité.

Une autre caractéristique du jugement de valeur c'est qu'il ajoute quelque chose à son objet. Le jugement de réalité ne fait que constater l'existence d'une chose ou établir une relation entre deux objets ou entre un objet et une qualité : « ce livre est jaune », « cette pierre est dure ». Le jugement de valeur, lui, ajoute aux objets une notation d'ordre moral. Il ne s'agit plus alors de choses que l'on se borne à constater ou à mettre en relation, mais qui par rapport à nous restent sur le même plan. Ce jugement introduit l'idée de gradation ou de hiérarchie relativement au sujet ou plutôt relativement aux idéaux sociaux qu'expriment la règle morale, la religion, l'esthétique, le goût, la mode, etc... Cette idée est surajoutée à l'objet, elle ne lui est pas congénitale. L'or est un métal comme le fer, rien dans sa nature ne lui confère un caractère de supériorité nécessaire. On sait les discussions que soulève l'idée de valeur économique, mais l'essence des valeurs morales est encore plus difficile à saisir.

Avant d'entrer dans un examen détaillé des caractères respectifs de l'invention morale et de l'invention technique, indiquons encore une autre différence fondamentale entre ces deux genres. Il s'agit de l'attitude du sujet pensant vis-à-vis des jugements issus de ces

deux catégories de l'invention, de la manière dont il est affecté par ces jugements.

Les produits de l'invention technique sont objets de science ou de croyance vérifiée ou non, mais sujette à vérification. Ceux qui les admettent, le font sous bénéfice d'inventaire, par provision. Compte tenu de l'inertie, de la paresse, de la routine, ils sont cependant disposés à changer sitôt qu'une technique meilleure leur sera offerte. Lorsqu'un homme admet sans vérification une loi scientifique, c'est en général qu'il se repose sur le jugement d'autres hommes plus qualifiés ou qu'il admet que cette vérification a déjà été faite suffisamment.

Les produits de l'invention morale et sociale sont objet de foi (1). La morale, dit M. Gaston Richard, est objet de foi ou d'opinion. En général l'invention, en cette matière, est conçue par déduction en partant de quelques grands principes qui, même lorsqu'ils ne sont pas spécialement religieux, présentent le caractère commun d'être des dogmes quasi-indémontrables. Ainsi le monothéisme, la foi dans l'égalité, ou au contraire, le système des castes... L'infraction à une règle morale produit chez l'individu des réactions émotives qui peuvent revêtir une très grande intensité. Souvent même d'entendre seulement affirmer une opinion contraire suffit à produire une réaction de cette sorte.

La nature du blâme que produit chez nous le fait de constater que l'un de nos semblables agit d'une manière qui prend le contre-pied d'une règle, nous paraît absolument différente suivant que cette règle

(1) Gaston Richard. *Manuel de Sociologie*, p. 4.
Bouthoul.

est une loi morale ou une règle d'ordre technique. Dans le premier cas on aura choqué notre foi, dans le second seulement notre science. Celui qui fera devant nous l'apologie d'un crime nous paraîtra un être monstrueux, et nos lois elles-mêmes prévoient expressément ce cas et frappent d'une peine l'auteur de l'apologie d'un fait qualifié crime. Celui qui défendra ou paraîtra croire à une règle technique ou à un principe scientifique absurde ne suscitera aucunement chez nous la même indignation. Nous le jugeons un esprit faux, ou tout au plus un homme inintelligent. Le premier nous semble un monstre, le second un imbécile ou un fou.

Cette distinction qu'il faut introduire dans la nature de la réaction que provoque dans les esprits l'infraction à une règle suivant la nature de celle-ci, nous paraît de la plus haute importance. Une attitude heurtant un produit de l'invention morale et sociale appelle une condamnation ; contredisant une création de l'invention technique, elle sera qualifiée seulement d'erreur ou d'absurdité. Cette différence constitue à notre avis, l'une des preuves de l'existence des deux ordres de pensée et des deux sortes d'invention qui leur correspondent. Elle en est, en même temps, un critérium suffisamment objectif qui nous permet de tracer la limite, variable suivant les époques et les groupes sociaux, de ces deux domaines de la pensée.

CHAPITRE II

L'INVENTION TECHNIQUE

Invention technique. — Caractéristiques de l'invention technique. — Le besoin et la curiosité sont ses principaux moteurs. — Rôle qu'y joue le hasard. — Le pouvoir émouvant de l'invention technique est moindre : ses caractères affectifs ne présentent ni la permanence ni la diffusion des sentiments qui accompagnent les jugements de valeur.

Sous sa forme la plus simple, l'activité technique et les inventions qu'elle comporte, implique une sorte de compréhension matérielle des objets. Cette technique primitive existe à l'origine, même dans le monde animal. Aussitôt qu'un animal, un singe par exemple, utilise des objets d'une façon qui laisse supposer une sorte de raisonnement rudimentaire à la base de cette action, on peut considérer celle-ci comme une première technique. De même chez l'enfant cette compréhension pratique préexiste au langage. Ainsi Ribot cite l'exemple d'un jeune enfant qui ne parlait pas encore, mais allait chercher spontanément un tabouret pour arriver à atteindre des friandises posées sur une table. Aussi M. Weber rapproche-t-il cette forme d'activité de l'instinct. C'est, dit-il, une connaissance qui porte sur les choses, alors que l'intelligence porte sur les rapports. Il y a donc une sorte d'invention primitive qui existe dès que l'activité d'un être vivant dépasse le domaine

du simple tropisme et présente les apparences d'un choix parmi différents objets qu'elle aura à utiliser (1).

Les animaux présentent quelquefois des choix de cette sorte qui paraissent guidés par un véritable jugement. Par exemple, lorsqu'il s'agit de faire leur nid, les oiseaux choisissent entre divers matériaux ; mais dans ce cas, on remarque que la souplesse de leur action est très restreinte. Il faut que ces matériaux présentent entre eux une analogie qui les rende extrêmement proches. Chez eux, l'invention technique se distingue à peine de l'instinct pur. Ces oiseaux choisiront, par exemple, entre des brindilles d'aspect et de caractère presque identique et en tout cas ils ne songeront pas à les transformer. On a remarqué par exemple que certaines races d'oiseaux d'Amérique, se sont mis après l'introduction du cheval dans leurs contrées à utiliser les crins de cet animal pour la fabrication de leurs nids. De même, certains singes se servent de véritables gourdins et choisissent les bois qui leur conviennent à cet effet, mais jamais ils n'ont pu s'élever jusqu'à avoir l'idée d'attacher un caillon tranchant à une branche pour en faire une hache primitive. En tous cas, les animaux nous donnent l'exemple d'une sorte de compréhension minimum des objets qui les affectent ; mais la caractéristique qui sépare leur action de

(1) M. Bohn fait la distinction suivante entre le tropisme et le choix : Un voyageur se trouvant dans une forêt obscure voit deux lumières ; il décide, après délibération, de se diriger vers l'une d'elles ; c'est un choix. Au contraire s'il est mu par un tropisme, il prendra une direction intermédiaire qui sera la résultante de l'action simultanée de ces deux lumières, et n'atteindra aucune d'elles. — Bohn, *La naissance de l'intelligence* (Paris, Flammarion).

celle des hommes, c'est que chez les animaux, elle est exempte de la recherche du perfectionnement.

L'invention technique chez l'homme, tout en ayant des bases instinctives, s'élève à des procédés perfectionnés. Elle est issue de ses besoins les plus élémentaires ; se nourrir, se loger, se vêtir, se défendre, etc .. Le besoin reste son moteur le plus évident. Avant de songer à philosopher ou à constituer des valeurs morales, les hommes ont dû d'abord songer à satisfaire les nécessités vitales que leur impose la nature, et ils se sont ingénies dans ce but à se servir des objets qui les entouraient, sous leur forme brute, puis peu à peu à organiser ces objets d'une manière qui donnait mieux encore satisfaction à ces besoins. Les hommes ont commencé par habiter les cavernes, puis ils ont construit des huttes qui leur donnaient une plus grande satisfaction. Ils se sont d'abord servis de simples gourdins et de cailloux, comme les singes, puis ils ont eu l'idée de relier ensemble ces deux objets que la nature ne leur présentait jamais que séparés pour en faire des instruments et des armes.

En général dans l'invention technique, le besoin préexiste à l'invention. Le chercheur, qu'il soit un savant ou un artisan, oriente ses recherches dans un sens déterminé à l'avance, en vue d'aboutir à la création de l'outil ou à la mise au point de l'opération, de la technique, en un mot, qui permettra d'accomplir, avec une rapidité et une sûreté accrues, un maximum d'efficiënce, comme disent les Américains, une opération déterminée. Même dans ses formes les plus perfectionnées on rencontre ce même sentiment d'un besoin que l'on peut énoncer d'une manière précise :

on veut construire une machine volante ou une machine à coudre, fabriquer économiquement de la soude, etc...

L'invention technique ne vise pas seulement à la construction de machines : elle a sa place en tant qu'ordonnatrice de nos gestes et de certaines de nos pensées : de celles précisément qui ont trait à notre action, qui visent à modifier les corps matériels. C'est elle qui s'efforce de rechercher dans quel ordre nous devons accomplir un certain nombre de gestes en vue d'un but déterminé. Il en est ainsi pour un enfant qui s'essaie aux gestes les plus simples, tels que prendre de ses mains un objet, ou qui apprend à se servir de jouets un peu compliqués, par exemple un jeu de cubes ou de construction.

M. Louis Weber regrette que l'on ne se soit pas davantage préoccupé d'approfondir la notion d'opération. Tel qu'il nous apparaît, le concept opération consiste dans la mise au point d'une série de gestes dans un ordre de succession déterminé. Il implique dans notre pensée la tendance à établir une association stable entre les représentations correspondant à ces divers actes successifs. Cette association apparaîtra dans notre conscience, sitôt que nous aurons besoin d'accomplir l'opération prévue. Ainsi agira le chimiste qui apprend le mode de préparation de l'hydrogène ou de l'acide sulfurique, et plus vulgairement, la cuisinière qui confectionne un plat en appliquant minutieusement une recette. L'opération sera d'autant plus sûre que les concepts correspondants seront dans notre pensée mieux adéquats à leur objet, que nous en aurons une idée précise qui exclut l'à peu près et les tâtonne-

ments. Lorsque cette mise au point a été faite, la coïncidence entre les deux aspects matériel et intellectuel de l'opération est suffisante pour se réaliser à son tour d'une manière tangible. La machine est à la fois le symbole et le produit de cette union de la pensée avec son objet, le signe de ce haut degré de compréhension. La machine est une opération matérialisée ; elle effectue d'elle-même, dans l'ordre de succession voulu, les gestes que ferait un opérateur qui reproduirait avec une mémoire parfaite et une absolue précision de gestes, l'association motrice que comporte une technique donnée. Elle rejoint le même but, mais généralement par la substitution à l'opération initiale d'une opération plus compliquée que la simple technique manuelle. Ainsi le fusil automatique réalise parfaitement l'objet de la charge en douze temps, mais l'opération qui se déroule dans cette machine est plus compliquée en réalité que celle de l'ancien procédé.

Mais même dans ses formes les plus élevées, l'invention technique reste parente de l'instinct. On peut même dire qu'il est impossible de tracer une démarcation entre les deux. Les premières réactions motrices des enfants ou des animaux, sitôt qu'elles sont accompagnées de lucurs de conscience et de mémoire qui permettent de les reproduire, présentent les traits caractéristiques des tâtonnements qui amènent à l'invention technique. La science moderne, à base expérimentale, est issue de l'humble activité artisanne ; elle se méfie de la spéculation et ne l'admet que comme suscitatrice d'hypothèses destinées à être vérifiées. « Pour le physicien, le chimiste, le biologiste, dit M. Louis Weber, la science ne consiste pas seulement en un bagage

d'idées abstraites, mais encore et principalement, en une technique spéciale... ainsi se perpétuent dans cet ordre élevé de l'activité intellectuelle, des habitudes et un état d'esprit qui ont fait leur apparition dans les premières techniques... Entre le maître et les disciples, les relations ne sont pas sensiblement différentes de ce qu'elles étaient entre patrons et apprentis... » (1).

À côté du besoin, l'invention technique est mue, en grande partie, par la curiosité qui est la forme intellectuelle du besoin : le sujet veut savoir quels sont les rapports qui relient deux phénomènes. Les enfants, par exemple, démolissent facilement leurs jouets pour voir ce qu'ils contiennent et comment ils fonctionnent. Chez eux, comme probablement dans l'humanité primitive, les curiosités qui ont trait à des objets matériels précèdent les idées spéculatives qui se présentent plus tard chez les hommes.

La curiosité et le besoin sont les moteurs de l'invention technique. Ses procédés logiques sont la déduction et l'expérience à tous leurs degrés; la technique part de l'expérience, s'élève à quelques idées qui sont l'expression systématique d'une question que pose automatiquement un phénomène matériel. Aussitôt que les hommes sont en possession de quelques idées établies par déduction ou par analogie et qui contiennent l'embryon d'une réponse, ils retournent de nouveau à l'expérience pour la mettre à exécution ou en vérifier la valeur.

Par exemple l'existence d'animaux volants, la constatation que l'on peut projeter dans l'air des objets à

(1) Louis Weber, *Le Rythme du Progrès*, p. 134.

une certaine distance, ont toujours posé par analogie à l'homme le problème de la navigation aérienne. Depuis l'antiquité nombre d'essais en ont été tentés et soumis chaque fois à l'épreuve de l'expérience.

Le hasard tient une place très importante dans l'invention technique. Les récits d'inventeurs et de savants sont pleins de la description de circonstances ou de rencontres fortuites qui les ont mis sur la bonne voie. Ainsi l'exemple classique de la pomme de Newton, et bien d'autres du même genre (1). Cela est aisé à comprendre : l'activité technique se tient toujours très près de l'expérience et de l'étude objective des faits. Les phénomènes fortuits résidant dans des rapprochements imprévus de matières, d'objets et de circonstances, sont pour elle, une source de suggestions très fécondes. Leur rôle est d'éveiller simplement la curiosité et de poser des problèmes qui recevront plus tard une solution ; d'autres fois, au contraire, ces suggestions renfermeront l'esquisse de la solution d'un problème qui nous préoccupe. Les rencontres matérielles constituent dans l'ordre des faits les prototypes de nos associations d'idées ; elles s'enregistrent dans notre mémoire et, suivant le processus connu de la loi de reviviscence, la rencontre d'un seul des éléments que nous avons vus réunis et qui ont attiré notre attention, fait revivre le souvenir de cet ensemble, qui aura ainsi désormais une part active dans notre vie mentale.

Dans l'invention sociale au contraire, la part du

(1) Voir notamment le récit fait par le Professeur Richet de la manière dont il fut mis sur la voie qui devait le mener à la découverte de l'anaphylaxie. — Ch. Richet, *L'anaphylaxie*,

hasard (au sens des rencontres fortuites, des occasions de perfectionnement ou de mise au point que fait le chercheur ou l'artisan) est infiniment plus réduite. Tout d'abord le monde des règles et des concepts moraux est le théâtre de changements infiniment plus lents et plus rares que celui de l'activité matérielle. La meilleure preuve en est donnée par ce qui s'est passé sous nos yeux dans les sociétés européennes, où un immense bouleversement matériel dû à la succession d'inventions diffusées d'une manière de plus en plus rapide, s'est déroulé sans que les concepts moraux aient subi des changements comparables (1).

Une invention technique en effet, peut n'intéresser que le chercheur seul. Certaines sciences n'intéressent qu'un nombre extrêmement restreint de spécialistes ; elles n'en sont pas moins le théâtre de recherches et de travaux considérables. A plus forte raison en est-il de même des mille perfectionnements quotidiens que nous apportons chaque jour aux objets usuels (2) qui nous entourent. Au contraire l'invention morale est d'essence législatrice, elle vise à transformer non nos rapports avec la matière, mais les rapports des hommes entre eux. Aussi n'a-t-elle en général d'efficacité que si elle est exprimée ou pressentie par des sujets très nombreux.

(1) La grande majorité des philosophes contemporains sont d'accord pour estimer que de nos jours le progrès moral est loin d'être proportionné au progrès matériel.

(2) M. Daniel Bellet à son cours attirait l'attention sur la quantité inouïe de perfectionnements et de petites inventions qui naissent dans notre génération mécanicienne. La lecture des journaux de vulgarisation scientifique, des revues d'automobile, de télégraphie sans fil, etc., est significative à cet égard.

Ribot qui sans l'avoir expressément affirmé semble souvent incliner vers la dualité de l'invention, a fort bien décrit ce caractère. Il montre comment le sujet dans l'esprit duquel germe un jugement qui prend le contre-pied des règles juridiques ou morales en vigueur, a le sentiment d'une tâche écrasante, devant laquelle il reculera le plus souvent. « Il y a, dit-il, l'invention qui opère sur de grandes masses, l'invention sociale et politique proprement dite, ordinairement imposée, non proposée... Il faut parce qu'elle a à lutter contre les forces de la nature et les forces humaines, qu'elle transige avec les passions et les idées dominantes ... » (1).

L'inventeur est d'autant plus timoré dans le domaine social et moral qu'il a le sentiment de toucher, non à des choses qui n'intéressent que notre individu, des commodités en somme, mais à des relations qui intéressent le groupe en entier, et dont il sent lui-même le caractère plus ou moins impératif. Il se peut et il arrive souvent qu'alors une partie de son moi affirme sa croyance dans la proposition nouvelle, l'autre partie s'indigne et condamne cette coupable hardiesse.

Cette différence fondamentale d'attitude de l'inventeur, suivant qu'il crée ou croit créer dans le domaine technique ou dans le domaine des croyances et des règles, montre à elle seule le caractère distinct des concepts qui constituent ces domaines. Les uns sont des choses et des instruments, ils ont trait comme nous venons de le dire, à des commodités, à la satisfaction de besoins immédiats, personnels ou profes-

(1) Th. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 237.

sionnels. D'autres fois ces besoins seront d'essence logique, l'intelligence est alors pour l'homme l'instrument par excellence ; en quelque sorte un outil supérieur.

Mais les choses sur lesquelles s'exerce l'invention technique, c'est-à-dire les objets matériels ou les raisonnements qui tendent à se matérialiser en machines ou en procédés, en un mot dans la mise au point d'opérations concrètes, ont pour caractère commun de ne pas se présenter à nous sous l'aspect de choses sacrées. Nous n'avons aucun scrupule à les discuter, à les retoucher ou à les remettre en question. Ce sont pour nous des choses profanes.

Au contraire le « monde de la foi », celui des dogmes, des préceptes, des règles morales, etc., présente un caractère tout différent. Toute hardiesse de pensée en est proscrite, la critique s'y fait timorée, l'affirmation hésitante sitôt qu'elle n'est pas conforme à ce qui est admis. Nous quittons ici le domaine des choses profanes pour entrer dans celui du sacré. Comme l'a dit Durkheim « ces idéaux sont mis à part des choses vulgaires qui n'intéressent que notre individualité. C'est en cette séparation radicale que consiste essentiellement le caractère sacré » (1). Nous avons le sentiment que toucher à ces choses sacrées, qui consistent surtout dans un ensemble de jugements de valeur, est une chose extrêmement grave, susceptible de compromettre la vie de la société, l'agencement harmonieux de nos pensées et de celles de nos semblables, d'y apporter le trouble et la confusion.

(1) Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*,

Est-ce à tort ou à raison qu'existent en nous ces deux groupes d'état de conscience correspondant à cette division des choses en sacrées et en profanes ? Surtout cette hiérarchie qui nous fait considérer les premières comme infiniment plus respectables et plus importantes que les secondes, se justifie-t-elle ? Buckle a soutenu que le progrès moral a une importance infiniment inférieure au progrès intellectuel, car les actions bonnes ou mauvaises ne produisent qu'un bien ou un mal passager. Au bout de quelques siècles ou de quelques générations, tout est effacé. Par contre les inventions restent et survivent à la chute des empires et des nations (1). Mais nous n'avons pas à juger ce fait, que nous nous contenterons de constater. Et ce caractère sacré des principaux jugements de valeur, explique que la règle que l'on déduit de chacun d'eux prend facilement l'aspect d'un impératif.

Cournot observe que la science crée parfois de nouvelles catégories. Ainsi, dit-il (2), « l'idée d'attraction, d'action à distance, est devenue une catégorie depuis son succès pour expliquer les phénomènes cosmiques et corpusculaires ». Il semble que, de même dans le monde moral, de nouvelles catégories naissent parfois, par exemple l'idée d'égalité (tout au moins celle de l'égalité des citoyens devant la loi qui eut semblé une utopie à un européen du xviii^e siècle).

Il est aisé de voir sur quels points diffèrent les caractères que présentent dans notre pensée ces catégories suivant qu'elles appartiennent au domaine technique

(1) Buckle, *History of civilisation in England*.

(2) Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées*.

ou au domaine moral. Toutes deux se sont incorporées à notre entendement : elles sont toutes deux l'objet d'une croyance ferme qui les fait participer à nos raisonnements, souvent de manière implicite alors même que nous en tirons formellement des déductions. Ces idées bénéficient dans notre pensée d'une sorte de droits acquis, nous finissons souvent par oublier les démonstrations qui les justifient. Même pour une proposition purement scientifique comme l'attraction à distance, il existe une certaine possession d'état qui fait que nous nous reposons sur elle et que celui qui voudrait les déloger de notre croyance aurait à supporter la charge de la preuve. Mais jamais l'énoncé de la loi de l'attraction universelle n'aura sur nous le pouvoir émouvant de l'idée d'égalité. La première pourra provoquer des controverses plus ou moins vives, des disputes, non des guerres civiles ou des révolutions. Quelques savants pourront peiner ou même souffrir pour faire triompher l'une, des populations entières braveront la mort pour la seconde. En général l'apparition d'une invention technique suscite des sentiments proches de l'attention ou de l'intérêt (intellectuel ou matériel), l'invention morale soulève facilement les passions les plus violentes.

L'activité technique peut présenter quelquefois une nuance affective, mais cette nuance ne lui est pas essentielle. Ce point nous ramène à ce qui fait le principal intérêt sociologique de la question : l'invention technique n'est pas toujours une création collective. Certes, quelquefois un groupe entier peut être associé à une recherche et collaborer à l'idéation qui l'exprime. Pour ce groupe, le problème ou la recherche aura une

valeur affective ; comme le disait un célèbre géomètre : « Sans enthousiasme, pas de mathématiques ». Mais pour tout le reste des individus composant la même société, ces idées se présenteront comme de simples jugements de réalité dénués de toute couleur sentimentale. Pour le chercheur même, souvent le résultat d'une invention technique n'est pas une fin en soi ; ce n'est qu'un moyen recherché ou adopté en vue d'une finalité qui le guide mais qui est située sur un autre plan. Par exemple, un savant peut, alors que sa patrie est menacée, s'attacher passionnément à l'invention d'une arme, non pas pour l'intérêt qu'il porte à celle-ci, mais pour fournir à sa Nation un moyen de défense supérieur.

A mesure que, dans une société, la division du travail se complique et se raffine, l'invention technique cesse d'être une idéation collective, car étant donné la multitude des domaines où elle se manifeste, elle ne peut intéresser chaque fois qu'un petit groupe de spécialistes. L'invention technique peut être l'œuvre d'un seul homme, aidé par un hasard heureux ; elle peut être également l'œuvre d'un homme qui s'est attaché passionnément, sans aide et sans secours, à la recherche d'une invention.

La caractéristique de l'invention technique est donc que les représentations qui y ont trait n'ont pas une valeur émouvante pour l'ensemble des membres d'une société. La plupart de ceux-ci, le plus souvent par ignorance, s'en désintéressent totalement, tout au moins tant qu'elle n'est pas réalisée. Par exemple, le grand public ne s'est intéressé vraiment à la T. S. F. que lorsque cette invention était déjà réalisée. Cepen-

dant, pendant la période de recherche, le but à atteindre, et tout ce qui pouvait s'y rattacher, était pour les spécialistes, et en particulier pour les chercheurs adonnés à ce problème, un objet de passion. La recherche prend ce caractère générateur de tension psychologique, d'émotion, à partir du moment où le but à atteindre s'est posé dans l'esprit du chercheur avec suffisamment de clarté pour que celui-ci puisse le croire proche ou tout au moins réalisable et s'y adonne avec quelque espoir. Cette valeur affective est d'ailleurs indépendante du fait que le problème est réalisable ou non. Il suffit que le chercheur le croie. Les alchimistes qui, au moyen âge, poursuivaient la pierre philosophale, ne déployaient pas moins d'énergie que les savants modernes.

Le fait que la recherche prend ainsi un tour affectif, qu'elle s'intègre dans la personnalité du sujet, l'assimile peu à peu, et à mesure qu'elle devient plus intense, à l'une de ses tendances principales. Quelquefois même on peut voir la nouvelle tendance ainsi créée arriver à dépasser et à vaincre des tendances morales d'un caractère plus général et qui sont beaucoup plus profondes. Le but à atteindre qu'il s'est proposé fascine l'individu et lui fait oublier ses devoirs les plus essentiels. Il lui sacrifiera quelquefois le bien-être de sa famille (comme le héros de *La recherche de l'Absolu* de Balzac), les rapports qu'il entretenait avec ses amis, etc...

Ainsi, même dans l'invention technique, aussitôt qu'une impulsion affective vigoureuse a été donnée, elle réveille dans notre mémoire les représentations qui la peuvent servir ; celles-ci viennent se placer sur un plan plus proche de la conscience, elles y constituent des groupes nouveaux, elles y agissent les unes

sur les autres. Nous avons le sentiment confus de cette activité interne dont nous pouvons même, en donnant des sortes de coups de sonde, suivre approximativement les progrès. Lorsque ces représentations portent sur des objets qui présentent des caractères complexes, la tendance qui cherche à rejoindre un but déterminé en mettant en œuvre toutes nos ressources, prélèvera sur ces notions complexes celles qui paraissent avoir un rapport avec le but cherché. Cela explique l'importance de ces longues ruminations dont parlent tous les inventeurs et qui représentent ce travail interne de reviviscence, de reclassement et de formation de nouveaux groupes d'idées. Naturellement, suivant que la tendance sera plus ou moins forte et profonde, cette réadaptation de notre vie mentale qui se fera sous sa direction et par rapport à elle, sera plus ou moins durable et totale. Nous pouvons par exemple être préoccupés plusieurs jours par la recherche de la solution d'un problème que nous nous sommes posés ; cette recherche laissera indubitablement des traces dans notre personnalité ; mais ces traces seront plus ou moins importantes et passagères. Par contre, certains inventeurs s'adonnent corps et âme à leurs recherches ; elles deviennent leur raison d'être ; aussi se subordonnent-elles entièrement leur vie mentale. Mais ce sont là des cas plutôt rares, on peut en règle générale dire que tout ce qui a trait à la pensée technique présente un caractère affectif beaucoup moins prononcé que ce qui a trait aux jugements de valeur. Surtout ce caractère affectif lorsqu'il existe n'offre ni la permanence ni la diffusion des émotions et des passions, qui accompagnent les jugements sociaux et moraux.

CHAPITRE III

L'INVENTION DES VALEURS

Caractère de l'invention morale. — Choses sacrées et choses profanes. — Catégories de l'entendement et catégories morales. — On peut présumer que les facteurs et les conditions des variations des règles morales sont surtout sociaux.

Nous pouvons toujours reconstituer le détail des recherches qui ont abouti à une invention technique. Elle se décompose en un certain nombre d'éléments qui, à un moment donné, étaient acquis et constituaient la base d'où il fallait partir. Entre ces éléments, l'inventeur ou les inventeurs ont tenté un certain nombre de combinaisons et de dosages variés qu'ils ont successivement expérimentés et dont l'un a pu se révéler efficace. A vrai dire, un grand nombre de ces opérations se sont passées dans le subconscient, mais il est possible cependant d'en donner après coup une explication logique susceptible de satisfaire. De même, pour la fin que s'est proposée l'invention technique. Certes, nous savons que l'objet des recherches se modifiera fréquemment à mesure que les expériences et les tâtonnements auront décelé des résistances dans la matière, ou, au contraire, montré des voies plus commodes. Mais enfin, les grandes lignes du but à atteindre, l'utilité de la chose cherchée, l'usage que l'on se propose d'en faire, subsistent en grande partie. Les modifications ou les applications nouvelles qui viennent géné-

ralement ensuite constituent une série d'inventions successives suggérées par des rapprochements qui sont fréquemment de simples contiguités matérielles.

Lorsqu'il s'agit de l'invention morale, nous constatons que la tonalité affective des éléments en jeu est portée à un très haut degré. La très grande majorité des individus qui forment une société y est également sensible. Les représentations qui y ont trait sont, pourrait-on dire, toutes à haute tension. Elles suscitent l'émotion, l'indignation, l'enthousiasme des individus. C'est par rapport à elles que nous posons les fins les plus générales de notre activité et que nous subordonnons ensuite à celles-ci le domaine technique.

Durkheim a insisté sur la séparation de nos idées en deux groupes ayant chacun des caractères propres. Les choses qui correspondent à ces idées sont divisées respectivement en choses sacrées et choses profanes.

Le sacré communique aux jugements qui en sont investis un caractère « d'idéaux mis à part des choses vulgaires qui n'intéressent que notre individualité. C'est en cette séparation radicale que consiste le caractère sacré... La dualité humaine n'est qu'un cas particulier de cette division des choses en sacrées et profanes que l'on trouve à la base de toutes les sociétés » (1). L'invention technique est donc celle qui porte sur la création ou la modification de choses que nous considérons comme profanes ; l'invention morale porte sur le domaine des choses sacrées. Nous considérons comme une invention technique, celle qui n'entreint aucun tabou et ne semble pas devoir entraîner de modifica-

(1) E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*.

tions dans l'organisation sociale ni dans les croyances, c'est-à-dire dans tout le domaine du sacré.

Une fois cette constatation faite, le problème se pose tout naturellement, de savoir comment se produit cette sorte d'investiture qui prête à certains objets ou à certaines relations un caractère sacré. Dans la nature rien ne les distingue ; pour un observateur doué d'un esprit absolument objectif, tout se présenterait sur le même plan. Bien plus, suivant les pays ou les sociétés les mêmes objets ou les mêmes actes sont blâmés ou au contraire, recommandés, ou d'autres fois, sont simplement indifférents. La constatation de ces contradictions si étonnantes dans les jugements admis par les différents groupes d'hommes a été le stimulant le plus énergique qui ait dirigé la curiosité des chercheurs vers l'étude des sociétés. *L'Esprit des lois* fourmille de notations faisant ressortir des contradictions entre des morales et des législations suivant qu'elles appartiennent à un peuple ou à un autre.

Mais des contradictions de cette sorte ne se remarquent pas seulement lorsqu'on considère la morale des différents peuples. Chez un même peuple, étudié à des périodes différentes, souvent même très proches, on constate des contradictions tout aussi importantes. Par exemple, on peut constater par l'histoire de notre législation que, en France, jusqu'en 1884, le divorce était condamnable, puis qu'il devint licite à partir de cette date.

On ne peut donc pas conclure que le sentiment du sacré corresponde dans la nature humaine à un certain nombre de jugements immuables et précis qui seraient inhérents à la nature humaine. Le sentiment du sacré

existe, c'est un fait que nous révèle l'observation, mais les objets et les jugements sur lesquels il se fixe, varient. Ces variations sont de plusieurs ordres : Elles peuvent consister dans des changements de l'intensité avec laquelle sont ressentis respectivement les différents jugements de valeur ; c'est-à-dire dans des sortes de reclassements de ces jugements les uns par rapport aux autres qui aboutissent à modifier leur hiérarchie. Ou bien nous constaterons que des choses passeront de l'un à l'autre de ces domaines : du sacré dans le profane ou réciproquement. Car le domaine du sacré n'est pas immuable, il s'y produit des additions, des substitutions et des retranchements.

La question se pose donc de savoir à la suite de quel processus le caractère sacré est ajouté à des choses (objets ou jugements) auxquels il n'est pas inhérent.

Mais si l'on essaie de reconstituer d'emblée, et en la décomposant comme on le ferait pour une invention technique, la chaîne de pensées qui a abouti à édicter des règles morales ou à formuler des jugements de valeur, on s'aperçoit qu'il n'y a que peu d'analogie entre les deux ordres de pensées :

En ce qui concerne les buts, l'inventeur d'une machine pose le problème à résoudre. Par exemple, il s'agira d'inventer une lampe à huile qui éclaire beaucoup plus que la lampe à mèche traditionnelle. Le rapprochement avec le mouvement d'horlogerie et son introduction dans la lampe donne l'une des solutions cherchées. Il en est de même pour certaines recherches expérimentales qui sont évidemment facilitées grâce à l'existence de méthodes qui aident puissamment le chercheur. Lorsqu'il s'agit d'invention morale, il est

rare que l'on parvienne à formuler le but. Le plus souvent, celui-ci consiste en un idéal assez vague dont on se rapproche plus ou moins. Quant à la manière dont il s'est constitué, il est bien rare que nous ayons à première vue quelque clarté à ce sujet. Alors que les monographies ayant trait à des inventions, que les mémoires d'inventeurs, décrivent complaisamment la naissance graduelle de la combinaison d'idées nouvelles, les écrits de ceux qui ont voulu personnifier l'invention sociale, ceux des prophètes et des moralistes, ne se livrent jamais à des analyses détaillées de cette sorte. Pour eux, les fins sont données. Il n'y a qu'à en prendre connaissance et s'efforcer d'y parvenir.

On peut rarement dire, en parlant d'un jugement moral (de ceux principalement qui ont une extension très vaste), qu'il est l'œuvre d'un penseur déterminé. Les catégories qui dominent notre pensée conceptuelle présentent le même caractère, on constate en effet que, aussi loin qu'on remonte, on ne peut jamais arriver à en désigner les inventeurs : bien au contraire, pour les catégories comme pour les jugements moraux, il semble, non seulement, que nous les trouvions tout faits dans la société qui nous les enseigne, mais encore nous avons l'illusion constante que nous les tirons de notre propre fond. C'est à ce sentiment que correspondent des expressions comme sens moral, droit naturel, etc. Longtemps d'ailleurs on a cru — et quelques-uns le soutiennent encore — que les catégories sont des idées innées, qu'elles font partie de notre nature et qu'il n'est que de se livrer à un travail de réflexion approfondi pour les retrouver en soi-même, quel que soit l'homme qui s'y livre. Il en est de même des règles

morales, tout au moins des principales qui constituent le fond de notre conscience morale.

Il semble que l'individu sent dans ce cas qu'il s'agit là d'un domaine où seule l'idéation collective ou la révélation comptent, à l'exclusion des initiatives individuelles. Déjà Socrate soutenait que nous trouvons en nous la règle morale toute entière, il importe seulement de l'apercevoir, de la tirer de soi (maïeutique). Dans le domaine de la morale, la contradiction et même quelquefois la simple innovation, lorsqu'elles se font agissantes, sont considérées comme un crime ou un délit. Dans le domaine des catégories, elles sont considérées comme un symptôme d'aliénation. Lorsque les psychiatres examinent les aliénés, l'une des principales épreuves auxquelles ceux-ci sont soumis consiste à déceler les confusions qu'ils commettent par rapport aux jugements essentiels fondés sur les catégories, au point de vue notamment de la notion du temps. L'aliéné a très fréquemment tendance à brouiller les dates, les âges, etc.

La doctrine kantienne voyait dans les catégories les formes de l'entendement. On peut en effet les considérer comme la condition nécessaire de la compréhension. Le caractère d'innéité apparente ou réelle des catégories fait penser à l'instinct; elles représentent comme lui un corps d'habitudes, de réactions, de comportements devenus organiques et dont la suppression est une véritable diminution de notre vitalité. L'abolition de l'un de nos instincts fondamentaux est révélatrice de troubles somatiques; il en est de même des catégories : perdre la notion du temps ou de l'espace est la marque de troubles mentaux graves.

Mais au point de vue de leur origine il est une différence fondamentale entre l'instinct et les catégories de l'entendement : c'est que l'instinct est organique au premier chef ; il est jusqu'à un certain point indépendant de toute transmission par l'exemple ou l'enseignement. A vrai dire il est très difficile de faire la part de ce qui est instinct purement héréditaire et de ce qui est imitation, surtout dans les espèces animales supérieures où les enfants vivent nécessairement un long laps de temps auprès de la mère ; les oiseaux par exemple apprennent à leurs enfants à voler et à chasser, etc. Néanmoins il semble incontestable que les instincts fondamentaux soient héréditaires.

Les catégories au contraire exigent une transmission, elles impliquent une tradition, l'habitude de réfléchir et de chercher à condenser des expériences innombrables en quelques propositions plus ou moins clairement formulées. Elles sont le résultat devenu conscient d'une longue expérience mais qui présuppose celle-ci. Car on peut fort bien agir conformément à une conception correcte du temps sans s'élever encore à l'idée générale ni au concept de temps. Les enfants et les primitifs ont une conception en général exacte des jours et des saisons. Les institutions sociales à base chronologique contribuent à fortifier cette notion du temps, les enfants s'accoutument de bonne heure à discerner le rythme hebdomadaire, à distinguer les périodes qui séparent les fêtes. De tout cet ensemble se dégage le concept de temps. Mais malgré que ce concept ait demandé pour se préciser d'innombrables expériences, on ne peut pas dire néanmoins qu'il soit passé dans l'hérédité ; certes il existe dans l'organisme

de nombreux phénomènes rythmiques qui présupposent une sorte de perception biologique du temps ; mais celle-ci est inconsciente. L'existence chez les individus de catégories qui leur paraissent innées exige donc néanmoins la transmission d'une tradition, c'est-à-dire une permanence sociale. Il en est ainsi à plus forte raison de ce que l'on pourrait appeler les catégories morales qui sont les formes de la moralité et, par analogie avec les formes de l'entendement, les conditions nécessaires de toute moralité. Ces formes on en peut tout au moins distinguer deux : le sens du licite et de l'illicite, de ce qui est permis et de ce qui est défendu ; le bien et le mal : tous nos actes sont répartis entre ces deux grandes divisions.

Tout comme pour les catégories de l'entendement, rien ne prouve que ce sens moral, ou tout au moins l'idée qu'il existe des catégories d'actes interdits, soit innée ou instinctive. La notion de l'existence du licite et de l'illicite est la résultante d'une longue expérience sociale qui peu à peu a permis à ces données abstraites de se dégager. Mais si l'on trouve ces formes schématiques du sens moral dans toutes les sociétés, il ne s'ensuit pas qu'elles correspondent à des prescriptions positives identiques. Elles ne sont que des formes dont la matière varie, des cadres où sont rangés des produits différents. Les prescriptions et les jugements de valeur qui leur correspondent ne sont donc pas comparables à l'instinct qui est en principe constant chez tous les êtres d'une même espèce. Puisqu'elles varient il y a lieu de rechercher les conditions et les facteurs qui concourent à leur élaboration.

D'autre part ces règles positives varient non pas d'in-

dividu à individu, mais de société à société : on peut donc présumer à première vue que les conditions et les facteurs de leurs variations sont surtout sociaux.

L'invention morale est créatrice d'idéal. Elle pose les tendances générales qui gouvernent de très haut l'action et la pensée des hommes. C'est par rapport à ces jugements très généraux que les hommes posent individuellement les buts qu'ils se proposent. Derrière ceux-ci, il y a, toujours présente, la table des valeurs d'une société à laquelle les jugements particuliers sont subordonnés.

De même, c'est l'invention des valeurs qui crée, sinon les hiérarchies elles-mêmes dans leurs détails, du moins le sens de la hiérarchie. Celle-ci affecte à la fois les hommes et les choses. Suivant les sociétés, la tendance à hiérarchiser peut se porter plus particulièrement sur l'un ou l'autre de ces domaines ; l'origine d'une hiérarchie peut varier : dans certaines sociétés, elle sera fondée sur la naissance, d'autres la placeront dans le mérite contrôlé par des concours, comme cela se faisait traditionnellement en Chine, etc. . Dans les sociétés très complexes, comme les nôtres, on peut voir subsister côte à côte les différentes sortes de hiérarchies. Mais suivant l'époque, la prédominance appartient à l'une ou à l'autre et l'opinion publique juge l'une ou l'autre d'entre elles plus méritoire. De même, cette sorte de classement s'applique à la fois aux choses, aux objets proprement dits que nous jugeons plus ou moins désirables et aux fonctions que nous jugeons plus ou moins élevées.

Toutes les autres activités humaines sont subordonnées aux principaux jugements de valeur, aux règles

morales essentielles et se meuvent sous leur impulsion. Ces activités peuvent devenir, de leur côté, des techniques précises, dans lesquelles il y a place à la fois pour l'habileté et pour la logique, elles n'en sont pas moins dominées par le sentiment qui lui sera quelquefois vague et confus, le plus souvent inconscient, et qui néanmoins fournit aux plus savants techniciens leurs directives. Par exemple, la science du droit a été poussée de longue date à un perfectionnement considérable. Elle a donné naissance à des constructions théoriques admirables et leur mise en pratique exige une technique raffinée ; cependant, leur but dernier, qui est la raison d'être de toutes ces techniques, est de parvenir à appliquer le mieux possible les quelques règles de justice qui sont sous-jacentes à toutes nos consciences morales. Des juristes éminents ou des groupes de juristes ont pu faire œuvre d'invention, mais celle-ci n'était que juridique ; elle n'était pas à proprement parler une invention morale. Alors même que certains critiquaient les règles du droit existant, qu'ils jugeaient cruelles ou surannées, ils ne faisaient qu'exprimer une opinion déjà répandue à leur époque. De même, la science des mœurs, c'est-à-dire l'étude objective des faits moraux comporte aussi une technique d'une valeur indiscutable, mais elle ne fait pas non plus œuvre d'invention morale, c'est-à-dire d'œuvre normative.

CHAPITRE IV

FONCTION DE L'INVENTION DES VALEURS

Fonction de l'invention morale. — Position de la question. — Critique de l'explication par l'idéation collective.

Le propre de l'invention morale, c'est qu'elle est à la fois normative et finaliste. Par ce double caractère (1), elle vise à indiquer aux individus, les règles de leur conduite morale et sociale et à leur dicter les jugements de valeur grâce auxquels ils se représenteront la hiérarchie des êtres et quelquefois des choses. Les règles morales et le sens des valeurs se manifestent tous deux dans l'individu principalement par la voie affective. Certes, après coup, on essaie de donner des explications d'apparence logique à ces tendances et à ces jugements, mais ces explications se réduisent souvent à des tautologies ou à de simples constatations. Par exemple, dans le domaine des valeurs économiques, un homme peut très bien avoir le plus grand mépris pour les bijoux, il sera bien obligé néanmoins de constater que ceux-ci sont d'un très grand prix. De même, il pourra avoir peu de goût pour l'étude des sciences et être obligé de convenir de son utilité, etc...

Est-ce à dire que les produits de cette invention sociale sont ligés et que ce domaine peut être considéré

(1) M. Lévy-Bruhl insiste sur cette distinction dans son ouvrage *La Morale et la Science des Mœurs*.

comme stérile pour la science? Certains paraissent avoir adopté cette solution pessimiste. Pareto semble rejeter pêle-mêle, sous la dénomination collective d'actions extra-logiques, toutes les idées qui gouvernent notre conduite et posent pour nous les objets et les fins qui nous paraissent désirables ou estimables. Pour cet auteur (1), sont seuls objets de science les actions qui, se dirigeant vers un but donné, font œuvre de logique en mettant en mouvement une série de raisonnements déductifs dont l'objet précis est le but à atteindre. Ce sont là des actions logiques; quant au but lui-même, à l'objet de cette finalité, qui est soit une règle morale, soit un jugement de valeur, il n'offrirait aucune prise pour la science. Bien plus, M. Pareto, partant de ces prémices, met sur le même pied, comme présentant une valeur objective également faible ou nulle, des jugements moraux produits dans des sociétés ou des milieux très différents, et tire de leur analogie ou de leur opposition des conclusions sceptiques. Déjà Pascal avait senti que l'un des principaux arguments du scepticisme consistait dans la constatation de ces oppositions de pays à pays : « Vérité en deçà des Pyrénées... »

Il semble que les efforts faits de tout temps pour constituer une morale théorique qui fût un corps de préceptes entraînant la même adhésion unanime que produisent sur les intelligences les sciences exactes, n'aient pas été en général couronnés de succès. Ainsi, si les techniques qui permettent de rejoindre certains buts sont admises par tous, le choix des buts prête à

(1) Vilfredo Pareto, *Traité de Sociologie générale*, 1^{re} partie.

discussion. Par exemple les mêmes armements auront comme motif dans certains pays la défense de la démocratie et dans d'autres celle d'une aristocratie. Pour mettre un peu de clarté dans les problèmes soulevés par la critique scientifique de l'idée de valeur morale et de celle d'idéal, l'étude de l'invention sociale, c'est-à-dire de la manière dont se créent peu à peu dans une société les principaux jugements de valeur qui gouvernent l'action de ses membres, peut être d'un grand secours.

L'étude des mœurs comporte une première méthode qui consiste à rechercher dans cette société, par le moyen de la statistique, la manière dont se répartissent les actions de ses membres. La statistique nous révélera la distribution des individus dans les différentes professions, elle nous donnera une idée de leur moralité en nous indiquant le nombre des délits et des crimes, et de même nous donnera des aperçus intéressants sur chacune des tendances de ses membres par le jeu des indices correspondants (1). Par les changements que nous constaterons dans ces nombres indices, nous pourrons conclure, si leur direction est constante, à l'existence d'une tendance déterminée. Un autre procédé consiste à effectuer des enquêtes, soit auprès des individus, soit par l'intermédiaire de la production littéraire, journalistique, etc... et d'y chercher l'argumentation courante qui entoure chaque sorte d'actions dans cette société, la façon dont les hommes se représentent leurs actes, les causes qu'ils croient y voir et les motifs qu'ils en donnent.

(1) Cf. Niceforo, *Les Indices numériques du progrès*.

Ces deux procédés ont tous les deux leur utilité bien définie. Ils montrent, le premier, les faits, la manière dont se réalisent au contact des résistances matérielles et sociales les tendances humaines. Le second nous indique le reflet, à la fois de ces tendances et de ces actes dans la conscience des individus. En général, elles sont révélatrices de la manière dont les individus essaient de rattacher à leur propre armature logique et aux faits antécédents, les événements actuels. Alors même que ces explications sont erronées, elles n'en fournissent pas moins aux chercheurs des indications précieuses, d'autant plus qu'en ces matières, l'explication est fréquemment à son tour génératrice d'une suite d'actions nouvelles. Par exemple, si dans un pays, une épidémie est imputée à l'action maléfique d'un groupe d'individus, les conséquences de cette interprétation seront l'élimination violente de ce groupe ou tout au moins l'hostilité envers lui et, par voie de conséquence, des tendances particulières qu'ils représentent. Ainsi au Moyen Age les épidémies donnaient-elles lieu souvent à des supplices de personnes accusées de sorcellerie ou d'impiété. Si, au contraire, cette épidémie est imputée au courroux de la Divinité offensée par l'immoralité des habitants, la conséquence pourra en être une épuration de leurs mœurs ou l'accroissement de la puissance du corps sacerdotal. Signalons également au Moyen Age, et même de nos jours, la pratique des pénitences collectives. Si elle est imputée à l'introduction de germes pathogènes, elle aboutira à l'octroi d'encouragements à la science biologique.

Cependant, l'invention des valeurs, en admettant qu'elle ne puisse toujours être enserrée dans les lois

précises de la logique telle que les manie notre pensée consciente, ne peut être mue par une sorte de contingence incohérente. Le fait que nous pouvons distinguer dans des types de sociétés qui se correspondent, des morales analogues (1) et des manières semblables d'interpréter les mêmes faits, nous permet de postuler que des relations existent entre l'armature dogmatique qui enserme une société, les pensées qui s'y rattachent, c'est-à-dire les lois, les usages, la moralité, et les autres formes de l'activité humaine. Si elle est explicable, et si elle n'est pas le produit d'une cause unique qui ne pourrait être que la Révélation, une invention sociale doit être le produit d'un nombre plus ou moins grand de causes concourant à la susciter. Répondre qu'elle est une idéation collective n'est pas résoudre le problème, mais le déplacer, car alors la question se posera de savoir quels sont les facteurs qui auront orienté cette idéation collective vers la création d'un jugement déterminé.

D'autre part une question non moins importante se pose au chercheur, soulevée également par le terme d'idéation collective. Pendant trop longtemps de nombreux sociologues se sont contentés d'amener leurs investigations jusqu'au concept de conscience sociale ou d'intelligence collective dont ils semblaient avoir fait la limite, voire le terme de leurs investigations. La conscience sociale est trop souvent conçue comme le Saint des saints en l'honneur duquel luttent les

(1) M. Gaston Richard montre à ce sujet l'homogénéité de la civilisation occidentale, en se fondant sur leurs analogies surtout au point de vue moral. G. Richard, *Manuel de Sociologie*, p. 22.

sociologues et qu'ils enrichissent des lambeaux qu'ils arrachent au domaine de la psychologie ; cette attitude pouvait être louable du temps d'Auguste Comte, alors que la sociologie se voyait contester ses titres à l'existence. Mais aujourd'hui, il semble que le concept de conscience sociale ait besoin d'être approfondi ; il risque de nous entraîner sans cela à de redoutables verbiages, analogues à ceux que connut la scolastique.

La conscience sociale, dit Durkheim, faite de la combinaison des consciences individuelles, possède des propriétés spécifiquement différentes de celles-ci, tout comme en chimie par exemple, les propriétés d'un composé ne sont pas faites des propriétés additionnées de ses composants ; c'est là une vérité incontestable. Mais une chimie plus perfectionnée — et c'est la tendance actuelle de l'électro-chimie notamment — s'efforce justement d'analyser les opérations mystérieuses par lesquelles s'effectuent les combinaisons des corps simples, elle cherche à scruter les échanges et les dispositions de ces corps à l'intérieur même de la molécule. De même la sociologie, une fois constatée l'hétérogénéité de la conscience individuelle et de la conscience sociale, ne doit pas s'arrêter à cette constatation, elle doit s'efforcer d'analyser les caractères distinctifs de chacune d'elles, de saisir leurs rapports de toutes sortes.

Mais ici ces rapports sont plus compliqués. Car en chimie, lorsque deux corps différents sont mis en présence et qu'il en résulte une combinaison qui donne naissance à un corps nouveau, celui-ci est, en définitive, un composé déterminé ayant des propriétés nettement

définies. Autre chose est l'action des consciences individuelles les unes sur les autres dans une société. Certes toute société présente des caractères constants au même titre que les propriétés d'un corps matériel, témoin les régularités que décèle la statistique dans les grandes fonctions sociales telles que la natalité, la nuptialité, la mortalité, etc... Malgré la variété des raisons qui peuvent incliner les individus considérés isolément à se marier, par exemple, le nombre des mariages est à peu près constant dans chaque pays. C'est là l'une des faces de la vie sociale, celle qui a trait aux actions humaines. Mais cette face n'est pas la seule ; nos actes (surtout ceux qui intéressent la moralité) sont les manifestations ou les conclusions de série d'idées. A moins qu'il ne soit machinal, chacun de ces actes est l'aboutissement d'une discussion ou d'une impulsion. La seconde face de la vie sociale est donc constituée par la vie de ces jugements de valeur, de ces idéals qui commandent nos actes, qui sont partie intégrante de nos discussions, qui nous poussent ou nous retiennent, qui sont pour nous des stimulants ou des barrières. Si l'on veut essayer de définir le contenu de la conscience sociale, il semble que la partie active, motrice, de ce contenu est faite de ces jugements.

A côté de la statistique qui nous renseigne sur la conclusion pratique des discussions morales, ou si l'on veut, sur l'intensité des tendances, la sociologie doit s'attacher à l'analyse de ces jugements, à l'examen de la manière dont ils se comportent lorsqu'ils se rencontrent ou se contredisent, et à l'étude de leur évolution. Certes l'histoire des institutions est pour cela d'un grand secours, mais il ne faut pas oublier qu'elle ne

nous apprend en définitive que les résultats des inventions sans guère nous renseigner sur leur élaboration.

Force sera donc sans négliger les témoignages de l'histoire, de regarder souvent dans l'actuel, autour de nous, tout au moins de rechercher des témoignages proches pour nous efforcer de saisir quelques-uns des aspects de l'invention alors que celle-ci n'est pas encore fixée, matérialisée dans des institutions, qu'elle est en train de se faire.

* *

Tout jugement de valeur existe en tant qu'il est admis par des individus. Lorsqu'il s'agit d'un jugement déjà exprimé, peu nous importe la manière dont il a pénétré et s'est implanté dans les consciences. En général ce sera l'effet de l'éducation, de l'enseignement, de l'imitation, etc... Être intégré dans une société signifie que l'on a appris et admis les jugements de valeur fondamentaux qui y sont l'objet d'une créance unanime. Nous ne croyons pas que des sociologues modernes aient jamais songé à s'engager dans le pseudo-problème de savoir si ces jugements existent en dehors des individus qui les pensent, comme des universaux *a parte rei*, ou des idées platoniciennes. Aussi admettrons nous que les modifications ou les transformations que viendront à subir ces jugements — et qui constituent l'invention sociale ou morale — ne se passent pas dans un monde d'idées pures d'où elles seraient ensuite révélées aux hommes, comme le message annonçant qu'un changement est survenu

quelque part. Ces transformations, les opérations de toutes sortes qui les préparent se déroulent dans la pensée d'un ou de plusieurs individus. Le nombre de ceux-ci pourra être immense, peu importe, car il n'empêche que le processus ne puisse théoriquement être analysé chaque fois, chez chacun d'entre eux. De même ces faits n'empêchent pas qu'une partie de cette élaboration pourra être inconsciente ou faiblement consciente. L'hypothèse dont nous partons est donc qu'il n'y a *pas de pensée sans sujet pensant, ni d'invention sans inventeur. Les facteurs de l'invention doivent se retrouver tout entiers dans les fonctions psychologiques de l'individu, lesquelles de leur côté sont inconcevables bien entendu sans la vie sociale qu'elles s'efforcent de refléter et d'interpréter.*

Dans les périodes de grandes transformations des idées morales, on est frappé de constater qu'au point de vue de l'argumentation, les écrivains qui ont été les promoteurs de ces transformations, donnent de leur thèse des raisons fondées sur des faits qui ne sont nullement nouveaux. Par exemple, les inconvénients de la division de la nation en ordres juridiquement inégaux (clergé, noblesse et tiers états) que se mirent à dénoncer au xvi^e siècle les encyclopédistes n'étaient nullement nouveaux. Ils présentaient même au contraire un degré de gravité plus grand dans les siècles précédents où la prépotence des classes dominantes s'exerçait sans frein. Ce n'est donc pas la simple constatation de ces inconvénients qui a suscité réellement cette création des jugements nouveaux et des idées égalitaires posées comme un idéal à réaliser. En tout cas le véritable critérium de cette transformation qui

révèle le fait que celle-ci correspondait réellement à une transformation des esprits, c'est que certains faits qui étaient les conséquences de l'existence des trois ordres de l'ancien régime, comme par exemple les privilèges nobiliaires, suscitaient l'indignation de tous alors qu'au siècle précédent nul ne songeait à en être surpris.

Il y a là un problème à résoudre : quelles sont en effet les raisons pour lesquelles les mêmes faits sont appréciés d'une manière nouvelle ? Dire qu'il s'est produit dans l'intervalle des transformations dans le milieu social, par exemple dans la structure matérielle de la société n'est pas une explication suffisante. Il reste à expliquer *le passage de cette infrastructure ou plutôt de l'aperception descriptive ou objective* qu'en peuvent avoir les hommes, à l'invention normative que constitue l'énoncé de nouveaux jugements de valeur.

D'autre part on ne peut pas considérer cette invention normative comme une sorte de fantaisie pure issue de l'esprit d'un seul créateur et sans lien avec le reste des concepts admis. Dans ce cas l'invention vaut comme invention, mais son caractère est plutôt technique. Elle n'est qu'un raisonnement d'ordre intellectuel, il lui manque la marque affective, l'adhésion intense qui est le propre de l'invention sociale, de la création de véritables jugements de valeur. En effet il arrive quelquefois que des règles ou des idéals peuvent être conçus ou décrits discursivement par des penseurs isolés plus ou moins nombreux, mais indépendamment de toute idée affective. Un Thomas Morus décrira par exemple, un royaume d'Utopie, Mais les idéaux ainsi décrits ne

réveillent aucun écho (1). Ils restent sur le plan discursif et sont considérés comme de pures fantaisies sans rapport avec la réalité. Il ne viendra à l'esprit de personne de se passionner et de courir des risques pour les réaliser. Mais l'on constate cependant que des idées presque exactement analogues deviendront quelquefois les règles admises dans un autre pays ou à une autre époque et qu'elles sont alors promues au rang de règles morales ayant un grand pouvoir affectif.

Comment se fait par le détail cette création de finalités nouvelles. Comment se fait-il que de nouvelles interprétations soient données à un certain moment, à la vie sociale tout entière et à celle des différents groupes qui y participent ? Avant d'entrer plus avant dans l'analyse de cette question, arrêtons-nous sur les points par lesquels elles sont le plus directement en rapport avec la psychologie individuelle.

* *

L'invention morale agit sur les représentations qui influent le plus profondément sur notre vie affective. Aussi, s'accompagne-t-elle de conflits intérieurs, de luttes, etc... Elle naît et se développe dans une atmosphère de sentimentalité. De plus, elle se présente souvent à nous, à première vue comme une réaction : à un moment donné nous nous interrogeons sur la légi-

(1) Voir à ce sujet sur la distinction entre ce que l'on conçoit comme un jeu brillant de l'esprit et ce qui est une critique réalisable, Georges Sorel, *Les Illusions du Progrès*, p. 83. « Les censeurs de l'ancien régime qui laissaient publier des critiques radicales de toute l'organisation sociale auraient sévèrement puni la plus légère observation sur la ferme du sel ».

timité d'un jugement ou d'une pratique et, en réponse à cette question, pourra naître une proposition qui modifie ou même prend le contre-pied de la règle admise. Quelquefois les propositions nouvelles revêtiront une grande ampleur ; en s'enchainant elles formeront un système nouveau de valeurs morales, tout un ensemble de dogmes dont par déduction se tirent les éléments d'une transformation complète des mentalités. Tel fut, schématiquement, le processus de la diffusion de nombre de systèmes moraux ou juridiques, par exemple la réaction qui, à la fin du xviii^e siècle et au cours du xix^e siècle emporta dans toute l'Europe les conceptions politiques et juridiques de l'ancien régime.

Certes l'imitation et ce que Baldwin appelle la suggestion imitative (1) eurent une part immense dans la diffusion de ces systèmes nouveaux. Il est incontestable que les peuples s'imitèrent les uns les autres, qu'au sein d'un même peuple le prestige de certains groupes, leur action, celle des philosophes du xviii^e siècle par exemple, en accroissant la masse des adeptes des idées nouvelles, permirent de les exprimer et de tirer leurs conséquences logiques avec plus de hardiesse. Tarde a admirablement décrit le processus de l'imitation (2) et montré le sens dans lequel elle s'effectue, allant du supérieur à l'inférieur, rayonnant en somme avec le prestige dont jouissent les individus imités.

Mais il n'en reste pas moins et Tarde l'a fort bien vu, qu'à l'origine de toute imitation, il y a une ou plusieurs

(1) Cf. Baldwin, *Interprétation sociale et morale des sentiments*.

(2) G. Tarde, *Les lois de l'imitation*.

inventions. Si l'on veut expliquer cette invention on se demandera pourquoi celle-ci a germé de préférence à d'autres.

Parmi les nombreuses inventions possibles, c'est-à-dire parmi les solutions, ou compromis possibles que comporte un problème et qui ont été effectivement proposés, pourquoi une certaine tendance a-t-elle eu plus de succès, recruté plus d'adeptes, en un mot a-t-elle suscité un courant intense d'imitations? La réponse à cette question a été faite par Durkheim, mais dans un sens polémique qui tendait à nier en grande partie le rôle cependant incontestable de l'imitation. Ce que nous prenons pour des imitations, dit-il à peu près (1), ce sont le plus souvent des synthèses concomitantes qui se produisent sous l'influence de facteurs et de circonstances semblables ou identiques chez des individus de structure mentale identique (appartenant par conséquent à des sociétés pareilles ou à la même société). L'imitation serait donc pour Durkheim le plus souvent, une suscitation d'inventions analogues et quasi-simultanées; il réserve le nom d'imitation proprement dite, seulement à ses formes serviles et quasi-machinales celles qui tiennent du psittacisme et de la singerie.

Que cette invention simultanée se produise comme semble le dire Durkheim chez un très grand nombre d'individus d'une société donnée, ou qu'elle naisse chez seulement quelques-uns, il n'en faut pas moins chercher à expliquer la manière dont se produit cette synthèse d'éléments divers chez des hommes rares ou nombreux.

(1) Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*.

L'historien ou le philosophe est souvent amené à donner des explications de cette sorte. Pour peu qu'il ait l'esprit systématique, il s'efforce de relier les uns aux autres tous les stades du développement d'une nation ou d'une institution (1). Karl Marx par exemple, a cherché à démontrer que l'assiette économique d'une société déterminait et suscitait sa morale et ses institutions juridiques et politiques. Il en est de même de ce que M. Gaston Richard appelle des *lois tendanciellles*, et qui expriment des relations ou des fonctions d'ordre social : ainsi par exemple la règle (2) : « plus un gouvernement se sent faible et menacé, plus il cherche une diversion aux difficultés intérieures dans les préoccupations de la politique extérieure ».

L'énoncé de telles propositions peut signifier que certaines situations se traduiront chez les individus par des jugements moraux correspondants ou que ces situations leur suggéreront, à tous ou à certains d'entre eux, une interprétation analogue qui aboutira à la création d'un certain ordre juridique, de certaines règles morales, etc... Autrement dit l'invention législatrice consistera dans le passage des représentations d'un ordre à l'autre, dans la suscitation chez les individus d'interprétations qui s'efforcent de régler les rapports des hommes avec les choses inanimées et les rapports des hommes entre eux. Cette suscitation n'est concevable qu'individu par individu ; le fait qu'elle peut naître simultanément et même soudainement chez plusieurs

(1) Cf. G. Lanson, *Histoire de la littérature française*.

(2) M. G. L. Duprat dans son Cours de sociologie professé à l'Université de Genève (année 1926) s'est attaché à formuler un certain nombre de lois tendanciellles dont la loi ci-dessus,

(comme dans certains cas de mouvements de foule) n'en fait pas moins un processus individuel susceptible d'être analysé séparément chez chacun. L'idée de suggestion ne l'empêche nullement, car suggérer un acte ce n'est pas autre chose le plus souvent que suggérer un raisonnement qui aboutit à faire accomplir cet acte.

CHAPITRE V

DISCUSSION

Objection que soulève l'hypothèse qui distingue deux genres d'inventions.

L'hypothèse qui distingue dans l'activité mentale des hommes deux genres : l'invention technique et l'invention morale soulève plusieurs objections. Elles s'appliquent : 1^o à l'attitude du sujet et, 2^o aux domaines qui appartiendraient à chacune de ces deux formes d'invention, aux idées qu'elles mettent en œuvre.

1^o La première objection consiste dans la valeur illusoire de la motivation individuelle.

2^o Il s'en faut de beaucoup que l'on puisse délimiter exactement, et surtout d'une manière permanente, les êtres ou les objets dont les concepts servent exclusivement à former des inventions morales ou législatrices, et les autres. Autrement dit, il est difficile de soutenir que tel ou tel concept a toujours été revêtu d'un caractère sacré. Ainsi nous jugeons aujourd'hui théoriquement que la vie humaine est inestimable, et croyons avec Kant que l'être humain doit être toujours considéré comme une fin et non comme un moyen. Or, sans remonter bien loin dans le passé, nous constatons qu'il n'y en a pas toujours été ainsi : l'abolition de l'esclavage est toute récente (elle date dans la plupart des nations civilisées du milieu du xix^e siècle). On en peut

dire autant successivement de toutes les choses et les relations que nous considérons dans nos sociétés comme faisant l'objet de prescriptions morales impératives. A d'autres époques, ou simplement de nos temps mais dans d'autres pays ou même simplement dans certains milieux, parmi nos propres concitoyens, les mêmes valeurs ne sont pas toujours admises. Il en est ainsi notamment des personnes de confessions religieuses différentes qui vivent dans une même ville ; de même les divers milieux et les classes sociales comportent d'énormes différences dans les mœurs, les jugements, etc... Il est même inutile que nous donnions aucun exemple de ces faits.

Par contre des pratiques que nous jugions parfaitement indifférentes, des êtres auxquels nous n'accordons aucune attention particulière peuvent être considérés dans d'autres sociétés comme des objets de vénération. Tous les anthropologistes s'étonnent de constater qu'en général les « totems » des tribus qu'ils ont observées étaient choisis parmi des espèces très faibles et très humbles, en général de petits animaux dénués de toute qualité susceptible de susciter l'admiration ou le respect.

On peut donc considérer que le domaine du sacré et celui du profane subissent de nombreuses transformations : l'étude de l'histoire des religions, celle des religions comparées et en général l'histoire des institutions révèlent qu'il n'y a en somme qu'un facteur constant : c'est l'existence dans toutes les sociétés connues de la notion du sacré ; mais le contenu de la catégorie du sacré, les choses et les relations auxquelles elle s'applique varient.

En dehors de ces objections en quelque sorte qualitatives, une autre, non moins frappante, consiste dans l'étendue respective des deux domaines. Il semble que la caractéristique la plus marquée entre nos sociétés modernes et les autres, à mesure qu'on approche des sociétés primitives, réside dans la restriction progressive du domaine profane au profit du sacré. Dans les sociétés qui ont précédé les nôtres, le domaine du sacré avait tendance à tout envahir ; la vie quotidienne, l'activité professionnelle, l'alimentation étaient entourées de mille prescriptions de caractère plus ou moins nettement religieux. Les attitudes culturelles ont tendance, chez les primitifs, à envahir même les opérations et les instruments les plus simples qui servent à accomplir les besognes matérielles (1).

De même l'explication logique des actions d'ordre technique, tend dans les sociétés primitives, à devenir une explication qui fait intervenir des facteurs d'ordre religieux ou d'ordre magique : Les sauvages montrent dans l'art de la chasse une habileté consommée. Ils savent fabriquer des pièges qui sont des appareils assez compliqués et très efficaces, ils savent également

(1) Les laotiens, dit M. Louis Weber, traitent comme des fétiches les cordes à nœuds coulants dont ils se servent pour capturer les éléphants... Mais il est certain que sous la signification religieuse subsiste, devenue instinctive, la représentation positive et mécanique de l'engin. Autrement comment sauraient-ils le manœuvrer ? Bien plus, lorsque leurs ancêtres les ont inventés ou lorsqu'ils en ont appris d'autres hommes, la fabrication et l'usage n'était-il pas évident que la représentation qu'ils s'en sont faite n'était pas « mystique » mais alors parfaitement positive » (*Le Rythme du Progrès*, p. 183). Il est évident que la notation mystique s'est surajoutée.

fabriquer des outils. Mais généralement les outils et les opérations qui y ont trait sont empreints d'un caractère rituel et religieux. Les chasses sont précédées de cérémonies propitiatoires, elles sont suivies d'autres cérémonies qui présentent souvent la particularité d'être des rites expiatoires envers les animaux abattus. Armes et instruments sont fréquemment ornés de gravures qui ont un sens magique ; souvent encore ces objets sont considérés comme des emblèmes personnifiés auxquels s'attache une signification religieuse ou tout au moins symbolique. Or ces explications qui font intervenir ou tiennent compte de facteurs religieux ne sont pas nées en même temps que l'objet ou que l'opération. Autrement dit l'individu qui le premier a inventé un outil n'a pu en concevoir juste au même moment une explication qui le rattache intimement aux croyances religieuses.

En partant de cette remarque M. L. Weber propose de voir dans les inventions techniques simples certes, mais déjà habiles, la première activité proprement humaine. A cette base qui est le fondement même et la condition de l'existence matérielle du groupe, s'ajoutent les interprétations idéologiques puis les prescriptions et les règles qui en dérivent. Désormais la technique est emprisonnée dans une situation dont elle mettra des siècles à se dégager. La pire des situa-

(1) Louis Weber, *Le Rythme du Progrès*, p. 148. — « Il est plus vraisemblable de placer l'origine de l'humanité dans la technique, c'est-à-dire dans une compréhension pratique des corps matériels sans doute très utilitaire et très terre à terre mais n'impliquant en soi aucune interprétation hylozoïste, ni aucune démonologie naissante ».

tions (c'est celle qui ne présente généralement chez les primitifs proprement dits), est que la technique se trouvera prisonnière des interprétations et des représentations qu'elle aura suscitées. Une tradition impérieuse l'étouffe, chaque opération est rattachée à un rituel immuable dont l'observation minutieuse est sanctionnée souvent par des pénalités, en tous cas par la croyance du sujet qui considérera l'acte comme manqué s'il a enfreint les prescriptions qui lui sont relatives. Même dans des sociétés relativement avancées le progrès de la technique est entravé par des croyances qui tendent à la rendre immuable.

Ces croyances ont toutes le caractère commun d'être des envahissements de la pensée normative et législatrice qui pour des raisons diverses s'insinue et se combine avec l'activité de l'*homo faber*. La Bible contient nombre de prescriptions de ce genre : l'interdiction de porter des vêtements faits de plusieurs sortes de textiles, celle de labourer ou de faire traîner des véhicules par des attelages composés d'animaux d'espèces différentes, etc... Les rites chinois sont encore bien plus envahissants et règlent minutieusement quantité de travaux matériels. Enfin, il y a peut-être dans les réglementations qui durant tout le Moyen Age et jusqu'aux temps modernes fixaient quantité de règles relatives au statut des corporations, et aussi aux matières employées, à l'outillage, aux procédés de la fabrication, etc... en dehors de l'intention de protéger à la fois le consommateur et le producteur, la croyance que l'on ne pouvait affranchir de l'intervention de la pensée législatrice ces activités, sans qu'il s'y introduise non seulement la fraude mais aussi une déchéance, une

confusion d'ordre en quelque sorte mystique. De même les grands personnages de l'Etat d'où émane cette pensée législatrice étaient conçus comme les moteurs suprêmes d'où rayonnait vers les humbles l'énergie nécessaire à l'accomplissement de leurs tâches. Ce fut là la fonction sacerdotale par excellence, et la meilleure preuve en est dans la fusion originellement plus ou moins totale de la fonction de prêtre ou de magicien avec celle de prince ou de roi (1). Il faut venir jusqu'au XVIII^e siècle pour rencontrer le « tutto va da sè » de l'Abbé Galiani (2).

Dans les sociétés plus avancées un autre obstacle vient empêcher que la libération relative à l'invention technique ne produise tous ces résultats. Cet obstacle résulte de l'engouement des hommes pour l'intelligence spéculative, les humanités, la métaphysique, etc... Ce

(1) Frazer, dans *Les Origines Magiques de la Royauté* montre cet aspect de la fonction sacerdotale et royale surtout dans les sociétés primitives et celles de l'Orient ancien. Plus près de nous on connaît le rôle religieux des magistrats de la Grèce et de Rome (v. Fustel de Coulanges, *La Cité Antique*). Lorsqu'ils eurent embrassé le christianisme les empereurs romains essayèrent de s'arroger des prérogatives sacerdotales, plusieurs conciles les suivirent dans cette voie, mais la puissance croissante de la papauté mit obstacle à ce développement. Mais la séparation resta mal définie, ainsi les querelles religieuses du règne de Louis XIV donnèrent un regain de vie à ces prétentions, certains voulaient voir dans le roi l'« évêque du dehors » auquel la vertu du sacre avait conféré un caractère sacerdotal.

(2) L'Abbé Galiani raconte que dans l'espace de quelques jours il plut à Dieu de rappeler à lui le roi, plusieurs ministres et d'autres hauts personnages du royaume de Naples. Un bourgeois de cette ville crut à la ruine inévitable de l'Etat. Il accumula des provisions et se barricada chez lui. Quelle ne fut sa surprise lorsqu'il se décida à se hasarder dehors. « Il mondo va dà sè », s'écria-t-il. Le monde va donc tout seul. »

fut probablement dans la civilisation gréco-romaine la cause principale de l'arrêt de la technologie (1).

Cette intégration des fonctions techniques dans les fonctions sacerdotales produit une conséquence que M. Louis Weber a justement signalée : les techniques s'immobilisent, de simples actes pratiques elles deviennent des sortes de rituels. Par là elles participent au caractère impératif des règles morales et religieuses. Tout perfectionnement, et en général toute modification est une impiété ; de plus, la fusion entre l'acte technique et les pratiques reliées aux représentations magiques ou religieuses qui l'accompagnent devient inséparable ; la croyance s'établit que sans elles cet acte est incomplet, dénué d'efficacité.

Le concept d'opération se trouve alors dénaturé. Celle-ci n'est plus en effet un ensemble d'actes matériels, elle devient une série inutilement compliquée qui encombre les actes essentiels d'une quantité d'attitudes précatoires, d'interprétations symboliques, etc... Par là l'opération se surcharge d'une complication qui détourne l'attention de la recherche des perfectionnements possibles ou bien elle fait porter ces perfectionnements sur l'aspect qui est considéré comme le plus noble et qui frappe le plus l'imagination. Ainsi on complique l'interprétation sans que le fondement matériel qui la supporte soit enrichi de son côté. De même l'appareil de pratiques de caractère religieux imposées aux individus et limitant leur pensée et leurs actes va en se renforçant, chacun enchérissant sur ces prati-

(1) La pauvreté de l'esprit inventif des Romains, dit M. Louis Weber, n'a d'égale que celle des Chinois.

que qui donnent sans grand effort l'influence et la sainteté (1).

Rien n'éloigne davantage de la possibilité du perfectionnement technique et de son expression la plus haute, la construction des machines : en effet, la machine est la réalisation d'une technique consciente d'elle-même. Elle implique une pensée qui corresponde à une opération conçue comme purement technique (2). Mais lorsque comme chez les primitifs, existe la croyance que l'acte n'est complet que si des opérations magiques sont intercalées dans la série de gestes matériels dans lesquels il consiste, il est bien évident que l'on ne pourra pas concevoir qu'une machine puisse accomplir l'opération dans son entier, le côté culturel impliquant la présence d'un ou de plusieurs officiants.

En résumé les limites des deux domaines, celui du technique et celui du sacré sont flottantes. Suivant les sociétés ils se rétrécissent aux dépens l'un de l'autre. Mais cela ne signifie pas que ces deux ordres de pen-

(1) Ce fut là l'histoire intellectuelle des sociétés musulmanes où science et technique restèrent ce qu'elles étaient aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles avec une tendance marquée vers la régression.

(2) Il y a lieu d'ailleurs dans cette conception de la machine de distinguer celle qui est inventée en partant de purs tâtonnements, celle qui implique la constitution d'une science technique, c'est-à-dire de concepts de plus en plus adéquats à leur objet matériel, et l'élaboration de la théorie exacte d'une machine qui permet d'en inventer facilement des applications et d'en assurer la diffusion rapide. Cela comporte une sorte de spéculation scientifique. Il arrive souvent que la pratique et la théorie ne concordent pas : les Grecs par exemple n'ont fait la théorie d'aucune machine simple alors qu'ils employaient nombre de ces machines dans leurs travaux de construction. L'invention de machines faites en partant de la théorie devenue ainsi antérieure à la pratique, est un fait qui exige un état avancé de la science.

sée n'existent pas avec chacun ses caractères propres : seul varie le contenu respectif de chacun d'eux. On peut dire aussi que cette frontière n'est pas toujours très nette, il existe en général une frange d'interférences, une zone intermédiaire. Cette zone est souvent une sorte de lieu de passage c'est en elle que l'on peut schématiquement situer les concepts qui sont en train de passer de l'un à l'autre domaine, ceux dont le caractère sacré s'affaiblit, ou réciproquement. Cette zone d'interférence est également le domaine par excellence de l'invention morale, elle est le lieu où se cristallisent les jugements de valeur et les préceptes nouveaux.

Ces observations relatives à l'étendue variable, suivant les sociétés, du sacré et du profane nous confirmeront dans notre opinion relative à la difficulté, à la quasi-impossibilité de déterminer un critérium de l'invention présentant un caractère de parfaite objectivité. Car de même que le caractère de nouveauté de l'invention dépend de l'opinion subjective de l'inventeur, ses modalités dépendent de cette même opinion. En effet, suivant que tel ou tel ordre d'idées sera englobé dans la catégorie du sacré ou dans celle du profane, l'attitude du chercheur variera, et varieront de même les résistances que rencontrera son invention, les réactions qu'elle suscitera. Par exemple, la différence d'attitude entre les alchimistes du Moyen Age en général persuadés que leurs travaux confinaient à la magie et le chimiste moderne qui est un technicien.

CHAPITRE VI

LEURS RAPPORTS

Développement respectif du sacré et du profane. — Leurs rapports. — La loi des deux états.

Il semble que dans les sociétés humaines, la première forme de l'invention fut d'ordre en quelque sorte organique, elle fut constituée par les résultats d'une expérience acquise au contact des corps matériels et en grande partie instinctive. C'est celle qui voit « dans les corps bruts et dans les êtres animés, des objets, des sujets et des auxiliaires d'action selon le mode mécanique, par pression, choc, pénétration, rupture, désagrégation, etc... actions qui se produisent sous la vue ou sous le toucher, et qu'il est impossible de provoquer et d'utiliser régulièrement sans un sens exact de la réalité physique et sans le respect de l'expérience » (1). A cette première forme d'activité, qui correspond aux nécessités les plus vitales, vient se joindre bientôt tout un monde de représentations d'origine sociale, issues du langage et des rapports des hommes entre eux. Cette forme de création est soustraite aux nécessités matérielles qui régissent les liaisons mécaniques, elle est par conséquent en grande partie soustraite également au contrôle gênant de l'expérience. Ainsi en sui-

(1) L. Weber, *op. cit.*, p. 173.

vant la direction du moindre effort et celle de la moindre résistance, les hommes tendirent-ils à « attirer désormais vers le monde social à peu près tout ce que la mentalité primordiale renfermerait d'intellectualité, aidés du reste dans cette polarisation par les activités d'un autre ordre, sentimentales et émotives auxquelles le terrain social offre un admirable terrain de déploiement » (1).

Les hommes ont trouvé dans l'appareil linguistique, mimique et verbal, un outil dont ils obtenaient presque sans effort des résultats merveilleux et inespérés. Ils tendirent à se représenter les liaisons entre les phénomènes non plus suivant les formes, rigoureuses et contrôlables par l'expérience, de la succession des phénomènes matériels mais comme une extension de l'efficacité des gestes et des paroles entre hommes du même groupe. « C'est la causalité interhumaine et intersociales sur laquelle se concentre dès lors l'attention des individus les plus intelligents, reléguant au second plan la causalité mécanique dont les premiers effets étaient depuis longtemps pratiquement et automatiquement enregistrés par la mémoire » (2).

D'ailleurs tout n'est pas à déplorer dans cette sorte d'éclipse que la pensée spéculative, sous la forme de religion, de magie, etc... a fait subir à la technique. Elle a permis aux hommes de s'élever à la pensée conceptuelle et, peu à peu, d'apprendre les limites de celle-ci après l'avoir crue longtemps omnipotente. Après avoir voulu d'un bond dépasser et même se pas-

(1) *Ibid.*, p. 150.

(2) *Ibid.*, p. 151.

ser de l'expérience, les hommes se sont décidés à revenir à l'expérience pour éprouver à son contact l'efficacité de leur logique et celle des créations de leur esprit. Ce fut là au fond, entre toutes les découvertes, la plus prodigieuse : l'observation constante des règles d'une méthode expérimentale sans cesse perfectionnée, qui a permis une adaptation de plus en plus précise de l'intelligence aux faits, est le facteur qui explique le mieux l'essor de la science moderne.

Mais cet essor ne fut pas sans de longues périodes d'obscurité où la pensée spéculative s'enfermait dans ses propres créations. Le langage, création sociale, était par lui-même une invention suffisamment merveilleuse pour retenir entièrement l'attention des hommes et leur faire concevoir une croyance solide dans son efficacité directe. De là la création que nous retrouvons dans toutes les sociétés de pratiques fondées sur cette règle qui veut que nommer un objet confère un pouvoir sur lui. L'invocateur met la chose nommée sous sa dépendance momentanée, d'où la coutume de donner souvent aux individus un nom généralement lors de l'initiation) ésotérique connu des seuls initiés. De même les prêtres se transmettaient le nom sacré et secret de la divinité, ils avaient ainsi la certitude d'être les seuls à pouvoir l'invoquer. Rome avait un nom ésotérique qui fut si bien caché qu'il a été perdu. Sans cette activité conceptuelle, et malgré qu'erreurs et tâtonnements aient duré des siècles, il est probable que l'homme serait resté un instinctif et rudimentaire mécanicien. De même que l'acquisition de la technique la plus primitive a dû demander de longues périodes de quasi-animalité, la mise au point de l'instrument logique, dont l'homme

s'est servi ensuite par la conquête des réalités, a demandé elle aussi de longues errances dans le monde des idées.

Cette libération progressive de démarches de l'esprit humain a été fort bien aperçue par Auguste Comte. Nous n'exposerons pas ici la « loi des trois états » qui est classique et qui en tant que vue schématique garde un réel intérêt. Il est intéressant de remarquer qu'à ces trois stades indiqués par Auguste Comte, correspond une séparation progressive des domaines de l'activité technique et morale : Au début, la pensée spéculative tend à tout confondre : tout est matière à croyance religieuse, tous les actes présentent un caractère rituel. Les usages, les pratiques de toutes sortes sont rapidement intégrées dans l'appareil des explications suprasensibles. Chez les peuplades de chasseurs on commença, dit M. Decamps, par prier ou par se livrer à des opérations magiques pour que le gibier se reproduise abondamment, puis certaines se livrèrent à l'élevage (1). Mais nous savons que le plus souvent cet élevage est conçu comme corrélatif à une sorte de culte portant à la fois sur l'espèce même des animaux élevés et sur les opérations mêmes qui dérivent de cet élevage. Les actes et la pensée de l'homme se heurtent à chaque instant à des tabous qu'ils n'osent enfreindre sans sacrilège. Dans ces conditions tout progrès est presque impossible ; de nos jours encore il existe bien des groupements de primitifs où la pensée des individus est entièrement asservie à des traditions rigoureuses.

(1) Paul Decamps, *L'invention chez les primitifs*. *R. I. S.*, mai 1926.

Il semblerait même, dit M. L. Weber, que la loi suivante se dégage de l'observation des faits : les caractères rituels et religieux dont sont empreintes les industries élémentaires, chez les peuplades qu'on observe aujourd'hui seraient d'autant plus accusés que l'activité technique serait chez ces peuplades, par suite de diverses circonstances, en régression plus marquée (1).

La caractéristique d'un état plus avancé c'est qu'une démarcation de plus en plus nette tend à s'introduire entre ce qui est technique et ce qui est l'objet de prescriptions impératives. Au lieu que tous les actes qu'un homme peut accomplir soient considérés comme présentant une signification religieuse ou comme susceptibles d'avoir des répercussions dans le monde surnaturel, une séparation se fait, certains groupes d'actes sont conçus comme n'ayant pas d'importance au point de vue mystique. Pour le sauvage les instruments ou les

(1) Une tribu dravidiennne, les Todas, en fournit un exemple curieux. Les Todas présentent cette particularité qu'ils sont réduits à une seule et unique technique : l'élevage du buffle et la laiterie. Des tribus avoisinantes ils reçoivent par échange les autres produits nécessaires. Chez eux, le culte du buffle a tout envahi. La laiterie et les opérations industrielles qu'on fait sur le lait, comme celles qui aboutissent au beurre clarifié, principal aliment des Todas et principal objet de vente et d'échange sont sacrées. Les bergers sont astreints à des initiations plus ou moins rudes ; les prières répétées en face des buffles sacrés et de la laiterie sont plus ou moins longues et efficaces ; le maniement du lait, le barattage et la clarification supposent des précautions rituelles plus ou moins grandes. Il y a une hiérarchie entre les laiteries de la tribu. Dans la laiterie la plus élevée en dignité, l'accès de la crèmerie est exclusivement réservé au berger chef. C'est un personnage hypersacré.

W. Rivers, *The Todas*, analysé dans l'*Année Sociologique*, t. XI, pp. 434 et suiv., Paris, F. Alcan,

armes dont il se sert, doivent avoir certaines formes exigées par une symbolique spéciale ; la manière de les utiliser est en général, dictée par des règles précises ; la préparation des aliments, les relations de tous ordres entre les individus sont régies par des coutumes divinisées extrêmement impérieuses et rattachées à une conception mystique de l'ensemble de la société. On conçoit alors qu'il y ait dans ce cas bien difficilement de place pour des innovations. Et cela surtout lorsque les sociétés sont régies par des assemblées d'anciens dont le rôle est en général extrêmement conservateur.

Le progrès de l'humanité tel que le conçoit Auguste Comte consiste dans une restriction croissante du sacré. C'est à cette proposition que se réduit en somme l'énoncé de la loi des trois états, si on la dépouille de ce que le créateur de la sociologie y avait introduit de trop précis et de trop rigoureux. Que le sacré après avoir presque tout envahi, voie son domaine se restreindre de nouveau et affranchisse peu à peu de son emprise de nombreuses branches de l'activité humaine une telle dissociation demande à être expliquée.

Pour le sociologue, l'un des aspects, le plus important peut-être, que revête l'étude de l'invention morale, sera de se demander le pourquoi et le comment de cette désintégration qui constitue au premier chef une invention.

Mais il est un autre aspect de cette situation qu'Auguste Comte a fort bien discerné : c'est que la possibilité pour chaque ordre de connaissances de s'élever à des notions précises et à des applications pratiques vraiment efficaces est en raison inverse de son immixtion au domaine du sacré. Lorsque les démarches

des chercheurs sont gênées par des tabous qu'ils craignent de heurter, il est bien difficile à une science proprement dite de se constituer. Auguste Comte remarque que les premières sciences qui parvinrent de bonne heure à un degré élevé de perfectionnement furent les mathématiques parce qu'elles furent de bonne heure abandonnées à elles-mêmes par les tendances législatrices des religions (1). Il explique le progrès énorme qu'apporta le droit romain à l'humanité, par le fait que, pour la première fois, le droit était conçu comme séparé des croyances religieuses. Alors que les peuples de l'Antiquité, surtout orientale, concevaient les textes juridiques fondamentaux comme des textes sacrés, les Romains ont vu dans le droit une science humaine. La voie était ouverte aux perfectionnements progressifs (2).

La même remarque peut s'appliquer aux sciences médicales : leur véritable progrès date, dans les temps modernes, du moment où la conception du sacré a rétrogradé en ce qui concerne le corps humain : la dissection fut autorisée, d'autre part la pudeur corporelle devint moins excessive (3).

(1) Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif*.

(2) Remarquons en passant que souvent le progrès dans le domaine juridique est paralysé même sans que le droit soit rattaché à la religion, par suite simplement d'un attachement excessif d'une société à la tradition, *mos majorum*. Tout l'art du prêteur romain fut de perfectionner le droit sans paraître heurter celle-ci.

(3) Par exemple au xvii^e et même au xviii^e siècle les femmes allemandes préféraient mourir en couches plutôt que de recourir à un médecin. Chez les chinois les médecins apportaient au malade un petit mannequin sur lequel celui-ci indiquait l'emplacement exact de ses douleurs. Ainsi la pudeur était sauvée.

Le spiritualisme fondamental qui est si marqué dès l'origine du christianisme a eu aussi la plus heureuse influence sur la constitution des sciences car il a empêché celui-ci de réglementer trop étroitement ce qui touchait à la matière. En ce sens l'adoption d'une religion spiritualiste a donné aux peuples chrétiens un notable avantage sur ceux qui pratiquaient des religions plus diffuses empiétant sur le monde matériel, comme les chinois par exemple. Cette dissociation progressive a permis à la pensée technique de se développer, elle a fait une place grandissante à la pensée individuelle, ou à la pensée de petits groupes de spécialistes à qui la société abandonnait en quelque sorte la gestion d'un groupe d'idées ou d'actes déterminés (1).

La thèse d'Espinas est (2) en résumé, qu'à chaque moment de l'histoire le développement moral et philosophique va de pair — est corrélatif, semble-t-il dire même parfois — avec celui de la technique. Cette thèse a été critiquée surtout par M. L. Weber. Celui-ci soutient au contraire que cette correspondance ne se produit jamais. La pensée morale et spéculative se développe de son côté et souvent en antagonisme avec la technique. D'autre part la thèse d'Espinas soulève une grave question : celle de la priorité historique de chacun de ces modes de développement humain. Cet accord est-il en quelque sorte congénital ? Cela signi-

(1) Ce qui n'empêche pas les groupes de spécialistes de se montrer quelquefois extrêmement rebelles aux innovations. Nous étudierons plus loin ce type d'invention qui se fait malgré ou contre les « compétences ».

(2) Espinas, *Les origines de la technologie*.

fierait que les inventions techniques et morales correspondantes se produiraient simultanément et se répandraient selon un mouvement équivalent. Dans le cas contraire, si cet accord n'existe pas dans le principe, quel serait le processus type de cette adaptation des deux genres l'un à l'autre. Serait-ce la technique qui précéderait ou le moral ? Pour M. L. Weber des deux tendances dominant tour à tour (1).

A vrai dire les analyses sur lesquelles il se fonde portent surtout sur la préhistoire. Mais on peut dans les temps modernes se mieux rendre compte de ces disparités entre le développement moral et le développement technique. Nous analyserons dans les pages qui vont suivre de nombreux cas de ces disparités, mais situés à des époques plus proches de la nôtre.

C'est même, nous semble-t-il, la forme que prend surtout de nos jours l'invention dans le domaine social et moral. Le rôle du philosophe, et avant lui de l'inspiré,

(1) Voici en quels termes M. L. Weber énonce sa « loi des deux états » :

« L'intelligence technique se donne carrière à certaines époques jusqu'à ce qu'elle ait épuisé la capacité d'invention et de pénétration pratique du monde compatible avec une certaine base idéologique antérieurement constituée. A son tour l'intelligence réflexive s'empare des résultats de la technique, et s'en sert indirectement pour s'élever à une vision plus haute et parvenir à une conscience plus complète des choses, en s'appuyant sur les données de la conscience sociale. Dans le premier état, l'intelligence, replongée dans la perception directe du monde, s'oublie elle-même et se dépense dans l'activité à laquelle l'ont vouée ses débuts. Dans le deuxième état, l'intelligence replace les concepts devant la perception, et jouit d'elle-même par la contemplation des idées dont son activité précédente a préparé la matière et auxquelles elle donne ensuite la forme et l'existence logique ». L. Weber, *Le Rythme du Progrès*, pp. 301-302.

est qu'il s'efforce de mettre en harmonie les aspirations morales des hommes avec les institutions d'une part et les connaissances techniques de l'autre. Ce fut dans les temps historiques la tâche que s'assignèrent tous les philosophes, celle d'intégrer technique et morale dans de vastes systèmes d'explications qui permissent d'embrasser les deux domaines dans leur état momentané en un seul élan d'intellection continue ; de réaliser en somme cet accord que postulaient Espinas et Condorcet (1).

(1) Voir Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

TROISIÈME PARTIE

ÉLÉMENTS PSYCHOLOGIQUES DE L'INVENTION

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS

Rien ne nous autorise à croire que notre esprit soit susceptible de procéder à des créations *ex nihilo*. Penser, c'est penser quelque chose : l'activité de l'esprit s'exerce toujours sur des données qui sont les représentations. Mais elle leur ajoute la marque propre de notre personnalité, et des caractéristiques d'intensité qui tiennent à la fois à cette personnalité elle-même et aux circonstances extérieures, au milieu matériel ou mental. Les représentations mènent une sorte de vie propre dans notre esprit ; elles se groupent ou se dissocient, créant ainsi des combinaisons nouvelles. Il importe de décrire les facteurs, tout au moins les principaux d'entre eux qui concourent à produire ces mouvements. C'est dans l'étude de ces facteurs, et autant que possible dans la description de la manière dont ils agissent, dans l'indication, chaque fois qu'il est possible de le faire, des lois tendanciennes qui président à cette

action, que doit consister l'explication de l'invention.

A mesure que nous examinerons l'action de chacun des groupes de facteurs que nous distinguons, nous serons souvent amené à faire une parenthèse ayant trait aux particularités de l'action du groupe étudié sur l'invention sociale. Cette méthode est, nous le savons, critiquable : il eut été plus logique de diviser notre étude en deux grandes parties, la première ayant trait à l'invention technique, la seconde à l'invention sociale. Mais cette méthode nous eut obligé à d'innombrables redites. Comme nous l'avons exposé en effet (1), il s'en faut de beaucoup que ces deux genres d'invention soient toujours nettement séparés. Sans parler de leurs variations historiques, il y a à chaque instant une large frange d'interférences entre eux. Dans nos sociétés très différenciées l'étendue de cette frange tend à s'accroître, par suite de la tendance à envisager objectivement bien des problèmes qui font cependant en même temps partie du sacré. Bien plus cette dualité d'aspect de certains concepts existe parfois dans le même individu ; suivant le point de vue où il se placera momentanément (et pas toujours volontairement). Un juriste par exemple aura vis-à-vis d'une loi une attitude de technicien, ou une attitude d'adepte, de croyant. Dans le premier cas il l'étudiera objectivement, discutera les modalités de son application, suggérera des modifications, formulera des réserves, etc. ; dans le second cas il se placera au point de vue des actes qu'elle punit et son attitude sera entièrement dominée par les jugements de valeur auxquels il adhère.

(1) Voir *suprà*, p. 91 et suiv.

Indiquons donc tout de suite qu'à notre avis la majeure partie des processus de l'invention sociale et de l'invention technique est commune aux deux genres, surtout d'autant plus que cette dernière est intellectua-lisée, qu'il s'y ajoute une idéologie explicative, des chaînes de raisonnements et de propositions. La diffé-rence entre les deux tient dans ce cas principalement à l'intensité des phénomènes affectifs et surtout à leur diffusion. Les sentiments qui accompagnent les juge-ments de valeur sont, si l'on veut, subjectifs, mais c'est une subjectivité quasi-unanime. Certes cette concor-dance est le plus souvent une donnée, il n'y a qu'à la constater, mais ses causes, surtout ses causes primitives, sont lointaines et peu aisées à retrouver. En voulant remonter jusqu'à elles, nous risquons à chaque instant de nous égarer. Cependant il arrive que de nouveaux jugements de valeur se créent et rencontrent plus ou moins rapidement une large adhésion. La question sera dans ce cas de savoir quelles sont les caractéristiques de cette genèse et quelle est la raison de la note affec-tive unanime qui accompagne le jugement de valeur et se surajoute à son énoncé purement discursif.

Comme nous l'avons vu dans les pages qui précèdent, la première observation dont doit partir une étude de l'invention, c'est que, de même qu'il n'y a pas de pen-sée sans sujet pensant, il n'y a pas non plus d'inven-tion sans inventeur. Quelle que soit l'explication ultime que l'on admette, on est bien obligé de constater que c'est dans l'individu que l'invention s'élabore et par l'individu qu'elle s'exprime. Aussi une analyse des facteurs de l'invention est-elle obligée de s'arrêter d'abord à l'étude de la psychologie individuelle en

tant que celle-ci concourt au processus de l'invention.

Certes cette discrimination est malaisée : en ce qui concerne les fonctions psychologiques de l'homme — les facultés, disait-on — la démarcation est difficile à faire, souvent impossible, et celles-ci ne sont, en définitive, que des groupes de faits que l'on s'est efforcé d'isoler en les groupant suivant leurs analogies. Quoi qu'il en soit, l'étude des facteurs psychologiques de l'invention doit analyser l'élaboration de celle-ci dans l'individu, en faisant momentanément abstraction des données logiques et sociologiques. Elle ne recherchera pas l'origine des idées ou des représentations, mais, ces idées étant données, leur marche à travers l'individu, le processus, conscient ou non, par lequel elles pénètrent dans sa vie mentale et la se transforment ou se combinent. Il y a là une série d'opérations qui se produisent dans l'individu. Certes, il faut tenir compte de l'influence du milieu, mais cette influence se traduit par des suggestions qui sont, elles aussi, des idées venant s'ajouter à celles qui se trouvent déjà en mouvement dans l'esprit du sujet. On est bien obligé d'admettre cela, à moins de postuler des communications mystiques et ineffables qui existeraient entre les hommes d'une part, entre les hommes et la société d'autre part.

Schématiquement, il nous semble que cette psychologie de l'invention est appelée à s'arrêter principalement sur deux points : le premier sera celui qui correspond en somme à la découverte, c'est-à-dire au fait de percevoir, une idée ou un phénomène, de lui prêter attention, de l'enregistrer dans notre mémoire. Le second sera l'invention proprement dite, c'est-à-dire la réapparition à la conscience de cette idée ou de ce

groupe d'idées, mais qui aura quelquefois subi les modifications qui constitueront l'invention. Entre ces deux points extrêmes et tous deux conscients (encore la perception n'est-elle pas toujours parfaitement consciente, Leibnitz parlait déjà de perceptions confuses) se place la vaste zone que nous appelons l'inconscient ou le subconscient qui est le siège des élaborations proprement dites et dans laquelle nous supposons que se déroule la vie des idées. Ce qui se passe dans cet intervalle mystérieux, quelles sont les combinaisons qui se font et se défont entre les concepts sur lesquels travaille notre pensée, nous ne pouvons faire à ce sujet que des conjectures en prenant pour base de nos raisonnements et de nos hypothèses la comparaison (lorsqu'elle est possible) entre ce que nous appellerions l'entrée et la sortie, les idées enseignées ou apprises au sujet dans un certain ordre et les combinaisons nouvelles qu'il a créées. Répétons que ce n'est là qu'une vue schématique, la réalité est infiniment plus complexe et il faut chercher à la suivre dans sa complexité (1).

(1) M. Rey (*in* Dumas, *Traité de Psychologie*, t. II, p. 461) dit au sujet de la complexité de l'invention : « On peut dire que l'invention dans sa forme banale, quotidienne, n'est rien autre que la mise en œuvre de toutes les fonctions, de toutes les opérations, de tous les éléments de la vie mentale. Et cette mise en œuvre est de tous les instants où la routine, l'habitude, l'automatisme, n'occupent pas exclusivement le champ de la conscience... Bref l'invention est la vie mentale elle-même... Lorsqu'il s'agit de l'invention au sens restreint et exceptionnel du mot, de l'œuvre de talent et de génie, nous n'observons encore que la mise en action, avec une énergie exceptionnelle, de toutes les opérations mentales, portées alors à leur plus haute tension. Et il ajoute (*infra*) « cette question (l'invention) postule une psychologie sinon achevée, du moins très avancée. C'est pour cela qu'elle l'est si peu ».

L'analyse de ces phénomènes, de ces opérations, qui se déroulent dans la pensée, consciente ou non, de l'homme qui invente, ont pour but de répondre à une question qui n'est qu'une application de la loi très générale de l'inertie. Cette question, la voici : Alors que l'on peut postuler que la mémoire pure et simple devrait, lorsque se produit le souvenir, nous restituer les représentations exactement telles qu'elles ont été perçues, dans le même ordre les unes par rapport aux autres et avec le même aspect (1), quelles sont les causes qui font que le souvenir est souvent différent de l'impression première, qu'il subit des modifications, des dissociations ou des associations différentes des groupes d'idées initiaux ?

Nous ne faisons certes, pas abstraction de l'activité propre de l'esprit. Mais cette activité consiste dans le fait que notre esprit agit comme, par exemple, un transformateur (ce ne sont là que des métaphores forcément impropres). Cette activité s'exerce sur des représentations données, elle est sujette à des lois, les groupes de relations qu'elle implique présentent une certaine constance (la meilleure preuve en est qu'il existe une psychologie, une logique quelque imparfaites qu'elles puissent être).

(1) Voir sur la loi de réintégration, *infra*, p. 160 et s.

CHAPITRE II

MÉTHODES D'INVESTIGATION PSYCHOLOGIQUE

Les méthodes qui s'efforcent de faire saisir l'invention dans son apparition à la conscience. — Méthode de Binet. Méthode psychanalytique. Méthode de Young. — Critique et rôle de l'introspection.

L'étude des fonctions psychologiques que l'élaboration et l'expression de l'invention met en œuvre comporte en premier lieu l'examen des méthodes et des moyens d'investigation qui sont employés pour essayer d'atteindre et d'analyser ces fonctions.

Les méthodes dont l'objet paraît le plus simple sont celles qui comportent des expériences de laboratoire proprement dites. Disons tout de suite qu'elles sont fondées principalement sur l'analyse des associations d'idées dont elles s'efforcent de remonter le fil. Ces méthodes cherchent en général à saisir l'invention au moment de son apparition à la conscience.

Elles procèdent en provoquant chez le sujet une sorte d'excitation psychique à l'aide d'un stimulus déterminé, généralement une question ; cette question déclanche chez l'individu ce que l'on pourrait appeler un ébranlement mental des idées ou des images que l'on demande au sujet d'exprimer ou de décrire avec, à la fois, le plus de précision et le plus d'abandon possi-

ble. On peut ainsi comparer le stimulus initial avec la réponse obtenue. Des investigations complémentaires visent à compléter cette analyse et à rattacher l'expérience forcément fragmentaire à la personnalité entière du sujet.

Nous distinguerons dans ces méthodes trois types essentiels que nous appellerons du nom de leurs principaux **créateurs** :

1^o la méthode de Binet, 2^o la méthode de Freud, 3^o la méthode de Yung.

La méthode de Binet est dérivée de celle des « tests ». On sait que ceux-ci étaient, à l'origine, des épreuves psychologiques destinées à contrôler le degré de développement mental qui correspond aux différents âges de l'enfance, et de même à contrôler les aptitudes mentales d'un sujet. Une première difficulté dans l'établissement de ces « tests », était de distinguer ce qui correspondait réellement au développement intellectuel, en quelque sorte intrinsèque, du sujet, c'est-à-dire à ses capacités mentales proprement dites, et ce qui faisait partie des connaissances scolaires. L'usage principal de cette méthode était de classer les enfants d'après des types d'intelligence correspondant aux différents âges de l'enfance.

La méthode des « tests », qui a un but très spécial et qui devait servir, à l'origine, à trier parmi les enfants des écoles ceux qu'il convenait plus particulièrement de mettre dans des établissements destinés à l'éducation des anormaux, fait surtout appel à l'activité mentale qui a trait au bon fonctionnement de la mémoire, c'est-à-dire à l'absence de confusion et à la faculté de reconnaissance précise. Par exemple, la

méthode de Binet appliquée aux enfants de 5 ans leur fait exécuter les épreuves suivantes :

1^o comparer deux points, 2^o couper un carré et un triangle, 3^o répéter une phrase de 10 syllabes, 4^o jeu de patience en deux morceaux, 5^o compter quatre sous simples.

Enfants de 6 ans : 1^o montrer la main droite et l'oreille gauche, 2^o répéter une phrase de 16 syllabes, 3^o comparer des figures au point de vue esthétique, 4^o exécuter trois commissions simultanées, 5^o dire son âge, 6^o distinguer entre le matin et l'après midi, etc...

On voit que cette méthode consiste principalement à mesurer l'intelligence de réaction plutôt que l'activité mentale proprement dite et qu'elle offre cette particularité de poser elle-même les questions et de créer des enchaînements entre les faits immédiatement perçus. Nous verrons plus loin que les autres méthodes se sont efforcées d'atteindre ces fonctions actives de l'intelligence. La méthode de Binet a été appliquée également aux adultes en ce qui concerne le classement mental. On a voulu s'en servir dans l'armée américaine pour classer les soldats selon leurs capacités, leurs aptitudes, etc.

La principale difficulté de son application est celle qui consiste à discerner l'aptitude congénitale de celle qui est d'origine scolaire, celles-ci étant, en effet, à mesure que le sujet avance en âge, de plus en plus mêlées.

Binet a fait lui-même une application d'un autre genre de sa méthode et qui a plus particulièrement trait à l'activité mentale. Il s'est efforcé de déterminer chez deux enfants les caractères proprement individuels de

leur vie mentale. La méthode qu'il a appliquée n'est pas exactement celle des « tests » mais en est dérivée. Elle cherche à déterminer les caractères individuels de l'activité intellectuelle par l'analyse de séries de mots, de phrases, de descriptions, écrites par le sujet en observation, à la suite d'un mot inducteur donné, et par l'analyse des idées, des images et des jugements suggérés par ce mot (1). Dans l'expérience qu'il a ainsi faite, Binet a déterminé chez ces deux enfants l'existence de deux types intellectuels qui semblent coïncider assez exactement avec ceux que Ribot a décrits sous le nom d'imagination plastique et d'imagination diffuente. Il considère que le second enfant est beaucoup plus imaginaire que le premier, chez lui le développement des idées se fait par saccades et présente plus de docilité à la volonté ; les évocations sont beaucoup plus fantaisistes, tandis que chez le premier les évocations sont étroitement liées aux impressions extérieures. Chez le second beaucoup d'images apparaissent qui semblent bien d'origine interne. Dans ce cas, dit l'auteur, le facteur qui les fait surgir ne peut guère être qu'un facteur effectif d'ordre émotionnel.

Baldwin, dans des observations faites sur des enfants, a constaté également que dès le premier âge, les vies mentales de ceux-ci ne coïncident nullement entre elles. Il a constaté que les interprétations données par différents enfants aux mêmes suggestions, étaient extraordinairement variées. Dans ces deux cas, les auteurs de ces expériences ont été amenés à conclure à

(1) Binet, Le développement de l'intelligence. *Année psychologique*, 1908. Voir aussi Kostyleff, *La crise de la psychologie expérimentale*. Paris, Alcan, 1910.

l'existence d'un facteur strictement personnel, irréductible. Même dans le bas âge, chez les tout jeunes enfants les réactions mentales, les processus des associations, le sens dans lequel elles se font varie d'un individu à l'autre, même lorsque ces individus ont reçu une éducation semblable.

Le but poursuivi par la méthode de Freud est plus compliqué et plus précis à la fois que celui de la méthode de Binet.

La méthode de Freud vise en quelque sorte à sonder l'inconscient. Elle étudie dans l'inconscient d'abord la mémoire, à la fois celle qui enregistre des impressions conscientes et celle qui garde ce que l'on pourrait appeler des impressions confuses, qui se rattachent à des souvenirs passés que le sujet croit oubliés. Elle s'efforce également de faire revenir à la conscience, de faire exprimer au sujet des souvenirs qu'il se refuse à évoquer, qu'il refoule (suivant le terme consacré). Cette méthode s'est révélée souvent très féconde en montrant comment les jugements de valeur, et en général les croyances morales de l'individu, agissent sur l'ensemble de sa vie psychologique surtout grâce à leur pouvoir d'inhibition.

Au point de vue de l'activité mentale cette méthode offre l'avantage d'abord de déceler les associations qui se présentent le plus fréquemment à l'esprit du sujet ; par là elle atteint non seulement les aptitudes intellectuelles et en général psychologiques du sujet, mais aussi leur mise en œuvre et les matériaux qui ont rempli ces cadres. Mais elles les atteignent non seulement à l'état statique mais à l'état d'éléments intervenant activement dans les synthèses mentales.

La méthode de Freud a ouvert un champ très vaste à l'étude de l'activité inconsciente de l'esprit et des éléments de la personnalité. Ceux qui l'ont créée et Freud lui-même ont abusé dans leurs explications de la notion de symbole et de celle d'allégorie. Mais ce sont là des défauts qui tiennent aux interprétations des résultats apportés par cette méthode, non à la méthode elle-même. Car il faut noter que dans les interprétations symboliques (faites surtout en partant des symboles sexuels) la nature du symbole, la relation entre celui-ci et l'objet qu'il représenterait sont affirmées par Freud, postulées mais non prouvées. C'est surtout dans ses explications de rêves qu'apparaît ce défaut.

La méthode de Freud à l'origine avait un but thérapeutique. Son objet est de déterminer chez un sujet souffrant de troubles psychiques la cause de ces troubles, cette cause est présumée être une obsession celle d'un souvenir ou d'une tendance refoulée et empêchée de se traduire directement à la conscience par suite d'une inhibition continue due à des croyances morales. Les luttes souterraines que cette inhibition provoque sont génératrices de malaises qui pèsent sur toute la vie psychique du sujet; quelquefois elles créent une sorte de pôle d'attraction autour duquel s'agrège tout un système d'idées réunies de différentes façons. Ces agrégats en général pathologiques qu'il appelle complexes, se constituent par le moyen de procédés mentaux qui sont le plus souvent les survivances de techniques intellectuelles qui se rapprochent surtout de celle que met en œuvre la pensée primitive, notamment le symbolisme, les procédés magiques, etc.

En poursuivant la recherche d'un but thérapeutique,

la méthode de Freud a déjà donné des résultats intéressants en ce qui concerne l'étude de l'activité créatrice de l'esprit. Elle cherche à assister à la production, autant que possible libre et spontanée, des états de conscience. Dans ce but, elle renonce à la pratique des interrogatoires et à la contrainte qu'ils provoquent sur le sujet. L'opérateur réduit son intervention au strict nécessaire ; il se place derrière le sujet et s'efforce de lui laisser oublier progressivement sa présence ; il l'installe sur un lit de repos, dans une position commode, dans une lumière atténuée, toutes dispositions matérielles destinées à favoriser l'afflux des réminiscences que le sujet devra exprimer à haute voix, à mesure qu'elles se présenteront. La méthode de Freud exige que le sujet parvienne progressivement à avoir, envers le chercheur, une confiance personnelle très grande pour qu'aucune des évocations qui se présentent continuellement à son esprit ne soit tue sous prétexte de honte ou de chagrin. « Dans cet abandon de soi au fil d'une conversation sans dessein ni système qui ordonne les souvenirs et les représentations, des lacunes peuvent brusquement rompre la confiance des évocations, les idées qui s'offrent pour les combler sont repoussées d'autant plus énergiquement par le malade que son attention a été plus vivement sollicitée et que sa conscience est plus en éveil.

Ce sont ces résistances que l'art du médecin consiste à dépister, à reconnaître, mais sans qu'il insiste trop, une attaque de front risquant de rendre l'inhibition irréductible. C'est toujours en laissant s'appeler sans violence les représentations et les idées qu'il finira par en découvrir le foyer dérobé mais actif, car

pour y faire écran, la conscience n'en est pas moins remplie de ses reflets. Tandis qu'elle se refuse à l'aveu le plus secret et le plus intime d'impressions pénibles, elle est occupée de rêveries et de pensées qui en sont un perpétuel symbole, et c'est à en découvrir le sens, ignoré du sujet que vient s'appliquer le psychanalyste » (1).

On voit ici quel est le point faible de la méthode freudienne, il réside justement dans la difficulté de vérifier la justesse des interprétations ; car il y en a en réalité deux : 1^o celle que très souvent le malade recherche lui-même, inconsciemment, tandis qu'il poursuit ses propres évocations, et 2^o celle qu'en donne l'opérateur.

Yung, tout en reprenant les grandes lignes de la méthode de Freud, a voulu lui donner plus de précision, et dans ce but, il a de nouveau donné un rôle plus actif à l'opérateur, en lui rendant de nouveau l'usage du procédé classique en ces matières et qui consiste à questionner le sujet. A la vérité, la méthode de Yung est beaucoup plus facile à pratiquer et beaucoup plus expéditive. Elle n'exige pas des séances aussi longues et souvent décevantes. De plus, la méthode de Yung s'efforce d'échapper au reproche que l'on a fait à la psychanalyse, celui d'être trop intuitive. Au lieu de s'astreindre à suivre le malade dans son monologue en le laissant aller au fil de ses idées, on provoquera ses associations ; pour cela on prononcera devant le sujet un mot en lui demandant de dire quelles représenta-

(1) H. Wallon, *La Conscience et la vie subconsciente*, in Dumas, *Traité de psychologie*, tome II, p. 499.

tions se sont associées immédiatement à ce mot dans son esprit. L'école de Yung a voulu faire notamment usage de cette méthode, non seulement dans l'étude des névroses mais aussi dans les enquêtes judiciaires pour l'interrogatoire des inculpés. Les défauts qu'on reproche à cette méthode sont ceux qui ont trait au caractère fréquemment brusque, automatique, de certaines associations rapides ; les expériences évaluent celles qui sont d'origine scolaire à 70 0/0 environ ; mais cela même est une indication précieuse au point de vue de l'activité mentale et montre jusqu'à quel point celle-ci est influencée par les habitudes d'esprit fortement enracinées et les associations toutes faites que procure l'enseignement.

Toutes les recherches qui examinent les associations d'idées qui se présentent chez un sujet, ne portent, en dernière analyse, le plus souvent, que sur ce qu'il a appris ; les plus rapides seront celles qui reproduisent des chaînes entières de représentations dans l'ordre où elles ont été enregistrées par la mémoire. Aussitôt qu'elles s'écartent de cet automatisme, elles sont révélatrices des préoccupations du sujet, de sa finalité interne (1). A ce point de vue, la méthode de Freud, qui laisse parler librement le sujet, paraît la plus féconde, car elle permet de retrouver l'enchaînement le plus

(1) En se plaçant à un tout autre point de vue, les moines du Thibet qui veulent pratiquer la télépathie s'efforcent de distinguer dans le cours de leur pensée « le souvenir subit de gens, de choses et d'événements que rien ne semble relier aux pensées ou aux actions présentes de celui en la mémoire de qui elles surgissent ». — A. David Neil, *Les Phénomènes psychiques au Thibet. Rev. de Paris*, 1929, p. 583.

secret, quoique souvent très disparate, des velléités, des curiosités et des désirs d'où procède toute la vie active, à la fois dans ses manifestations matérielles et dans ses manifestations intellectuelles, dont l'activité créatrice de l'esprit est la plus marquante. Le sujet, à travers des digressions multiples et par des voies détournées, revient souvent à un petit groupe de préoccupations essentielles. Ces préoccupations ne sont pas naturellement les systèmes d'idées stables et bien assis qui ne suscitent aucune inquiétude ni aucun sentiment d'imperfection ; ce sont justement des systèmes d'idées qui présentent un certain caractère de dynamisme, c'est-à-dire qu'ils sont en voie de transformation. Les représentations qui s'y attachent sont une sorte d'aiguillon, elles provoquent un certain état de tension et de recherche, elles agissent comme des excitants. D'autre part, si on considère ces associations elles-mêmes comme des corps d'espèce particulière, elles se trouvent être à l'état d'équilibre instable et tendent, par le simple fait de leur état actuel, vers un changement.

Nous estimons qu'il faut, dans une étude de l'invention, faire une place importante aux résultats de l'introspection proprement dite. Celle-ci après avoir été longtemps le fondement unique de la recherche psychologique et de la spéculation philosophique, a traversé une longue période de discrédit total. Une vue plus exacte la ramène à sa véritable place.

L'introspection revêt deux aspects : le premier est l'auto-introspection, celle où le sujet s'observe lui-même en dirigeant seul son investigation ; le second est l'observation du sujet faite par un opérateur (le premier cas implique un dédoublement de la personnalité

qui l'apparente au second). Dans un grand nombre de cas, l'introspection, celle que nous appliquons à nous-même, ou l'examen des résultats de l'introspection d'autrui, met à notre disposition de précieux documents. Les produits de l'introspection, par exemple les confessions, d'ordre moral et littéraire, les œuvres lyriques, les écrits mystiques sont comparables à des réponses faites à des questions que se pose à lui-même le sujet. On retrouve fréquemment dans des œuvres de cet ordre une application avant la lettre de la méthode freudienne. Les Confessions de J.-J. Rousseau, le journal d'Amiel, etc., en sont des exemples frappants. Freud a fait lui-même des applications de sa méthode à des écrits autobiographiques, montrant par là qu'il les met sur le même pied que des observations cliniques.

Cependant l'introspection psychologique a soulevé bien des critiques. Morselli les a résumées dans la liste d'objections suivantes :

1° Il fait remarquer que l'observation est toujours en réalité rétrospective.

2° Elle est fondée sur l'opposition artificielle entre le moi observateur et le moi observé.

3° L'attention modifie le phénomène ou si elle est indirecte, travaille sur un souvenir qui est, peut-être devenu inexact.

4° Du fait que l'introspection est individuelle les réponses qu'elle fournit ne sont pas comparables entre elles puisqu'elles sont restreintes au processus d'un seul sujet.

5° Contre la philosophie intuitionniste, Morselli soutient que les données introspectives sont obtenues au moyen de paroles ; or, celles-ci sont le produit de mou-

vements c'est-à-dire de l'activité motrice, de sorte qu'on ne connaît le moi qu'en tant qu'il agit sur le non moi.

6° Il fait la part des idées préconçues dont on ne peut faire abstraction surtout quand on pratique l'introspection suivant des données philosophiques déterminées.

Malheureusement ces critiques ne feront pas que la psychologie puisse se passer de la méthode introspective aussitôt qu'elle veut aller au delà des premières données presque purement physiologiques.

Comme le dit M. A. Ouy, « il y aurait une sorte de manque de sincérité psychologique à vouloir se passer de l'introspection, car en fait on ne s'en passerait pas » (1). On pourrait dire même qu'au fond toute réflexion et toute spéculation peut être considérée comme une sorte d'introspection car celui qui réfléchit cherche en quelque sorte dans sa pensée des réponses à des questions qu'il lui a adressées ; il est comme à l'affût de ces réponses, surtout dans l'état préliminaire où l'on sent parfaitement qu'une idée est sur le point d'éclorre en notre conscience sans pouvoir encore l'exprimer.

M. Lalande a rappelé les précautions nécessaires qu'il faut prendre dans le cas d'auto-observation introspective. Ce sont en résumé celles-ci :

1° Noter les faits observés autant que possible et considérer comme suspect tout fait dont la notation est différée.

2° Tous les documents que nous consulterons relatant des observations introspectives, devront être sou-

(1) A. Ouy, *Rev. Int. Sociologie*, 1926, p. 145.

mis à tous les procédés d'examen en usage dans la critique historique : critique de provenance, d'interprétation, de sincérité, d'exactitude.

3° On préférera l'enquête personnelle au questionnaire écrit que le sujet remplit lui-même hors de tout contrôle.

4° On tâchera d'observer sur soi-même ce dont autrui nous donne la description.

5° On évitera soigneusement de suggérer au sujet la réponse que l'on attend de lui (1).

La critique la plus grave que l'on puisse adresser à l'introspection, exception faite de la méthode psychanalytique, c'est qu'elle pose d'avance à l'activité qu'elle essaie de pénétrer, des cadres dans lesquels celle-ci ne peut faire autrement que se couler. Les questions que se pose à lui-même l'observateur sont formulées. Elles sont faites de mots représentant des concepts plus ou moins précis, aussi les réponses ne peuvent être que relatives à ces concepts. Lors même d'ailleurs que l'observateur comme dans la méthode de Freud évite de se poser des questions, c'est par rapport aux préoccupations habituelles de sa pensée, aux concepts qui forment l'armature de celle-ci que se présenteront et se formuleront à lui les souvenirs. Autrement dit il ne pourra saisir sa pensée autrement que transposée et exprimée dans le langage qu'il emploie. Les motifs et les associations non prévus par ce langage passeront inaperçus ou se présenteront sous la forme confuse de ces lueurs ineffables qui sont le tourment et la joie des mystiques.

(1) *Traité de Psychologie*, Dumas, t. II, p. 16 et suiv.

Bouthoul.

Mais il faut remarquer que le même reproche, hélas, peut être fait aux méthodes d'investigation psychologique dites objectives, et en général à tout ce qui est interprétation de faits ou de comportements. Nous ne pensons la réalité qu'à travers nos concepts. Comprendre un fait, c'est l'intégrer dans une série de concepts précédemment admis, ou le constituer en concept nouveau mais explicable à son tour par des concepts anciens (1).

Cela revient à dire, en somme, qu'il n'y a d'explication que par rapport à la personnalité et à l'acquit intellectuel précédent du sujet qui explique ou à qui l'on explique.

Mais en dehors de ces difficultés qui sont pour la plupart d'ordre surtout métaphysique, l'introspection nous permet souvent de noter des faits proprement dits, en l'espèce des comportements qui se réalisent en nous dans certaines situations. Elle permet même quelquefois de faire de véritables expériences, de voir si certaines réactions se reproduisent en nous en même temps que les circonstances que nous présumons être leurs causes. En pensant une certaine idée, verrons-nous s'évoquer telle ou telle série d'images ou de représentations? En nous plaçant dans une situation donnée voyons-nous naître chaque fois tel ou tel état d'âme? Certes il y aura lieu chaque fois de se livrer à une critique sévère de ces résultats, de s'efforcer d'en éliminer la part d'autosuggestion. Mais la même atti-

(1) Les sophistes et les sceptiques anciens avaient aperçu ce « drame » de l'explication. Ils nommaient diallèle ce fait qu'on est obligé de remonter sans cesse de concept en concept ; d'explication en explication pour finalement se trouver arrêté.

tude critique n'est pas moins nécessaire dans les autres méthodes d'investigation : il s'y rencontre même souvent une double chance d'erreur car à l'autosuggestion viendra s'ajouter la suggestion involontaire, l'influence de l'expérimentateur sur le sujet.

La méthode la plus sûre est celle qui ne s'attache qu'à étudier les comportements. Mais la psychologie de réaction est insuffisante dès que l'on veut s'efforcer d'aller au delà d'une simple collection de faits très simples. Et encore, il n'y a d'indubitable comportement que celui qui se manifeste par un acte précis ; par exemple, le suicide, le fait de commettre un délit, etc...

Mais de simples attitudes psychologiques n'en sont pas moins des comportements : qu'une représentation suscite en nous un mouvement d'hostilité, de sympathie, etc... ce sont là des comportements qui ne sont pas d'une moindre importance que les premiers et qui sont fréquemment déjà des esquisses d'actes. Pourtant ces comportements psychologiques qui constituent, nous le verrons plus loin par leur répétition et leur constance, les grandes tendances sociales ne sont pas perceptibles autrement que par l'introspection (1).

La précaution essentielle, lorsqu'on s'applique à interpréter les résultats de l'introspection sous les deux formes qu'elle peut revêtir (autointrospection ou questionnaire dirigé par autrui, c'est de démêler ce qui est comportement primitif du sujet de ce qui est explica-

(1) M. Duprat dans son Cours de Sociologie professé à l'Université de Genève dit : « Ainsi la méthode introspective n'est pas à rejeter de la sociologie car elle permet à chaque socius de se rendre compte directement des effets en lui de la solidarité sociale... ».

tion ou excuse. La tâche n'est pas toujours aisée ; le raisonnement de justification prend des formes très subtiles ; il s'entremêle à l'exposé des faits, ou préside à leur arrangement, à leur disposition, faisant appliquer inconsciemment par le sujet les règles de la rhétorique la plus savante. La motivation que l'homme donne après coup de l'enchaînement de ses pensées n'est pas toujours tendancieuse mais elle n'en est pas moins une source d'erreurs étant donné son caractère trop fréquemment illusoire.

CHAPITRE III

LE ROLE DE LA MÉMOIRE

La mémoire. — Les formes les plus simples de l'invention sont liées au caractère moteur de la mémoire. — Fonction modificatrice et interprétative des formes supérieures de la mémoire. — Comment s'exerce la schématisation qui constitue l'une des conditions préalables de sa fonction. — Les cadres de la mémoire. — Les idées générales.

A la base de toute la vie mentale se trouve la mémoire. C'est ce phénomène qui fournit la matière sur laquelle s'exercent nos réflexions, qui enregistre les données de l'expérience et les nouvelles acquisitions de la pensée. Mais la mémoire est loin d'être analogue à un procédé d'enregistrement automatique qui reçoit les choses telles qu'elles se présentent et les restitue ou les garde à la fois avec les mêmes formes et dans le même ordre. Si l'on analyse le processus entier suivant lequel les choses entrent dans notre mémoire, s'y conservent et revivent ensuite à la conscience, on se rend compte que ces phénomènes ne sont pas sans complication.

L'enregistrement des faits ou des objets dans la mémoire, grâce auquel ils deviennent en nous des souvenirs comporte une série d'opérations qui consistent principalement dans une sorte d'analyse et d'examen de l'objet.

Une fois le résultat de cette première opération obtenu, le concept qui a ainsi l'accès de la vie mentale y mène, peut-on dire, une sorte de vie propre.

Bien entendu, cette vie se déroule le plus souvent hors du champ de la conscience ; mais cette existence n'en est pas moins réelle pour cela. La représentation nouvelle que nous avons ainsi acquise se trouve en contact avec l'ensemble de nos acquisitions précédentes. Elle est comme elles soumise à toutes les fluctuations de notre vie intérieure, aux influences diverses qui s'y font sentir à chaque instant et entraînée dans le courant des pensées qui se créent en nous sous ces influences.

Ainsi, lorsque la représentation sera, soit sous l'influence de notre volonté, soit pour d'autres causes, revenue à la conscience, elle se présentera sensiblement transformée, comme le serait un homme qui aurait séjourné longtemps dans un milieu nouveau.

En quoi consiste le phénomène de la mémoire ? En dernière analyse il consiste dans la possibilité de reproduire des actes que notre organisme a déjà effectués ou qu'il a simplement perçus. Une telle faculté suppose que cet acte ou cette impression ont produit dans notre organisme une modification durable qui survit à l'acte lui-même. Pour user d'une comparaison fréquente le phénomène une fois accompli laisserait en nous sa trace ; sa reproduction sera facilitée ou sa nouvelle perception deviendrait plus prompte. Mais ce ne sont là que métaphores et nous ignorons en quoi consiste exactement le phénomène biologique de la mémoire. Tout se passe, dit M. Pieron, aux yeux du

biologiste, comme si le protoplasma gardait la trace des excitations qui ont agi sur lui (1).

La biologie décrit des phénomènes qui offrent, avec moins de complexité qu'ils n'en présentent chez l'homme, toutes les caractéristiques principales de la mémoire. Le premier est cette sorte de mémoire organique incluse dans les germes et qui semble présider à leur éclosion et à leur organisation et assure par là la permanence des espèces. La perpétuation des formes nouvelles suppose l'hérédité, c'est-à-dire une sorte de mémoire organique gardant les acquisitions faites par les générations précédentes (2). Plus tard, dans l'organisme déjà formé et qui n'est plus gouverné par de simples tropismes, nous trouvons l'habitude qui implique, à défaut d'une mémoire consciente, une mémoire motrice. Des recherches faites sur des organismes animaux très simples ont démontré que ceux-ci contractent assez rapidement de nouvelles habitudes qui contrastent même quelquefois avec leur manière d'être instinctives. On parvient ainsi à modifier la marche de certains crustacés, etc... (3).

(1) Henri Pieron, L'étude biologique de la mémoire. *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, janvier 1911.

(2) De même on ne pourrait concevoir la vie sociale sans une mémoire (renforcée dans les sociétés avancées par un système perfectionné de signes) qui assure la continuité des traditions et la conservation des acquisitions nouvelles.

(3) Voir le détail de ces expériences dans G. Bohn, *La naissance de l'intelligence*. En botanique on obtient aussi des modifications très importantes dans le rythme de la vie des végétaux en changeant les conditions de leur milieu. On connaît l'expérience devenue classique qui a consisté à semer en Norvège des grains de blé récoltés dans nos régions. Le laps de temps compris entre la germination et la maturité s'est trouvé considérablement

Pendant longtemps l'explication des phénomènes supérieurs de la mémoire tels qu'ils se présentent chez l'homme est partie surtout de l'étude des phénomènes entièrement conscients. Mais on s'est aperçu depuis du rôle énorme que jouent dans la mémoire les éléments moteurs. L'unité de nos perceptions et de nos images mentales, dit Mach, est aussi conventionnelle que l'unité des objets. A une conception statique qui voit dans nos perceptions et nos images des empreintes, il substitue une conception dynamique qui voit en eux des groupements de sensations motrices. Pour Ribot, l'état de conscience, la perception consciente proprement dite, « est un complexe dont les éléments kinaesthésiques forment la portion stable et résistante » (1).

Même dans la pensée la plus abstraite, celle qui n'opère plus que sur des signes, cette base motrice joue un rôle capital. Car, sous peine de n'être qu'un fantôme psychique, un rien, le signe doit recouvrir un quantum d'expérience. Il n'a de valeur que s'il est réductible à des états concrets, il couvre un savoir potentiel qui est au-dessous de la conscience mais qui n'en est pas moins actif. Ainsi la mémoire est essentiellement fondée sur l'image motrice, c'est-à-dire sur la reviviscence spontanée ou provoquée de sensations kinaesthésiques simples ou complexes éprouvées antérieurement. Ce caractère matériel est plus ou moins accusé et va depuis la simple reproduction d'un mou-

réduit par suite de la brièveté de la belle saison septentrionale. Les grains de blé récoltés sur ces plantes et semés en France gardaient pendant quelques années la propriété d'évoluer très rapidement. C'est un exemple frappant de mémoire organique.

(1) Th. Ribot, *La Vie inconsciente et les mouvements*, p. 49,

vement jusqu'aux états intellectuels les plus abstraits dans lesquels les mouvements ne sont plus que pensés.

Les états intermédiaires entre l'extrême abstraction et les formes quasi-animales de la mémoire où prédominent les sens kinesthésiques sont les représentations fondées sur l'usage de ceux de nos sens qui sont plus proprement reliés à des états intellectuels, qui ont été plus spécialement éduqués pour servir à la constitution de ces états, principalement l'ouïe et la vue. Ces sens ont été affinés au cours des siècles ; les principaux systèmes de signes que nous employons, la parole et l'écriture, sont fondés sur leur fonctionnement. Ainsi la pensée discursive qui est, chez l'homme, l'instrument par excellence de l'invention, surtout de l'invention sociale, qui est interprétative ou législatrice est rattachée à la mémoire motrice. L'inventeur au moment de l'apparition dans sa conscience de l'idée nouvelle — qui est bien entendu non pas une création *ex nihilo*, mais une renaissance de souvenirs ou de signes, associés dans un ordre nouveau — aura la représentation de tout un groupe de mouvements. Ce sera le discours intérieur qu'il se tiendra à lui-même, ou la représentation visuelle de sa pensée, tableaux schématiques, pages écrites (« en traits de feu » disent certains mystiques pour exprimer la vivacité de leurs visions), etc...

Il s'ensuit que, de même que la perception est motrice, la reviviscence et par conséquent l'invention qui n'est qu'un cas particulier de celle-ci est également motrice. La possibilité d'inventer consiste dans le fait que les objets ou plus exactement les signes et les représentations qui les expriment sont pour nous des possibilités d'actions. Leur réalité, l'intensité avec les-

quels ils sont sentis en nous est d'autant plus grande que nous nous sentons davantage portés à une action dont ils seront les moyens. De là l'intérêt plus ou moins grand que tel ou tel objet suscite pour chacun de nous. De même la place que chaque idée occupe dans notre conscience est proportionnée au sentiment que nous avons de la fécondité de son usage relativement à nous.

Les premières inventions que l'homme ait faites consistent, si on les analyse de près, en des phénomènes qui tiennent au fonctionnement des images motrices. Ces inventions ont consisté en effet, dans la reproduction pure et simple de faits naturels dont l'homme primitif aura été le témoin ou auquel il aura été mêlé à la suite de circonstances fortuites. Par exemple, il est aisé de comprendre que la découverte de la navigation a eu lieu le jour où un homme tombé à l'eau s'est accroché à un tronc d'arbre qui flottait. De là on est passé à l'utilisation consciente des troncs d'arbre : on use encore de ces procédés primitifs en Nubie pour la traversée des cours d'eau... L'invention dans des cas analogues est en somme surtout la reproduction d'une découverte, reproduction pure et simple, sans interprétation ni schématisation. Dans des cas analogues, on peut dire, dit M. P. Descamps, que la découverte a précédé l'invention et que la découverte est souvent utilisée d'abord pour l'amusement et la parure à moins qu'elle ne se fasse soudainement pour échapper à un grand danger ou à un accident (1). Même des inven-

(1) Paul Descamps, *L'invention chez les Primitifs*, *R. I. S.*, p. 261, 1926.

tions de nature un peu plus compliquée, qui impliquent une transposition par analogie, sont essentiellement motrices. Il faut arriver à un degré déjà assez élevé dans la psychologie pour trouver l'invention telle que nous la concevons aujourd'hui et qui consiste réellement dans la combinaison réfléchie d'idées ou de trouvailles préexistantes, dans des généralisations ou des extensions délibérées.

Le rôle de la mémoire, en ce qui concerne sa première fonction, c'est-à-dire celle qui consiste à enregistrer les souvenirs, à faire du simple reflet de l'objet une représentation proprement dite, peut être comparé, par rapport aux autres phénomènes mentaux, à une fonction assimilatrice de l'organisme. Elle ingère, au lieu des aliments, des représentations, et en assimile l'essentiel, tout comme dans la digestion physiologique. Les aliments, après avoir été absorbés tout entiers sont rejetés dans leur plus grande partie, après que les organes de la digestion en ont extrait un certain nombre d'éléments nutritifs par le moyen des diverses opérations chimiques qui en sont une véritable analyse. La mémoire modifie aussi profondément les aliments qu'elle s'assimile; elle ne garde nullement une représentation totale de l'objet.

Mais il y a lieu d'ouvrir ici une parenthèse. Que pourrions-nous entendre au juste par représentation totale de l'objet?

Prenons, par exemple, un objet très simple, c'est-à-dire un corps solide parfaitement homogène et présentant une forme géométrique parfaite, une sphère par exemple. En quoi consisteront les représentations possibles que nous pourrions avoir de cette sphère?

Tout d'abord, il y en aura une première série qui sera liée aux simples fonctionnements de chacun de nos sens. La vue discerne la forme de la sphère, sa couleur et l'ombre qu'elle projette. Le toucher distinguera son contact extérieur, si elle est polie, ou rugueuse; le sens kinesthésique sera affecté par son poids et la résistance de la matière dont elle est faite; l'odorat, par son odeur, si elle en dégage une, etc.

Ceci constituera un premier ensemble de représentations qui, malgré leur simplicité, ont besoin également de points de repère qui impliquent une science déjà constituée, c'est-à-dire tout au moins un ensemble d'idées générales préexistantes à la perception que nous avons eue de cet objet. Faute de celle-ci, nous ne pourrions avoir de la sphère en question qu'une idée purement concrète et non pas un certain nombre de notations analytiques qui classent ses différentes propriétés.

L'exemple de cette forme purement concrète de la pensée nous est fourni par la psychologie des primitifs qui, faute justement d'un ensemble d'idées générales déjà constituées, aboutit à encombrer leur mémoire d'une énorme quantité d'images particulières, parmi lesquelles le concept proprement dit, la distinction logique, la hiérarchie des caractères ne se sont pas encore fait jour. Sans ces concepts généraux, une première analyse des caractères de cette sphère sera impossible. Nous n'en pourrions avoir qu'une représentation individuelle non générique. Il est aisé de voir qu'une représentation de cette sorte, au point de vue, à la fois, de la réflexion et de l'action, est d'une utilité bien moindre. Elle ne permet pas toute la série des

combinaisons mentales, des associations qui peuvent se faire en la prenant comme élément essentiel ou comme élément constituant en partant chaque fois de l'un de ses caractères. Par exemple, si notre sphère est une bille de billard, elle pourra prendre part à des associations d'idées par ressemblance qui différeront les unes des autres suivant :

- 1° qu'on la rapprochera d'autres objets en ivoire ;
- 2° qu'on la rapprochera d'autres objets sphériques ;
- 3° d'autres objets de couleur rouge ;
- 4° de corps d'une même densité, d'un même usage, etc.

Faute de cette analyse, nous serons en face d'une idée isolée : la représentation concrète d'une sphère déterminée. Le champ des associations par ressemblance serait alors extrêmement limitée et il n'y aurait place dans notre vie mentale, en ce qui concerne cet objet, que pour la seule association par contiguité.

Une seconde série de caractères que l'analyse incluse implicitement dans la plupart de nos perceptions fera ressortir est constituée par les propriétés proprement dites de l'objet. Sur ce terrain, la part des idées pré-existantes, c'est-à-dire des notions qui sont des cadres dans lesquels est réparti le résultat de cette analyse, est plus grande encore. En reprenant l'exemple de notre bille de billard, nous remarquerons que, dès la première perception que nous aurons de cet objet, nous procéderons, pour le classer, à une autre sorte de schématisation que celle qui consiste à noter ses caractères dépendant de chacun de nos sens. L'objet présente, en outre des caractères qui ne sont perçus que parce qu'ils correspondent à des acquisitions

antérieures de notre esprit, c'est-à-dire à des relations parmi certains groupes de choses dont nous connaissons l'existence. Théoriquement, le nombre de ces relations est infini. Mais parmi cette infinité il en est un certain nombre que la science humaine a décrites et enregistrées déjà : la connaissance d'un plus ou moins grand nombre de celles-ci est dévolue à chacun de nous.

Chez un mathématicien, la vue de cette sphère éveillera l'idée d'un certain nombre de propriétés mathématiques de cette figure. Chez un chimiste, elle s'agrègera de préférence à des notions concernant la composition chimique de l'ivoire, celle du colorant rouge répandu à sa surface, etc... et il en sera de même suivant que l'individu qui aura eu la perception de cette bille aura une connaissance plus ou moins totale de toutes ses propriétés possibles. Ainsi, dans le simple fait de la perception qui affectera notre mémoire et déterminera la constitution d'un souvenir, il y a, dès l'abord, une sorte de mise en train de la presque totalité de nos connaissances. Une première analyse se fait plus ou moins rapidement, qui aboutit à une schématisation, à la constitution d'une série d'indices, de notations correspondant d'abord aux différentes caractéristiques et ensuite aux différentes propriétés que nous discernons dans cet objet et qui sont distribuées dans les cadres déjà adoptés pour nos classifications. C'est ainsi que ce souvenir sera formé à la fois d'une conception globale de l'objet et d'une série de représentations partielles, actives, c'est-à-dire reliées à des propriétés de l'objet. Ces propriétés sont rattachées par nous aux divers groupes des connaissances antérieu-

res que nous possédons déjà, et analysées en fonction de leur ressemblance avec le contenu de chacun de ces groupes. L'enregistrement d'un souvenir consiste donc en sa redistribution dans les cadres de notre mémoire. Cette distribution comporte une analyse de l'objet perçu, analyse qui met en œuvre l'ensemble de nos connaissances. La mémoire, dit Ribot, est un processus d'organisation (1).-

La description de cette première analyse, suivie d'une schématisation qui constitue la première étape du processus de la mémoire, nous montre comment la seule perception peut être, dans certaines conditions, que nous décrirons plus loin, la promotrice de l'invention. Mais, d'ores et déjà, nous constatons que la schématisation qui préside à l'acquisition par nous de n'importe quel souvenir, permet de donner à la représentation que nous avons d'un objet, une valeur dynamique. Au lieu d'une image confuse, d'une perception globale, nous en avons un certain nombre de notions distinctes se rattachant chacune à des propriétés effectives et efficaces, susceptibles quelquefois d'être mises en œuvre par nos techniques. La notion que nous aurons d'un objet, indépendamment de l'idée globale que nous avons de son existence distincte, et qui est exprimée par le nom que nous lui donnons, est fragmentée en un certain nombre de propriétés classées dans les cadres de nos connaissances antérieures. Ces notions constituent pour nous la véritable réalité de l'objet.

On peut ajouter que l'objet n'a de réalité qu'en tant qu'il trouve place dans notre perception et dans les

(1) Th. Ribot, *Les maladies de la mémoire*.

catégories de notre entendement. Il se pourrait très bien qu'il possédât d'autres qualités physiques mais qui sont imperceptibles à nos sens : elles sont comme si elles n'étaient pas. Il en est de même pour les propriétés d'un objet ; seules existent pour nous celles que nous connaissons. Mais qu'est-ce que l'objet en lui-même, quelle est sa substance, ce que Kant eut appelé la chose en soi, quelle est sa place exacte dans l'univers, sa fonction ultime, son identité, l'ensemble des virtualités qu'il porte ? Ce sont là des questions métaphysiques insolubles. Nous ne pouvons concevoir de connaissance et par conséquent de mémoire que relativement à un sujet pensant, et un objet n'est connu que s'il est classé, c'est-à-dire qu'il trouve dans le sujet des cadres et un monde de relations auquel il est incorporé. Entre l'objet et la connaissance s'interposent comme un prisme toutes les formes et les catégories de l'entendement, ainsi que l'ensemble des connaissances préalablement acquises par le sujet pensant. Comme le dit M. Lévy-Bruhl (1) : « Comprendre, c'est objectiver » : on peut dire aussi que comprendre, c'est interpréter. Interpréter ce sera relier l'objet, le concept que nous nous en formons à l'ensemble de notre vie mentale. Même chez les primitifs on constate un effort, rudimentaire s'entend, et sujet à de multiples déviations (déviations qui l'éloignent en général de la recherche de l'objectivité telle que nous la concevons) pour interpréter les phénomènes qu'ils aperçoivent ou qui les affectent. La magie ou les pratiques d'ordre magique, les premières

(1) L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*.

manifestations religieuses impliquent un effort considérable pour systématiser les connaissances que possèdent les primitifs et le désir conscient ou non de les intégrer dans une explication générale. On conçoit difficilement en effet chez un individu adulte, une perception distincte et qui ne soit que perception pure, n'affectant nullement son intelligence, ne présentant aucun caractère discursif qui la relie à sa vie mentale préexistante.

Chez l'enfant il en est de même de très bonne heure. Tous les pédagogues savent qu'il faut intéresser l'enfant c'est-à-dire éveiller son attention, faire que les notions qu'on lui présente, ne défilent pas passivement devant lui, mais suscitent spontanément chez lui le désir de les comprendre, de se les expliquer à lui-même, ou d'en réclamer l'explication ou la démonstration (1). Dans notre mémoire, l'absence d'intérêt fait que les souvenirs s'acheminent rapidement vers l'oubli. A plus forte raison la quantité innombrable de perceptions qui défilent sans cesse devant nous, mais qui n'attirent pas notre attention, ou ne trouvent pas place dans nos cadres, sont oubliées en même temps que perçues, ou souvent même ne sont pas perçues du tout.

(1) Le pédagogue américain Dewey, en partant de remarques analogues à la suivante, estime que l'enseignement doit être surtout une « activité partagée » : « L'importance du langage comme moyen d'acquisition des connaissances est certainement la cause principale de l'idée communément admise, que le savoir peut se transmettre directement de l'un à l'autre. C'est presque comme si pour communiquer une idée à l'esprit d'un autre homme, il suffisait d'émettre un son à son oreille. On assimile donc la transmission du savoir à une opération purement physique. » *Democracy and Education*, p. 17.

CHAPITRE IV

LE LANGAGE ET LES IDÉES GÉNÉRALES

Le langage et les idées générales. — Caractère évocateur du langage. — Comment l'invention est souvent conditionnée par le langage. — La naissance des idées générales chez les enfants. — Elles constituent les données qui président à la compréhension de nos perceptions, à leur analyse et à leur classification.

On a toujours signalé l'importance du langage pour la mémoire : cette importance est tellement bien établie, le rôle du langage est tellement lié au fonctionnement de notre vie mentale, qu'il est difficile, même, de distinguer quelquefois entre la mémoire des choses et la mémoire des mots. La philosophie s'est trouvée de bonne heure aux prises avec cette confusion qui a engendré de célèbres systèmes. Rappelons les disputes du Réalisme et la croyance à l'existence véritable des concepts et des idées générales, considérée comme plus réelle que celle des choses. Et cette distinction est rendue plus difficile par le parallélisme étroit que s'est toujours efforcée d'établir la science entre nos connaissances et les mots qui les expriment.

Lorsque nous rencontrons un objet nouveau, qu'il soit donné dans la nature ou que nous l'ayons distingué ou créé par des procédés techniques, notre premier soin est de forger un vocable qui le désigne. Ce voca-

ble s'enregistre également dans la mémoire et lorsque la représentation vient à la conscience, elle est, en règle générale, accompagnée du mot qui l'exprime.

Cependant chacun sait que quelquefois la pensée arrive jusqu'à la conscience sans être accompagnée de mots : parfois nous avons conscience de nous souvenir exactement d'une chose sans parvenir à l'exprimer, d'une personne, sans pouvoir en ce moment la nommer. Le type le plus caractéristique de ces sentiments est la sensation « d'avoir le mot sur le bout de la langue » sans pouvoir le dire. A un degré plus grand, la pathologie mentale peut nous offrir des exemples d'un type analogue (1).

L'importance de la schématisation incluse dans la constitution de tous nos souvenirs s'accroît avec l'ampleur de l'acquit intellectuel des individus. Chez les primitifs, on constate qu'il existe une quantité énorme de termes concrets qui aboutissent au foisonnement, dans leur langue, des vocables servant à exprimer les détails de l'action et toutes ses particularités. De leur côté, les attitudes du sujet et les caractéristiques de l'objet, sa position, etc. ... sont très souvent décrites par des termes spéciaux ; il existe en même temps chez eux une tendance pour dessiner par le langage, au besoin en créant des mots spéciaux, les relations, les positions et les attitudes des êtres : mais cet ensemble de notions particulières, malgré son extrême richesse, ne forme, au point de vue de l'efficacité, de la promptitude et de la précision de la pensée, qu'une masse confuse. Il y manque, en effet, les termes génériques

(1) Cf. Ribot, *Les maladies de la mémoire*.

qui sont le signe de la constitution d'un système d'idées générales qui aide et qui éclaire l'action : par exemple, M. Lévy-Bruhl remarque que, chez certains peuples primitifs, il y a des mots différents pour distinguer toutes les espèces d'arbres qu'ils connaissent, mais qu'il y en a aucun pour désigner l'arbre en général (1). Dans ce cas, nous voyons que le concept se distingue à peine de l'image, il est une sorte de projection brute de l'objet dans la vie mentale, celle-ci n'a pas pu encore pénétrer ses caractères faute de connaissances techniques et d'un cadre suffisant de distinctions logiques.

Le développement de la mémoire, et surtout la faculté de tirer plus ou moins parti de son usage, est ainsi lié au milieu social et au degré de civilisation. En effet, l'efficacité de cette schématisation incluse dans les perceptions qui affectent la mémoire est subordonnée à nos connaissances préexistantes, celles-ci nous sont, on peut dire en totalité, données avec la société dans laquelle nous vivons. Les notions générales qui constituent les cadres de la mémoire sont justement, au point de vue social, les éléments qui composent la mentalité proprement dite du milieu ; ils sont à la fois les compartiments dans lesquels nous distribuons nos acquisitions et les paradigmes, les types auxquels nous

(1) Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*.

De même Lubbock a remarqué que certains peuples primitifs, ont seulement des mots pour exprimer des choses particulières : par exemple ils donnent un nom à chaque partie du corps, mais n'ont pas de mots pour le corps en général. — On peut remarquer la même tendance, quoique moins nette dans le parler populaire de nos pays.

conformons notre pensée (1). Ils ont en même temps une valeur positive et une valeur exemplaire. Nos perceptions, que nous pouvons croire les choses les plus individuelles, sont soumises à leur contrôle et il nous est bien difficile de voir dans les objets autre chose que ce qui prend place dans ces classifications, autrement dit, chaque objet est susceptible de contenir une infinité de propriétés et de caractéristiques autres que celles qui entrent dans ces cadres. Notre nature elle-même contient peut-être de nombreuses virtualités qui n'ont pu se développer, mais en attendant, toutes ces virtualités sont comme si elles n'étaient pas.

Lorsqu'il arrive que sous l'influence de certaines maladies, la mémoire tend à se décomposer, on constate régulièrement que cette dissolution progressive se manifeste d'abord sur les idées particulières. Les idées générales, les cadres dans lesquels nous classons ces idées, sont atteints les derniers ; en un mot, suivant l'expression de Ribot, l'amnésie va du particulier au général (2). Ainsi la partie formelle subsiste comme une armature qui résiste plus que les éléments qu'elle enferme dans ses limites.

L'examen du langage, lui aussi, montre la raison de cette hiérarchie. Nous avons vu qu'il est très difficile de dissocier les représentations des mots qui les expriment, nous avons tellement l'habitude de penser sous la forme verbale qu'une idée, aussitôt devenue consciente, est presque immédiatement exprimée mentale-

(1) Sur le rôle de la vie sociale dans le fonctionnement de la mémoire, voir le livre de M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*.

(2) Ribot, *Les maladies de la mémoire*, page 133.

ment. Mais ce n'est pas là le rôle principale du langage, la fonction de celui-ci est surtout *évocatrice* : cela explique que, indépendamment du rôle indispensable qu'il remplit dans les relations entre individus, l'effort constant des hommes ait été d'étendre l'usage du langage même à la pensée. Une pensée qui n'est pas formulée au moins mentalement ne nous paraît qu'à demi consciente, elle n'est qu'une sorte de pressentiment. En effet, en prononçant matériellement ou mentalement un mot, on constate que surgit immédiatement à la conscience la représentation qui s'y rattache. De là, la croyance à une efficacité immédiate du langage qui est allée, dans les civilisations antérieures, jusqu'à une véritable déification de cette faculté.

La constatation de cette puissance évocatrice du verbe a engendré une croyance intempérante dans l'usage qu'on en pouvait faire et a abouti à la constitution d'un grand nombre de techniques magiques. Et l'on se rend compte en partant de cette constatation de l'importance énorme des idées générales. Tandis que l'expression d'une idée particulière n'éveille en nous que la représentation de l'objet particulier correspondant, l'expression du vocable qui se rattache à une idée générale fera surgir en nous toute la série des représentations qui sont classées dans le cadre désigné par cette idée générale.

Le langage tend ainsi à exprimer, avec le plus de précision possible, toutes les représentations qui constituent à un moment donné l'ensemble des acquisitions intellectuelles d'une société. L'idée et le mot tendent à créer un couple qui, aussitôt que la pensée devient consciente, les unit étroitement. Nous ne considérons

comme vraiment à notre portée et comme définitivement acquises que les notions et les inventions que nous pouvons exprimer d'une manière claire. Ainsi chaque progrès de la pensée se reflète immédiatement dans le langage. La pensée, dit M. Delacroix, fait le langage, en se faisant par le langage. Nous avons en effet le sentiment qu'une pensée, tant que nous n'en avons pas trouvé l'expression exacte, échappe à notre volonté ; nous ne savons pas, en effet, le mot ou les mots qui la rappelleront automatiquement à notre esprit. Elle reste dans le domaine des visions vagues et fuyantes qui se présentent à nous d'une façon capricieuse et dont nous avons plutôt le sentiment que la connaissance.

Cette expérience que l'homme possède de la vertu et des propriétés du langage font qu'il se hâtera de vouloir exprimer le plus tôt possible, même les idées qui, en réalité, sont encore vagues ; il procédera dans ce but surtout par analogie, en les comparant à des idées semblables et en leur conférant arbitrairement les caractères de celles-ci ; d'autres fois, il se hâtera de les définir par approximation, ou de les relier à des représentations surgies en même temps dans la conscience, ou à des faits extérieurs qui se sont produits au même moment. Nous avons là le schéma de la manière dont se sont formées un grand nombre de notions erronées, de pseudo-explications et de règles magiques.

D'ailleurs, la définition, même hâtive, d'une idée que nous sentons confusément en nous, n'en a pas moins, au point de vue psychologique, l'efficacité ordinaire du verbe. Nous pourrions, en effet, à partir de ce moment, évoquer en nous cette idée ou les caractéristiques que

nous lui avons arbitrairement assignées. Souvent cette idée erronée subsistera si nous négligeons, par inertie, ou par conviction, de préciser davantage cette notion. Ainsi se perpétuent dans notre esprit des routines qu'il faut ensuite beaucoup d'efforts pour parvenir à déloger.

Bien plus, ces nomenclatures qui expriment notre manière de concevoir les faits, une fois solidement constituées en systèmes, sont à leur tour génératrices de nouvelles séries qui se construiront en les prenant comme base ou comme membres d'une association. Une routine ou un pseudo-problème n'est pas seulement une sorte d'obstacle à la constitution d'une science plus précise; il est en même temps la base d'une création, d'une sorte de bourgeonnement qui pourra se développer indéfiniment.

Revenons maintenant à la première observation, c'est-à-dire à la schématisation incluse dans toutes les perceptions. Nous avons déjà vu qu'on ne peut parler, en cette matière, d'une sorte d'enregistrement photographique; en réalité, les images ou les faits s'enregistrent dans la mémoire en subissant une sorte de choix des traits que le sujet considère, consciemment ou non, comme essentiels et auxquels il sacrifie généralement les autres. Quelles règles président à ce choix?

Nous avons vu dans les pages précédentes que ce choix se fait en se conformant aux idées générales qui sont en quelque sorte les cadres dans lesquels le sujet classe le résultat de ses acquisitions nouvelles. Ces cadres finissent par constituer l'essentiel de la

mémoire, les idées qui s'y rattachent constituent l'armature de notre personnalité, elles font corps avec elle, et ne disparaissent qu'en cas d'aliénation mentale ou d'amnésie très grave. Mais si l'on admet que ces cadres de la mémoire ne sont pas des idées générales innées, qu'ils sont d'origine sociale, et nous ont été enseignés ou suggérés à un moment donné, il nous faut examiner les caractéristiques que présentent à ce point de vue les enfants, à l'âge où elles commencent à se dessiner chez eux.

L'expérience montre que chez l'enfant, la vie affective précède la vie intellectuelle. L'enfant montre des signes de sensibilité bien avant de manifester la faculté de penser d'une manière précise et d'exprimer cette pensée.

La vie affective chez l'enfant présente un double caractère : il y a d'abord celle qui est liée aux sensations physiques, c'est-à-dire à la fois aux perceptions venant du monde extérieur et aux sensations internes. L'enfant montre qu'il ressent du plaisir ou de la douleur ; il manifeste également, dès les premiers jours, les tendances vitales par excellence. Ribot constate que l'instinct de conservation, sous sa forme la plus élémentaire — celle de la peur — existe chez le nouveau-né dès le 2^e jour (1). L'enfant manifeste également de bonne heure les premiers signes de sensibilité affective ; il commence à reconnaître certaines personnes et à manifester de la joie à leur approche ; aussitôt qu'il commence à penser et à distinguer un certain

(1) Ribot, *Psychologie des sentiments*, page 215 et suiv.

nombre d'objets, la première classification qu'il en fait et qu'on lui enseigne à la fois, est celle qui consiste à les distinguer en bons et mauvais. Il y a, par exemple, les aliments qu'il aime et ceux dont il ne peut supporter le goût. Aussitôt qu'il commencera à agir, à se mouvoir, la première éducation consiste toujours à lui faire distinguer les choses permises et les choses défendues. C'est la première forme sous laquelle l'enfant apprend la distinction sociale fondamentale entre sacré et profane. Cette classification sera d'autant plus adéquate à sa mentalité qu'en général les choses défendues seront susceptibles de lui procurer une sensation désagréable s'il transgresse à cette classification (1).

En même temps qu'il apprend à manier ces deux idées générales essentielles qui classent le monde extérieur par rapport à lui, l'enfant apprend à éduquer sa perception et son sens de reconnaître les objets : mais ces premières perceptions ne peuvent faire naître en lui que des pensées très proches de l'image : elles correspondent à une conception globale des objets basée uniquement sur l'usage des sens. Peu à peu, néanmoins, d'autres idées générales commenceront à se dégager ; elles le seront grâce à l'action propre de l'enfant, ses gestes, ses jeux qui lui tiennent lieu d'expérience (2). Il commence aussi à être mis en contact

(1) Il faut remarquer d'ailleurs que l'enfant est mis de bonne heure en face de véritables *tabous*. On ne peut pas lui expliquer en effet les raisons de toutes les interdictions qui lui sont prescrites ; le plus souvent lorsqu'il est trop jeune il ne pourrait pas les comprendre. L'enfant commence néanmoins sa vie sociale par cette distinction entre les choses permises et les choses défendues.

(2) Groos (cité par Ribot dans *l'Essai sur l'Imagination créatrice*, p. 82) distingue neuf catégories de jeu : la plus importante

ou à retrouver de lui-même, les premiers signes et les premiers symboles. Le geste, l'expression des émotions, dit M. Delacroix, d'abord spontanés sont répétés symboliquement, le geste glisse vers la convention. L'enfant crie d'abord par réflexe, quand il éprouve quelque impression désagréable, la faim par exemple. Puis il crie ensuite pour appeler. La vie sociale fait un signe de ce qui n'était qu'un mouvement ou un cri pour la nature.

D'autre part, l'enseignement des grandes personnes ou des enfants plus âgés facilitera cette formation des idées générales, surtout parce qu'il consiste à attirer son attention sur les analogies les plus saillantes que présentent les objets. En même temps, cet enseignement contiendra une multitude d'explications que l'enfant s'habitue à solliciter à mesure que sa curiosité se développe, mais l'explication doit rester, pour être comprise et retenue par l'enfant, dans le domaine imaginaire : car les idées que l'enfant se fait des différents objets sont encore purement sensibles. L'enfant, comme les primitifs, pense surtout d'une façon imagée, lorsqu'on veut commencer à l'exercer à l'abstraction, elle prend spontanément chez lui la forme allégorique. Chaque vertu ou chaque défaut, par exemple, sera représenté par un personnage. Les gens qui écrivent pour le public enfantin savent parfaitement cela et prennent soin de personnifier toujours les idées générales qu'ils expriment. Lorsque l'enfant s'essaie à raisonner par lui-même, l'explication prend chez lui,

est « celle des jeux faits en essais produits au hasard et qui constituent des expériences donnant une certaine connaissance des propriétés du monde extérieur ».

ainsi que l'a remarqué Ribot (1), la forme presque uniquement imaginative, car l'imagination rationnelle ne peut encore naître chez lui pour des raisons majeures tirées à la fois de l'expérience et de la logique qui se réduisent chez lui au *post hoc*.

Les caractères propres de l'activité mentale de l'enfant sont favorables à l'assimilation rapide d'un grand nombre d'idées générales et de concepts : l'enfant présente à la fois deux caractéristiques : il est de tempérament imitateur (2) et présente en même temps une très grande richesse d'imagination. Il a tendance à brasser en quelque sorte continuellement, à essayer toutes les combinaisons possibles des quelques idées qu'il possède. Le jeu, en particulier, est l'expression de cette tendance. N'étant pas accoutumé à la discipline intellectuelle à laquelle se soumettent les adultes, son imagination n'est restreinte par aucune règle, elle est attirée facilement par le merveilleux, par les sortes de raisonnements qui impliquent justement la croyance dans la toute puissance de l'évocation verbale. Il y aurait tout un volume à écrire sur la manière étonnante dont les enfants reconstituent spontanément, à l'aide des premières idées dont ils disposent, toutes les caractéristiques de la mentalité primitive et, en particulier, les formes de pensée dont dérivent les procédés magiques.

(1) Ribot, *Essais sur l'imagination créatrice*, p. 111.

(2) « L'enfant est une véritable machine à copier, il imite tout « ce qu'il voit, le temps qu'il ne donne pas à l'imitation, il le « dépense à mettre en pratique dans des jeux ce qu'il a acquis « par imitation ... les deux traits dominants de son caractère « sont : d'une part, une certaine servilité, d'autre part, une certaine audace agressive, démonstrative, etc... » Baldwin, *Interpretation sociale et morale du développement mental*.

Ainsi se dégagent peu à peu chez l'enfant les idées générales et les catégories. Encore faut-il remarquer que ces formes de la pensée existent chez lui sous la forme active plutôt que sous la forme discursive et analytique. Cet aspect que présentent chez lui ces idées subsiste d'ailleurs et peut durer toute sa vie car il suffit largement à l'activité courante. Les formes discursives et spéculatives de la pensée abstraite sont toujours le résultat, soit d'une curiosité exceptionnelle, soit de l'initiation précise à une science ou à une philosophie déterminée ; dans ce cas, l'individu est intégré dans un courant de pensées de forme particulière et il retrouve ou apprend des notions qui se sont constituées peu à peu par l'activité conjuguée de générations de penseurs.

Au contraire de ce que pensaient les anciennes écoles spiritualistes, les idées générales ne surgissent pas en effet toutes formées dans la conscience ; ce sont des abstractions qui se sont constituées lorsque des générations de penseurs se sont efforcées de classer les connaissances humaines et de dégager les caractères essentiels que présentent chaque ordre ou chaque classe de faits. Chez l'individu qui ne participe pas à la vie intellectuelle, l'idée reste très proche de l'image et elle peut même ne jamais passer des abstraits inférieurs à peine distincts d'une représentation schématique, aux abstraits supérieurs.

Néanmoins, l'enfant fait effort pour donner spontanément plus de précision à ses idées. Il s'efforce de démêler les qualités des objets et leurs analogies et de les mettre en valeur, de distinguer des classes de caractères généraux, au besoin en les opposant violem-

ment (1). Cela est la marque d'un effort remarquable pour s'exercer à l'usage de l'abstraction et du concept. Mais il ne faut pas oublier qu'à la base de toute cette éducation, de toute cette formation de la vie intellectuelle de l'enfant, il y a le fait qu'on lui enseigne ou qu'il apprend spontanément — ce qui revient au même — une masse énorme d'idées toutes faites, de distinctions et de règles de conduite qui deviennent le contenu proprement dit de sa vie mentale, c'est-à-dire l'ensemble des données enregistrées dans sa mémoire et toujours prêtes à entrer en action. C'est avec ces éléments, et conformément aux cadres et aux directives que lui aura à la fois enseignés et suggérés la société dans laquelle il vit, que se feront les reviviscences de ses idées. Nous ne pouvons nous imaginer ce que serait un esprit humain absolument vierge de toute directive sociale, qui serait livré à ses seules sensations, et qui n'aurait en aucune façon appris à ordonner et à schématiser (2). Il est même presque impossible de concevoir cette expérience, car un enfant qui serait absolument abandonné à lui-même dès sa plus tendre enfance, ne pourrait survivre.

(1) M. Delacroix remarque que : « la distinction chez l'enfant est souvent brutale. Nous avons observé chez des enfants de 3 ans environ la fréquence de la pensée par oppositions : ils éprouvent le besoin d'accentuer leur pensée : ceci est rouge, pas vert ; un ballon grand, pas petit ; aller en voiture, pas à pied. Il y a des traits analogues chez les primitifs. Voir Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 344.

(2) Un philosophe arabe du moyen âge, Ibn Tofaïl a écrit un curieux roman philosophique intitulé *Yahî ben Yokdan*, où il imagine un enfant qui aurait grandi seul dans une île déserte et serait néanmoins parvenu à s'élever à une vie intellectuelle et morale supérieure.

CHAPITRE V

LA RÉAPPARITION DES SOUVENIRS

La réapparition des souvenirs. — La loi de réintégration serait la règle si d'autres causes ne venaient modifier l'ordonnance de nos souvenirs. — Directions dans lesquelles s'exercent ces modifications. — Action des tendances individuelles sur l'organisation interne des souvenirs — L'imagination ; elle constitue de bonne heure une opération complexe.

Si nous voulions nous conformer à l'ordre chronologique des faits, nous devrions étudier dans la mémoire, après l'opération initiale que constitue la perception, la seconde qui est la conservation des représentations liées aux choses perçues. Mais cette conservation n'est pas consciente. Nous n'avons pas l'intuition de ce qui se passe aussitôt qu'après avoir observé un objet nous cessons d'y penser. Nous savons dans ce cas qu'à partir de ce moment nous nous sommes en quelque sorte incorporé le souvenir de l'objet ; cependant, notre conscience est occupée par autre chose et nous pourrions rester pendant de très longs intervalles de temps sans jamais rencontrer en nous-mêmes l'image ou l'idée enregistrée. Puis, un jour, soit parce que nous avons fait effort pour nous en souvenir, soit par hasard et au fil d'une rêverie ou d'une conversation, nous le rencontrons à nouveau. Que s'est-il passé dans l'intervalle ? Nous ne pouvons le dire d'une façon précise. Par con-

tre, nous pouvons assez bien nous rendre compte de ce que nous a restitué notre mémoire, nous pouvons établir entre les deux termes une comparaison, une sorte de bilan entre l'entrée et la sortie. Ce bilan, il ne faut pas s'en dissimuler les difficultés, car en cette matière la comparaison est particulièrement difficile, néanmoins, en admettant qu'il ait quelque valeur, il pourra nous servir à examiner les transformations qui se sont produites et à essayer de nous représenter le processus interne et subconscient qui les a amenées.

Le souvenir se présente à nous sous l'aspect principal d'un système de signes. Les souvenirs qui ont trait à des perceptions de nos sens n'arrivent pas toujours à provoquer une reviviscence même atténuée de la sensation correspondante et encore pareil fait ressort-il souvent du domaine de la pathologie qui le considère comme une hallucination. L'image elle-même, qui est d'entre tous les souvenirs celui qui se rapproche le plus de la reviviscence proprement dite, est toujours fortement mêlée de représentations abstraites. Chez le sujet éduqué, chez le spécialiste, par exemple chez un peintre (1), il arrive très souvent que la perception d'un objet s'accompagne d'une analyse mentale rattachée à des notations analytiques. Par exemple, tout en

(1) Il existe un exemple concret et très fréquent de ce procédé : ce sont les carnets de croquis des artistes qui, après avoir dessiné les masses principales du modèle, écrivent dessus les termes techniques en exprimant la couleur de la manière la plus précise possible. Certains vont même jusqu'à noter les couleurs de leur palette qu'il faudra mélanger pour obtenir la nuance observée. Ainsi, un peintre notera sur un coin de ciel : cobalt clair et touche d'outremer ; sur une masse de feuillage : vert véronèse et ombre brûlée, etc.

regardant un paysage, pour en garder un souvenir plus exact, il prononcera mentalement les paroles qui évoqueront, de la manière la plus adéquate possible, les nuances et les caractéristiques de ce paysage. En un mot, les souvenirs d'une image qui renait dans notre mémoire, a deux aspects corrélatifs : il y a l'image et la *connaissance de l'image*, c'est-à-dire la partie discursive qui a trait à certaines explications considérées comme essentielles.

En général, le premier jet des idées, la manière dont elles surgissent dans notre esprit avant d'avoir été à nouveau examinées, reflètent justement ces liaisons, à tel point que nous pensons alors, ensemble, d'un seul mouvement, des choses qui, quant aux moyens d'expression, dont nous disposons, appartiennent à des genres différents. Par exemple, nous évoquerons un personnage d'une façon globale, à la fois avec son aspect physique, son caractère, les grands traits de son histoire et certains jugements que nous portons sur lui. Le premier jet de cette pensée que nous sentons confusément comme un mouvement unique et non fragmentaire nous donne justement l'impression de l'ineffable. Nous sentons que nous ne pouvons, en aucune façon, exprimer avec autant d'exactitude cette complexité que nous avons sentie une cependant (1). Il

(1) Certaines écoles poétiques ont fait un effort des plus intéressants au point de vue de la psychologie. Elles ont essayé d'approcher de l'expression de ce premier jet des idées ou tout au moins de produire la suggestion correspondante, ainsi les œuvres de l'Ecole Symboliste Française et celles de Stéphane Mallarmé.

Deux écrivains se sont essayés à ne reproduire de l'image que la sorte d'aperception directe qu'ils en avaient en eux, mais sans exprimer en même temps ce que nous appelons la connaissance

nous faudra faire effort de nouveau et reconstituer en quelque sorte, soit exactement, soit en la transformant, la schématisation initiale de la perception.

Examinons les divers cas qui peuvent se présenter lorsque la mémoire, après avoir enregistré un groupe de représentations auxquelles nous avons cessé de penser pendant un certain temps, les fait réapparaître à un moment donné à la conscience.

Nous pouvons distinguer trois cas :

1^o Le groupe de représentations formant le souvenir coïncidera assez exactement avec celui qui a été constitué au moment de la perception par le jeu des schématisations que nous avons décrites ;

2^o La mémoire pourra nous apporter un groupe de représentations dans lesquelles on pourra reconnaître les mêmes éléments, mais dans lesquelles les rapports de ces éléments entre eux ne seront plus les mêmes ; le composé nouveau présentera un changement dans les proportions et dans la hiérarchie des idées qui le constituent ;

3^o Le souvenir ne présentera plus ni une coïncidence complète, ni une constitution analogue à celle du groupe d'idées enregistrées ; il présentera un caractère nouveau et se sera soit enrichi de notions nouvelles, soit au contraire, dépouillé de quelques-unes de ses parties.

Les deux derniers cas présentent les traits caractéristiques de l'invention.

Il est rare que notre mémoire opère sur une repré-

de l'image. Cela aboutit à la production d'œuvres de caractère un peu hallucinant. Certains écrits de Dostiewsky et d'Edgard Poë présentent cet aspect.

sensation isolée. Lorsque nous procédons à cette analyse suivie d'une sorte de synthèse destinée à déterminer, dans l'objet perçu, les caractères généraux qui permettent de le classer, ces caractères à eux seuls, constituent un groupe d'idées entre lesquelles se sera fragmenté l'objet observé. En un mot, dans ce cas, la synthèse sera dans la nature et non pas dans notre esprit. Dans ce cas tout au moins, le caractère de notre vie mentale est essentiellement analytique.

Notre activité mentale commence donc par faire, de ce qui est donné au premier abord comme simple, un composé. Mais à cette complexité, en quelque sorte créée par nous, s'ajoute une autre complexité venant de ce que dans la nature un objet ne se présente jamais comme isolé, qu'il est toujours entouré d'autres choses dont, à première vue, il est difficile de le dissocier (1). Nous ne percevons un objet isolé que grâce à un effort plus ou moins intense de l'attention. La perception des ensembles précède toujours celle des détails de ces ensembles. Ainsi, notre souvenir d'un objet présentera à son entrée dans notre mémoire un double caractère de complexité :

1^o Celle qui se rattache aux évocations qui se réveillent en nous lorsque nous procédons à son premier examen ; celles-ci relient l'objet perçu à nos connaissances antérieures : à l'image primitive de l'objet s'agrègeront donc presque immédiatement un certain nombre de notations, provenant de relations que nous

(1) L'école bergsonienne a insisté sur ce fait que la nature nous offre partout le spectacle du continu, du relié. C'est notre intelligence, dit-elle, qui fragmente les choses et les conçoit comme abstraites et séparées les unes des autres.

aurons ainsi établies, d'où un premier caractère de complexité.

2° de son côté, l'objet ne se présentera jamais à nous avec un caractère d'isolement spatial et de non relation temporelle. Il amène avec lui un double système de contiguité, d'abord ce que l'on pourrait appeler des contiguités temporelles : ce sont les circonstances et les événements contemporains de notre rencontre avec l'objet. Par exemple, le souvenir d'un paysage sera lié pour nous aux circonstances d'une promenade où nous l'avons aperçu ; son image sera rattachée à celles des amis qui nous accompagnaient, au souvenir du véhicule que nous avons employé, et à celui d'autres rencontres que nous avons faites au cours également de cette promenade. Le second groupe est constitué par le souvenir des objets qui se trouvaient en contact ou à proximité de celui que nous avons distingué.

Ainsi, notre souvenir sera toujours constitué par un groupe de représentations simultanées. Il est vrai qu'au seuil de la conscience, nous avons le sentiment confus d'une sorte de synthèse ; l'irruption d'un souvenir dans notre conscience présente au premier abord le caractère d'un tout homogène. Ce sentiment ne dure que l'espace d'un éclair ; aussitôt que le souvenir prend suffisamment forme pour avoir une existence en quelque sorte objective dans notre pensée et permettre à notre attention de se porter sur lui, aussitôt nous sentons que, bien loin d'être une synthèse vraiment homogène et qui exigerait un effort pour que nous en fassions à nouveau l'analyse, c'est plutôt cette analyse toute faite qui se présente à nous. Ce sentiment de l'homogénéité du

souvenir doit se produire dans la frange, dans la sorte de pénombre qui constitue la transition entre l'inconscient et la conscience proprement dite. Il semble que dans ce cas, nous le voyons venir de loin et ne parvenons pas immédiatement à en saisir les détails. Mais aussitôt qu'il prend une forme agissante, le souvenir tend à se fragmenter et à nous présenter au moins les détails de la schématisation initiale qui s'est produite au début du processus.

Depuis longtemps les psychologues ont énoncé une loi, qui n'est que le cas particulier dans le domaine de la mémoire de la grande loi d'inertie, c'est la loi de réintégration. Ils ont constaté que chaque facteur d'un système, chaque moment d'une série rappelée à la mémoire, tendent d'eux-mêmes à provoquer la reviviscence de l'ensemble, à régénérer le système entier et la série totale. Ainsi, à défaut d'une activité mentale particulière qui amènera l'introduction d'éléments nouveaux, notre mémoire tendra à nous présenter les choses dans l'ordre où on nous les a enseignées, où nous les aurons perçues. A la longue, ces groupements familiers risquent de devenir des routines obsédantes, surtout lorsque pour des raisons que nous examinerons plus loin, elles se revêtent à nos yeux d'un prestige particulier. Lorsque nous subissons l'emprise d'une tradition, le mot essentiel qui résume une situation, déclanche automatiquement la série complète des représentations qui s'y rattachent. Notre action se modèlera sur ces représentations et présentera facilement le caractère d'une routine machinale. On a même voulu expliquer la croyance uniquement par la reviviscence régulière de représentations fortement liées

entre elles. Pour J. Stuart Mill, la croyance n'est pas autre chose qu'une association d'idées indissolubles.

D'autres fois, au contraire, aussitôt que le souvenir a franchi cet espace intermédiaire où nous avons de lui le sentiment plutôt que la vision définie, il ne présente plus le même caractère. Dans ce cas, nous pouvons reconnaître dans ce souvenir tous les éléments qui se retrouvaient dans la schématisation initiale qui est ainsi conservée. Mais si tous ces caractères subsistent, la hiérarchie qui a présidé aux classifications incluses dans l'analyse que nous en avons faite au début, n'est plus exactement observée ; un caractère jugé essentiel pourra nous sembler secondaire ; une notion, qui était la notion centrale autour de laquelle s'agrégeaient et gravitaient tous les autres éléments, peut passer au rang de satellite. Nous sommes ici en présence d'une fonction très particulière de la mémoire et qui l'apparente déjà à l'invention ; il se produit en effet dans ce cas un changement, sinon dans l'ordonnance, du moins dans les *intensités comparées* avec lesquelles nous percevons, nous ressentons en quelque sorte, certaines idées. On voit qu'ici on est obligé, pour se faire une idée exacte de ces phénomènes, d'arriver à des notions qui débordent déjà le cadre simplement discursif et analytique, et qui font appel à des notions proprement qualitatives, c'est-à-dire à des jugements de valeur.

En effet, ce qui aura changé pour nous dans ce cas, ce n'est pas le reflet psychologique de l'objet, c'est-à-dire la description et l'acception correspondantes qui sont enregistrées dans notre mémoire, mais l'état d'équilibre résultant du dosage de ces éléments qualitatifs. La

tendance à l'action qui est incluse dans nos représentations, ce que Ribot appelle la tendance des images à s'objectiver, sera affectée par ce changement des proportions du composé ; il en résultera un changement même de son caractère global ; tel groupe d'idées qui paraissait ne recéler aucune tendance dynamique, dont l'évocation ne suggérerait aucune action, peut devenir, sous l'influence d'un relief particulier pris par l'un de ces éléments, au contraire une source d'émotions et d'élans. Ainsi l'accentuation d'une des idées faisant partie d'un groupe, est une source d'invention et d'action, parce qu'il en résulte souvent une sorte d'équilibre instable de l'ensemble qui présente par là un potentiel supérieur. Il poussera à la recherche, à l'inquiétude ou à l'action, alors que jusque-là ce groupe d'idées ne présentait aucune vertu de ce genre. Ainsi par exemple le cas d'une conversion.

Quelles sont les raisons qui président à ces changements dans l'ordonnance et dans la valeur qualitative, de ces attributs des choses ? La meilleure explication paraît être celle qui admet que des changements seraient survenus dans la sensibilité du sujet ; mais la mise en œuvre de la sensibilité est liée à nos croyances, à la façon dont nous sommes persuadés que les objets et les idées nous affectent. C'est par rapport aux jugements de valeur issus de la conception que nous avons de nos rapports subjectifs avec les choses, que s'effectue cette accentuation de certaines idées et que nous avons tendance à en faire le centre des groupes où elles se retrouvent (1).

(1) Ribot a donné le nom d'abstrait émotionnel à « des images

Le souvenir affectif est lié aux jugements affectifs. Cette action se manifeste à la fois dans l'organisation interne des souvenirs et dans les modifications que nous leur faisons subir constamment, lorsqu'ils se présentent à notre conscience.

Dans l'organisation interne des souvenirs, nous avons le sentiment, en comparant la valeur affective qu'ils représentent pour nous à chacune de leurs réapparitions successives, d'une sorte de remaniement continu. Ce remaniement continu paraît se faire par la confrontation successive avec l'ensemble de nos connaissances, de toutes les notions nouvelles que nous y introduisons. Suivant qu'elles affectent ou non notre personnalité, les représentations nouvelles sont simplement classées d'une façon neutre et indifférente qui ne leur donne aucun relief et les achemine rapidement à l'oubli ou au contraire prennent un relief singulier.

Lorsque les représentations nouvelles sont en contact étroit avec les points culminants de notre personnalité elles font une vive impression sur nous. Une fois entrées dans notre mémoire, et alors qu'elles cessent d'être présentes à notre conscience, elles procèdent à une organisation nouvelle d'un certain nombre de nos souvenirs qui viennent se ranger autour d'elles. Mais il est des faits plus complexes; ils consistent dans ce que l'on pourrait appeler le réveil, la recrudescence

qui se réduisent à quelques qualités ou attributs des choses tenant lieu de totalité, et qui sont choisies entre les autres pour des raisons diverses, mais toujours d'origine affective. Un aspect quelconque, essentiel ou non, surgit en relief, uniquement parce qu'il est en rapport direct avec notre sensibilité ».

Rihot, *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 129.

d'activité de certaines représentations qui sommeillaient en nous. L'introduction d'une idée qui s'apparente à elles, mais qui, elle, nous émeut, les attire hors de la sphère d'indifférence où elles menaient une existence diminuée; elles s'agrègent à la nouvelle venue, deviennent l'un des éléments constitutifs du système qu'elle est en train de créer et réapparaissent à notre conscience avec plus de relief qu'elles n'en eurent lorsque nous les avons enregistrées. D'autres fois, le phénomène est plus complexe encore : il se produit, sous l'influence d'états affectifs ou de jugements de valeur, un renforcement progressif de l'intensité d'une représentation.

Il ne faut pas oublier que, de même que le sujet avec toutes ses fonctions logiques (ce qui comprend les jugements fondamentaux qui constituent l'armature d'une mentalité) est posté en quelque sorte à l'entrée de notre vie mentale, et que celle-ci est la projection de la réalité à travers ce prisme, de même le sujet est également posté d'une façon identique à la sortie, c'est-à-dire qu'il juge de nouveau les souvenirs à mesure qu'ils réapparaissent. Or, tout souvenir est générateur à son tour d'un nouveau souvenir qui sera, non plus seulement le souvenir de la chose primitivement perçue, mais le *souvenir de son évocation*. En faisant effort, il nous arrive quelquefois de penser côte à côte les deux à la fois, c'est à-dire le souvenir primitif et le second, celui de l'évocation, qui pourra présenter, surtout au point de vue affectif, certaines modifications. Ainsi, l'on a dit par exemple que le temps est un miroir merveilleux qui efface les imperfections. Nous pensons avec attendrissement à une personne depuis longtemps per-

due de vue et semblons oublier ses défauts : cependant, avec un très petit effort, nous pouvons l'évoquer telle qu'elle est en réalité et confronter la notion véritable que nous en avons avec le souvenir embelli qui s'en est créé.

Si à la suite d'événements nouveaux, l'orientation de la personnalité du sujet vient à se modifier, celui-ci, lorsqu'un souvenir se présentera à sa conscience, portera sur lui un jugement qui pourra être différent du jugement primitif. Si cette opération se répète un certain nombre de fois à des intervalles plus ou moins éloignés, on voit la transformation que peuvent subir, surtout au point de vue de la note affective qui s'y attache, chacun de nos souvenirs. A son tour, la fréquence de l'évocation d'une idée est soumise à l'orientation de notre personnalité, à ses occupations matérielles et techniques habituelles et à ses préoccupations morales ou philosophiques dominantes. Celles-ci dirigent les évocations et en même temps modifient graduellement les souvenirs qui en découlent. Ces modifications sont tantôt minimales, et tantôt radicales. On connaît la psychologie des cas de conversion. Le converti se souvient fort bien des objets de son culte antérieur, mais ils sont devenus pour lui antipathiques et leur souvenir lui fait horreur : témoins les païens convertis qui ne voyaient plus dans leurs Dieux que des démons.

Parallèlement à ses tendances organiques, l'individu possède des tendances plus proprement psychologiques : comme nous le verrons plus loin, la direction dans laquelle s'exercent celles-ci est déterminée par les jugements de valeur auxquels l'individu adhère. Ce sont ces jugements qui indiquent la direction des choix,

les buts et les aspirations de l'individu. Mais de même que les tendances gouvernent le choix des objets et des attitudes, elles s'efforcent de gouverner les pensées, de choisir parmi toutes les idées possibles celles qui conviennent le mieux à leur finalité, et de refouler dans l'oubli celles qui les contrarient. Une sorte d'érosion fera disparaître ou atténuera dans les systèmes que nous avons perçus ensemble, les caractères contrariants pour enfler ceux qui les favorisent. D'une évocation à l'autre ces systèmes nous apparaîtront un peu plus modifiés. Ainsi par glissements successifs sur cette pente de la moindre résistance, se produiront de véritables transformations. Mais l'étude de ce processus posera deux principaux problèmes : 1^o Suivant quelles règles se produit la prédétermination des idées à éliminer (1) et 2^o Comment se produira cette élimination.

Dans les explications que l'on a données de l'invention, de même que dans les théories relatives à l'activité créatrice de l'esprit, on a toujours fait une très grande place à l'imagination. La notion d'imagination, justement à cause de l'emploi considérable qui en a été fait est une source de difficultés, surtout à cause du peu de précision qu'elle présente. Ce défaut de précision est à lui seul, un gros obstacle et une tentation ; dans les analyses du genre de celle qui nous préoccupe, il est une réponse trop commode et qui dispense souvent d'aller au delà. Ribot par exemple, dans certains passages va jusqu'à employer comme presque synonymes les mots invention et imagination créatrice (2).

(1) Voir à ce sujet *infra*, Chapitre XXXI.

(2) Par exemple le passage suivant : « car il est impossible de

Qu'est-ce que l'imagination ? — On répond en général que c'est la faculté de penser par images, en réalité cette notion de la pensée par images est sujette à caution. Elle paraît fondée plutôt sur des analogies que sur des données bien précises. Penser par images au sens parfait qu'impliquerait cette définition, signifierait que le sujet sentirait une reviviscence de caractères moteurs et qui réaliserait exactement la sensation visuelle résultant de l'apparition à ses yeux de l'image évoquée. Le cas optimum de cette reviviscence motrice ne se présente que chez les hallucinés (La perception, dit Taine, est une hallucination vraie). Le reste du temps même si l'on interroge ceux dont l'activité professionnelle consiste justement à réaliser matériellement des images et dont la mémoire visuelle est particulièrement développée, par exemple des peintres, des sculpteurs, etc... on se rend compte que l'imagination est chez eux un fait beaucoup plus complexe.

Pour Ribot, l'imagination créatrice « a son origine dans la tendance naturelle des images à s'objectiver, plus simplement dans les éléments moteurs inhérents à l'image » (1). Mais il semble que les éléments abstraits

ne pas soutenir qu'actuellement la psychologie de l'imagination repose uniquement sur son rôle dans la création artistique et dans les sciences. Cependant l'invention dans les arts et les sciences n'est qu'un cas particulier et non peut-être le principal (*Essai sur l'Imagination créatrice*, page VI).

(1) Ribot ajoute (*Essai sur l'Imagination créatrice*, Introduction) : « Une des principales conquêtes de la psychologie est d'avoir montré que la représentation d'un mouvement est un mouvement qui commence, un mouvement à l'état naissant. Mon but est d'élargir cette formule et montrer qu'elle explique en partie la genèse de l'imagination. »

liés à l'image jouent un rôle beaucoup plus grand dans la création intellectuelle. Reprenons l'exemple du peintre ou du sculpteur qui invente une composition décorative, un tableau, ou un groupe. On ne peut pas dire qu'il ait vu au sens parfait du mot, dans son imagination la composition qu'il va créer. Celle-ci se présente à lui également sous la forme d'un schème moteur qui est un point de départ pour la recherche. Le peintre partant de ce schème s'efforcera de créer, de réaliser sa composition à la suite de nombreux tâtonnements.

Mais la difficulté est d'admettre que ce schème moteur soit une image pure plutôt qu'un phénomène complexe constitué en grande partie par un schème idéologique, un ensemble de jugements et d'abstractions. Autrement dit, le schème moteur, même en matière de création plastique se rattache à la compréhension, à l'interprétation d'images et non seulement à leur évocation proprement dite. Et ce, d'autant plus que pour une sensibilité éduquée, et, d'autant plus qu'elle est éduquée, la sensation s'accompagne, comme nous l'avons vu plus haut, d'un ensemble de notations analytiques et de jugements portant sur les éléments ainsi déterminés par l'analyse et dont l'ensemble forme la notation globale. La reviviscence de l'image ne sera donc jamais une image pure mais elle sera accompagnée par le souvenir de notations abstraites se rapportant à un système de références ; par exemple « une robe rouge geranium ». Bien entendu, ces références dont nous donnons un exemple très simple peuvent être beaucoup plus compliquées et servir à situer l'image dans le temps, dans l'espace et à déterminer ses caractères ainsi que les événements et nos états d'âmes con-

comittants. Par exemple : « la forme et l'ornementation de la tasse où j'ai tel jour pris du café que j'ai alors trouvé très bon » ... ou bien : « le tableau que dans telle exposition j'ai jugé avoir tels ou tels caractères ».

L'importance de ces notations qui sont surtout des jugements ou des transpositions est d'autant plus grande que le sujet a une sensibilité plus affinée relativement aux choses perçues. Le souvenir de la notation se rapportant au système de signes ou de références occupera alors le premier plan. C'est le signe qui provoquera la reviviscence motrice. C'est de lui que partira en quelque sorte l'élan moteur. Ainsi, ces claviers muets dont se servent les compositeurs et dont ils « entendent » les accords.

Considérer l'imagination comme un élément simple de l'invention ou même de la simple reviviscence exposera donc à des chances d'erreurs d'autant plus fréquentes que nous sommes accoutumés à la représentation graphique des abstractions (l'écriture, le plan, la géométrie descriptive, analytique).

D'autre part le rapport entre l'image motrice et les idées est le plus souvent extrêmement vague. Dans notre pré-conscience, de même qu'il y a souvent le sentiment de la pensée immédiate, sans paroles, non encore formulée mais dont on sent qu'on va pouvoir l'exprimer, il y a encore une sorte d'imagination sans image, ou précédant l'image dont le peintre par exemple ou le dessinateur ont le sentiment qu'ils vont pouvoir la réaliser. Toutes deux sont peut-être une impulsion de même nature qui immédiatement après son irruption dans la pré-conscience, et avant qu'elle ne soit parfaitement formulée ou réalisée, chemine à tra-

vers les systèmes de signes dont nous disposons. Ainsi, le souvenir d'un paysage chez des hommes également doués de ce que l'on appelle une vive imagination, et procédant d'une même poussée initiale, s'exprimera chez l'un par une description littéraire ou un poème, chez un autre par un tableau ou par une œuvre musicale. Et nous ne parlons ici que d'une expression directe, c'est-à-dire que nous ne faisons pas intervenir le fait que ce même paysage pourra suggérer des transpositions plus compliquées qui seront alors des associations par contiguité plus fantaisistes, par exemple, il suggérera une méditation romantique, un sujet de roman, un tableau de genre, etc... (1).

En résumé la notion d'imagination nous paraît être le plus souvent un facteur de confusion dans l'explication de l'invention. Car l'imagination est loin de constituer un phénomène simple. Elle est en effet étroitement reliée à nos systèmes de signes. Ce que nous appelons imagination n'est souvent qu'une transposition complexe qui comporte des représentations symboliques ou allégoriques, et des interprétations sous-jacentes.

(1) Durkheim a dit sur un sujet analogue : « Si réel que soit le rapport entre les idées et les mouvements, il n'a rien de précis. Les impressions que réveille un système de mouvements sont toujours très générales. En donnant aux membres la position convenable, on peut suggérer l'idée de la prière, non de telle prière » (*Règles de la Méthode Sociologique*, page 23). D'ailleurs ce concept de mouvement qui a été très heureusement introduit dans la psychologie et qui a attiré l'attention sur le caractère moteur que présentent souvent nos représentations, risque de devenir équivoque si on l'introduit dans toutes les explications, car alors, on est entraîné à des extensions de caractère métaphysique. On soutiendrait, par exemple, par analogie, avec les averroïstes que tout est mouvement, etc...

Que l'on analyse par exemple cette proposition : « l'homme d'action est celui qui voit d'avance réalisé le but auquel il tend ... » On voit ce que cette imagination contient d'opérations mentales préalables ou incluses : la discussion des moyens, la détermination de ce but, les jugements de valeur qu'elle implique, les systèmes de signes dans lesquels elle se traduira, toute la symbolique exprimant cette réussite, etc. . Plus complexe encore est le cas le plus net d'imagination, c'est-à-dire d'apparition d'images motrices, celui de vision mystique ou de rêve prophétique : il y a dans ces cas toute une philosophie incluse dans la vision (qui se produit naturellement dans le sens où tendait le sujet et suivant des symboles admis par lui). L'image dans ce cas n'est pas un tout isolé, elle fait partie d'un système d'idées qui la suscite ou la supporte. Surtout il est souvent difficile de distinguer ce qui est image et ce qui est idée à cause du pouvoir évocateur de la pensée verbale.

CHAPITRE VI

ASSOCIATION ET DISSOCIATION DES IDÉES

L'association des idées. — Jugement et association des idées
— Le choix conscient entre les jugements est précédé d'un
choix inconscient entre les associations possibles en partant
d'un stimulus donné. — La dissociation des idées.

Toute invention constitue, en dernière analyse, le résultat d'une association d'idées. Si l'on décompose une invention quelconque, on pourra toujours désigner une à une un certain nombre d'idées déjà connues au moment où l'invention se produit et dont la combinaison faite sur une base nouvelle a engendré cette invention. Aussi, on peut se demander s'il ne suffit pas, pour expliquer le processus inventif, de faire l'application à chacun des cas particuliers des règles de l'association des idées.

Le phénomène de l'association des idées est très facile à constater. Il se réduit au fait que nous constatons que nos idées reviennent à notre mémoire suivant un certain ordre parce qu'elles présentent entre elles une certaine parenté. Une fois cette première constatation faite, on se demandera quel est au juste le domaine des associations d'idées. Il est impossible de tracer aucune limite précise à ce phénomène. A la rigueur, nous pouvons parfois fixer le point où commence une

série, en remarquant quel mot ou quelle suggestion la produisent en nous : mais à partir du moment où elle est commencée, et tant qu'une suggestion nouvelle, absolument divergente, ne vient pas nous distraire de l'ordre de pensées où nous sommes, il est très difficile de distinguer exactement entre les diverses associations d'idées qui s'engendrent les unes les autres à la suite de la suggestion initiale. M. Delacroix dit : « L'association est une série ouverte et indéfinie, qui ne s'arrête que par épuisement ou parce que le cours de la pensée change : une image peut, en théorie, susciter indéfiniment les images » (1).

Il est également difficile de distinguer entre l'association d'idées et le jugement qu'on lui oppose quelquefois. On fonde cette opposition sur le fait que le jugement est considéré comme une série limitée à deux seuls termes. Souvent des jugements se présentent à nous par séries entières groupées autour d'un objet central, mais on considère qu'ils peuvent être dissociés les uns des autres et constituer, en dernière analyse, un groupe de couples irréductibles les uns aux autres.

Lorsque nous pensons à un objet, nous évoquons en même temps, d'une façon plus ou moins explicite, l'ensemble des qualités et des caractères de cet objet. Par exemple, l'idée d'une voiture automobile se présentera à nous escortée de tous les attributs de cette machine que nous connaissons : cette automobile est une machine, elle est rapide, elle est métallique, elle est silencieuse, etc... On voit que cet ensemble de

(1) Delacroix, in *Traité de Psychologie* (Dumas), tome 2, page 150.

caractères peut être considéré à la fois comme une association d'idées (idées de rapidité et de silence, de solidité, etc. naissant une à une à la suite de l'idée de voiture automobile) *ou* comme une série de jugements reliant ses attributs à l'idée centrale. D'ailleurs, il est rare que les différentes séries d'associations d'idées qui se suivent ne se présentent pas ainsi, non pas comme des suites d'éléments placés sur un même plan, mais comme une suite de systèmes organisés autour de notions centrales ou tout au moins qui présentent momentanément ce caractère. Ainsi l'association d'idées ne peut se concevoir le plus souvent autrement que comme une série de jugements.

L'usage de la copule qui constitue, pour beaucoup de logiciens, le trait particulier du jugement, et qui exprime d'une manière tangible le lien entre l'attribut et le prédicat en faisant du premier une manière d'être inhérente au second, n'a pas autant d'importance ; néanmoins, il faut remarquer que dans beaucoup de langues la copule conçue distinctement sous la forme grammaticale du verbe être n'existe pas, et que le jugement se fait par simple juxtaposition des termes. Lorsque nous faisons une association d'idées évoquant à la suite d'un objet d'autres idées qui sont des caractères ou des manières d'être de cet objet, cette association est en même temps implicitement une série de jugements. En tout cas, les termes de ce jugement sont fournis par l'association qui se produit, et il n'y aura, pour le sujet pensant, qu'à les réunir et les exprimer sous la forme logique après les avoir perçus sous la forme associative. Ainsi, le jugement est une fonction *secondaire*. Il consiste à choisir dans une série de

termes fournis par l'association, ceux que le sujet devra mettre en pleine lumière, tout à fait au premier plan de la conscience et énoncer avec la rigueur d'une formule définitive.

Nous voyons ici, au point de vue psychologique, les opérations préliminaires qui président à toute invention, si modeste soit-elle. En premier lieu, l'activité inconsciente, et en quelque sorte globale, qui est comme la résultante de toute notre personnalité, fournit à notre conscience, quelquefois d'un seul jet, quelquefois d'une façon moins rapide, des groupes d'idées, en réponse à certaines suggestions. Ces groupes d'idées présentent déjà implicitement entre elles toutes les formes de relations possibles. Néanmoins, après coup, nous faisons un second choix, d'un caractère plus conscient, parmi ces matériaux, et prenons dans leur ensemble ceux qui nous paraissent être plus adéquats pour servir à la fin que nous nous proposons.

Ce choix parmi une série de *jugements possibles* a été précédé déjà d'un autre choix moins conscient entre la série beaucoup plus vaste des *associations possibles*. Ainsi, la mise en œuvre consciente d'un choix fait en vue d'une fin déterminée, a été précédée par un autre choix moins conscient mais qui portait sur une somme d'éléments beaucoup plus nombreux. L'association des idées se fait dans l'inconscient ; c'est après coup que nous retrouvons les liens et les analogies qui unissent ses divers membres, et la meilleure preuve, c'est que lorsque nous voulons vérifier la contexture de cette trame, nous sommes obligés de faire usage d'un jugement ; mais c'est là une opération secondaire, elle ne vient que lorsque l'association est déjà toute constituée

et que nous cherchons non pas à la créer, mais à l'examiner (1). Une des preuves frappantes du caractère inconscient de l'association des idées est l'attitude d'un homme qui dit une plaisanterie *aussitôt* qu'elle s'est présentée à son esprit. Après l'avoir ainsi objectivée, il en rit sincèrement comme si un autre l'avait dite. Il avait eu à peine le temps d'en prendre connaissance, et encore moins a-t-il pu prendre connaissance de son élaboration.

Nous avons essayé de décrire le processus de la hiérarchie des caractères et nous avons remarqué que cette hiérarchie est plus ou moins mouvante. Les notions qui ressortiront particulièrement varient avec la

(1) M. Delacroix (*Traité de Psychologie*, Dumas, p. 151) voit dans le jugement comme une activité consciente :

« Cette constatation suffit aussi à faire justice de l'hypothèse si fréquente des jugements et des raisonnements inconscients. Les idées peuvent s'unir dans la subconscience ; il semble même que la pensée intuitive y plonge : les synthèses confuses qui sont au principe du subconscient peuvent s'y élaborer ; mais l'inconscient *ne peut que proposer à la raison* : ses données ne deviennent des jugements que par un travail qui s'accompagne de conscience. Il est vrai que souvent les trouvailles que l'inconscient nous propose sont déjà très élaborées et très près du jugement : de sorte que le jugement se formule immédiatement et sans peine et qu'il a l'air d'avoir été déjà formé dans l'inconscient.

D'autre part il est vrai que l'association sous sa forme *élevée n'est que la répétition de jugements antérieurs*. Si dans l'esprit d'un médecin la vue d'un symptôme évoque immédiatement un diagnostic cela tient au travail antérieur qui a lié les deux choses. »

En fait si l'invention est un choix et que ce choix est l'œuvre d'un jugement conscient, il n'en reste pas moins que le phénomène le plus important est l'association qui fournit au jugement les seuls matériaux dont il dispose, et par conséquent, procède avant le jugement à un premier choix. D'autre part il reste à expliquer la direction, le sens dans lequel va se produire le jugement et qui est le résultat de séries d'associations parallèles, ou de facteurs affectifs.

manière dont nous disposons ce qui constitue notre patrimoine intellectuel en vue d'une fin déterminée. Par exemple, si nous nous livrons à des recherches qui portent sur la pesanteur des objets, inconsciemment, nous ferons ressortir, nous choisirons, dans la connaissance que nous avons des divers objets, ce qui a trait à leur poids, et nos associations d'idées se formeront en prenant pour base ce caractère. Mais des associations qui présentent ce degré de précision sont déjà au stade secondaire, c'est-à-dire à celui du choix impliqué par le jugement. Le premier degré de l'association n'offre pas cette précision et il se fait suivant des données beaucoup plus générales qui représentent les grandes tendances logiques et psychologiques de notre vie mentale.

L'association est subordonnée d'abord aux relations les plus générales que nous concevons entre les objets, c'est-à-dire aux catégories. La forme primitive de l'association est la contiguïté et celle-ci constitue deux groupes : la contiguïté dans l'espace et la contiguïté dans le temps (1). Ces deux formes primitives de l'association contiennent à elles seules une grande partie de la vie intellectuelle primitive. La première manière dont les hommes aient conçu les relations entre les objets, c'est-à-dire la causalité, n'était que le décalque de rencontres simultanées. Au point de vue du temps,

(1) A l'association par contiguïté se rattacherait ce que M. Lévy-Bruhl appelle la catégorie de participation et dont il fait l'explication essentielle de la pensée des primitifs, celle qui consiste à penser les choses séparées dans l'espace, comme cependant consubstantielles. Cette catégorie serait en quelque sorte celle de la contiguïté mystique. Elle se rattache à une créance excessive attachée à l'idée générale, le concept d'espèce est conçu dans ce cas non comme la constatation d'analogies ou de relations, mais comme établissant une sorte d'identité.

l'idée de succession rapprochée de deux phénomènes faisait ériger le premier en cause du second « *post hoc ergo propter hoc* ». On sait que certains philosophes ont critiqué l'idée de causalité et cherché à la réduire à l'idée de succession habituelle. De plus, nous savons que les primitifs conçoivent une sorte de parenté dynamique entre les objets voisins qu'ils perçoivent simultanément. La même manière d'établir des liaisons par contiguïté se retrouve dans certaines survivances de formes de pensée primitives. Par exemple le fétichisme des joueurs qui consiste à établir un lien causal entre la chance ou la malchance et la présence d'un objet ou d'une personne. Mais, même dans les formes les plus raffinées de la pensée, les notions d'habitat, de lieu, de liens moraux résultant du voisinage, etc... jouent un rôle très important.

A ces deux principales catégories qui président à l'association, on peut rattacher toutes celles qui en dérivent et expriment les diverses formes de la relation entre les phénomènes, notamment l'idée de cause ; il nous arrive très souvent d'évoquer, en même temps qu'un objet, la ou les causes qui le produisent ; par exemple, l'idée de tableau évoquera celle de peintre.

On peut également avec Aristote considérer, comme des catégories, les principales idées générales entre lesquelles nous répartissons nos connaissances, l'idée de substance ou d'être, de quantité, de qualité, de relation, de situation, le fait d'agir, de supporter, ainsi que les rapports logiques principaux, analogues aux catégories (*predicamenta*) (opposition, contraire, privation, possession, etc...). On voit que la plupart de ces concepts peuvent servir à expliquer la manière dont se

sont constituées en nous des associations d'idées; bien entendu, cette explication n'aura jamais lieu qu'après coup, mais le fait de pouvoir en trouver l'application d'une façon constante montre que cette explication donne une idée de la manière générale dont les associations se sont produites.

Cette première description de l'association rattache celle-ci aux idées générales qui sont les cadres de la mémoire et les schémas des principales relations logiques que nous instituons entre les objets.

La psychologie classique a déterminé, d'autre part, les différentes sortes d'associations d'idées en partant, non plus de ces notions primitives, mais de notions plus complexes et plus dynamiques à la fois.

1° Certaines associations ne sont que l'expression plus ou moins claire et adéquate de simples actions réflexes. Nous voulons parler de ces actions qui constituent la première forme de l'invention et de l'activité technique. Nous savons que cette activité ne comporte pas toujours des notions très claires, à la fois des objets utilisés et du détail des actes accomplis. Cette forme d'activité existe déjà chez les animaux qui paraissent, en accomplissant certains actes, faire de véritables raisonnements. Il en est de même chez les enfants et les primitifs qui peuvent parvenir à une certaine habileté technique qui est le résultat, soit du simple jeu empirique de leurs membres, soit d'un apprentissage basé presque uniquement sur l'imitation. Les systèmes de gestes ainsi ordonnés deviennent facilement des habitudes très fortes, de véritables réflexes que la suggestion déclanche; mais dans ce cas, il s'agit presque exclusivement de l'association d'images. La forme d'associa-

tion plus complexe que nous rencontrons chez l'homme civilisé et qui présuppose toujours, à côté des images les idées correspondant à celles-ci, exige des interprétations plus compliquées. On peut rattacher à ces associations surtout organiques, celles qui, quoique plus complexes se fondent sur l'idée de cause, d'action effective. Il semble en effet depuis que l'on a étudié le réflexe conditionnel, à la suite des expériences de Pawlow, que l'origine de la causalité est biologique. Nous concevons la cause par analogie avec l'excitation qui produit dans notre organisme un réflexe déterminé.

2° Après ces actions quasi-réflexes, on place l'association par contiguïté dont nous avons déjà parlé plus haut. Elle contient implicitement les formes les plus simples du jugement et du raisonnement.

3° Le degré de complexité des opérations intellectuelles est plus grand encore lorsqu'on arrive à l'association par ressemblance. Celle-ci met déjà en jeu, non plus la simple perception, mais elle implique aussi des jugements concomitants à cette perception, c'est-à-dire cette schématisation initiale qui préside à la perception chez l'homme civilisé, et qui est d'autant plus complexe que le degré de culture du sujet est plus élevé. En effet, la ressemblance et l'analogie exigent plus qu'une simple constatation. Elles impliquent que nous ayons discerné des caractères, quelquefois sensibles, comme dans la ressemblance proprement dite, d'autres fois abstraits, lorsqu'il s'agit de l'analogie ; que nous les classions et que nous les comparions. Il est rare que la ressemblance soit à ce degré frappante qu'elle n'exige aucune opération de cette sorte, ou plu-

tôt il ne s'agit alors que de ressemblance élémentaire qui, si nous nous bornions à elle, ne nous apprendrait pas grand chose.

D'ailleurs, il faut remarquer que, justement, les primitifs semblent peu sensibles à cette sorte de ressemblance que nous considérons comme si élémentaire. C'est que probablement elle exige également un effort d'abstraction d'autant plus grand qu'il s'agit alors de choses auxquelles nous sommes trop habitués pour y prendre garde sans effort. Ainsi pour nous tous les arbres offrent une certaine ressemblance. Lorsque nous procédons à leur description, avant de percevoir le caractère « cerisier » ou « pommier », il nous semble que nous percevons d'abord le caractère « arbre » ; chez les primitifs, au contraire, il semble que l'idée particulière de cerisier ou de pommier, par exemple, existe, mais non celle d'arbre en général. La perception de la ressemblance est donc une notion secondaire qui présente un caractère de relativité. Ce caractère met en jeu à la fois des conditions de langage, de société, de culture et d'aptitudes individuelles, etc. Comme le dit Durkheim, on confond souvent la ressemblance et la perception de la ressemblance. Deux représentations peuvent être semblables comme les choses qu'elles expriment sans que nous le sachions. Les principales découvertes de la science consistent précisément à apercevoir des analogies ignorées entre des idées connues de tout le monde (1).

4° L'association d'idées fondée sur le contraste, tout en appelant les mêmes commentaires que l'association

(1) Durkheim, *Revue de métaphysique et de morale*, mai 1898.

par ressemblance, présente un degré de relativité et de complexité encore plus grand. Nous parlerons plus loin du rôle de l'opposition logique et de la notion de contradiction, mais la notion de contraste, au point de vue psychologique, implique une attitude affective. Les caractères qui sont pensés comme contraires à d'autres sont le plus souvent ce que Ribot appelle des abstraits émotionnels. L'idée de contraste est une idée dynamique dont les origines sont, plus que les autres caractères psychologiques, issues de l'action. Elle contient à sa base l'idée d'inimitié et l'on sait la place que des philosophes relativement avancées ont faite à cette idée. Par exemple, les éléments étaient conçus comme contraires et quelquefois classés ainsi par les philosophes de l'antiquité. Ainsi les oppositions qu'ils établissaient entre le chaud et le froid, le feu et l'eau, celles que l'on rencontre dans les mythologies où en général certains dieux sont conçus comme présidant à la création, d'autres à la destruction ; de même la notion de principe du bien opposé à celui du mal, etc...

L'association par contraste joue un rôle très important dans la vie affective et ce rôle est d'autant plus grand qu'il existe un système cohérent et précis de jugements de valeur par rapport auxquels les contrastes seront déterminés. Car dans la vie affective les phénomènes qui ne sont que différents, sont posés comme contraires par le sujet (1). Néanmoins Ribot admet l'existence d'un contraste intellectuel : il en place l'origine dans la première opération psychologique la dis-

(1) Fouillée, Hoffding, Sully assignent le premier rang dans la vie affective à l'association par contraste.

crimination qui suppose un acte de comparaison (1).

5° A côté de l'association des idées il y a lieu de faire également une grande place dans le processus inventif, à la dissociation. Alors que l'association aboutit à créer des ensembles que la loi d'inertie tendrait à rendre stables, la dissociation fait que ces groupes cessent d'être immuables et se fragmentent à nouveau en des éléments constitutifs redevenus singuliers. Mais comme nous l'avons vu plus haut, la dissociation d'un groupe d'idées précédemment associées dans notre entendement ne restitue que bien rarement, et pour ainsi dire jamais, les idées ainsi libérées sous leur aspect primitif, c'est-à-dire avec l'exacte compréhension que nous avions d'elles et la même note affective avec laquelle nous les avons tout d'abord senties.

La dissociation est surtout utile lorsqu'il s'agit de fragmenter, d'analyser des ensembles d'idées qui se sont formées en nous par contiguïté. Ainsi l'une des explications qui est la plus fréquemment admise pour décrire la formation des croyances primitives et de certaines superstitions encore vivantes de nos jours, est la constitution d'associations d'images ou d'idées provenant de groupes de perceptions similaires ou contiguës. Ces groupes peuvent finir par acquérir une homogénéité très grande et à faire l'objet de croyances énergiques. Il en est ainsi, par exemple, pour des croyances totémiques. Une mentalité où prédomine, au lieu d'idées nombreuses et mobiles, des associations ainsi figées a tendance à perdre toute souplesse, toute puissance inventives. Le nombre des combinaisons nouvelles

(1) Th. Ribot, *Logique des sentiments*, p. 43.

qu'elle peut engendrer est en effet, extrêmement restreinte. Comme le dit M. Le Roy (1) il faut « acquérir le plus d'idées possible à mettre réciproquement en rapport comme autant de réactifs mutuels détruisant les simplicités illusoires ». Ribot a indiqué deux lois de la dissociation (2) :

1) La loi d'économie : elle est à la fois, pratique, affective et logique ; elle tend à réduire le travail de l'esprit au minimum utile et par suite à négliger tout ce qui ne présente pas d'utilité directe dans des circonstances données, tout ce qui est secondaire. Cet effet de la loi d'économie est analogue à l'effet de l'attention. Ainsi dans ce cas, la loi du moindre effort se trouve en quelque sorte en opposition avec la loi d'inertie. En tendant à simplifier nos associations d'idées, elle les modifie par la suppression de quelques-uns de leurs éléments ou par l'abstraction d'un ou plusieurs d'entre eux qui seront présentés seuls à notre conscience. Cette simplification est souvent l'équivalent d'une analyse inconsciente, d'une dissociation.

2) La loi de dissociation par variations concomitantes (3). Elle est produite par les « variations des circonstances au milieu desquelles sont donnés les éléments psychologiques divers ». Cette loi explique d'une manière sommaire, les variations de notre pensée sous l'influence de celles du milieu matériel et psychologique environnant, mais elle appelle une analyse plus détaillée des processus dans lesquels consiste son action.

(1) Le Roy, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1905, *Sur la Logique de l'Invention*.

(2) Ribot, *Essai sur l'Imagination créatrice*, p. 17 et 18.

(3) Ainsi nommée par W. James, *Principles of Psychology*, Londres, 1902, p. 502.

CHAPITRE VII

LA RÉORGANISATION DES SOUVENIRS

En même temps que la perception intelligente implique une analyse des caractères de la chose perçue, elle procède souvent à une hiérarchisation de ces caractères. — Un ou plusieurs d'entre eux sont accentués, deviennent la notion centrale ou l'élément dominant. — Cette accentuation est révélatrice de la manière dont le sujet pensant est affecté par un concept ; de ses préoccupations essentielles. — Les changements ou les transpositions dans ces acceptions essentielles constituent une forme importante de l'invention.

Nous avons, dans les pages précédentes, tracé une description du fonctionnement de la mémoire, en tant qu'il constitue à la fois une organisation de nos souvenirs, puis une reviviscence de ceux-ci. Mais nous avons remarqué que cette reviviscence comporte des modifications qui sont fréquemment assez importantes pour que le souvenir ainsi transformé présente toutes les caractéristiques d'une invention. Nous avons analysé à ce sujet les deux phénomènes principaux qui se présentent à l'observateur lorsqu'il étudie du dehors et objectivement l'exercice de cette faculté :

1^o Une schématisation qui consiste dans une analyse des qualités et des caractères de l'objet perçu et qui le rattache aux idées générales, au cadre abstrait dans lequel nous classons notre savoir. Ce premier phénomène implique une première série de modifications

que subit la perception avant de devenir représentation ;

2° lorsqu'il s'agit de la reviviscence des souvenirs, c'est-à-dire du phénomène inverse, le fait qui nous frappe le plus au point de vue de l'invention, c'est que, d'entre les groupes d'idées qui ont été ainsi constituées et classées au moment de la perception, une ou plusieurs sont en quelque sorte accentuées. Dans la phonétique, les syllabes qui forment un mot semblent se grouper sous la dépendance de celle sur laquelle porte l'accent tonique ; de même, dans un groupe d'idées, pour peu que celles-ci ne restent pas lettre morte et présentent dans notre vie mentale une certaine activité, une ou plusieurs de ces idées se détacheront et deviendront les dominantes autour desquelles viendront se ranger les autres éléments constitutifs.

Lorsque se constituera dans notre pensée une série d'associations, elles se feront généralement en prenant comme base de la ressemblance, de l'analogie ou du contraste que ces associations supposent, justement la caractéristique accentuée de chacune de nos représentations, caractéristique que nous considérons à ce moment-là comme essentielle. C'est ce que révèle l'examen des résultats auxquels conduit l'application des méthodes d'investigation que nous avons décrites au début de ce chapitre. Ainsi se formeront dans notre esprit les directions dans lesquelles s'exercera le plus facilement notre activité, la tournure que prendront le plus fréquemment nos pensées. Ainsi, une tendance bien établie transformera en quelque sorte complètement le contenu même de notre mémoire ; elle procédera à une organisation qui affectera intimement nos

souvenirs en donnant un relief plus grand à ce qui, dans chaque groupe de représentations, s'harmonise le mieux avec elle, en repoussant graduellement le reste vers l'oubli, qui est un phénomène en grande partie de nature téléologique.

Il est à peine besoin de citer des exemples à ce sujet : chacun sait que nous oublions facilement ce qui cesse de nous intéresser ; et l'école psycho-analyste a décrit finement le processus par lequel nos tendances, de même que nos désirs ou nos aversions, provoquent chez nous l'oubli. Quant à l'accentuation, elle est de deux sortes : appliquons les méthodes d'interrogation que nous avons décrites sous le nom de méthode de Yung. Le sujet, à l'énoncé d'un mot, devra indiquer immédiatement l'idée que ce mot lui suggère ; certes, le mot énoncé, doit lui en suggérer une série ; mais le premier membre de cette série qui apparaîtra à la conscience peut en être considéré comme le terme principal. Il représente l'acception essentielle du mot *chez le sujet*, les autres caractères énumérés ensuite seront des acceptions secondaires plus ou moins lointaines. Si notre mot est le nom d'un objet, nous pourrions dire que, pour le sujet interrogé, l'objet est avant tout la chose qui correspond au premier caractère nommé. Celui-ci marque l'aspect par lequel l'objet affecte principalement la personnalité du sujet. Cette classification pourra évidemment ne refléter que des préoccupations d'ordre professionnel ou des notions provenant de l'enseignement, par exemple, des classifications provenant de l'enseignement scolaire ; elles n'en constituent pas moins, si le sujet les a assimilées à ce degré, des éléments de sa personnalité. Elles pour-

ront plus tard s'affaiblir ou même disparaître, mais au moment présent, elles sont au premier plan de sa vie mentale.

Cette même méthode de l'interrogation, lorsqu'elle porte, non plus seulement sur des données techniques, mais sur des idées morales ou sur l'orientation de l'activité générale du sujet, sera révélatrice, non plus de ses tendances professionnelles, comme le serait, par exemple, le nom d'un outil ou de quelque autre objet matériel, mais elle nous indiquera les préoccupations plus profondes et plus générales du sujet, ses inquiétudes morales ou philosophiques ou les problèmes scientifiques dont il est obsédé.

La méthode psycho-analytique, lorsqu'elle n'est pas appliquée dans le domaine proprement pathologique, donne des résultats du même ordre; à laisser parler le sujet spontanément et sans contrainte, on conçoit que se présenteront d'abord à son esprit les idées qui ont trait à ses préoccupations essentielles, celles qui ont trait au groupe de représentations momentanément douées d'une tension, d'un potentiel plus élevé. Si nous le laissons poursuivre, nous le verrons exprimer bien d'autres idées, mais qui continueront à être subordonnées aux préoccupations essentielles du moment, à se grouper autour d'elles, à s'agréger les unes aux autres par le côté qui présente quelque relation avec ses préoccupations primordiales.

Quelles règles auront présidé au choix du caractère momentanément accentué ? Reprenons notre distinction du début entre l'invention technique et l'invention sociale.

1° Dans le premier cas, le caractère accentué le sera pour des raisons scientifiques ou professionnelles reliées à la connaissance des problèmes qui se rattachent à l'objet évoqué. Ces raisons auront principalement un caractère de finalité, mais de finalité limitée à un problème donné. Par exemple, un ingénieur ayant à construire une machine volante procédera, pendant toute la période de tâtonnements et d'hypothèses, à une sorte de réorganisation de tous ses souvenirs scientifiques par rapport au problème cherché.

À ce sujet, on doit bien remarquer que nous décrivons en ce moment ces phénomènes en leur attribuant un caractère très précis qu'ils ne revêtent pas toujours. L'habitude de penser par concept, de se livrer à des analyses et à des abstractions, de posséder le maniement des idées générales, de procéder à des subdivisions et à des synthèses représente un degré élevé de civilisation, et des habitudes mentales qui, dans la nature humaine, d'ont rien de spontané. Non seulement les primitifs, mais même des civilisations entières qui ont présenté par ailleurs un développement remarquable, n'ont jamais connu cet effort qui porte à penser d'une manière de plus en plus précise et conforme à l'expérience, cette recherche de l'efficacité et de la rapidité qui caractérisent la mentalité scientifique moderne. Bien des sociétés, souvent même des milieux qui ne sont que des sous-groupes de nos sociétés modernes, se contentent d'un empirisme plus flou, règlent leur conduite sur des préceptes assez vagues sans faire aucun effort pour tâcher de les préciser, ne cherchent pas à analyser la réalité pour constituer des corps de lois, d'abstractions et d'idées générales tou-

jours soumis à révision. Ribot dit « que, dans l'ensemble des opérations intellectuelles, l'abstraction est un procédé de formation secondaire; elle n'appartient pas à la couche primaire originelle, celle des sensations et des perceptions, des appétits, des tendances, des émotions primitives » (1).

Autour de nous, nous pouvons constater que la grande majorité des gens n'éprouvent pas du tout le besoin de préciser leurs idées et réduisent au minimum, dans leur vie mentale, le rôle de l'abstraction et de la généralisation. Cela leur est facilité grâce à l'organisation d'un système d'habitudes suffisantes pour la vie courante et qu'ils n'ont qu'à puiser dans l'enseignement et dans l'action du milieu qui les leur fournissent toutes prêtes. Le fonctionnement de la mémoire est profondément modifié suivant, non seulement les dispositions organiques du sujet, le bon fonctionnement de ses organes — le système nerveux en particulier —, mais aussi au fait qu'il aura été intégré ou non dans une société où se trouve répandu l'usage de ces opérations intellectuelles compliquées auxquelles on le formera graduellement. Le contenu même de la mémoire sera dans ce cas modifié. Alors que chez le primitif, elle paraît être surtout une sorte d'entassement de notions concrètes, soumises principalement, lorsqu'il s'agit de leur reviviscence, à la loi de contiguïté, dans nos sociétés, elle tend à présenter au contraire l'aspect d'un classement qui permet, grâce à l'usage de l'abstraction, de dégager les caractères principaux des objets. Ainsi, nous pouvons emmagasiner un nombre

(1) Ribot, *L'Evolution des idées générales*, p. 244.

infiniment plus grand de souvenirs tout en soulageant la mémoire grâce à l'organisation de ces souvenirs en systèmes bien coordonnés. « Le développement de la mémoire, dit M. Lévy-Bruhl, paraît dépendre assez étroitement du milieu social et du degré de civilisation » (1).

2^o Les tendances morales, les jugements de valeur qui leur sont subordonnés, et les finalités qui en résultent, participeront également, et d'une manière très grande, à cette accentuation ou, au contraire, à cette atténuation des caractères présentés par nos souvenirs. Le meilleur exemple est celui que nous a fourni l'école psycho-analyste, qui nous montre certaines velléités liées à un groupe de souvenirs, que nous jugeons coupables, et qui sont refoulées de ce fait dans l'inconscient dont elles aspirent, en quelque sorte, à sortir avec suffisamment de violence quelquefois pour que soient suscités chez l'individu des troubles mentaux. En sens inverse, le fait qu'une idée satisfait notre conscience morale, favorise sa réapparition ; il en est de même lorsque nous voyons dans une idée une confirmation de plus à nos croyances. Quelquefois même il semble que président seulement à ce choix des raisons d'amour-propre : le caractère est accentué qui flatte notre personnalité, nos penchants et nos goûts.

Jusqu'ici nous n'avons examiné dans l'étude des processus qui amènent l'accentuation, et qui préparent par là les associations d'idées prochaines, que le cas où les

(1) Mach dit également : « la science est une économie de pensée ».

règles principales d'une technique et où les tendances morales qui président à cette accentuation ne font pas l'objet de discussion. Mais il est un cas plus complexe, c'est celui où ce sont ces principes eux-mêmes qui vont être modifiés par l'invention. Il ne s'agira pas ici d'invention que l'on pourrait considérer comme déductive, mais d'invention qui aboutira à une sorte de renversement, de révolution. « Le vrai inventeur, dit M. Le Roy, est celui qui invente les méthodes ». De même, notre activité mentale pourra nous amener à proposer de nouvelles règles morales ou de nouveaux jugements de valeur. Le problème de l'invention consistera donc à décrire les processus qui amèneront un individu à aboutir, à la suite de ces opérations préliminaires que nous avons décrites, à un résultat qui tendra à modifier ce qui constitue quelques-unes des données — jugements de valeur ou jugements de réalité — qu'il a jusqu'ici admises. En un mot, il se produit chez l'individu des révolutions partielles ou totales qui provoquent une nouvelle organisation des idées sur lesquelles elles s'exercent.

CHAPITRE VIII

LES FACTEURS AFFECTIFS

Notre vie mentale s'accompagne d'états affectifs. — Éléments affectifs de l'invention technique. — Éléments affectifs de l'invention sociale. — Caractères de l'émotion — Elle est une réaction organique affective à des jugements de valeur.

On peut considérer que tout l'écoulement de notre vie mentale s'accompagne d'états affectifs. Chacune des idées qui se succèdent dans notre conscience présente une double relation avec notre vie affective. En premier lieu, cette idée est le plus souvent suscitée par une tendance affective ou par quelque autre représentation qui présente de son côté une note affective quelconque, par exemple ce que Ribot appelle un abstrait émotionnel. Deuxièmement une fois que cette idée ainsi suscitée a pris un caractère objectif et qu'elle s'est avancée sur le théâtre de la conscience, elle pourra être de son côté génératrice d'un nouvel état affectif qui sera la répercussion ou le reflet du précédent qui a joué le rôle d'élément moteur. Ainsi, il arrive que, par l'entremise de représentations d'ordre proprement intellectuel, les états affectifs s'enchaînent et se produisent les uns les autres. Par exemple, un état de dépression rappellera à notre conscience le souvenir d'une action passée que nous jugeons répréhensible ; ce souvenir produira en nous un sentiment de honte ou d'humilia-

tion ; de son côté, il pourra susciter par contraste l'idée d'une action meilleure et celle-ci nous procurera un soulagement, pourra même nous procurer un état d'âme où dominera l'espoir ou la satisfaction. Ainsi, toutes nos actions et nos pensées, qu'elles nous soient suggérées par des rencontres extérieures, des lectures ou par la conversation, se projettent dans notre vie affective. Il en est de même des idées qui partent de l'intérieur de nous-mêmes, c'est-à-dire qui sont produites par la rêverie ou la réflexion.

Le domaine affectif est séparé par une distinction fondamentale, celle du plaisir et de la douleur. Peu importe que l'on conteste souvent la netteté de cette division ; d'ailleurs, cette contestation ne porte pas tant sur la réalité de ces deux phénomènes, que sur les choses qui les suscitent. Il est aisé, en effet, de remarquer que, suivant les personnes et les civilisations, les mêmes sensations sont parfois considérées comme agréables ou désagréables. Les sensations du goût, par exemple, sont jugées d'une manière très relative, et tel aliment qui est considéré comme exquis dans un pays, sera au contraire un objet de dégoût dans l'autre. Que cette relativité soit surtout perceptible en matière de jugements esthétiques ou de jugements de valeur cela n'ôte rien à la netteté de la distinction entre le plaisir et la douleur ou le désagrément. A leur tour, ces deux tendances fondamentales ont servi de point de départ à des analyses et à des observations ; celles-ci ont amené, au cours des siècles, la constitution d'une série de distinctions, pour la plupart passées dans le langage courant, et qui se réfèrent à toutes les nuances des sentiments.

Si l'on analyse les divers sentiments, on se rend compte qu'outre la notion fondamentale de plaisir et de douleur, un troisième élément entre en général dans leur constitution. Cet élément c'est celui de la valeur dynamique de ces sentiments. On peut dire que plusieurs sentiments d'ordre analogue diffèrent surtout entre eux par leur degré de tonus, la tendance motrice et active qui les caractérise. Par exemple, dans l'ordre des sentiments négatifs, le découragement, l'abattement, la résignation, etc... De même, certains sentiments, tout en ne comportant pas dans la conception que nous en avons habituellement une tendance motrice déterminée, en suscitent néanmoins facilement d'une façon indirecte et à la suite des associations d'idées qu'ils engendrent. Par exemple, l'admiration, que l'on peut considérer comme un état statique, suscite fréquemment le désir, la convoitise, l'esprit d'imitation, etc.

Ainsi, toute notre vie mentale se projette sur le plan affectif : tout comme les objets les plus divers en passant devant un écran ne produisent qu'une ombre de couleur uniforme, les représentations appartenant aux domaines les plus variés nous affectent tout d'abord d'une manière qui produit une note affective unique, c'est-à-dire le plaisir ou le déplaisir. Mais ces deux genres essentiels, par la façon dont ils sont unis aux représentations, sont la source de phénomènes beaucoup plus compliqués.

Prenons, d'abord, l'invention technique : dans ce domaine, le ton affectif quoique moindre joue un rôle cependant très considérable. Les premiers essais moteurs auxquels se livre l'enfant, le geste de prendre

les choses qui l'attirent, par exemple, sont déjà liés à la satisfaction d'un désir, celui de saisir un objet dont il a envie ; d'autres fois, le plaisir réside dans une sorte de joie musculaire que donne la réussite d'un geste conçu comme une preuve d'habileté, ou par des conséquences de ce geste qui sont le but de jeux divers : par exemple, sauter à cloche-pied, frapper dans ses mains, siffler, etc... Lorsque l'enfant est soumis à un enseignement régulier, s'il va à l'école par exemple, dès les premiers pas qu'il y fait, il se mêle à son travail des idées de sanction ; on lui promet des récompenses ou on le menace de punitions. Puis, l'émulation vient souvent se surajouter, le désir de satisfaire ses maîtres, d'être parmi les premiers de sa classe, etc... Ainsi, des notions qui ne présentent pas toujours un grand intérêt pour l'enfant se colorent de cette façon d'une valeur sentimentale accessoire. Si d'aventure, un enfant se révélait insensible à ces moyens d'encouragement ou de menace et que, de plus, il n'a aucune émulation et ne s'intéresse pas à ce qu'on lui enseigne, on conçoit vite qu'il oublie les choses à mesure qu'on les lui expose et qu'il faille renoncer à lui faire effectuer aucun progrès. Plus tard, les motifs d'émulation peuvent changer, ils se compliquent de nouveaux buts que l'approche de l'âge adulte amène avec elle : l'adolescent pensera à sa future situation sociale, à l'exercice d'un métier, à des succès mondains, etc... Entre temps, il pourra prendre un goût réel à certains ordres d'études, à une science par exemple, qui deviendra pour lui une fin en soi. Plus tard, à ces facteurs, viendra s'ajouter l'habitude. Le travail qui, d'abord, n'était qu'un moyen, devient un but en lui-même, une sorte de tendance qui

demande à son tour à être satisfaite et qui est à elle seule créatrice de joie. Helvetius remarquait que souvent les jeunes gens se mettent à travailler par amour des femmes, dans l'espoir d'être admirés et aimés, puis que, dans l'âge mur, ils continuent par habitude.

L'exercice de l'activité professionnelle et de celle qui a trait aux besoins et aux tendances de l'individu se nuance, suivant qu'il est favorisé ou non, de plaisir ou de déplaisir. Il en est ainsi par exemple des appétits les plus élémentaires : un homme qui manquerait brusquement d'aliments verrait se détacher de plus en plus dans sa conscience les idées qui ont trait à la nourriture, à la recherche et à la préparation de celle-ci. Elles se poseront comme autant de problèmes qui réclament une solution de plus en plus urgente. L'exercice de toute tendance contrariée agit également ainsi, en mettant au premier plan de la vie intellectuelle toutes les représentations qui peuvent s'y rattacher et en leur donnant une note affective plus ou moins intense (1).

(1) Cet ensemble de systèmes, qui est l'homme, est en rapport avec le monde extérieur : les impressions qui lui en arrivent s'organisent en lui, se décomposent : l'engrenage intérieur les reçoit, se les assimile en les analysant d'abord, en les synthétisant ensuite, l'homme étant une sorte de machine qui dissocie les combinaisons qui se présentent à lui simultanément dans l'espace et dans le temps, et fait avec les éléments ainsi obtenus de nouvelles associations déterminées par les relations des faits entre eux et avec l'organisation acquise déjà, qu'ils viennent par assimilation contribuer à former. De plus, ces systèmes de l'homme sont composés d'éléments divers. Si les uns sont reçus de l'extérieur, les autres retournent à l'extérieur : les systèmes de sensations et d'idées conduisent aux systèmes de mouvements, et les uns et les autres sont organisés ensemble. Nous nous représentons donc l'homme comme une sorte de machine mal finie ou quelque peu détraquée qui, recevant les impressions du dehors, les dissout et les synthétise

Lorsqu'il s'agit d'activité professionnelle, le processus présente de grandes analogies avec celui d'une tendance. On sait que cet exercice tend toujours à prendre la forme de l'habitude, à devenir peu à peu machinal et il y réussit fréquemment. La rencontre d'une difficulté l'oblige à devenir conscient, donne le sentiment d'un trouble, d'une carence ou d'une inadap-tation qui aboutit à l'énoncé d'un problème, au désir d'atteindre un but, et se complique d'un sentiment de tension, de malaise ou d'irritation qui reflètera le dynamisme de cet état de pensées, l'instabilité du système logique qu'il constitue. L'exercice d'une profession peut être représenté comme l'obligation de résoudre continuellement une série de problèmes. Souvent, ces problèmes sont en petit nombre, et ils sont toujours les mêmes, aussi sera-t-il relativement facile d'arriver au stade machinal. D'autres fois, leur variété

par des combinaisons de nombreux rouages intérieurs, réagit de manière à augmenter dans une certaine mesure la systématisation du monde extérieur, en même temps que la sienne propre.

D'après tout ce que nous avons dit à propos de l'apparition des phénomènes affectifs, on voit que ces phénomènes sont le signe d'un trouble violent de l'organisme, d'un mauvais fonctionnement de la machine. Ils apparaissent lorsque la réaction systématique de l'organisme est entravée, lorsque la force nerveuse dégagée par une excitation venue du dehors ou d'un organe quelconque ne peut s'employer utilement, lorsque ni l'harmonie des tendances intérieures, ni l'harmonie des actes ne peuvent s'obtenir.

A ce titre et par des raisons analogues, tout fait de conscience est l'indice d'un trouble de l'organisme, les phénomènes affectifs sont l'indice d'un trouble plus considérable que celui qu'indiquent les autres faits de conscience. Toute passion, toute émotion, tout sentiment, etc... est donc le signe d'une imperfection de l'organisme.

Paulhan, *Les Phénomènes affectifs*, p. 160.

est énorme et il s'en présente toujours de nouveaux. Il en est ainsi pour le savant, le médecin, l'homme de lois, etc...

Lorsqu'un problème, après avoir été posé et exigé des efforts plus ou moins considérables, arrive enfin à être résolu, ce résultat s'accompagne chez le chercheur d'un sentiment de satisfaction. L'état de tension et de préoccupation qui accompagnait la recherche ou le désir d'arriver au but disparaît. Il y a une analogie entre le bien-être affectif et même physique qui accompagne la satisfaction d'une tendance avec celui que l'on ressent lorsqu'on est arrivé à la fin d'un processus inventif un peu compliqué. Il semble que le trouble qui produisait cet état d'imperfection a pris fin. Le malaise créé par la présence d'un système logique actif et instable s'apaise. L'on peut dire qu'à côté des satiétés matérielles, il existe de véritables satiétés logiques qui tiennent à un état momentané d'entière satisfaction. Mais en ce qui concerne l'invention technique, il est rare que ces états d'insatisfaction et de recherche, lorsqu'ils ne sont liés qu'à des considérations qui tiennent purement à ces techniques, soient d'une très grande intensité affective. Par exemple, il serait assez surprenant qu'un mathématicien mû par la pure curiosité présente jamais des troubles organiques graves. Il en est de même dans l'exercice de la plupart des professions. Il s'agit là d'une activité continue, de problèmes auxquels le chercheur s'adonne, mais sans qu'ils présentent un état de paroxysme qui touche aux fonctions essentielles de sa vie mentale et physique. Par exemple, la contrariété résultant du fait qu'il a commis une erreur ne produira pas chez un savant (à moins qu'il ne s'y attache d'au-

tres considérations étrangères à l'exercice proprement dit de sa profession) de ces grandes angoisses qui peuvent amener à l'aliénation mentale ou produire de graves maladies.

Lorsqu'il s'agit d'inventions morales, les phénomènes affectifs concomitants se présentent alors avec un état d'intensité et en même temps de diffusion beaucoup plus grande que dans l'autre domaine. Il arrive, comme nous l'avons remarqué, que quelquefois l'invention technique s'accompagne de manifestations affectives et physiologiques intenses, mais ce ne sont que des exceptions, des paroxysmes qui arrivent rarement. Ainsi l'explosion de joie folle qui transporta Archimède lorsque se trouvant dans son bain il inventa le fameux principe qui porte son nom. Le plus souvent, la note majeure de l'activité technique est une sérénité relative qui est d'ailleurs nécessaire pour effectuer posément des opérations délicates; dans le domaine moral au contraire, l'atmosphère habituelle est toujours portée à un haut degré d'affectivité. Toute représentation morale est génératrice d'émotions, de troubles ou d'états sentimentaux.

Les états affectifs avec leurs concomitants physiologiques, sont le critérium de l'intensité avec laquelle nous vivons en quelque sorte un jugement moral. Il n'est pas d'autre critérium qui puisse mieux déterminer les relations de ce jugement avec l'individu. D'autre part, le degré de généralité que présentera cette réaction parmi les membres d'une société, représentera la diffusion sociale de ce jugement.

Arrêtons-nous à l'examen des caractéristiques de l'émotion : Celle-ci consiste dans un trouble organique

plus ou moins violent qui survient à l'occasion de certaines perceptions ou de certaines représentations. Les premières sont liées à la perception d'objets ou au sentiment de se retrouver dans des situations qui affectent directement notre personne. Il se produit à l'occasion de ces perceptions des attractions ou des répulsions, accompagnées d'un sentiment de désir ou d'aversion (1). Ainsi par exemple, la peur, les troubles plus ou moins profonds produits par la perception d'objets rattachés à la satisfaction de tendances vitales, ainsi la vue de l'eau pour un homme mourant de soif, etc... Les secondes proviennent de représentations qui affectent plus spécialement notre personne morale, elles se produisent à l'occasion de jugements moraux, ainsi la colère, l'indignation, les remords, etc... Remarquons que les jugements, surtout moraux, parviennent souvent à réfréner par un acte de volonté, l'émotion due à la perception. Par exemple on raconte que Turenne était pris parfois de tremblements nerveux au cours de combats ; il s'astreignait alors à se porter au plus fort du danger.

Letourneau a décrit en ces termes les effets physiologiques de l'émotion :

« Le cerveau ébranlé par une vive secousse morale,

(1) Dans une certaine mesure l'émotion primaire est analogue aux perceptions qui exigent un organisme psycho-physiologique adapté à une fonction spéciale par rapport au monde extérieur, avec cette différence que les perceptions exigent un organe spécial tandis que la peur, colère, etc... ont un organisme diffus dont les éléments combinés d'une autre manière deviennent l'organisme d'une autre émotion. Il s'ensuit que l'étude des émotions du point de vue de la psychologie pure ne peut aboutir (Ribot, *Psychologie des sentiments*, VII).

ne vit plus que pour elle. Il y a concentration de l'activité nerveuse sur un point, d'où interruption plus ou moins complète des relations entre les centres nerveux et les autres organes. Les muscles volontaires oubliés par l'axe céphalo-rachidien sont débilités, quelquefois frappés d'impuissance. Les jambes fléchissent, un athlète est alors plus faible qu'un enfant. Les organes des sens spéciaux deviennent à peu près inutiles. L'oreille n'entend plus, les yeux ne voient plus, etc... On peut alors subir une blessure grave, une mutilation sans presque rien sentir.

« Les fonctions organiques n'échappent point au trouble général. Le cœur dont l'appareil nerveux est mixte, mi-partie volontaire et organique, dont les fibres musculaires sont striées, est troublé le premier. Parfois, ses battements se précipitent un instant, mais bientôt ils se ralentissent, et souvent se suspendent, d'où la pâleur de la face et parfois la syncope. La respiration partage naturellement le sort de la circulation. Les sécrétions sont troublées, le travail de la digestion s'arrête. Comme les autres muscles, les sphincters paralysés se relâchent, ils perdent même leur tonicité.

« Naturellement les fonctions intellectuelles proprement dites sont à peu près suspendues, qu'il y ait ou non syncope. Impossible de s'occuper de ce qui est étranger à l'impression morale actuelle. Mais cette période de dépression est de courte durée. Le flot de la vie momentanément suspendu ou ralenti, se précipite avec violence ; une énergique réaction se produit.

« A la concentration de l'activité nerveuse succède

une large expansion. Le système musculaire redevient actif, et quelquefois même acquiert une étonnante puissance. Les sens se réveillent, mais l'attention, toujours captive par une idée unique, ne permet pas à l'être ému de percevoir ce qui n'a point trait à l'émotion; aussi les facultés intellectuelles ne peuvent fonctionner énergiquement *que dans le sens de l'impression morale*. Pour la même raison, on est encore peu ou point sensible à la douleur sensitive.

« De faibles qu'ils étaient, les battements du cœur deviennent violents, rapides, tumultueux. Le cerveau se congestionne, la face pâlit, la respiration se fait rapide, haletante. Les sécrétions se font avec une activité anormale. Souvent les larmes coulent abondamment; souvent un flot biliaire s'épanche dans l'intestin. Tout l'appareil glandulaire gastro-intestinal est probablement affecté; car il y a souvent des vomissements, etc... Chez la nourrice, la sécrétion lactée, que l'émotion commence généralement par suspendre, ne se rétablit pas toujours.

« Parfois les reins sécrètent une énorme quantité d'urine aqueuse, incolore. Si la bile est sécrétée en trop grande abondance pour être rapidement expulsée, elle est résorbée, et il y a ictère. En général, sueur abondante. »

« ... Au bout d'un temps ordinairement assez court, l'excitation organique désordonnée, produite par l'émotion, tombe, laissant après elle la fatigue, l'affaiblissement qui succèdent toujours à une dépense exagérée » (1).

(1) Letourneau, *Physiologie des passions*.

Certains psychologues ont considéré l'émotion comme un phénomène secondaire : elle consiste dans le fait que nous prenons conscience d'un trouble profond survenu dans notre organisme (1). La psychologie classique au contraire décrivait le processus de l'émotion dans l'ordre suivant : 1° Un état intellectuel (représentation) ; 2° un état affectif et 3° des états organiques. Ribot établit une corrélation entre l'état affectif et les états organiques ; car, dit-il, si l'on supprime les phénomènes organiques que restera-t-il de l'émotion, un état intellectuel tout à fait froid (2). Mais l'essentiel est de constater l'accord de tous les psychologues sur la représentation intellectuelle initiale qui est le point de départ nécessaire de l'émotion.

Comme nous l'avons vu, cet état de conscience initial est souvent un jugement (3). En matière d'émotion morale une représentation ou un acte à lui seul ne suffisent pas, il faut que le jugement ait prise sur eux, qu'ils se soient trouvés dans un cas déjà prévu et sanctionné. Nous pouvons avoir commis un acte répréhensible sans cependant en avoir immédiatement conscience et sans que notre idée de cet acte soit précisée avant un certain temps. C'est alors seulement que se

(1) L'émotion, disent Lange et James, est la conscience des phénomènes organiques qui l'accompagnent.

(2) De même Ribot admet qu'il y a identité entre la douleur physique et la douleur morale, elles ne diffèrent l'une de l'autre, dit-il, que par leur point de départ. Dans l'une c'est une sensation ; dans l'autre, une représentation (*Psychologie des sentiments*, II).

(3) Le sentiment est pour elles (les théories intellectualistes de l'émotion) soit une forme implicite de jugement, soit une conséquence comme le plaisir ou la douleur qui suit l'approbation ou le blâme. Gaston Richard, *Manuel de Sociologie*, I, p. 34.

produiront les troubles physiologiques générateurs d'une vive émotion. Quelquefois, au contraire, la distance entre la représentation ou la suggestion extérieure et l'émotion, est très courte, mais dans ce cas, il s'agit justement de jugements qui nous ont été fortement inculqués et qui font partie de notre personnalité au point d'être générateurs de réflexes immédiats. Mais si on les examine, de plus près, on constate que ces sortes de réflexes eux-mêmes varient suivant les principes que l'on nous a inculqués. Par exemple, le fait d'être frappé est considéré comme une offense. Cependant, suivant les sociétés ou suivant les classes, le réflexe consistera soit à rendre immédiatement les coups que l'on a reçus, soit au contraire à se maîtriser, se contenir, en vue de représailles ou d'un combat ultérieur. Il peut arriver également que les membres de certains groupes considèrent la soumission comme un devoir et qu'ils se croient tenus, lorsqu'ils sont battus par des personnes qu'ils considèrent comme supérieures, de recevoir les coups avec sérénité et de chasser d'eux-mêmes tout sentiment de rancœur. Ainsi, même pour les réactions qui paraissent le plus immédiates, les jugements moraux interviennent pour en changer totalement le caractère.

Bien plus, ces jugements sociaux interviennent même lorsqu'il s'agit de phénomènes qui affectent exclusivement le fonctionnement de certains viscères qui sont d'ordinaire entièrement soustraits au contrôle de la volonté. L'exemple le plus frappant est celui qui concerne certains tabous ou certaines interdictions religieuses : ainsi, le fidèle qui aura absorbé une nourriture interdite pourra la digérer parfaitement s'il conti-

nue à l'ignorer ; s'il vient à l'apprendre au cours de la digestion, il pourra être atteint de malaises suivant l'intensité de sa croyance concernant ce point ; le malaise, dans ce cas, pourra aller depuis un simple sentiment de répugnance ou d'écoeurement ; jusqu'à être accompagné de spasmes violents et douloureux, de vomissements, etc.,.

Comme le disaient les stoïciens, ce ne sont pas les choses qui nous affectent, mais l'opinion que nous en avons. Les primitifs chez lesquels il arrive que l'on voit des individus se considérer comme perdus, attendre la mort, et mourir réellement, parce qu'ils ont enfreint un tabou important, présentent ce phénomène à son plus haut degré. En dernière analyse, c'est la représentation (et le jugement de valeur qui l'accompagne) qui compte seule et il est bien évident que c'est elle qui déclanche tous les phénomènes physiologiques **générateurs de l'émotion.**

Une action aussi intime montre à quel point notre individu est affecté par les jugements admis par la société dans laquelle il est intégré.

CHAPITRE IX

LES FACTEURS AFFECTIFS (*suite*)

L'émotion peut être quelquefois une simple prédisposition organique. — Mais cette prédisposition organique ne détermine nullement la direction dans laquelle elle s'exercera. — L'association des émotions : elles sont un tonus qui accompagne les idées plutôt que des entités distinctes : les impulsions mêmes tendent à s'agréger des jugements. — La mémoire affective porte sur le tonus qui accompagne certaines représentations plutôt que des états affectifs purs. — Le transfert ; le rôle qu'il joue dans l'invention. Il constitue un cas certain de création individuelle étendue par imitation à un groupe social.

Nous avons vu que les phénomènes de l'émotion peuvent être provoqués par certains jugements qui nous affectent vivement. Mais il arrive que cet état d'émotion qu'il faudrait alors appeler émotivité existe avant tout jugement, comme une prédisposition organique. Chacun sait que la fatigue ou une indisposition produisent immédiatement une dépression qui se reflète sur notre vie mentale, etc... Mais il est des cas plus nets qui ont été révélés par l'étude des effets de certaines sécrétions glandulaires, etc... de même on sait que certains produits injectés ou ingérés ont une

influence psychologique ; l'extrait d'agaric donne à l'homme de grandes crises de colère, certains maux d'estomac rendent jaloux, etc.

Ces états se présentent comme des tendances qui attirent à elles les jugements ou les idées qui les peuvent favoriser. Ils jouent ainsi le rôle de suscitateurs d'idées et d'associations de la première importance. Le sujet qui est sous l'influence de l'agaric par exemple cherche des motifs de se fâcher, dirige son attention vers les jugements propres à provoquer son irritation, voit naître dans sa conscience des associations appropriées. Il en sera de même de l'alcoolique suivant qu'il aura le vin tendre, gai ou furieux, etc... Mais ces impulsions ne sont que des formes vides tout comme nos tendances et elles ne sont remplies que par les jugements qui président aux actes que nous accomplissons pour satisfaire à ces tendances. Ainsi l'impulsion organique même lorsqu'elle est antérieure à nos actions et, par conséquent, peut être considérée comme leur cause, ne peut en aucune façon en expliquer la direction. Celle-ci est déterminée par nos croyances, par les jugements de valeur auxquels nous adhérons ; nos tendances prennent forme : 1° dans un corps de principes actifs et plus ou moins impératifs et 2° dans un corps de jugement de valeur classant les choses et les actes.

Cette sorte de classification à laquelle chacune de nos tendances principales donne lieu, est la cause d'une forme particulière et non moins importante de l'association des idées. On a quelquefois appelé ce genre d'association, association des émotions (1). En

(1) Fouillée dit « l'association des idées présuppose celle des

fait les émotions sont plutôt dans le cas de l'association, un tonus qui accompagne nos représentations que des entités proprement dites. Lorsqu'elles préexistent aux états intellectuels, c'est-à-dire qu'elles jouent le rôle de suscitatrices, on constate qu'elles tendent de toutes leurs forces à s'incorporer à des jugements ; on dirait qu'elles veulent rester le moins possible dans l'état de pure impulsion affective. Par exemple un homme irascible cherchera des raisons de se mettre en colère ; un homme déprimé, des raisons de s'attendrir ou de s'attrister. Autrement dit les impulsions affectives organiques tendent à s'affirmer, à s'objectiver intellectuellement.

L'état intellectuel s'accompagne d'un état affectif toutes les fois qu'il est en rapports directs avec notre personnalité, c'est-à-dire avec les conditions d'existence naturelles et sociales de l'individu. Ce tonus affectif peut être conscient dans deux cas : soit 1^{er} lorsqu'au moment de la perception, de l'enregistrement des souvenirs il constitue une notation qui fait partie des éléments enregistrés, soit 2^e lorsqu'il accompagne une idée, lorsqu'elle réapparaît à la conscience. L'importance du sentiment comme facteur caché de la reviviscence a été reconnu par Fouillée, W. James, Hoffding, etc...

Mais ici aussi il n'y a pas de règles absolues fixant la nature de l'émotion qui *doit* accompagner telle ou telle idée. Tout sera relatif dans ce cas, aux circonstances individuelles et sociales et à la nature des jugements qui en découlent (1).

émotions et sous celle des émotions, celle des impulsions... » (*Les Idées Force*).

(1) Herbart classe les émotions d'après les états intellectuels,

Pour Ribot, l'influence des états affectifs sur la reviviscence se résume dans la loi de l'intérêt : dans un événement passé tout n'est pas également intéressant ; dans sa reviviscence tous ces éléments constitutifs ne sont pas également actifs, les plus émotionnels entraînent les autres. Mais ce caractère émotionnel est justement déterminé par les jugements qui affectent l'individu.

La mémoire, de même qu'elle porte sur les représentations et les met en œuvre, porte également sur les sentiments. Et à ce propos il faut remarquer que notre mémoire ne peut pas opérer non plus sur des états affectifs purs. Il n'y a pas de mémoire d'un sentiment en quelque sorte vide de sens, mais ce qui existe effectivement c'est le souvenir du sentiment qui a accompagné une ou plusieurs perceptions ou du sentiment qu'a provoqué chez nous une circonstance que nous avons traversée. La reviviscence se produira également avec ou sans modification de l'état sentimental en même temps que celle du souvenir auquel était lié l'état affectif. Par exemple, le souvenir d'une offense renaîtra accompagné d'un sentiment de colère.

Il semble donc que considérer la mémoire affective en tant qu'accompagnés d'éléments affectifs. Il distingue le contenu (émotions qualitatives, divisées en inférieures et supérieures, religions, morales, etc...) et le cours des représentations (émotions formelles qui dépendent des formes diverses du cours des idées, des rapports qui existent entre elles, attente, espoir, anxiété, doute, ennui, réconfort...). Le mérite de cette classification, dit Ribot (*Psychologie des Sentiments*, X), est de montrer qu'il y a des manifestations affectives qui ne dépendent que des rapports, des transitions d'un état intellectuel à l'autre. La classification de Wundt part de remarques analogues.

comme une sorte de fonction spéciale est une vue qui ne correspond pas à la réalité car l'état affectif et la représentation forment un tout. On peut admettre que sous des influences diverses la note affective attachée à un souvenir s'efface ou au contraire, devienne plus vive. C'est souvent là une question qui dépend du caractère de l'individu ; par exemple Chateaubriand nous dit que le souvenir d'une offense lui était plus cuisant que l'offense elle-même. Par contre chez la grande majorité des individus, on sait que le temps fait perdre en général au souvenir, son caractère affectif.

Mais la mémoire affective présente une particularité que les psychologues appellent le transfert. Celui-ci consiste dans une extension des sentiments qui à l'origine, ont accompagné chez nous une représentation, à d'autres idées auxquels ils n'étaient pas originairement liés. Le transfert, dit J. Sully, consiste sous sa forme la plus générale, à attribuer à un objet un sentiment qu'il ne cause pas lui-même. C'est une sorte de généralisation de ce sentiment qui s'étend parfois comme une tache d'huile et fait que ce sentiment est évoqué sans l'intermédiaire des représentations auxquelles il était lié à l'origine.

Ribot a distingué principalement deux sortes de transfert :

1° Le transfert par ressemblance : lorsqu'un état intellectuel a été accompagné d'un sentiment vif, tout état semblable tend à susciter le même sentiment. C'est ce qui explique les sympathies qu'on éprouve à première vue et qu'on inscrit au compte de l'instinct. Le transfert large a été le grand agent de passage du particularisme à l'universalisme ;

2° le transfert par contiguïté, lorsque des états intellectuels ont coexisté, ont formé un complexe par contiguïté et que l'un d'eux a été accompagné d'un sentiment particulier ; l'un quelconque de ces états tend à susciter le même sentiment... Exemple, le passage de Spencer sur le cri du corbeau lié au souvenir des vacances.

Il semble donc que le transfert est en somme, un cas particulier de l'association des idées qui fait intervenir simplement un nouveau motif de ressemblance ou de contiguïté : la ressemblance ou la contiguïté d'ordre affectif.

Le transfert constitue souvent une véritable invention ; sous ses formes décrites ci-dessus il explique la naissance de nombreux jugements de valeur qui se produisent grâce à l'extension par ressemblance ou contiguïté de réactions qui, d'abord limitées à leur inventeur, sont susceptibles de se répandre ensuite dans une nombreuse société. Ainsi des jugements esthétiques : par exemple les transferts opérés par Chateaubriand dans son œuvre ont été l'une des causes de la mode du gothique au début du xix^e siècle.

On voit l'importance du transfert au point de vue de l'invention ; grâce à lui les états affectifs agissent d'une manière directe sur nos associations d'idées. L'action que détermine le transfert présente le caractère d'être au plus haut point individuelle. Grâce au transfert des rapprochements inédits se font qui sont proprement imprévisibles car ils n'ont rien à voir avec l'extension logique des concepts mis en jeu. Seule les rapproche l'impression vive d'un état sentimental chez un individu déterminé qui les a momentanément unis,

Le transfert pourra être sans lendemain, n'avoir qu'une durée brève, ou tout au moins n'affecter durablement que son auteur. Mais si celui-ci est placé en évidence de par sa situation sociale, s'il est influent et considéré par ses contemporains comme un modèle à imiter, ce transfert pourra aboutir à créer une relation stable entre idées jusque-là lointaines les unes des autres. Il en est de même si l'auteur du transfert possède des dons d'expression exceptionnels : les poètes, les écrivains et les artistes sont ainsi créateurs d'associations d'idées durables.

CHAPITRE X

Conclusion.

En résumé, chacun de nos états d'âme est composé de deux éléments que nous percevons dans une aperception unique de notre conscience : un élément intellectuel et un élément affectif. On peut y ajouter également un élément moteur quoique celui-ci soit plus spécialement du domaine de la physiologie. C'est sous cet aspect double, ou si l'on veut triple, que les représentations pénètrent dans notre vie psychique. Là, les éléments qui les constituent, agissent et réagissent les uns sur les autres, se dissocient et s'associent suivant les normes et les tendances que nous avons décrites tout au long de ce chapitre. Lorsqu'ils reparaissent à notre conscience appelés par les circonstances ils ont subi des modifications plus ou moins importantes. Ce sont ces modifications qui constituent à proprement parler des inventions.

L'invention comporte donc un mécanisme intérieur (entendu au sens large du mot, c'est-à-dire des opérations types, soumises à des lois spécifiques) et un milieu, c'est-à-dire des circonstances, permanentes ou non, avec lesquelles se trouve en rapport notre vie psychique.

Ce milieu est senti par l'homme comme comportant

une division fondamentale : le monde sacré et le monde profane. Les états sentimentaux sont en général liés aux jugements qui ont trait à nos rapports avec les choses sacrées. Lorsque nos états affectifs s'appliquent à des choses profanes, ils ne le font que lorsque celles-ci touchent directement à notre personnalité (c'est-à-dire qu'elles affectent directement nos besoins ou nos tendances qu'elles font partie du *mien* ou que nous les prenons comme symbole de choses sacrées). Mais la détermination du domaine sacré est l'objet d'un certain nombre de jugements qui disent : 1^o quelles sont les choses sacrées et 2^o établissent des rapports de valeur entre elles. En dernière analyse, c'est relativement à ces jugements que se produisent en nous les émotions et les sentiments. L'étude de l'invention pose donc ensuite le problème de l'explication de la constitution et de l'évolution de ces jugements de valeur.

De quelle manière agissent sur nous les jugements de valeur ?

Cette influence présente un double caractère : Lorsqu'un jugement est susceptible de déclencher en nous un tel tumulte si nous allons à son encontre et que nous en enfreignons les termes, il renferme aussi implicitement une règle impérative dont il est la sanction et qui sera à son tour génératrice d'émotions, mais dans le sens positif. Par exemple, la règle morale qui fait que nous avons horreur, en règle générale, d'attenter à la vie de nos semblables, présente un aspect positif qui consiste à considérer comme une œuvre méritoire de protéger la vie humaine, de se montrer secourable, charitable, etc. Ainsi, cette règle présente un sens moteur, elle tend à diriger notre activité dans

un certain sens et à favoriser la présence dans notre conscience de représentations qu'elle nous rend agréables parce que, grâce à cette règle, il s'y rattache des concomitants physiologiques et affectifs qui sont une source de joie ou de plaisir. Des répercussions de cette nature viennent s'ajouter à chaque instant à des représentations d'ordre strictement technique; par exemple, le savant qui sera parvenu à inventer un vaccin aura, outre la satisfaction technique d'avoir heureusement résolu un problème, la satisfaction morale de se dire qu'il aura soulagé et guéri un grand nombre de ses semblables.

Les associations d'idées tendront donc toujours à se faire dans le sens où elles ne contrarient pas nos croyances, et pour cette double raison qu'elles disposent d'une sorte de pouvoir d'initiative qui consiste à susciter des abstraits émotionnels qui leur correspondent; en même temps, elles procèdent, par le mécanisme des états, à la fois physiologiques et affectifs de plaisir ou de déplaisir qu'elles gouvernent, à une sorte de police de notre conscience qui fait repousser à celle-ci les représentations et les actes réprouvés. Un mouvement qui s'accompagne de douleur, qu'elle soit physique ou morale, tend à ne pas être reproduit.

Les jugements de valeur agissent sur nous par l'intermédiaire de la conscience :

On ne peut admettre que le milieu social agisse directement sur notre physiologie sans même passer par l'intermédiaire de notre personnalité consciente. Si l'émotion consciente n'est que la constatation d'un ébranlement physique, comment expliquer autrement la cause de cet ébranlement, aussitôt qu'il ne

s'agit plus de faits purement matériels, comme par exemple des frayeurs ? Dans le cas extrême que nous avons envisagé, celui d'un individu gravement affecté parce qu'il enfreint un tabou, la cause du trouble consécutif n'est certainement pas le tabou lui-même. La preuve de cela, c'est que si cette infraction est restée ignorée du sujet, celui-ci ne ressentira aucun malaise. Le point de départ de l'émotion sera donc le moment précis où le sujet a constaté le fait qu'il a commis l'infraction.

D'ailleurs, dans un domaine où les règles sont moins impératives — celui du goût — mais où les jugements sociaux tiennent une place très importante, nous constatons les mêmes phénomènes qui se traduisent simplement avec moins d'intensité. Si l'un de nous absorbe un plat fait de la chair d'un animal considéré comme répugnant, un reptile par exemple, mais que cette chair soit accommodée de telle façon qu'il soit persuadé d'avoir mangé de la viande venant d'un animal de boucherie, il ne ressentira aucune répugnance. Le dégoût ne se manifestera que s'il vient à apprendre l'origine réelle du plat qu'on lui a servi. Dans le domaine des sentiments moraux, il en est de même. Œdipe n'a ressenti de remords qu'à partir du moment où il a eu connaissance de l'inceste qu'il avait commis involontairement.

Le sentiment du remords en lui-même est la meilleure illustration de cette explication. Le remords est justement un état affectif qui se produit lorsque, en réfléchissant, nous nous rendons compte que nous avons violé la loi morale ou l'un quelconque des jugements qui y sont rattachés. L'intensité de ce remords

variera bien entendu suivant le degré de moralité, de sensibilité sociale du sujet ; il ne sera qu'un simple sentiment de regret lorsque nous avons, par exemple, manifesté un léger manque d'égard à quelqu'un, et pourra aller jusqu'au désespoir le plus violent si nous nous accusons d'avoir commis un crime. Mais ce remords naît et va en se précisant à mesure que, soit à la suite de nos propres réflexions, soit à la suite des exhortations ou des reproches de quelque autre personne, nous nous précisons l'idée de notre culpabilité. Le remords peut avoir pour cause une faute que nous avons commise sans nulle intention, par pure ignorance ou inadvertance, de même qu'il peut avoir pour cause un acte de violence commis dans un instant d'emportement. La caractéristique de la faute est, dans ce cas, qu'elle est passée momentanément inaperçue entièrement ou en grande partie ; ce n'est qu'ensuite que nous nous sommes rendus compte de sa gravité et de son étendue. Les phénomènes physiques inséparables de l'émotion sont déclenchés par le jugement moral que nous avons porté sur l'un de nos actes et attendent pour se produire que ce jugement ait été formulé.

A son tour, cet état affectif, cette émotion, sera générateur d'une nouvelle activité intellectuelle. Nous verrons se former, sous son influence, un certain nombre d'associations d'idées dont quelques-unes, marquées d'une nuance affective très sensible, pourront nous déterminer à accomplir certains actes. La littérature et l'art dramatique contiennent d'innombrables exemples de ces discussions ou de ces méditations qui se déroulent dans notre conscience à la suite d'une émotion. Si

celle-ci est un remords causé par l'idée que nous avons, par exemple, lésé l'un de nos amis, nous verrons naître les images et les représentations qui nous montrent la souffrance de celui-ci, ses sentiments à notre égard. Nous voyons aussi notre imagination, notre esprit inventif, s'ingénier à nous fournir des séries de solutions possibles, c'est-à-dire nous proposer différents moyens d'effacer ou de réparer notre faute, de nous faire pardonner, de supprimer les conséquences de l'action que nous nous reprochons (1).

Nous voyons dans ce dernier cas, un exemple de la manière dont l'activité de l'esprit est dirigée par un état affectif. Nous constatons également que cet état affectif lui-même n'est jamais quelque chose d'inexplicable, qu'il est lié à un ou plusieurs jugements que nous pouvons nous formuler d'une manière assez claire. D'autres fois, il ne s'agit pas uniquement de sentiment

(1) « Les besoins, tendances, desirs (quelque terme qu'on préfère, il n'importe), dont le faisceau constitue l'instinct de la conservation individuelle, ont été les générateurs de toutes les inventions relatives à l'alimentation, l'habitation, la fabrication des armes, instrument, machines. Le besoin d'expansion ou d'extension individuelle et sociale a suscité des inventions guerrières, commerciales, industrielles et, sous sa forme désintéressée, la création esthétique.

« Les besoins de l'homme en contact avec ses semblables ont engendré par une action instinctive ou réfléchie, les nombreuses créations sociales et pratiques qui ont régi les groupes humains.

« Le besoin de connaître et d'expliquer, bien ou mal, a créé les mythes, les religions, les exemples philosophiques, les hypothèses scientifiques.

« Chaque besoin, tendance, désir, peut donc devenir créateur, soit isolément, soit associé à d'autres et c'est dans ces éléments derniers que l'analyse doit résoudre la spontanéité créatrice. »

Ribot, *Essais sur l'imagination créatrice*, 3^e édition, p. 362.

moral, c'est-à-dire ayant trait à nos rapports avec nos semblables, mais d'autres jugements ayant trait au souci de la conservation de notre personne ; l'émotion sera alors provoquée par des jugements qui se rapportent à nos besoins, à nos désirs, à notre amour-propre, etc. Mais dans ce domaine également, on constate que nos états affectifs sont causés par des croyances déterminées.

Nous avons cité plus haut l'exemple du tabou ; la situation sera analogue dans bien d'autres cas ; ainsi, suivant l'idée que nous aurons de l'hygiène, nous considérerons telle ou telle pratique avec effroi, comme gravement nuisible à notre santé, ou, au contraire, nous la rechercherons comme une chose bienfaisante. On voit ici la part prépondérante qui revient au jugement, dans la génération de nos émotions et de nos états affectifs. Qu'il s'agisse de notre alimentation, de notre hygiène, des objets matériels que nous pouvons souhaiter posséder, des qualités qui flattent notre amour-propre, etc., il est rare que nous en ayons une idée vraiment personnelle, nous ne faisons qu'adhérer à des jugements que nous trouvons tout faits ou qui s'élaborent sous nos yeux.

D'autre part il nous semble que c'est à tort que l'on a accordé une place prépondérante à l'inconscient dans la direction des phénomènes affectifs ; ceux-ci sont déterminés par notre adhésion consciente à des jugements. L'intensité de l'émotion dépend d'abord du degré de notre croyance dans le jugement qui la provoque, sa force et sa persistance sont proportionnées à l'importance que nous accordons à ce jugement, au rang qu'il occupe dans la hiérarchie des valeurs mora-

les. Ce sont là les conditions préalables de l'émotion. Son apparition exige que nous ayons jugé qu'un fait affecte notre personnalité sous l'un de ses aspects, aussi bien notre intégrité physique que notre personnalité sociale ou morale.

La meilleure preuve que notre moi affectif est affecté surtout par notre pensée consciente, c'est que l'émotion qui est la réaction affective par excellence n'est déclanchée qu'à la suite de la *constatation* clairement perçue et nettement exprimée d'une situation donnée. En outre cette situation doit pour être créatrice d'émotion avoir été préalablement jugée anormale ou répréhensible par rapport à certains jugements de réalité ou de valeur.

Il s'ensuit de ces constatations qu'il faut rejeter toute explication de nos réactions affectives qui semblerait admettre des facteurs mystérieux, comme une sorte d'aperception obscure de la conscience sociale par l'individu. De même on ne peut vraisemblablement admettre que l'homme reçoive de son inconscient le pressentiment de ses besoins moraux, qu'ils soient personnels ou d'ordre général. Hormis pour des tendances de l'ordre physiologique comme par exemple la faim, la *direction* dans laquelle s'exercent nos tendances est déterminée par des jugements conscients et nettement formulés, par la constatation et l'analyse de situations d'où résultent et se posent des problèmes de toutes sortes. Certes une grande partie de l'élaboration des solutions est toujours inconsciente mais le fait initial, le fait de se poser une question ainsi que l'acquisition de toutes les données qui sont mises en œuvre pour nous acheminer vers sa solution, tout cela se fait en

pleine conscience. Il en est de même d'un autre facteur essentiel : l'attention, qui est un fait initial de l'invention et qui donne à un groupe d'idées une position dynamique particulière, est également un phénomène conscient.

La conclusion de l'examen des facteurs les plus généraux de l'invention, c'est-à-dire des facteurs psychologiques, est donc que la mise en train du processus inventif et précisément celle des éléments affectifs qui le déclenchent, consiste dans l'intervention de jugements pleinement conscients. De même tous les éléments discursifs de l'invention (idées, concepts, notions et jugements de tous genres) qui en constituent la matière entrent dans notre esprit d'une manière consciente, il y a peu d'exemple de notions qui aient été apprises inconsciemment. Ces constatations préliminaires, surtout si nous ajoutons que le résultat du processus inventif est finalement une proposition, au sens logique du mot, et que cette proposition est, comme nous le verrons plus loin, susceptible d'être rattachée logiquement aux prémisses d'où elle découle, doivent nous faire présumer que le processus inventif consiste en partie dans des opérations logiques. Tout au moins ces constatations nous autorisent-elles à ne pas nous hâter — comme on l'a fait souvent — de proclamer que l'invention est chose impossible à analyser. C'est déjà, nous semble-t-il, un point important que de se rendre compte que le facteur dynamique qui la conditionne (et qui conditionne à plus forte raison l'invention morale) n'est pas une force obscure et ineffable, mais qu'il part de jugements susceptibles d'être explicités. Cela nous autorise à penser que les facteurs de l'invention comme

les lois de la mécanique céleste n'entrent utilement en jeu que là où sont formés déjà et se meuvent des corps délimités astres ou atomes, nos idées et nos concepts. Ces lois ne trouvent pas leur application dans la nébuleuse indifférenciée.

QUATRIÈME PARTIE

L'INVENTION ET LA LOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES

Les facteurs logiques de l'invention. — Leur détermination. —
Les questions qui se posent à leur sujet.

Toute invention est une opération logique ou tout au moins il y a une opération logique incluse dans chaque invention. L'invention consiste en effet essentiellement, dans la combinaison d'un certain nombre d'idées ou de concepts disposés de telle façon qu'il en résulte une idée ou un concept nouveau. Il importe donc d'analyser les opérations logiques auxquelles toute invention donne lieu et d'examiner parallèlement les interprétations des divers processus entre lesquels se résout l'invention, qui ont été données par des logiciens.

On admet ordinairement que la logique s'occupe non pas de la matière mais de la forme du raisonnement dont elle constitue la science proprement dite. La plupart des logiciens font précéder la théorie du raisonnement par d'autres études qui la préparent et qui

constituent principalement la logique de l'idée ou des concepts et celle du jugement (1). A cette logique qui était surtout conçue parallèlement avec la rhétorique et la scolastique et s'appliquait surtout à la forme de la preuve, on a ajouté, plus récemment, une logique matérielle consacrée à l'induction. On a essayé même de constituer des logiques fondées sur l'observation, l'expérimentation, etc... A vrai dire, celles-ci, comme par exemple les règles de Bacon, la logique inductive de Stuart Mill sont plutôt des méthodes de recherches, des canons de l'expérimentation ou de l'observation plutôt qu'une logique proprement dite.

Nous nous efforcerons d'examiner la place qu'occupent les différentes opérations logiques dans les deux modes fondamentaux de l'invention que nous avons discernés : l'invention technique et l'invention sociale.

La logique part du point de vue que toute pensée consciente aussitôt qu'elle revêt une apparence systématique est susceptible d'être analysée en une série d'opérations logiques. C'est là une première difficulté car il est difficile de déterminer quand une pensée commence à être systématique. Souriau cite le mot d'un savant qu'il a interrogé : « Si je disais le fil de mes pensées au cours de mes recherches, on me prendrait pour un aliéné ». D'autre part, comme l'invention implique le plus souvent un choix entre plusieurs combinaisons possibles, ce choix comporte une ou plusieurs séries de jugements ou de raisonnements, quelquefois à demi-conscients seulement.

De même un certain nombre de faits qui se rappor-

(1) Voir *Grande Encyclopédie*, article : logique.

tent à l'invention, à sa diffusion notamment, se résolvent également en des opérations logiques : l'unanimité est une simultanéité logique ; la suggestion, l'imitation reviennent également à des opérations du même genre car suggérer un acte par exemple, c'est suggérer le raisonnement qui fera exécuter cet acte.

Le problème logique, dit M. Goblot, « n'est pas de déterminer comment s'opère dans un esprit le passage du principe à la conséquence, mais de déterminer en quoi consiste ce rapport du principe à la conséquence » (1). Une logique de l'invention doit s'efforcer, tout en ne perdant pas de vue ce premier problème, d'expliquer le *comment* de ce passage. Autrement dit, la logique proprement dite de l'invention doit rechercher quelles sont les raisons qui font qu'un principe étant donné, ce soit chez l'inventeur telle ou telle de ses conséquences qui sera déduite ou qui se présentera à son esprit de préférence aux autres conséquences possibles. En cela, la logique de l'invention présente un caractère dynamique qui la différencie de l'induction : les règles de l'induction montrent comment il faut orienter ses recherches en vue de la solution d'un problème ou d'une question déjà énoncés. L'étude de l'invention pose une question préliminaire, elle s'attache à décrire la genèse de la question, de l'interrogation elle-même.

Le problème logique de l'invention présentera donc les caractères suivants :

1° Il consistera dans l'étude du rôle des opérations de la logique formelle ; de la place qu'il convient de leur attribuer dans la génération de l'idée nouvelle. Il

(1) Goblot, *Traité de logique*, p. 49.

recherche si l'invention peut être entièrement expliquée par le jeu des opérations logiques. Dans le cas où la réponse serait négative, c'est-à-dire s'il nous paraît impossible d'expliquer entièrement le processus de l'invention par ces opérations, il faudra néanmoins essayer de déterminer leur rôle et la part qu'il convient de leur attribuer.

2° En nous plaçant non plus sur le terrain de la création, mais sur celui de la preuve, le problème consistera à rechercher si la logique nous offre un moyen suffisant de prouver ou de nous rendre compte de la justesse de nos idées nouvelles. Sont-elles bien adéquates à l'objet qu'elles veulent exprimer ; répondent-elles bien au but que nous poursuivons, à la question dont nous les considérons comme la réponse ?

3° Nous rechercherons si l'on peut expliquer de la même façon la genèse des questions auxquelles l'invention constitue une réponse. On sait que très fréquemment l'énoncé précis d'une question est plus important que l'invention proprement dite car elle la détermine et la conditionne.

Cette sorte d'interrogation dont l'invention constituera la réponse peut être considérée comme l'expression d'un besoin matériel, d'un besoin moral ou d'un besoin logique. — Pour nombre de problèmes, on sait que l'essentiel est d'arriver à une position précise de la question. Une fois bien connus les termes de celle-ci et leur enchaînement, il devient aisé de trouver la solution. De même l'existence de pseudo-problèmes, c'est-à-dire de questions posées d'une façon inadéquate, contribue à obscurcir certaines questions, à les rendre momentanément insolubles ; aussi, une théorie de l'in-

vention pour être complète devra, même au point de vue purement logique, s'attacher à étudier de très près la suscitation de ces sortes d'interrogations que, suivant le cas, l'on appelle des besoins ou des curiosités.

Nous rechercherons donc si la naissance de cet état d'esprit « interrogatif » qui provoque dans notre esprit une sorte d'agitation d'où résultent l'accélération des courants d'associations d'idées, l'éveil de notre attention et qui stimule les discussions internes, est un processus plus particulièrement logique.

CHAPITRE II

IDÉE ET CONCEPT

Idée et concept. — Leurs caractères respectifs. — L'invention au point de vue subjectif est celle qui modifie l'idée que nous avons d'une chose. — Au point de vue objectif l'invention est celle qui modifie l'une des acceptions ou la définition essentielle d'un concept. — Au point de vue de l'invention le concept est utilisé surtout en tant qu'idée générale, c'est-à-dire avec son acception la plus répandue. — La diffusion du concept est l'un des éléments à considérer pour déterminer son rôle dans l'invention.

Au premier rang des matériaux que met en œuvre la logique, on s'accorde ordinairement à placer l'idée. Nous ne nous attarderons pas ici à exposer toutes les définitions qui ont pu en être proposées. En général elles voient dans celle-ci l'élément constitutif de la pensée consciente, une représentation qui constitue dans notre esprit une entité formelle et logique suffisante pour la faire impliquer dans des actes réflexifs. Hume appelle impression tout fait primaire à la conscience, il appelle idée le fait secondaire.

L'idée constituant une entité formelle, elle est donc susceptible d'être définie contrairement aux impressions que nous sentons comme des choses multiples et confuses.

Mais la définition d'une idée comporte plusieurs points de vue différents : les deux principaux sont 1^o la

définition complète qui nous donnerait l'énumération de toutes les acceptions possibles du mot désignant l'idée et 2° la définition en quelque sorte subjective se rapportant à l'acception *momentanée* du mot exprimant l'idée dans notre esprit au moment où nous l'avons pensé (1). De plus, l'idée présente le caractère essentiel de se reporter à une représentation que le sujet a pensée à un moment donné. Cette représentation est avant tout une chose concrète, individuelle.

A ce caractère individuel de l'idée s'oppose le concept. Dans la logique classique on définit le concept : la représentation générale de ce qui est commun à plusieurs objets, par conséquent aussi, une idée susceptible d'entrer dans celle de plusieurs choses différentes (Kant). Par exemple, l'idée d'homme entre dans celle d'européen, d'américain, etc... Dans le concept on distingue traditionnellement, la matière ou compréhension qui est constituée par ce que ce concept contient en soi de caractères déterminés ; et ce qu'il contient sous soi c'est-à-dire les idées inférieures dans lesquelles il entre et qui forment sa circonscription ou extension. Ainsi défini, on voit que le concept se rattache à ce que Stuart Mill appelle la définition adéquate d'un mot, c'est-à-dire celle qui englobe et exprime tous les

(1) Stuart Mill admet qu'il y a trois sortes de définitions : « la seule définition adéquate d'un nom, dit-il, est celle qui exprime les faits et tous les faits impliqués dans sa signification. Mais dans l'opinion générale l'objet d'une définition n'embrasse pas tant de choses, on ne voit dans cette définition qu'un guide pour la juste application du terme (*Traité de Logique*, t. I, p. 155). Aussi ajoute-t-il (*ibid.*) à la définition adéquate deux autres genres : les définitions essentielles qui sont incomplètes et les définitions accidentelles ou descriptions.

faits impliqués dans sa signification. Ainsi le concept d'une chose renferme tout ce que l'on sait de cette chose, de la place qu'elle occupe, de ses relations, etc... Il constitue donc une sorte de système de références et de signes permanents (comme par exemple un dictionnaire ou une encyclopédie) (1). Lorsque nous voulons penser d'une façon précise ou communiquer avec nos semblables, nous ramenons ce que l'écoulement de notre pensée a de flou et d'original à la commune mesure et à la fixité du concept. Durkheim dit que nous ne comprenons qu'en pensant par concepts et que ceux-ci sont l'instrument de tout commerce intellectuel. Ce caractère impersonnel du concept est rendu plus sensible par le fait que, comme l'a remarqué Blondel, il n'arrive jamais à traduire d'une manière parfaitement intelligible nos sensations, ni notre cénesthésie (2).

De même que son caractère impersonnel l'empêche de jamais exprimer nos sensations d'une manière satisfaisante, le concept n'exprime jamais la réalité telle que nous la sentons subjectivement. Il est au point de rencontre des intelligences et représente une expression analytique et schématique des choses telles qu'elles sont conçues dans une société. Aussi cette fixité du concept a-t-elle fait l'objet de critiques (3) qui s'appliquent

(1) « Le système de concepts avec lequel nous pensons dans la vie courante, est celui qu'exprime le vocabulaire de la langue maternelle car chaque mot est un concept. » Durkheim, *Les formes élémentaires de la Vie Religieuse*.

(2) Blondel, *La conscience morbide*.

(3) « Pour la logique psychologique, dit Ribot, le concept n'est pas séparé de l'image, de même elle ne sépare pas l'abstraction de l'attention, ni la comparaison des perceptions de la mémoire », Ribot, *La logique des sentiments*.

surtout, non pas tant au concept, car on ne voit pas comment il pourrait y avoir sans lui une vie intellectuelle commune, mais plutôt à l'emploi immodéré de la logique déductive. L'école bergsonienne surtout a repris récemment ces critiques. « L'analyse conceptuelle, dit M. E. Leroy, ne vient qu'ensuite. Elle discerne au sein de la donnée première plusieurs possibilités de schématisation divergente, substitue d'abord au spectre initial une échelle schématique, à teinte plate, puis bientôt des raies noires répétées ; enfin, des concepts atomes, des termes limites catégories élémentaires, véritables facteurs premiers, au moyen desquels une espèce d'arithmétique logique, essaie de construire ou de reconstruire toutes les idées ultérieures » (1). M. E. Leroy regrette la déformation que la pensée conceptuelle fait subir au réel. La vie psychique, dit-il, n'est pas un atomisme d'éléments simples ; le point de départ est ce que Bergson appelle une continuité complexe et dont il a montré le caractère mouvant, la richesse indistincte dont l'intuition est antérieure et supérieure à tout concept (2).

En fait, nous ne savons pas si la vie psychique offre dans sa réalité intime un caractère de continuité. Dans la philosophie classique ceux qui ont abouti à cette conclusion l'ont fait en se fondant sur des spéculations de caractère métaphysique sur lesquelles nous ne nous étendrons pas et qui sont toutes plus ou moins analogues au sophisme de l'école d'Averroès (3). D'autre

(1) Edouard Leroy, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1905, p. 215.

(2) Henri Bergson, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1903.

(3) Ce sophisme qui présente de son côté une certaine analogie

part, nous n'imaginons pas de pensée sans concept, du moins pas de pensée distincte consciente et exprimable.

On a fait remarquer que chez les enfants, ainsi que chez les primitifs, l'expression s'accompagne de peu de mots et que la mimique y joue un très grand rôle. Les paroles chez eux ont tendance à ne pas être conçues comme distinctes mais à se grouper en phrases dont ils ne saisissent pas très bien la division en mots (On remarque cette même confusion dans les écrits émanant de personnes illettrées). Mais cela signifie que la pensée existe chez eux surtout à l'état d'expression des émotions ou des tendances motrices. On constate la même chose lorsqu'on demande à des enfants ou à des personnes très peu instruites de définir un objet et à plus forte raison un acte. Ils répondent régulièrement, en annonçant leur définition sous la forme motrice : un porte-plume est « une chose pour écrire », une promenade, « c'est quand on marche pour son plaisir »...

Mais sitôt que la vie intellectuelle se précise, elle est liée de plus en plus à l'usage du concept. Bien plus, il se produit un rapport intime, une sorte de compénétration de la pensée individuelle et du concept. L'idée, et souvent même la sensation ou le sentiment d'ordre cénesthésique, tendent à perdre leur caractère singulier et originairement ineffable et à se couler dans les moules que leur offre le concept. De point de repère

avec celui de « l'Achille au pied léger » s'énonce en résumé, ainsi : « ou bien la matière est divisible ; — or les mathématiques exigent dans ce cas qu'elle le soit à l'infini, ce qui est absurde en fait ; — ergo la matière n'est pas divisible du tout. »

laborieusement enseigné au début, le concept devient un élément constituant, la matière par excellence de notre vie psychique. Celle-ci dans sa partie consciente tout au moins prend de plus en plus le caractère atomique, les concepts agissent les uns sur les autres, ils se réfractent en quelque sorte dans notre inconscient, ils se modifient, se groupent ou se divisent sous l'influence de leur action mutuelle.

Quant à l'inconscient, nous ignorons quels sont ses véritables caractères ; peut-être la vie inconsciente, si elle est un continu, doit-elle être conçue par analogie avec les mouvements atomiques que la physique nous révèle (par exemple le mouvement brownien ou celui qu'a tout d'abord postulé la théorie cinétique des gaz). Les représentations y persistent et y mènent une vie propre dont nous ne voyons que les résultats. Mais cela n'exclut pas un morcellement qui semble, au contraire, être la condition de la plasticité de la pensée.

Ayant ainsi examiné la notion d'idée et celle de concept, nous sommes amenés à définir de nouveau par rapport à elles la notion d'invention. L'invention conçue subjectivement est celle qui affecte l'idée, le fait que celle-ci se présente à notre conscience avec des caractères différents de ceux qu'elle offrait habituellement. Au point de vue objectif, extérieur en quelque sorte au sujet pensant, l'invention est telle lorsqu'elle *modifie le concept* lui-même, c'est-à-dire en change l'acception essentielle ou l'une de ces acceptions. Ainsi, dans ce cas, l'invention est appelée à avoir des répercussions sociales car elle veut modifier l'un des éléments de la permanence sociale, la modification d'un concept déterminé devant entraîner souvent par voie

de conséquence ou de réajustement celle d'un grand nombre d'autres.

Cela explique que dans une société les chances d'invention proprement dite croissent avec le nombre des individus qui savent l'extension totale d'un grand nombre de concepts ce que Stuart Mill appelle leur « définition adéquate » celle qui contient tous les faits impliqués dans leur signification. Chez ces individus, toutes les nouveautés subjectives relativement aux idées des choses qu'ils connaissent seront en même temps des modifications objectives, des inventions.

Ainsi au point de vue dynamique qui est celui de l'invention, il est un élément très important à considérer à propos du concept. A côté de l'extension logique de celui-ci, il y a lieu d'envisager ce que l'on pourrait appeler son extension dynamique, sa distribution humaine, le fait qu'il affecte un nombre plus ou moins élevé de consciences individuelles. La diffusion du concept nous indiquera s'il est connu dans son entière signification par un grand nombre d'hommes. Un autre fait à considérer sera de savoir si parmi toutes les acceptions incluses en puissance dans un concept, il en est certaines, quelquefois une seule qui se présentent à l'esprit de ces hommes de préférence aux autres. Autrement dit, si les représentations que tous ces hommes ont de ce concept — et qui bien entendu ne coïncide jamais parfaitement — ont le caractère commun de se présenter sous une même face.

Un autre élément important est le fait de savoir si à un moment donné le concept ou plutôt ses acceptions tendent à se déformer c'est-à-dire, que chaque fois qu'il apparaît à nouveau à la conscience de ces hom-

mes il présente une légère déformation se produisant dans un certain sens. Ces déformations parallèles et répétées constituent alors une véritable tendance sociale, un courant de pensée.

Car la fixité du concept bien qu'elle soit très grande n'est cependant jamais absolue, les modifications, les interprétations s'additionnent et finissent par affecter l'ensemble, la permanence même du concept.

Cette diffusion du concept sur laquelle nous reviendrons plus loin, offre à *a priori* des conséquences contradictoires : d'une part elle augmente sa permanence, sa stabilité ; il semble qu'il soit plus difficile de provoquer des variations ; d'autre part étant pensé par un très grand nombre d'hommes, il semble que les chances pour lui d'être critiqué, de participer à des associations « déformantes » soient accrues.

De grandes discussions se sont livrées dans ce dernier quart de siècle autour de la question de l'origine du concept. Durkheim a soutenu que le concept différerait radicalement de l'idée générale. Pour lui, le concept est chose sociale par excellence : « si l'on ne voit dans le concept qu'une idée générale, le problème est insoluble car l'individu peut généraliser par ses propres moyens, or les idées particulières n'ont rien de logique ; pourquoi en serait-il autrement des idées générales qui n'en diffèrent que par l'extension ? » Ainsi pour Durkheim, le concept s'oppose : 1° aux représentations sensibles : « Elles sont, comme dit Platon, un flux perpétuel chacune d'elle est fonction de l'instant précis où elle apparaît », 2° aux idées particulières et de même, aux idées générales, car dit-il : « le général n'existe que dans le particulier ; c'est le

particulier simplifié et appauvri. Il ne saurait avoir plus de vertus ou de propriétés » (1).

Il semble d'après ces définitions que Durkheim ait pris l'idée générale dans le sens de ce que Stuart Mill appelle les *definitions essentielles*, c'est-à-dire celles qui s'attachent à ne prendre en considération dans un objet qu'un seul de ses caractères que nous considérons (ici apparaît le caractère subjectif de ce genre de définition) comme le plus important ou le plus caractéristique. Cette définition essentielle est par conséquent sujette à varier suivant le caractère promu au premier rang. Mais il ne s'ensuit pas que l'idée générale, comme l'a soutenu Durkheim, n'ait rien de logique. Déjà Stuart Mill a démontré que le plus souvent, nous inférons dans nos raisonnements du particulier au particulier. Dans le point de vue qui nous préoccupe, celui de l'activité du concept, de sa fécondité, de la vie qu'il est appelé à mener dans le monde des représentations, il est incontestable qu'il agit surtout par celui ou ceux de ces caractères que nous considérons comme les plus importants.

Il s'ensuivrait donc qu'au point de vue dynamique, en ce qui concerne ce que l'on pourrait appeler la *logique inventive* par opposition à la logique démonstrative, le concept se comporte surtout en idée générale. D'ailleurs Durkheim tout en repoussant l'assimilation entre le concept et l'idée générale comme il l'a fait surtout dans sa critique de la théorie de M. Lévy-Bruhl (2) a

(1) Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*.

(2) Si la théorie a été quelquefois soutenue, c'est qu'on a défini le concept par des caractères qui ne lui sont pas essentiels. On l'a

très bien vu que dans la vie le concept ne se présente jamais avec son extension intégrale : « mais la plupart des concepts actuels ont la même indétermination, nous ne nous astreignons à les délinier que dans les discussions entre savants ».

Mais, en dehors de ces caractères que présente le concept lorsqu'il intervient comme une entité agissante dans notre pensée, Durkheim le considère comme ayant une existence objective. Le concept, dit-il, est « en dehors du temps et du devenir, il ne se meut pas de lui-même et résiste au changement. C'est une manière de penser qui à chaque moment du temps est fixée et cristallisée ».

Que sera donc pour lui le concept ? : « Le système de concept avec lequel nous pensons dans la vie courante est celui qu'exprime le vocabulaire de la langue maternelle car chaque mot est un concept. Or la langue est fixée, elle ne change que très lentement, et par conséquent, il en est de même de l'organisation conceptuelle qu'elle exprime ». Le concept est donc pour Durkheim en quelque sorte encyclopédique. Son caractère principal est de contenir et de représenter, d'une manière précise, la compréhension maximum à laquelle une société est parvenue quant à une chose définie par un mot. « Il n'y a guère de mots dont l'acception ne dépasse plus ou moins largement les limites de notre expérience personnelle ... et il ajoute : de plus il est universel ou universalisable, il n'est pas *mon* concept, il est une représentation essentiellement impersonnelle

identifié avec l'idée générale, et avec une idée générale nettement déterminée et circonscrite. Durkheim, *ibid.*

dans laquelle les intelligences communient ». Nous retrouvons donc, dans la théorie du concept de Durkheim, l'opposition scolastique des « generalia » et des « universalia » qui a été reprise également par Benedetto Croce (1).

Mais, malgré que les concepts se présentent surtout ainsi que l'a justement remarqué Durkheim, comme des acquisitions permanentes, il ne s'ensuit pas généralement qu'ils soient immuables. Il y a lieu de faire ici une distinction : On ne peut pas dire d'une manière absolue que le concept varie. Mais plutôt qu'il vient s'ajouter à la liste de ses acceptions des acceptions nouvelles. Prenons par exemple, le mot *navire*, à mesure que de nouvelles inventions auront été faites l'acception de ce mot ira en englobant de nouveaux types de bâtiment. Ce sera d'abord le petit voilier d'Ulysse, la galère, la caravelle, le galion, le trois mâts, le steamer à roue, le paquebot, etc. Mais ce qui est plus important c'est qu'à côté de ces extensions, qui sont des acceptions accumulées du concept, et qui en logique formelle se présentent toute sur le même plan, l'acception essentielle, elle, se modifie nettement. Suivant les époques, la majorité des gens, en pensant le mot navire verront l'un ou l'autre des types énumérés. Car il est pour chaque concept des acceptions périmées, des acceptions discutées, des acceptions combattues et d'autres momentanément triomphantes.

Ainsi l'on peut dire qu'en général l'ensemble des concepts évolue non par transformation mais par accumulation. Par contre ce que l'on pourrait appeler son

(1) Benedetto Croce, *Esthétique*.

contenu actif varie sous l'influence des inventions, des comportements nouveaux. Ce contenu actif est constitué essentiellement : 1° par la définition essentielle la plus fréquente du concept qui est par conséquent la forme sous laquelle il sera évoqué dans la conscience des individus si tôt que prononcé, lu ou pensé, 2° par les abstraits émotionnels (1) rattachés aux différentes acceptions de ce concept. Car, il ne faut pas oublier que la compréhension d'un concept est constituée en partie par un ensemble de jugements et surtout de jugements affectifs (2).

(1) Sur les abstraits émotionnels, voir plus haut, p. 167.

(2) Ribot dit (en passant, il est vrai) « le concept n'est qu'un résultat du jugement ». *Logique des sentiments*, p. 31.

CHAPITRE III

LE JUGEMENT

La première forme de la pensée consciente est l'association des idées. Mais nous avons vu (1) que celle-ci est une série ouverte et indéfinie qui ne s'arrête que par épuisement ou parce que le cours de la pensée change, malgré qu'en pratique les associations s'agrègent autour d'une tendance, d'une manière généralement assez systématique. Mais dans cette matière que nous fournit l'association, nous nous efforçons de faire un premier classement, de discerner les groupes qui en sont les éléments constitutants. A l'association ouverte, nous essayons de substituer un groupe de relations irréductibles que nous posons comme autant d'objets de croyance.

Le jugement vient remplir cette fonction. Il décompose la série en rapports irréductibles, ou plutôt que nous considérons comme tels. La compréhension d'un concept que nous pensons globalement, se divise lorsque nous faisons effort pour la penser avec attention, en un groupe de jugements. L'association n'est qu'une tendance à passer d'une représentation à l'autre suivant la loi de l'habitude ou selon des rapports logiques qui

(1) Voir *infra*, p. 478.

ne sont pas perçus. Le jugement au contraire, est un arrêt : il fixe et isole les représentations qui lui sont nécessaires.

La logique classique partait du point de vue que la pensée logique a surtout pour caractéristique de réunir les idées : le jugement est pour elle l'opération fondamentale parce qu'il réduit à l'unité une dualité originelle. On tend actuellement à admettre la croyance opposée : le propre de la pensée logique et scientifique est au contraire de diviser, de multiplier les concepts, de transformer le flou de la pensée à demi consciente et de l'acheminer vers la précision que comporte une sorte d'atomisme psychologique. Pour réduire au minimum la variété des rapports qui existent entre les phénomènes, les logiciens ont toujours fait effort pour trouver une seule copule qui soit suffisamment intelligible. Longtemps (au Moyen Age surtout) on estimait que la copule *est* remplissait suffisamment ce rôle, aujourd'hui on distingue le *est* = implique, le *est* = est, le *est* par définition et le *est* est égal. Et l'on ajoute à ces considérations la conclusion de la critique de Hamilton : celui-ci estimait que le jugement ne donne qu'une idée très insuffisante de la chose et qu'il y a lieu presque toujours de le préciser par la quantification du prédicat.

Nous ne nous attarderons pas à exposer ici la théorie complète du jugement, telle qu'elle a été faite par la logique classique. Elle comporte une multitude de subdivisions quelquefois arbitraires. Un point qu'il importe de remarquer, c'est que le jugement a été surtout étudié, ces dernières années, en partant du point de vue psychologique plutôt que purement logique. On est parti de l'idée que nous agissons très souvent — et

encore plus fréquemment les hommes qui ne sont pas accoutumés à penser analytiquement les choses — sans que des jugements définis aient été énoncés dans notre conscience. « Le jugement, dit B. Croce, est postérieur par rapport à l'acte pratique » (1). Nos jugements sont d'essence biologique ; ils expriment tout d'abord les divers comportements d'un être vivant réagissant à des stimulus différents. C'est dans ces comportements conditionnés par la structure de notre organisme, qu'il faut voir le début de l'invention technique. Car toute action est l'équivalent actif d'un jugement.

Les attirances ou les répulsions élémentaires qui constituent le fondement de la vie animale peuvent (aussitôt que l'on admet qu'une connaissance quelconque les accompagne) être considérées comme des jugements véritables. Il existe donc antérieurement au jugement proprement logique, c'est-à-dire à celui qui met en œuvre des concepts dont le sens a été dûment précisé, un jugement de caractère moteur. Par opposition au jugement de réalité, et antérieurement à lui, il existe une forme de jugement que l'on pourrait appeler *jugement actif* qui est énoncé ou senti sous la forme motrice. Cette forme est en quelque sorte anthropocentrique, elle montre que le sujet n'est pas encore formé à la mentalité objective qui consiste avant tout à s'abstraire et qu'il se pense comme mêlé et participant à toutes choses. Nous avons vu plus haut le caractère qu'offrent régulièrement les définitions populaires ou enfantines. Elles sont le type du jugement actif (2).

(1) Benedetto Croce, *Philosophie de la Pratique*.

(2) D'ailleurs on a défini le jugement tantôt comme une analyse,

D'ailleurs il en est de même, en ce qui concerne les jugements de valeur. Mais dans ce cas, l'élément moteur, attrait ou répulsion, présente un caractère encore plus marqué. Mais l'affirmation ou la négation sont alors choses purement psychologiques, on ne peut postuler qu'elles préexistent en quelque sorte dans les choses comme dans le cas d'un tropisme par exemple. Cette modification du réel vient alors, comme dit Jérusalem, de ce que tout jugement est non seulement une représentation mais un acte de volonté. Il contient toujours un élément affectif.

Le problème de l'invention morale est justement celui de la genèse de ces affirmations ou de ces négations qui ne sont pas impliquées par les faits mais qui leur sont surajoutés et qui se rapportent en général, à une manière d'agir, susceptible d'être confirmée, approuvée, discutée ou interdite. Pour Ribot, le jugement est l'élément primitif de la logique psychologique, mais il importe de s'expliquer autant que possible, la manière dont ces jugements, quelquefois contradictoires, quelquefois au contraire unanimes, se sont formés et ont évolué. Le jugement de valeur n'est pas, en effet, un simple rapport entre deux termes connus, il s'y mêle un élément nouveau qui a été un moment donné, inventé.

tantôt comme une synthèse. Pour Höffding le jugement est une analyse à laquelle on remédie par une synthèse de manière à être à la fois conscient du tout et des parties.

CHAPITRE IV

IDENTITÉ ET ANALOGIE

Identité et analogie. — Le rôle du jugement d'analogie dans l'invention. — Différentes sortes d'analogie. — L'invention consiste essentiellement dans la détermination d'analogies nouvelles et dans l'énoncé de jugements fondés sur des analogies.

En tête de la logique, on s'accorde à placer le principe d'identité. Il s'énonce sous sa forme schématique : A est A. Mais malgré son importance, ce principe est de peu d'utilité dans la pensée pratique. Il amène en effet, à considérer que toutes choses sont absolument singulières ainsi que le disait Leibniz. Mais penser, c'est relier les choses ; et nous avons vu que le rôle du jugement est justement de procéder à cette liaison. Mais il est impossible de considérer que la copule du jugement constitue une réduction à l'identité, le jugement n'affirme jamais une identité absolue de ses deux termes. Par contre, il affirme une identité partielle : un ou plusieurs caractères de l'un des termes sont contenus dans le second : le sel est un composé sodique, l'encre est noire, etc... A côté de cette identité partielle affirmée de deux concepts, il en est d'autres qui sont encore moins nettes. Mais toutes ont le caractère commun d'être des analogies, c'est-à-dire des systèmes de rapports fondés sur des ressemblances ou des identités partielles et présentant une rigueur plus ou moins grande. De même ces analogies présentent un caractère

plus ou moins grand de subjectivité ; car de toute façon une ressemblance n'existe que si elle est perçue, et deux représentations peuvent être semblables comme les choses qu'elles expriment sans que nous le sachions. Le rôle de l'invention consiste très fréquemment à apercevoir des analogies ignorées entre des idées connues de tout le monde.

Ainsi l'analogie constitue l'application pratique, dynamique du principe d'identité. Elle est d'un usage bien plus fréquent que celui-ci surtout dans le domaine de l'invention. Car le principe d'identité a plutôt une valeur idéale ; aussitôt que nous nous écartons des mathématiques la détermination d'un terme par son correspondant devient aléatoire. Spencer a pu soutenir que l'unique raisonnement qui existe, inductif, aussi bien que déductif est toujours un jugement par analogie (1). De même Stuart Mill dit : « L'usage est d'étendre le nom de preuve analogique aux arguments tirés de toute espèce de ressemblance pourvu qu'ils ne constituent pas une induction incomplète. Le raisonnement analogique peut en ce sens se réduire à la formule suivante : deux choses se ressemblent sous un ou plusieurs points de vue ; une proposition donnée est vraie de l'un, donc elle est vraie de l'autre » (2). Il ajoute que dans ce cas, nous n'avons aucun moyen de

(1) Le duc de Wellington, dit-il, est avec la mort dans une certaine relation ; d'autres hommes ont une relation analogue. Mais en réalité le duc de Wellington meurt de *sa* mort et chaque homme de la sienne. C'est donc une simple analogie — H. Spencer. *Principes de Psychologie*.

(2) Stuart Mill, *Système de logique*, t. II, p. 84. Traduction, Paris, 1889.

distinguer l'analogie de l'induction car cette formule peut être celle de tout raisonnement fondé sur l'expérience. « Dans l'induction la plus rigoureuse aussi bien que dans la plus faible analogie, nous concluons de ce que A ressemble à B dans une ou plusieurs de ses propriétés, qu'il lui ressemble aussi dans une autre propriété donnée ».

On considère ordinairement que l'induction complète comporte une comparaison régulière constatant une liaison invariable entre la propriété ou les propriétés communes et la propriété donnée, tandis que dans ce qu'on appelle un raisonnement analogique cette liaison n'a pas été démontrée. On conclut alors en se fondant sur des vraisemblances ou des probabilités.

Il est plusieurs sortes d'analogies : certaines sont constatées en quelque sorte immédiatement grâce au simple exercice de nos sens. Il en est ainsi des analogies de couleur, de consistance, d'odeur, de goût, etc... La nature même fait usage de l'analogie dans la création de certaines espèces douées de mimétisme, par exemple ces insectes dont la forme et la couleur rappellent celles des brindilles de bois ou des feuilles parmi lesquels ils vivent. Ce mimétisme est encore plus développé chez d'autres espèces, par exemple, le caméléon. A un degré supérieur on constate que quelquefois les animaux semblent capables d'une sorte de jugement d'analogie qui est impliqué dans certains de leurs actes. Ainsi ces oiseaux du Mexique qui se sont mis à employer des crins de cheval dans la construction de leurs nids. La mémoire contribue à raffermir, à rendre permanentes ces perceptions de choses analogues et les jugements qui les expriment, et c'est là la

source des premières inductions. On a constaté par exemple, qu'un animal qui s'est brûlé en avalant un aliment qui fume, se tient désormais en garde contre tout ce qui émet de la fumée. On a même pu dire que chez l'homme comme chez l'animal, « une même règle organique ramène les analogies à des identités. Un chien battu par un homme vêtu d'une blouse blanche, aboiera contre toutes les personnes vêtues de blanc » (1).

L'analogie sous sa forme la plus élémentaire est donc organique et motrice. La nature même nous en offre des exemples fréquents au point de vue de l'analogie des formes et de celles des organes chez les espèces différentes (homologie). Au point de vue moteur, on a pu déceler la présence et le fonctionnement du réflexe conditionnel chez les espèces dont le système nerveux est peu développé. Or celui-ci suppose une prédétermination des analogies et en même temps une sorte d'induction. L'organisme animal placé dans certaines conditions, les reconnaît comme analogues et réagit de la même manière. On pourrait même dire que la nature nous montre l'exemple de la permanence dans une espèce animale déterminée des jugements d'analogie. On sait que les expériences de Pawlow, notamment sur les souris, ont démontré que certains réflexes conditionnels semblent se transmettre par hérédité (2).

On voit donc que bien avant d'arriver à la vie con-

(1) A. Ouy, *Revue Internationale de Sociologie*, 1926, p. 125.

(2) Pawlow a montré que lorsqu'on accoutume des souris à aller chercher leur nourriture au moment où l'on fait retentir une sonnerie, les filles de ces souris séparées de leur mère, dès leur naissance et mises plus tard subitement en présence du même fait, se comportent comme leurs mères.

sciente, les organismes vivants sont doués d'une façon plus ou moins précise et perfectionnée de la faculté de percevoir certaines identités, certaines analogies, de procéder à certaines généralisations et à certaines inductions.

Au-dessus de ces formes organiques que nous venons de décrire, se placent les formes conscientes, puis raisonnées de l'analogie. Dans ce cas, celle-ci cesse d'être une simple perception déterminée par l'usage de nos sens et fondée sur la similitude de sensations. L'analogie dans ce cas est proprement inventée ; elle n'est pas donnée à nos sens, sa détermination présuppose un jugement. Des jugements de ce genre, établissant des analogies sont au premier chef des associations d'idées soumises aux deux formes essentielles de celle-ci : la ressemblance et la contiguïté. Mais à la ressemblance proprement dite s'ajoute la similitude de l'usage, la ressemblance fonctionnelle qui joue un rôle de la plus grande importance au point de vue actif de l'invention.

L'enfant est sensible de très bonne heure à des jugements de ce genre, il passe de l'imagination passive à l'imagination créatrice à laquelle il s'adonne avec passion ; il tend à animer toute chose (l'attitude des enfants envers les poupées par exemple). Il ne semble pas pourtant que cet animisme de l'enfant implique de sa part une croyance entière, ni une réduction à l'identité. « Mais le bâton qu'il chevauche, dit Ribot, est-il identifié totalement à un cheval ? Il semble qu'il faut admettre plutôt une alternance, une intermittence entre l'affirmation et la négation » (1). Peut-être cette

(1) Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, chap. II.

forme oscillante du jugement d'identité est-elle une des formes les plus primitives de l'analogie : L'enfant commence par affirmer l'identité de la chose et de l'objet représenté, par exemple celle de la poupée avec un enfant vivant, puis il nie cette identité, et ainsi de suite plusieurs fois. Il en résulte un comportement particulier, une demi-croyance propre à l'analogie. De même en matière de sensation, des ébranlements répétés produisent quelquefois une sensation permanente et *sui generis*. Pour les enfants le jeu sert à expérimenter mais surtout à créer. Il est pour eux souvent un exercice d'interprétation.

L'invention consiste essentiellement dans la détermination ou la création d'analogies nouvelles. Ces analogies sont appelées à une fortune plus ou moins grande, elles peuvent être étendues indéfiniment ou au contraire rester limitées. Les formes les plus fécondes de l'invention sont celles qui établissent des analogies entre des choses qui étaient considérées jusque-là comme séparées ou comme radicalement différentes. L'analogie permet de constituer des schèmes en abstrayant un caractère que l'on considère comme sous-jacent à des choses extrêmement différentes, et de constituer grâce à ce caractère une classification. Comme nous le verrons à propos du raisonnement, toute classification suppose un rapport de contenance, une sorte de participation fondée sur des similitudes. Ainsi par exemple, les lois de la nomenclature chimique depuis Lavoisier, ou la classification botanique de Linné. De même en matière de relations sociales les jugements fondamentaux par lesquels les hommes se

pensent et se situent sont fondés sur des analogies qu'ils ont préalablement déterminées. Des primitifs pourront se penser comme consubstantiels ou analogues à des espèces végétales ou animales qui sont le totem de leur groupe. Par contre, ils se penseront comme d'essence différente de celle des hommes étrangers à leur tribu. A des époques plus proches de nous, la conduite des hommes entre eux impliquait une croyance de cette sorte (quoique moins rigoureuse) suivant qu'ils étaient par exemple ingénus ou esclaves, grecs ou barbares, etc... Dans ce domaine le progrès moral a consisté précisément à étendre l'analogie fondée sur la similitude des caractères humains, et à éliminer progressivement le symbolisme.

Ainsi le jugement nous paraît être dans la plupart des cas un fait psychologique secondaire qui est précédé par la perception (immédiate ou imaginée) d'une analogie. A l'origine de la plus grande partie des jugements dont l'ensemble forme les groupes de concepts qui constituent notre connaissance, et des règles qui constituent notre moralité, il y a donc l'affirmation, la détermination de certaines analogies. On pourrait dire que l'une des caractéristiques mentales d'une société est la manière dont elle conçoit et se représente les principales analogies, les parentés entre les êtres et les choses.

C'est en se basant sur ces analogies que dans chaque société sont établies les classifications fondamentales qui gouvernent les compréhensions que les hommes de ces sociétés se sont faites de l'univers, et par conséquent gouvernent en même temps les évocations et les associations d'idées qui se présentent à l'esprit de ces hommes. « A la base des imaginations les plus

bizarres des peuples primitifs sur l'inter-réaction des êtres, des phénomènes et des événements, on trouve des analogies, des analogies puériles auxquelles un civilisé ne songerait pas à s'arrêter mais qui pour le primitif ont leur importance et auxquelles il s'attache. L'analogie fonctionne chez lui comme chez nous, seulement, elle porte sur d'autres points et les conséquences qu'il en déduit sont différentes (1) ».

Ces systèmes d'analogie et de jugements qui leur sont corrélatifs une fois établis interviennent dans toute notre vie psychique. En effet, aussitôt qu'elles s'aventurent au delà des perceptions immédiates de nos sens, les associations d'idées par ressemblance ou par contiguïté sont déterminées par ces jugements : nous associerons par contiguïté les choses que nous considérons *a priori* comme proches et suivant la conception que nous aurons des formes de la proximité. De même nous associerons par ressemblance les idées que nous nous représentons comme analogues. Ainsi, une classification une fois adoptée, commande en grande partie les associations d'idées de tous les individus d'un même groupe social. L'invention consiste donc dans ce cas, soit dans la détermination d'analogies nouvelles : « le génie, disait Ampère, c'est la faculté d'apercevoir les rapports », soit dans la création d'un nouveau jugement qui aboutira à rejeter une analogie jusque-là admise.

(1) L. Weber, *Le rythme du Progrès*, p. 185.

CHAPITRE V

LE RAISONNEMENT

Le raisonnement. — **Le syllogisme.** — Il consiste surtout dans l'emploi des idées générales. — L'invention est-elle œuvre de raisonnement ? — Questions que soulève l'emploi du syllogisme dans l'invention. — 1^o Les corrélations logiques préalables; valeur et extension des principes. — 2^o Le choix du moyen terme; le rôle qu'y jouent les suggestions; raisons de certaines simultanités; difficultés en ce qui concerne l'invention morale.

Aussitôt que l'homme dépasse la sphère immédiate des sensations internes et externes et qu'il s'aventure au delà de ce qui est donné par l'expérience directe ou par ses souvenirs, pour expliquer, conjecturer ou prévoir, il n'y a que deux procédés : raisonner, imaginer. A l'origine, dit Ribot (1), les deux opérations se confondent, comme on l'observe chez les enfants et chez les peuples sans culture intellectuelle.

Le raisonnement est l'instrument habituel de la réflexion. Il consiste essentiellement à déduire certaines conséquences de principes préalablement admis. « Toute recherche mentale, dit Souriau, peut se formuler ainsi : engager son esprit dans une série d'idées

(1) Ribot, *Logique des sentiments*, p. VIII.

telles que la dernière idée soit conforme à des conditions données (1) ».

Le type du raisonnement est le syllogisme. Aristote le définit : un ensemble de trois propositions tel que les deux premières étant admises, il y a nécessité d'admettre la troisième. Il a pour but, deux propositions étant données qui contiennent un terme commun, d'en tirer une troisième proposition qui en soit la conséquence nécessaire par l'élimination du terme commun et le rapprochement des deux autres termes. Comme on sait, les deux premières propositions s'appellent prémisses, la troisième conclusion et le terme commun moyen terme.

En général dans la vie courante, où l'on fait un très vaste et très fréquent usage du raisonnement, on ne prend nullement garde à déterminer laquelle de ses formes on emploie, à voir s'ils sont des applications correctes de la théorie du syllogisme ; il semble que tout cela soit instinctif. Meyerson fait remarquer que nous ne nous apercevons de la forme du raisonnement que là où leur contenu nous choque. Et, il faut remarquer d'ores et déjà que ce sentiment de malaise que produisent en nous des raisonnements défectueux, tient à ce que leur conclusion est en contradiction avec les jugements auxquels nous croyons, qu'elle choque notre bon sens (2). Aussi, l'importance du syllogisme au point de vue de l'invention, est surtout qu'il permet d'unir des jugements déjà admis et cela d'une façon consciente dans le but d'arriver à énoncer un troisième jugement.

(1) Souriau, *Théorie de l'Invention*, p. 15.

(2) Voir *infra*, p. 308 et s.

Le syllogisme, comme l'a vu Stuart Mill, consiste essentiellement dans l'emploi des propositions générales dans le raisonnement. C'est là son grand rôle social : Il permet aux individus d'utiliser les principes qu'on leur a enseignés ; de cette manière, ils ont présentes à l'esprit les conclusions générales de l'expérience tout entière de la société à laquelle ils appartiennent. Ils peuvent ainsi résoudre un grand nombre de cas qu'ils n'avaient pas prévu et auxquels leur expérience personnelle ne les avait pas préparés (1). Mais cette application du syllogisme, tout au moins lorsqu'elle est correcte, ne permet pas d'invention véritable c'est-à-dire de nouveauté objective car la conclusion se rattache étroitement aux acceptions connues des prémisses. C'est à cette observation que se ramène la plupart des critiques du syllogisme. Certains, dans leur sévérité, l'ont qualifié de simple tautologie. Mais il n'en reste pas moins que son utilité est très grande surtout en tant que moyen de contrôle des hypothèses et des arguments qui surgissent dans notre esprit. Grâce au syllogisme, on peut se permettre d'établir une fois pour toutes, les inductions : « un seul appel à l'expérience peut suffire et le résultat peut être enregistré sous la forme d'une proposition générale » (les particularités de l'expérience étant oubliées) (2).

(1) Mais d'autres esprits ou les mêmes à qui manquerait ce précieux avantage de l'expérience personnelle, se trouvent sans l'aide de propositions générales, tout à fait désarmés devant un cas qui présente la moindre complexité : et sans ce secours, beaucoup de personnes n'iraient guère au delà des simples inférences dont sont capables les plus intelligents des animaux (J. Stuart Mill, *Logique*, t. I, p. 223).

(2) Stuart Mill, *op. cit.*, p. 224.

Ainsi, l'usage essentiel du syllogisme consiste dans l'emploi des idées générales, dans la possibilité de réagir d'une façon consciente à des situations données aussitôt que l'on a décomposé un fait particulier en un certain nombre de propositions générales. Mais au point de vue de l'invention, son rôle reste à déterminer.

Pour les philosophes de l'antiquité, et encore plus pour ceux du Moyen Age, on invente surtout dialectiquement. Pour la dialectique pure, le raisonnement se poursuit allant de concept en concept et dédaignant tout nouvel appel à l'expérience. En réalité, ce point optimum de la dialectique est rarement atteint. Sans parler des concepts dont elle fait usage qui renferment les résultats d'expériences antérieures et les interprétations de celles-ci, les raisonnements dialectiques, surtout dans l'ordre moral, mettent en jeu des états affectifs dont nous nous efforcerons plus loin d'analyser le rôle. En réalité, il semble que si l'invention était vraiment un phénomène de logique impersonnelle, si elle ne consistait que dans un enchaînement de principes et de conséquences se déroulant en quelque sorte dans le monde des idées et où les facteurs individuels se réduisent au minimum, les inventions devraient se produire simultanément sur une très vaste échelle. Il n'y a pas de raison en effet, pour que cette combinaison ne se produise pas en quelque sorte mécaniquement chez la grande majorité des hommes ayant la connaissance des concepts dont chaque invention implique la combinaison. Déjà Raymond Lulle avait rêvé et esquissé dans son « *Ars Magna* » une véritable machine à penser basée sur l'emploi du syllogisme. Et il semble que

cette mécanisation de l'invention soit quelquefois partiellement concevable lorsqu'elle consiste en contiguités surtout matérielles, faciles à établir. M. Ogburn a donné la liste d'un très grand nombre d'inventions techniques qui se sont produites simultanément chez des chercheurs quelquefois très éloignés, et il a appelé l'attention, dans un article extrêmement suggestif sur cette simultanéité fréquente dans les inventions d'ordre technique (1). Il faut remarquer que dans ce cas, il s'agit d'inventions techniques dans lesquelles la présence d'objets ou de phénomènes matériels constitue pour le chercheur une source de suggestions permanentes. Ainsi l'existence de moteurs électriques et d'autre part de locomotives devait suggérer l'idée d'appliquer l'électricité à la traction des chemins de fer. De plus, dans les sciences et à mesure qu'elles se perfectionnent les concepts subissent une mise au point qui en fait de plus en plus des idées adéquates, exprimant d'une manière très précise et chaque jour contrôlé par l'expérience, les propriétés des corps ou les lois auxquels ils s'appliquent.

Et pourtant même dans ce cas, où l'invention consiste dans des déductions ou des contiguités relativement faciles à établir, on ne peut affirmer que l'invention doive forcément éclore à la fois chez un grand nombre d'hommes. L'invention de l'imprimerie par exemple, a été précédée dans l'antiquité de celle des

(1) Ogburn et Dorothy Thomas, *Are invention inevitable ? Political Sciences Quarterly*, mars 1922. A la suite de cet article les auteurs donnent une liste de cent quarante-huit inventions importantes qui ont été faites presque simultanément et indépendamment par plusieurs personnes.

cachets, des sceaux, destinés à être imprimés dans la cire ou comme chez les Assyriens, sur des tablettes d'argile. Cicéron fait allusion à des lettres mobiles dont on se servait pour apprendre à lire aux enfants (1). Il n'est pourtant pas résulté de l'existence de ces divers éléments, l'invention de l'imprimerie qui n'advint qu'au ^{xv}^e siècle.

Si l'invention était donc uniquement logique, et résultait de la mise en présence les uns les autres, de certains concepts, cette simultanéité serait la règle. Or, cela est loin d'être prouvé : la règle est plutôt que les concepts mis en présence les uns des autres se groupent suivant des ensembles, association ou raisonnement, habituels. Ce cas est encore plus frappant dans l'invention morale où les concepts essentiels existent en permanence, et sont connus de la quasi-totalité des hommes. Pourquoi par exemple a-t-on cessé d'admettre l'esclavage : l'élément essentiel des jugements afférents à cette institution était cependant donné de tout temps.

L'examen du rôle du raisonnement dans l'invention appelle deux critiques essentielles :

1^o Tout raisonnement déductif implique que l'on pose préalablement un ou plusieurs principes par rapport auxquels se fera la déduction. De même, en posant un problème que l'on veut essayer de résoudre déductivement, on pose implicitement du même coup un corps de propositions ou d'hypothèses par rapport

(1) Cicéron, *De Natura deorum*, Liv. II et Paul Mellottée, *Histoire économique de l'Imprimerie*. Paris, 1905.

auquel ce problème est énoncé et où sont inclus les éléments de sa solution. Il faudra donc examiner quel est le rôle et le caractère de ces principes.

2° Tout raisonnement déductif constitue une association d'idées. Mais cette association quoique systématique aurait pu sauf dans des cas très rares, être faite de plusieurs façons différentes, en partant cependant du même principe. Autrement dit, étant données plusieurs combinaisons possibles des mêmes concepts, on ne peut affirmer *a priori* que l'une d'entre elles se réalisera. « Si nous étions de purs esprits, dit Souriau, livrés uniquement à la loi de l'association, nous ne pourrions que nous répéter sans cesse, parcourant sans fin la même série d'idées, et notre pensée ne serait qu'un perpétuel radotage (1) ». Mais il n'en est pas ainsi dans la réalité, nos idées ne sont pas disposées en séries linéaires, nos associations constituent des arabesques compliquées.

Dans sa critique du syllogisme, Suart Mill finissait par assigner à celui-ci une seule fonction incontestable : celle de contrôler si une classification est bien faite. Le principe qui préside à cette classification et les éléments qui la constituent restent en dehors de la démonstration. Mais c'est là le point culminant de l'attitude critique vis-à-vis du raisonnement déductif ; en fait celui-ci n'est jamais confiné dans ce seul rôle. L'ambition de la science reste de pouvoir s'élever à des données générales qui permettent l'usage de la déduction. Comme l'a remarqué M. Meyerson, la science

(1) Souriau, *Théorie de l'invention*, p. 83.

continue à rechercher des ontologies, et elle n'en détruit une que pour en remettre une autre à sa place (1). La seule différence c'est que la science moderne se contente moins facilement et qu'elle procède fréquemment à la révision de ses principes pour les mettre en accord avec l'expérience.

L'efficacité de la déduction est subordonnée à l'exactitude avec laquelle les concepts et les jugements dont elle part coïncide avec les choses qu'elles expriment. La moindre erreur de ce côté même très faible ira forcément en s'amplifiant de déduction en déduction, et peut finir par aboutir à des conclusions absurdes.

D'autres fois la faiblesse du raisonnement déductif vient de ce que les concepts même exacts n'expriment qu'une partie des relations et des caractères afférents à une chose. La déduction dans ce cas, s'engagera dans une sorte d'impasse. En matière de morale par exemple, le résultat d'une telle attitude consiste à renchérir sans cesse sur les pratiques admises, à les rendre de plus en plus minutieuses et tâtilloannes, ainsi dans les pays où l'on déploie beaucoup de zèle autour des pratiques religieuses. Dans le domaine scientifique, cette méthode se condamne à ne jamais voir au delà d'un certain nombre de qualités des choses. Celles-ci une fois déterminées, tous les autres caractères possibles sont une fois pour toutes rejetées au rang de résidus que l'on ne prendra jamais plus en considération. C'est dans ces phénomènes logiques que réside l'explication du fait que certaines civilisations, comme la civilisation chinoise, de caractère très conservateur, se

(1) V. E. Meyerson, *Identité et Réalité*,

sont figées après des périodes de développement très brillant. Elles avaient épuisé le contenu logique du groupe de concepts dont elles se servaient, et considéraient comme un sacrilège de modifier leur jugement de valeur ou de réalité fondamentaux. Il s'en est suivi qu'il est arrivé un moment où ils avaient parcouru à peu près tout le cycle des déductions possibles pouvant résulter de la combinaison de ces jugements.

La véritable sénilité des sociétés, dont on a essayé si souvent en vain de déterminer les conditions, est peut-être, beaucoup plus qu'un épuisement physiologique, une sorte d'épuisement logique. Il semble que ces sociétés sentent qu'elles ont utilisé tout le contenu des principes qui président à leur civilisation. L'ère du développement intellectuel de l'élargissement continu de la compréhension, de l'expansion intellectuelle qui est la vraie jeunesse spirituelle, est finie pour elles à moins bien entendu qu'elles ne se décident à procéder à un indispensable renouvellement. « Pour que le progrès ne se trouve pas arrêté, dit M. Lévy-Bruhl, il faut que les concepts des êtres et des objets se modifient, se limitent, s'élargissent, se transforment incessamment sous les leçons de l'expérience; s'ils se figent, s'ils se constituent en systèmes ayant la prétention de se suffire à eux-mêmes, l'activité mentale qui s'y rattache va s'exercer indéfiniment sans contact avec la réalité qu'ils prétendent représenter; ils deviennent l'objet d'une dialectique creuse et vaine et l'origine d'une infatuation mortelle » (1).

(1) L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*.

Mais cette révision des principes, cette mise au point aussi loin qu'on la pousse s'arrêtera toujours quelque part. En général, il est deux sortes de preuves de l'efficacité des principes : la première est la possibilité d'en tirer des déductions, sans rencontrer d'obstacles ; la seconde, consiste dans la vérification expérimentale. Mais ces preuves ne sont pas toujours applicables et quelquefois même elles ne sont pas concluantes. On est forcé de s'arrêter momentanément à des indémontrables qui sont comme les « premiers outils qui ont été construits sans outils » en s'efforçant toutefois de les réduire au minimum.

D'ailleurs, en admettant même que certains de nos concepts soient parfaitement adéquats à leur objet (tout au moins en ce qui concerne ces caractères intrinsèques car, bien entendu, aucun concept ne peut prétendre exprimer toutes les relations possibles de l'objet avec le reste de l'univers qui sont en nombre indéfini) l'explication de l'invention par la déduction n'en soulève pas moins de sérieuses critiques. Voici en quels termes les formule Souriau : « Considérons d'abord qu'il y a dans toute recherche des tâtonnements et des lenteurs ; c'est un fait que nous sommes tenus d'expliquer. Or, de deux choses l'une : ou l'idée que nous appelons directrice est complètement déterminée par avance, ou bien elle est mêlée d'incertitudes, demandant à être dissipées, de lacunes demandant à être comblées. La première hypothèse serait inadmissible ; car elle reviendrait à dire que « pour concevoir une chose il faut l'avoir préconçue » ; autant vaudrait nier la possibilité de l'invention. C'est de plus aboutir à l'inexplicable et au mystère ; car cette idée directrice, d'où

vient-elle ? D'une idée antérieure sans doute dont elle est la reproduction et la copie. De copie en copie, on ramènerait toutes nos conceptions à une première conception renfermant notre vie intellectuelle tout entière et sortie elle-même on ne sait d'où » (1).

Force est donc de nous arrêter à la seconde hypothèse, celle des tâtonnements et des lenteurs qui montre que « l'image préconçue est l'ébauche et non le modèle de l'image définitive ».

En résumé, le rôle de la déduction dans l'invention revient surtout à expliquer le rôle qu'y jouent les concepts et les jugements fondamentaux et par conséquent d'étudier la genèse de ces jugements ainsi que la créance qui s'y rattache. Ce dernier point tient une plus grande place encore lorsqu'il s'agit d'expliquer l'invention législatrice, la genèse des jugements de valeur.

Dans l'invention technique, le rôle le plus important de la déduction est qu'elle permet par une voie détournée de faire souvent l'épreuve des principes ou des lois que l'on admet ou que l'on suppose. Ne pouvant toujours prouver expérimentalement la loi, on en déduit des applications accessibles à l'expérience.

Nous avons vu que la seconde critique que suggère l'examen du rôle du raisonnement dans l'invention, est celle qui est relative au choix des associations possibles. Le raisonnement est une association systématisée. Son premier pas consiste dans l'affirmation d'un jugement accompagné d'une créance, d'une adhésion même de pure forme. C'est ce que les Scholastiques expri-

(1) Souriau, *op. cit.*, *ibid.*,

maient par la formule « cum negantibus de principiis non est discutandum ». Ensuite, vient la seconde proposition, et l'on peut dire que l'essentiel du raisonnement est déjà fait, la conclusion étant enclose implicitement dans ce rapprochement.

Mais, ainsi qu'il arrive presque toujours, le premier principe, la majeure du syllogisme, contient dans son extension un très grand nombre de propositions susceptibles de remplir le rôle de moyen terme. Par exemple, si nous disons : « tous les quadrupèdes sont des mammifères », le moyen terme pourra être tout aussi exactement : « le cheval est un quadrupède, ou le mouton, le bœuf, le chien, etc... ». Expliquer les raisons qui suggèrent le choix du second terme, et qui font par conséquent que la conclusion du syllogisme est déterminée par ce choix, nous paraît d'une grande importance en ce qui concerne l'explication générale de l'invention. Car ce serait expliquer dans la multitude de jugements déductifs possibles les raisons qui font que l'un d'entre eux est exprimé de préférence.

C'est à ce sujet qu'il convient de faire remarquer que nous nous trouvons en présence de l'un des points dans lesquels se marquent le mieux la différence entre l'invention technique et l'invention morale. Dans l'invention technique, on peut en général expliquer l'apparition du second terme par des suggestions extérieures. Ces suggestions viennent de faits extérieurs à nous qui ont été perçus avec une acuité particulière parce que notre attention s'est portée de préférence sur eux consécutivement à la détermination, dans notre esprit, d'un problème ou d'une question. Par exemple, un homme qui n'ayant jamais vu de chevaux, en aper-

çoit un pour la première fois, et voulant déterminer déductivement ses caractères, sera porté à énoncer le syllogisme que nous venons de citer. Il en sera de même d'une manière plus ou moins compliquée de la grande majorité des raisonnements déductifs qui nous seront suggérés par le désir de résoudre rapidement des problèmes techniques.

D'autres fois, le choix du second terme viendra non d'une suggestion matérielle mais de l'habitude, qui fera se présenter à notre mémoire des raisonnements tout faits qui nous ont été enseignés ou que nous avons élaborés précédemment.

Mais une première difficulté réside dans les inventions qui présentent cependant un caractère incontestablement technique, mais dont le caractère déductif ne se présente pas clairement. Notamment lorsqu'il s'agit d'inventions qui viennent prendre le contrepied de principes jusque-là admis, ou de celles qui consistent à créer de nouvelles méthodes. Dans ce cas, le raisonnement déductif sert surtout à discuter la proposition combattue, à conclure à une série de propositions qui sont des conséquences de la proposition discutée et dont l'expérience démontre l'inexactitude. Alors, comme dit Tarde, le syllogisme « sert plus à discuter qu'à méditer » (1) et il nous amenera peu à peu, d'épreuve en épreuve à modifier notre opinion sur un point. Mais il faut remarquer que cette série de raisonnements de contrôle a aussi son terme moyen déterminé par des suggestions extérieures, ou des associations habituelles.

(1) Tarde, *La logique sociale*.

Mais cette explication par la suggestion extérieure ne suffit pas. Car ces suggestions se présentent toujours suivant une certaine tendance qui dirige notre attention. Nous ne voyons dans les choses, nous ne percevons que ce qui nous intéresse. Suivant le cas, elles nous suggéreront des moyens termes qui aboutiront à des raisonnements confirmatifs ou au contraire, nous aurons tendance à ne percevoir que ce qui pourra nous servir d'argument pour combattre une proposition donnée. Le raisonnement consécutif à l'expression d'une hypothèse même strictement technique s'apparente souvent au raisonnement de justification. Pour peu qu'il se mêle une teinte affective à la recherche, quelque nuance d'émulation, de l'hostilité ou de la sympathie pour le groupe qui s'est fait le champion de la proposition étudiée : ainsi, des écoles rivales aussi bien en philosophie qu'en physique, en médecine, etc... Le propre de la logique étant de s'efforcer de rattacher ce qu'on démontre à ce qu'on ne démontre pas, il y a presque toujours entre les deux un point que l'on est obligé de franchir d'un saut. Et cet endroit délicat de la démonstration, ce sont le plus souvent nos tendances affectives qui nous le font franchir en nous fournissant le rapprochement ou l'analogie parfois contestable qui nous permettra ce passage. Nous reviendrons d'ailleurs dans les pages qui vont suivre sur le rôle des raisonnements autres que déductifs (1).

Dans l'invention morale, l'explication du choix du second terme est beaucoup plus difficile. Le rôle de la suggestion matérielle et de la suggestion par contiguité

(1) V. *infra*, p. 275 et suiv.

à laquelle la première revient généralement, est très faible, ou plutôt il est tellement général qu'on ne peut plus le considérer comme un facteur efficace. En effet, les jugements de valeur sont des jugements très simples, surtout les principaux d'entre eux qui constituent les grandes lois morales ou religieuses. Celles-ci se rapportent à des objets ou des sujets qui sont toujours présents : d'abord à la personnalité du sujet conçue comme personnalité morale, et de même le plus souvent les autres éléments du jugement. Si par exemple, nous étudions l'évolution des jugements qui ont trait à la valeur respective des différentes catégories d'individus composant une nation, de leur hiérarchie, nous constatons que l'existence de groupes différents, classes, castes, etc... est un fait en général connu par l'immense majorité des membres d'une société. Les raisonnements déductifs fondés sur les principes qui président à cette hiérarchie et dont le moyen terme sont constitués par des jugements relatifs à ces groupes, ont par conséquent leurs principaux éléments toujours présents. Un Hindou aura pour ainsi dire constamment présente devant lui la constatation de l'existence de castes, ce sera pour lui une suggestion permanente. S'il n'y avait à considérer que les suggestions extérieures, tous les raisonnements relatifs à la caste se feraient dans un même sens. Nous aurions affaire alors à une sorte de combinaison automatique des suggestions extérieures qui se ferait indépendamment de la personnalité de l'individu.

Mais il n'en est pas ainsi puisque en matière de jugements moraux les déductions ne s'enchaînent pas toujours avec autant de rigueur. De même que dans l'in-

vention technique, il existe dans le domaine moral une invention conformiste (celle-ci en général déductive), et une invention innovatrice qui se rattache à la pensée par contraste, et dont le principal rôle consiste à discuter les principes admis et à créer des principes nouveaux antagonistes. C'est ce facteur de variation qu'il importe d'analyser.

CHAPITRE VI

LE RAISONNEMENT (*suite*)

Raisonnements autres que le raisonnement déductif. — Le raisonnement par analogie — L'induction. — Le raisonnement affectif.

Nous n'avons considéré jusqu'ici en matière de raisonnement, que les déductions proprement dites, celles qui tirent les conséquences d'un principe qu'elles respectent ; c'est-à-dire que si l'on compare à la fin d'une chaîne de syllogismes, la conclusion du dernier, à la prémisses majeure du premier, on constate que cette dernière conclusion est rigoureusement comprise dans le premier principe.

Mais il n'en est pas toujours ainsi et l'on sait que souvent des raisonnements qui n'ont voulu d'abord n'être que déductifs, aboutissent finalement à une conclusion qui déborde l'affirmation première. Il se produit un déplacement ou un émiettement de la prémisses majeure, et si l'on érige à son tour la conclusion de cette série de raisonnements en principe, on constate qu'il se produirait une déviation encore plus grande.

Nous ne nous arrêterons pas ici à étudier les causes d'erreur dans le raisonnement. La théorie des sophismes, ou comme dit Bacon des *idola*, a trait à la recherche de la vérité ; nous nous occupons ici de l'in-

vention sans faire intervenir de considérations sur sa vérité objective.

Parmi les raisonnements qui entraînent l'esprit loin des bases dont il est parti, aboutissant ainsi à des inventions d'une portée, et d'une extension plus grande que des déductions rigoureuses, nous placerons d'abord le raisonnement par analogie. Celui-ci consiste à mettre dans des déductions, sur le même plan que des identités, de simples analogies plus ou moins vérifiées. Nous avons déjà signalé à propos du jugement d'analogie la tendance primitive et presque organique qui existe chez l'homme de traiter l'analogue comme de l'identique. Le réflexe conditionnel est le meilleur exemple de la place que tient l'analogie dans la vie psychologique inconsciente. Si l'on analyse certains réflexes conditionnels, il semble qu'ils contiennent implicitement d'abord des schématisations motrices, puis de véritables raisonnements fondés sur les analogies qui cadrent avec ces schématisations.

Le raisonnement par analogie sert à étendre un principe à une espèce nouvelle, à attribuer à cette espèce des propriétés qu'on lui suppose parce qu'elle possède déjà des propriétés communes avec des espèces connues. Si la ressemblance est dans une propriété fondamentale nous présumons qu'il y aura ressemblance dans toutes les propriétés dérivées... « Si la ressemblance est dans une propriété dérivée, nous avons des raisons de présumer qu'il y a ressemblance dans la propriété fondamentale dont elle dépend, et dans les autres propriétés dérivées dépendant de la même propriété primitive. Toute ressemblance qu'on peut démontrer fournit un motif de compter sur un nombre

indéfini d'autres ressemblances » (1). Le raisonnement par analogie est ainsi la source de très nombreuses inventions. Il permet la transposition de méthodes, d'attitudes psychologiques du chercheur d'un domaine dans un autre. Par exemple, la transposition des méthodes algébriques dans la géométrie, de la chimie dans la biologie, etc...

Le raisonnement par analogie permet par une application en quelque sorte défectueuse de la déduction d'aboutir à des conclusions qui serviront d'hypothèses propres à guider la recherche. Ainsi : « la célèbre conjecture de Newton, dit Stuart Mill, que le diamant était combustible, n'avait pas d'autre fondement. Il l'établissait sur la très haute puissance de réfraction du diamant en comparaison de sa densité, particularité déjà remarquée dans les substances combustibles. C'est par de semblables motifs qu'il conjectura que l'eau quoique non combustible contenait un élément combustible. L'expérience ayant démontré plus tard que dans les deux cas il avait prévu la vérité, on considère cette prophétie comme faisant grand honneur à sa sagacité scientifique. Mais il est encore incertain si la conjecture était réellement, comme il y a tant d'exemples dans l'histoire de la science, la vue anticipée d'une loi qui devait être découverte plus tard. Le progrès de la science n'a pas encore donné de raison de croire qu'il y ait quelque connexion réelle entre la combustibilité d'un corps et son grand pouvoir réfringent » (2). Mais il faut remarquer que l'élément le plus

(1) Stuart Mill, *Système de logique*, t. II, p. 86.

(2) Stuart Mill, *ibid.* p. 88.

important dans le raisonnement par analogie consiste dans le jugement qui détermine cette analogie.

A côté du raisonnement par analogie, on peut placer l'induction, celle-ci se réduit le plus souvent à n'être que l'affirmation d'une analogie généralisée dans le temps. Comme pour l'analogie, on peut en voir également l'origine dans les organismes vivants et notamment dans le réflexe conditionnel. Au point de vue de la logique formelle, on a toujours remarqué que l'induction contient une part d'arbitraire car en affirmant une loi on ne peut procéder au dénombrement absolument intégral des cas particuliers où elle s'applique (1). Aussi y a-t-il toujours dans l'affirmation d'une loi inductive, une part plus ou moins grande à faire aux facteurs affectifs, aux finalités admises par celui ou ceux qui l'ont exprimé.

A côté du raisonnement par induction, qui comme nous l'avons vu aboutit généralement à l'expression d'une conclusion hypothétique (suivant la prudence de son inventeur, cette conclusion sera présentée comme une hypothèse ou affirmée comme une vérité) se place cette forme d'invention qui résulte de la vérification des hypothèses et surtout des dénombrements. A vrai dire, la vérification des hypothèses exige le plus souvent que l'on imagine des expériences exigeant souvent beaucoup d'ingéniosité, ou que l'on détermine des critères qui constituent en général autant d'inventions nouvelles. Au point de vue de la logique formelle l'opération des dénombrements est moins compliquée.

Le dénombrement qui consiste en somme dans l'ap-

(1) Cf. J. Lachelier, *Le fondement de l'induction*.

plication successive du principe à toutes les espèces d'un genre qu'on suppose être gouverné par ce principe, peut aboutir à des remaniements très importants. On constatera par exemple qu'un phénomène n'entre pas ou n'entre plus dans les cadres où on le classait jusque-là. Ce sera signe qu'il faut soit remanier la théorie, modifier les principes, soit créer une classe à part pour y intégrer le phénomène rebelle. Par exemple, ce sont les déplacements de l'anneau de Saturne qui ont mis Einstein sur la voie de la théorie de la relativité.

Ainsi les dénombrements permettent une réadaptation continue de la science à l'ensemble des phénomènes connus. Mais cet état d'esprit modeste est relativement récent. Il faut venir jusqu'aux temps modernes pour voir formuler les premières méthodes relatives aux dénombrements qu'exige l'usage scientifique de l'induction. Dans les sociétés non seulement primitives, mais proches des nôtres, il existait une tendance invincible à mettre les croyances traditionnelles en dehors de la libre discussion, de les soustraire à l'expérience, de fermer les yeux à tout ce qui pouvait les contredire. Il semble que l'unique criterium de la valeur d'un jugement était le degré d'ancienneté qu'on lui attribuait. Dans ce cas, la conduite des hommes était dirigée par des lois, des principes qui avaient été établis en partant d'inductions hâtives tirées de jugements inexacts. Taylor et nombre d'anthropologistes sont d'avis que la clé des mentalités et des superstitions primitives réside dans ce qu'ils appellent l'association subjective. Celle-ci réside dans l'affirmation, vraie ou fausse d'un rapport entre deux termes. Par

exemple, un homme qui allant à la chasse remarque un certain oiseau et fait ensuite une chasse abondante, sera porté s'il présente cette mentalité, à faire de l'heureux résultat qu'il a obtenu la conséquence de la rencontre de cet oiseau, et d'ériger en règle ce jugement (1). Cette attitude des hommes qui se hâtent d'ajouter foi aux premières créations de leur esprit, mais qui ensuite s'enferment dans cette croyance est à l'opposé à la méthode qui consiste à ne voir dans ces créations que des hypothèses auxquelles on ajoute une croyance provisoire pour en déduire des applications vérifiables.

Jusqu'ici nous n'avons étudié dans les formes du raisonnement que celles qui mettent en jeu des idées dépouillées de toute teinte affective. Mais nous avons observé que la naissance de ces idées à la conscience, le fait que telle ou telle surgit de notre mémoire de préférence à d'autres s'explique surtout pour des raisons affectives ou finalistes.

Mais il arrive souvent que le sentiment ne se borne pas à être l'animateur du raisonnement, le suscitateur des associations d'idées mais qu'il entre dans la texture même de ce raisonnement. V. Pareto a mis en tête de sa sociologie une distinction fondamentale qu'il établissait entre ce qu'il appelle les actions logiques et les actions alogiques (2) ; celles-ci sont des impul-

(1) M. Lévy-Bruhl a attribué une très grande importance dans la mentalité des primitifs à la règle « le semblable produit le semblable » qu'il considère comme la manière dont les primitifs comprennent essentiellement la causalité.

(2) Vilfredo Pareto, *Traité de Sociologie générale*, t. I.

sions initiales sentimentales, pratiquement soustraites à l'explication et à la critique, et sur lesquelles s'élèvent ensuite des constructions logiques, déductives et téléologiques. Cette distinction est surtout importante en ce qui concerne l'invention morale. La conduite des individus dans la vie courante, qui consiste dans la résolution d'une série de problèmes de morale pratique, en est le meilleur exemple. La presque totalité des raisonnements courants ne sont que des syllogismes à prémisses mal fondées.

D'autre part en ce qui concerne l'invention morale, nous avons vu (1) que le caractère des jugements de valeur est non seulement de poser des règles générales qui servent de prémisses aux déductions, mais que de plus ils contiennent, implicitement, l'énoncé d'un idéal et par conséquent l'expression d'une finalité. Si l'on dit que la vie humaine est une chose infiniment respectable, ce jugement aura pour corollaire la règle de protéger autant que possible les vies humaines et comme valeur idéale celle de les respecter, de faire en sorte qu'elles soient défendues, etc... Ce sont ces finalités qui constituent les indémontrables du raisonnement affectif.

La question se pose de savoir si la logique affective est intrinsèquement différente de la logique rationnelle ou si elle met en jeu les mêmes méthodes en y introduisant simplement certaines modifications. Ribot semble pencher pour une différenciation entre les deux genres : « Pour la psychologie, dit-il, le raisonnement psychologique et le raisonnement sous forme de con-

(1) Voir *supra*, p. 47.

ceptions logiques sont deux ; ce dernier est le plus souvent improductif parce qu'il ne sert qu'à rendre claires les données implicites de la conscience » (1). Plus loin, Ribot établit une différence entre 1° le raisonnement qui échappe à la preuve et 2° celui qui renferme la preuve, « c'est-à-dire entre la logique rationnelle et celle des sentiments » (2). On voit que sur ce point il semble admettre la même distinction que Pareto. Comme lui, il est d'avis que dans le cours ordinaire de la vie individuelle et sociale le raisonnement affectif est de beaucoup le plus fréquent.

Ribot définit le raisonnement émotionnel « un processus dont la trame tout entière est affective, c'est-à-dire consiste en un état de sentiment qui en restant identique ou en se transformant détermine le choix et l'enchaînement des états intellectuels » (3). De même Fouillée (4) dit que l'association des idées présuppose celle des émotions qui présuppose à son tour celle des impulsions. A la base du raisonnement émotionnel, on place le jugement ; celui-ci est considéré par la majorité des psychologues (voir notamment à ce sujet les travaux de Wundt, Hoffding, Brentano, Jérusalem, etc..) comme l'élément primitif de la psychologie affective, et souvent ce jugement est réduit à un seul terme, l'attribut.

Mais Ribot considère que les états intellectuels « ne sont qu'un revêtement, un moyen nécessaire pour don-

(1) Ribot, *La Logique des Sentiments*, p. VII.

(2) *Ibid.*, p. IX.

(3) Ribot, *Logique des sentiments*, p. 3.

(4) Fouillée, *Psychologie des Idées Force*, t. I, p. 222.

ner du corps à cette forme de logique » (1). À ce point de vue il nous semble qu'il y a lieu de distinguer suivant que les états émotionnels proviennent ou non d'états organiques, ou de finalités liées à des instincts élémentaires, par exemple, la faim, la soif, et les formes élémentaires de l'instinct de conservation. Mais aussitôt qu'il se mêle des jugements de valeur proprement dits aux causes de ces émotions, il semble que l'on est obligé d'admettre l'antériorité d'un état intellectuel, d'un jugement formulé d'une manière consciente, et qui est à son tour le résultat de notre intégration sociale : par exemple, l'émotion qui se produit chez un individu se jugeant déshonoré. Il en est même ainsi dans le cas où des jugements de valeur se juxtaposent aux impulsions instinctives ou physiologiques. Ainsi le fait qu'il y a une sorte de hiérarchie parmi les matières alimentaires, et que cette hiérarchie varie suivant les sociétés.

Tarde semble mieux s'être rendu compte de ce fait lorsqu'il place la notion de la valeur à la base des sciences sociales : « La valeur entendue dans son sens le plus large, embrasse la science sociale tout entière » (2). Pour lui elle consiste dans l'accord des jugements collectifs que nous portons sur un objet. À son tour, le jugement des valeurs suscite des finalités qui gouvernent et déterminent notre vie affective, et notamment les raisonnements qu'elle met en œuvre.

Le raisonnement affectif est avant tout téléologique. Il part de l'expression d'une finalité et conclut par rapport à elle. Tarde a résumé ses études sur cette

(1) Ribot, *ibid.*, p. 3.

(2) Tarde, *Psychologie économique*, t. I, p. 63.

matière en formulant sa théorie du syllogisme social. La majeure de ce syllogisme est constituée par l'expression d'un jugement qui est une donnée sociale, et la conclusion aboutit à admettre ou à rejeter l'idée d'une action. Mais la réalité, n'est pas toujours si simple car chaque terme du syllogisme social peut dans certains cas représenter une multiplicité de tendances. Tarde propose de résoudre cette difficulté en admettant que dans n'importe quelle discussion, et quel que soit le nombre des arguments et des tendances divergentes, il n'y a jamais que deux parties en présence : les tendances différentes quel que soit leur nombre se fondent en deux résultantes : l'affirmation et la négation. Tarde illustre sa pensée par des comparaisons : dans une lutte, quel que soit le nombre des armées en présence, il n'y a jamais que deux camps. A vrai dire, quelle que soit la justesse de ces comparaisons, il ne semble pas qu'elles expriment la réalité car la logique des sentiments est loin de présenter cette rigueur. Elle se meut avec beaucoup d'aisance dans la contradiction, et donne l'exemple des demi-mesures. La théorie de Tarde offre l'inconvénient de concevoir la logique des sentiments un peu trop sur le modèle de la rhétorique et même plutôt de la pratique judiciaire de celle-ci. Quel que soit le caractère des arguments, on considère que dans ce cas, ils doivent entrer tant bien que mal dans une démonstration en vue d'une conclusion définie d'avance, qui ne comporte ni demi-mesures, ni demi-teintes.

Ribot distingue cinq formes de raisonnements affectifs : les raisonnements passionnels, inconscients, imaginatifs, justificatifs, et mixtes.

Dans le cas du raisonnement passionnel, la majeure du syllogisme ou plutôt des séries de syllogismes est constituée par une passion c'est-à-dire, dit Ribot, par une émotion devenue fixe. Ainsi cette émotion et les jugements qu'elle comporte, s'hypertrophie et tend à envahir et à systématiser toute notre conduite par rapport à elle.

Comme type de raisonnements inconscients, Ribot cite la conversion qui est, dit-il, « une altération partielle de la personnalité dans ses éléments affectifs, une véritable interversion de valeurs » (1). Dans ce cas, il semble qu'il y ait des chaînes de raisonnements et qui aboutissent peu à peu à ce renversement. Mais la question est de savoir par quel facteur sont suscités ces raisonnements inconscients, jusqu'à quel point ils sont inconscients et quelles sont les circonstances qui aboutissent à faire connaître au sujet la conclusion qui résume dans ce cas le travail de l'esprit et qui lui fait constater qu'il s'est converti (2).

Le raisonnement imagitatif est, dit Ribot, « la forme affective du raisonnement de découverte ». Le raisonnement de justification dont la découverte est attribuée à Malebranche est une des formes de l'instinct de conservation. Quant au raisonnement mixte, le type en est le plaidoyer. Ces trois derniers cas, distingués par Ribot, sont ceux dans lesquels l'élément affectif intervient en tant que désir ou besoin notamment pour jouer le rôle de suscitateur, c'est-à-dire pour faire surgir dans notre conscience les idées qui sont en harmonie avec

(1) Ribot, *Psychologie des sentiments*, p. 83.

(2) Sur ce sujet voir *infra*, p.

ce désir, ou faire porter notre attention de préférence vers les perceptions et les suggestions également utiles à cette fin.

Mais sur ces points aussi, et en ce qui concerne ces modes de suscitation, il faut noter qu'en général, le jugement, le concept préexistent nécessairement à ce choix, et bien loin d'être déterminés par la tendance, déterminent et dirigent au contraire celle-ci. Car si un désir ou un besoin font apparaître en nous la représentation d'un objet, c'est que nous jugeons — ou plutôt que l'on nous a appris le plus souvent à juger — que cet objet est propre à satisfaire notre désir. Si notre opinion change à ce propos, notre désir suscitera l'idée d'un autre objet.

Il semble donc que l'on a désigné sous le nom de raisonnement affectif des phénomènes compliqués ayant trait au rôle de la vie affective dans les opérations logiques. Ce rôle nous semble devoir être analysé en partant d'une distinction fondamentale : l'état affectif *préexiste-t-il* au raisonnement, ou au contraire en est-il la conséquence ? D'autre part, il y a lieu aussi de considérer si parmi les idées qu'il met en œuvre le raisonnement emploie des idées qui sont ordinairement accompagnées chez le sujet d'un tonus affectif quelconque.

Lorsque l'état affectif préexiste, le raisonnement affectif se présentera surtout comme téléologique. Mais il consistera alors, dans un jugement fortement senti par le sujet, jugement qui jouera le rôle de prémisse au point de vue de la logique formelle, et en même temps, parce qu'il aura le caractère de faire naître des états sentimentaux, plus ou moins intenses, jouera le rôle de suscitateur. Il semble donc que l'on ne peut

pas, à proprement parler, considérer qu'il existe un raisonnement affectif proprement dit : dans le premier cas, nous avons affaire à un syllogisme du type ordinaire. La seule différence est que la prémisse rencontre une adhésion plus ou moins violente de notre personnalité. Mais cela ne change en rien le caractère formel du raisonnement. Par contre, le fait que cette proposition initiale présente la particularité de mettre en branle notre vie intérieure, de faire renaitre à la conscience certains groupes d'idées, ce fait est le vrai problème de la logique de l'invention.

Dans le second cas, les états affectifs sont postérieurs au raisonnement. Deux cas peuvent se présenter : 1^o le raisonnement aura abouti à révéler une situation ou un fait qui rentre dans les cadres prévus par nos jugements de valeur. Ainsi par exemple, un réquisitoire tendant à démontrer qu'un individu a commis un délit. L'état affectif naîtra donc en même temps que la *constatation d'une situation* déterminée : il sera donc lié au fait que l'on nous aura démontré qu'un certain acte entre dans des cadres prévus par un jugement de valeur préexistant en nous, et que nous aurons ajouté foi à cette démonstration.

2^o Au bout d'une série de raisonnements, en général inconscients, nous constatons qu'un jugement dont la rencontre ne nous émouvait que faiblement ou pas du tout jusque-là, aura le don à un moment donné, de nous émouvoir. Par exemple, les idées égalitaires existaient certainement, en tant que propositions formulées dans un grand nombre d'esprits dans l'antiquité ou au Moyen Age (notamment au Moyen Age l'idée d'égalité de tous devant Dieu), mais cette affirmation plutôt

théorique est devenue peu à peu l'objet d'un sentiment de croyance depuis le xviii^e siècle.

D'autres fois on constate à la suite de séries de pensées systématiques que le tonus affectif attaché à un concept se modifie. Il peut croître ou décroître d'intensité, ou d'autres fois, présenter une sorte de transformation du caractère sentimental qui l'accompagne. Par exemple un auteur anglais dit que les brouillards de Londres étaient considérés unanimement comme une calamité, mais que depuis l'avènement des écoles littéraires et de certains peintres de la fin du xix^e siècle, un très nombreux public considérerait ces brouillards comme des spectacles admirables.

Il est à remarquer que dans ces derniers cas, qui comportent la transformation du tonus affectif attaché à une idée par un individu ou un groupe, soit dans les cas de transfert, ou dans les créations de valeurs nouvelles, l'analyse du raisonnement se complique de facteurs nouveaux. On ne peut plus dans ce cas parler simplement de raisonnements finalistes, car il ne s'agit plus de déductions faites en partant de finalités données mais de création de valeur et de fins nouvelles. D'autre part on ne peut pas dire comme nous l'avons vu plus haut, que nous ayons modifié notre jugement à la suite d'expériences concluantes comme lorsqu'il s'agit d'inventions techniques.

Une analyse qui s'efforcerait de décrire les phénomènes mentaux qui aboutissent à ces créations, devrait donc tout en ne perdant pas de vue les opérations de la logique formelle, ajouter aux concepts que manie celle-ci d'autres caractères que la compréhension et l'extension. Cette logique de l'invention devra décom-

poser chaque concept en distinguant dans chacune de ses définitions, c'est-à-dire dans les éléments de sa compréhension, le degré de croyance qui accompagne chacun d'eux. Il y aurait là, une note affective différente pour chacune des acceptions. De plus, il faudrait tenir compte dans l'énoncé des jugements, du degré de la créance attachée à ceux-ci, de l'intensité qu'ils présentent en tant que finalité (ou au contraire, en tant qu'objets de réprobation ou de répulsion). Enfin, — et nous reviendrons sur ce point comme sur les précédents — il y a lieu de considérer pour rendre compréhensible la suscitation des idées, la manière dont nous établissons ordinairement les associations affectives, c'est-à-dire dont nous concevons la ressemblance affective (ou plutôt les similitudes affectives, dans le sens de favorable, de parent, ainsi que la métaphore et le symbole) et la manière dont se forme l'association par contraste.

CINQUIEME PARTIE

LES ÉLÉMENTS DYNAMIQUES QUI INTERVIENNENT DANS LA LOGIQUE DE L'INVENTION

CHAPITRE PREMIER

LES MODALITÉS DE L'ADHÉSION

Éléments dynamiques qui interviennent dans la logique de l'invention. — La Croyance. — La Foi.

Comme l'a dit M. Goblot : « Dans toute opération mentale il entre un élément que nous appelons tension d'esprit, attention, réflexion, effort intellectuel » (1). Toute théorie qui ne voudrait voir dans l'invention qu'une opération de logique purement objective est vouée à s'arrêter à la forme seule de la pensée inventive sans essayer d'en pénétrer les autres éléments.

Au point de vue de l'invention, il importe en effet de ne pas considérer seulement les relations de contenant et de contenu que la logique formelle détermine après coup pour procéder à une vérification, à un con

(1) Goblot, *Traité de Logique*.
Bouthoul.

trôle, alors que nos associations d'idées sont déjà formées et exprimées : le problème est plutôt de se demander pourquoi ces associations d'idées se sont présentées dans un ordre déterminé. Vraies ou fausses, peu importe, et cela d'autant plus que, notamment dans l'invention morale, les criteriums objectifs font en général défaut.

Nous avons vu que les raisons qui semblent expliquer la fréquence de certaines associations d'idées, le fait que les séries se présentent dans un certain ordre, alors que d'autres séries pourraient être constituées avec les mêmes concepts, tout en présentant au point de vue de la logique formelle une égale valeur, sont d'ordre affectif. Mais en quoi consiste ce caractère affectif ? Ce caractère fait qu'une idée déterminée présente un caractère d'intensité : le fait de l'évoquer provoque une sorte d'ébranlement de toute notre personnalité. De plus, une idée ainsi revêtue d'une marque affective se distinguera par la *fréquence* avec laquelle elle se présentera à notre conscience. Notre mémoire nous la renverra à tout propos, aussitôt qu'un lien même très vague ou très lointain lui permettra de l'associer à d'autres idées, de la rattacher à d'autres suggestions.

Un troisième caractère sera que l'idée ainsi intensifiée aura tendance à devenir le centre de systèmes, à organiser par rapport à elle, en quelque sorte sous sa dépendance, tous les concepts parents. Il se produit là une sorte de modification de la hiérarchie, des rapports de contenant à contenu et des modalités de l'extension de ces concepts.

Quelles sont les causes qui peuvent faire qu'une idée sorte du rang et se présente à nous avec ce carac-

rière dynamique nouveau ? En ce qui concerne l'invention technique, on peut admettre qu'en temps ordinaires, l'ensemble des idées ou des concepts se trouve à peu près sur le même plan ; le sujet les pense d'une manière objective. La situation change lorsque ces concepts objectifs rencontrent les finalités momentanées du sujet : par exemple, lorsqu'un problème se pose avec plus ou moins d'acuité ou lorsque un savant est engagé dans une série de recherches. Dans ce cas, les concepts afférents à cette recherche mènent une vie plus active, non seulement dans la conscience de l'individu, mais de plus nous sentons obscurément que dans notre inconscient ces concepts présentent une agitation particulière, dont le résultat surgit quelquefois brusquement sous forme de solution ou d'essai de solution.

Dans le domaine de l'invention morale, la finalité ne présente pas ce caractère simple, c'est-à-dire celui des problèmes soulevés par les préoccupations actuelles de l'individu. Elle comporte un double caractère : 1^o d'un côté des finalités actuelles, en général provoquées par des jugements de valeur qui suscitent chez l'individu des désirs correspondants. Par exemple l'individu désirera obtenir certains titres honorifiques très prisés ou certains objets auxquels il attache un grand prix ; 2^o des finalités qui ne touchent pas l'individu d'une façon directe, et qui au contraire, impliquent de sa part la renonciation à certaines latitudes, ainsi des règles morales. Bien plus, ces deux ordres de finalités se trouvent souvent en conflit, par exemple le désir de s'emparer d'un objet avec le respect du droit de propriété etc.

Mais ce qui fait le caractère commun de tous ces

ordres de finalités, c'est qu'elles impliquent de la part du sujet une adhésion, au moins temporaire aux jugements qui les déterminent.

Pour avoir un caractère dynamique, être la source d'impulsions motrices à la fois dans la pensée de l'individu et dans ses actes, les idées doivent sortir de la grisaille des concepts que l'individu connaît ou a connus mais sans que cela implique pour lui d'émotions quelconques, et devenir l'objet d'une adhésion plus ou moins intense. Lorsqu'il s'agit de jugement de valeur cette adhésion est la croyance ou la foi. Suivant qu'il s'y attachera une croyance plus ferme, un jugement deviendra une source d'autant plus féconde de raisonnements déductifs auquel il servira de prémisses. A côté des catégories de l'entendement dont la liste varie suivant les psychologues et les philosophes qui les ont proposées, il y a place, au point de vue de l'invention pour une catégorie qui est peut-être la plus importante de toutes : la catégorie de la croyance. Celle-ci est la base logique de la vie sociale puisque toutes les règles morales qui président aux relations des hommes entre eux, sont fondées sur elle, qu'elle est à la fois leur criterium et leur fondement.

Bien entendu la croyance n'est pas uniforme, elle présente des modalités à la fois dans l'individu lui-même, et dans le groupe dont il fait partie. Autrement dit, il arrive qu'un même jugement, suivant les moments de la vie d'un même individu, rencontrera de la part de celui-ci une adhésion de force inégale, ou qu'il aura une valeur émouvante variable. Nous essaierons par la suite de déterminer les causes des variations de cette note affective. De même, on peut

quelquefois déterminer d'une manière assez précise, la croyance qui s'attache à un jugement moral dans une société donnée. La statistique permet de montrer si ce jugement, une règle négative, par exemple « tu ne tueras point », est unanimement accepté et qu'il a sur les consciences une force inhibitrice suffisante, ou au contraire si d'autres jugements ne viennent pas souvent annuler ses effets, par exemple le sentiment de l'honneur, certains jugements s'attachant à des passions réputées nobles (par exemple, le crime passionnel cher aux jurys parisiens) (1). Alors que les catégories de l'entendement sont les conditions de l'entente des esprits, de la compréhension réciproque, de l'intelligibilité, les catégories affectives, forcément plus fuyantes et moins nettes, nous indiquerons quels sont dans un groupe donné les comportements affectifs typiques, et par conséquent elles indiqueront les conditions de la sociabilité, telles que les conçoit un groupe donné. Ces formes principales de la vie affective sont principalement la sympathie et l'antipathie, les forces d'attraction et de répulsion qui s'attachent à certains jugements et aux représentations qu'ils mettent en œuvre.

La sympathie a été considérée par plusieurs philosophes comme le fondement de la vie morale. « Le sentimentalisme de Shaftesbury, de Young, et de Smith exprime, dit M. Gaston Richard, une vérité bien mise en lumière par la psychologie génétique contemporaine, c'est que les émotions morales ont leur condition

(1) Voir Niceforo, *La misura della vita* et Durkheim, *le Suicide*.

d'existence et d'apparition dans les émotions sociales et en dernière analyse dans la sympathie » (1). L'effet de cette sympathie est subordonné à la conception que le sujet se fait de l'identité et de l'analogie ou plutôt de certaines analogies. Par exemple, les primitifs chez lesquels ces distinctions se voient le plus nettement considéreront souvent qu'un homme est littéralement d'une autre espèce s'il appartient à un autre groupe que le leur. Nous savons de même que l'effet de la sympathie est fortement atténué dans certains cas, lorsque nous jugeons que certains de nos semblables offrent moins d'analogies avec nous.

Ainsi en dernière analyse l'effet de la sympathie est subordonné à nos croyances en ce qui concerne nos conceptions relatives aux parentés et aux analogies entre nous et les autres hommes ? Celles-ci sont rattachées à l'ensemble de notre vie intellectuelle, à la conception générale que nous avons de toutes choses. Par là, nos émotions aussitôt qu'elles dépassent le cercle des émotions primitives d'essence physiologique, paraissent être déclanchées par des jugements plus ou moins compliqués. Bien plus, ces émotions primitives elles-mêmes ne se produisent qu'à travers l'acquisition préalable d'un système de connaissance ou de jugements. Ainsi, l'émotion que ressent généralement un individu menacé d'une arme à feu peut faire défaut s'il ne connaît pas ce genre d'arme. De même le sentiment de l'honneur peut se rattacher à l'instinct de conservation (ce que les Romains rendaient par l'idée de *diminutio*, ou d'*infamia*), on voit que cette émotion

(1) Gaston Richard, *Manuel de Sociologie*, 1^{re} partie, p. 35.

implique pour être mise en jeu l'adhésion à un groupe de principes moraux, car la détermination des choses déshonorantes peut varier d'une société à l'autre (1).

On peut en dire autant de cette autre grande attitude affective qu'est la répulsion ou l'antipathie et dont l'application est également subordonnée à un corps de jugements qui déterminent préalablement les choses et les actes méprisables ou répréhensibles ainsi que les jugements relatifs aux oppositions et aux contrastes.

L'un des caractères de la croyance est qu'elle paraît en général être renforcée par le fait qu'elle est partagée par un grand nombre d'hommes. Elle est également renforcée par le fait qu'on lui attribue une ancienneté très grande (tradition) ; on sait combien dans les sociétés très conformistes et, à mesure qu'on s'éloigne vers les civilisations primitives, était grande la tyrannie de la tradition. Les hommes semblent attacher une valeur d'autant plus grande à un jugement qu'un plus grand nombre d'entre eux y communique ; ainsi, Durkheim croit que le respect de la vie humaine tend à croître parce que, par suite de la division du travail et de la différenciation des tâches, il est de plus en plus le seul jugement normatif absolument général (2).

Nous avons considéré jusqu'à présent les jugements de valeur qui sont objets de croyance et les émotions

(1) M. Gaston Richard dit : « Les purs sentimentalistes tels que Rousseau ont méconnu le concours que l'évolution intellectuelle apporte à l'émotion morale comme aux autres émotions supérieures » (*ibid.*).

(2) Cf. Durkheim, *La division du travail social*,

qu'ils suscitent à l'état isolé. Bien entendu ce n'est là qu'une vue schématique car jugements et émotions s'associent ; mais leur association tend le plus fréquemment à être systématique. Ils se groupent en systèmes autour de quelques notions revêtues d'une force particulière. Quelques-uns de ces systèmes revêtent une valeur dynamique suffisamment grande pour dominer toute notre vie psychique. Nous dirons alors, que ces systèmes, ces principes généraux réglant toute notre conduite sont des objets de foi. Quant à l'émotion, lorsqu'elle présentera un degré de continuité et d'intensité particulière, on lui donne généralement alors le nom de passion.

La foi est une croyance permanente et durable en certaines règles ou en certains principes que le sujet considère comme essentiels et qui semblent destinés à régler sa conduite. D'autres fois elle s'attache à des principes qui n'ont pas une valeur normative immédiate, mais qui sont plutôt une explication de l'univers. Par exemple, les croyances que nous rencontrons dans toutes les religions relativement à la genèse du monde et de l'humanité. Certes, la science de son côté s'efforce de donner des explications analogues, mais elles ne sont pas des objets de foi, du moins tant que le savant ne se départit pas de son attitude critique ; il ne s'agit alors que d'explications techniques. Ces principes deviennent des objets de foi lorsqu'on les relie à des attitudes ou à des pratiques religieuses. Ils jouent alors, le rôle de prémisses dans les raisonnements déductifs destinés à donner un fondement, ou une explication logique à des croyances religieuses ou à des préceptes moraux. C'est sur ce point en particulier que

se produisent les passages du domaine technique au domaine moral. Les hommes se hâtent, en effet, dans leurs besoins de se sentir assurés dans leur conduite, d'avoir le sentiment de cette sorte de *satiété logique* que donne une explication générale des choses, de se saisir des explications qui leur paraissent plausibles et de se reposer sur elles. Une fois acquis, et fortifiés par l'adhésion d'un grand nombre d'hommes et le prestige de l'ancienneté, ces principes présentent une force très grande, ils deviennent quelquefois quasi-indéracinables ; malgré les insuccès répétés, l'in vraisemblance même, souvent ils résistent grâce à la seule force d'inertie (1).

(1) Louis Weber, *Le Rythme du Progrès*, p. 168. « Les phénomènes de croyance liés à la religion et à la magie sont essentiellement du ressort de la psychologie collective. Ils tiennent en grande partie à la force de la coutume et de la tradition, c'est-à-dire à des forces sociales. Ne pas participer à la croyance des ancêtres ni à celle des contemporains, c'est se mettre hors du groupe, hors de la société ; c'est presque commettre un sacrilège. Les faits prouvent combien sont rares ceux qui osent ainsi briser le cadre mental dans lequel ils sont nés et ont été élevés. Les croyances religieuses et magiques sont donc pratiquement des croyances obligatoires ; et l'obligation procède ici de la nécessité pour l'être sociable de sentir et de penser d'accord avec la société, sous peine de s'en exclure. Ces croyances cependant n'ont jamais le caractère de l'évidence empirique. Echappant au contrôle de l'expérience et puisant leur force dans l'autorité, dans la contrainte ou la contagion du milieu social, elles ne satisfont jamais complètement la tendance intellectuelle initialement identique à la tendance technique. De là fréquemment une part d'insincérité, parfois de la supercherie chez les acteurs des rites, et une part de doute chez les spectateurs. Mais cette fissure n'a jamais compromis chez les non civilisés, la solidité et la durée des institutions de cette espèce. L'expérience n'est invoquée que lorsqu'elle donne le résultat souhaité. Dans le cas contraire, ce ne sont pas les expli-

Ainsi les explications qui d'abord ont été inventées dans une intention plutôt objective, glissent peu à peu dans le domaine du sacré et tendent à devenir intangibles. L'histoire du droit nous montre comment dans l'ancien droit français par exemple, les coutumes à mesure qu'elles étaient consacrées par l'usage, acquerraient peu à peu force de loi. Et ce glissement du technique au sacré est en quelque sorte fatal, tout concourt à le produire, l'habitude, la crédulité, l'inertie et la loi du moindre effort : pour empêcher qu'ils ne se produisent, il faudrait que notre pensée déploie une vigilance inlassable, qu'elle ne se repose jamais. Mais lorsqu'on réfléchit au champ limite de la conscience chez tous les hommes, et à la répugnance pour l'effort psychique que présentent la plupart d'entre eux, si l'on songe également au fait que pour la plupart des hommes, le doute, l'attitude critique sont générateurs d'angoisse et de malaise, on comprend que l'on ait tendance à adopter des solutions toutes faites et à se hérissier d'hostilité devant toute proposition tendant à les troubler ¹. En général, un individu, même lorsqu'il est doué d'esprit critique et exercé à en faire usage, limite cette sorte de vigilance à une spécialité, pour le reste de ses croyances et de ses opinions il s'en remet à la tradition ou à l'autorité d'autres savants.

explications qui manquent. Sous la poussée du désir, l'homme invente dirait-on, les mauvaises raisons encore plus facilement que les bonnes. »

(1) « L'homme sent surgir en lui des besoins auxquels la raison pure n'apporte ni satisfaction, ni réponse, ni remède, la plupart aiment mieux des réponses apparentes que rien. » Ribot, *Logique des sentiments*, p. 194.

D'autres fois, la foi est une attitude provisoire ; les nécessités de l'action font que dans certains domaines on est forcé d'adopter une ligne de conduite découlant de principes déterminés même si l'on est pas assuré de leur vérité ; ainsi la morale par provision de Descartes. Mais comme c'est un provisoire qui dure, il produit en pratique les mêmes effets que la foi. Souvent aussi cette attitude qui en pratique équivaut à la foi est due à l'intérêt, il y a là toute une échelle de simulations bien connues et sur lesquelles il est superflu d'insister.

De même que la croyance est génératrice d'états affectifs, d'émotions, la foi qui est une croyance plus durable et plus systématique est génératrice d'émotions présentant ces derniers caractères. « La passion, dit Ribot, s'oppose à l'émotion par la tyrannie ou la prédominance d'un état intellectuel (Image ou idée), par sa stabilité et sa durée relative. C'est une émotion prolongée et intellectualisée » (1). Un peu plus loin, il compare l'émotion par rapport à la passion, à une maladie aiguë par rapport à une maladie chronique.

Comme nous l'avons dit pour l'émotion et pour la croyance, la passion présente au plus haut point la corrélation des états intellectuels (jugements) avec les états affectifs : « Idée fixe, dit Ribot, égale émotion fixe » (2). A la base de toute passion nous trouvons un certain nombre de jugements qui ont pris chez le sujet un relief particulier, généralement parce qu'ils affectent en ce moment celles de ses finalités qu'il consi-

(1) Ribot, *Essai sur les passions*.

(2) Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*.

dère comme les plus importantes. Bien entendu, ces finalités peuvent néanmoins n'être pas particulières à l'individu comme le serait par exemple une passion amoureuse. Elles peuvent tenir à des fins qui lui sont communes avec un grand nombre d'autres, par exemple les passions religieuses nationales, etc...

Une fois la passion établie, elle est créatrice d'une activité psychologique particulière : elle provoque en nous l'apparition de jugements de justification destinés à la défendre. D'autre part, elle a un pouvoir quelquefois formidable d'inhibition : ce pouvoir, elle l'exerce de deux façons, d'une manière active en s'appliquant à dissocier tout ce qu'elle considère comme lui étant opposé et d'une manière passive, par inertie, en éliminant insensiblement de notre pensée tout ce qu'elle considère comme incompatible avec elle. La foi, dit Leuba, est une concentration de l'activité psychologique, elle s'oppose comme telle à la durée dans la conscience des idées et des sentiments qui ne la favorisent pas. Ainsi, la passion est téléologique à sa manière, elle a une fin très nette et elle y tend comme fait l'instinct.

On voit donc schématiquement quel est le rôle de la foi et de la passion : 1° elles naissent d'un ou de plusieurs jugements de valeur ; 2° elles agissent en présentant une corrélation constante entre états intellectuels et états affectifs ; 3° elles tendent à organiser en conformité avec leurs fins l'ensemble de notre vie psychique en renforçant ce qui les favorise et en éliminant ce qui les contrarie (1).

(1) Sur le contraste et la contradiction, voir *infra*, p. 327 et suiv.

CHAPITRE II

LES MODALITÉS DE L'ADHÉSION *(suite)*

Certitude. — Evidence.

A côté de la croyance et de la foi qui sont les formes subjectives de l'adhésion à un jugement, on considère qu'il est des formes objectives. Bien entendu les deux peuvent coïncider et nous avons vu dans les pages qui précèdent comment se fait ce passage si fréquent de la certitude à la foi. Mais cela n'exclut pas que l'on ne puisse classer à part la certitude considérée comme un jugement stable, revêtu de notre adhésion et cependant n'affectant pas notre personnalité au point de se présenter toujours à notre conscience accompagné d'une note affective. Autrement dit la certitude et l'évidence sont les formes de la croyance lorsque celle-ci n'affecte que le domaine technique.

La certitude n'a jamais été définie d'une manière vraiment satisfaisante. Lorsqu'il s'agit des opérations qui sont à la base de l'invention technique, c'est-à-dire des techniques élémentaires exclusivement matérielles dans leur origine et qui se réduisent surtout au simple jeu de nos membres et de nos sens, la certitude est indéfinissable. Elle correspond au sentiment obscur de l'homme exercé qui sent par exemple qu'il pourra sou-

lever tel objet ou briser une certaine branche d'arbre (1).

Bien entendu ces opérations tout d'abord instinctives pourront être ensuite exprimées d'une manière scientifique, notamment être mesurées. A cette intuition instinctive que nous venons de citer, s'ajouteront des concepts particuliers, par exemple la connaissance du poids moyen que peut soulever un homme normalement constitué, des expériences dynamométriques, des études sur la fatigue musculaire, etc... En dernière analyse, il semble que dans le domaine technique, la certitude survient de nos jours principalement à la suite d'expériences répétées ayant confirmé une proposition. C'est ainsi que la tendance de la psychologie moderne est de voir dans l'évidence des catégories le résultat d'un « condensé d'expérience ». On sait que cette attitude critique et objective qui est pourtant si simple a été longtemps éclipsée par la prédominance des croyances magiques et par le principe d'autorité. Et il est au fond étonnant de voir que l'humanité ait réussi peu à peu à se dégager des inventions si attrayantes de son imagination. D'autant plus, que celles-ci étaient en somme hors d'atteinte de la critique rationnelle.

(1) « Comprendre une opération et de même un raisonnement ce n'est donc pas nécessairement réduire des termes à l'identité ; c'est effectuer une suite de transformations élémentaires sur des objets donnés avec des instruments donnés... Ces intuitions sont indéfinissables mais tout le monde sait qu'elles ont un caractère d'objectivité et de spatialité qui les met en opposition avec la conscience affective. Elles sont expressément ce qui n'est pas notre moi, le complexe de notre cœnesthésie, de nos sentiments et de notre tension intérieure. Absorbé dans l'intuition intellectuelle, le sujet s'oublie totalement. La pensée opératrice est ce qu'il y a de plus impersonnel en nous ». Weber, *Rev. de Mét. et de morale*, janvier 1926, p. 414.

« Les conceptions quelconques de notre imagination, dit Auguste Comte, quand leur nature les rend nécessairement inaccessibles à toute observation, ne sont plus susceptibles dès lors de dénégation, ni d'affirmation. Personne n'a jamais pu démontrer logiquement la non existence d'Apollon, ni de Minerve » (1).

Le cartésianisme en attaquant le principe d'autorité assouplit la notion de certitude. À côté de la preuve expérimentale dont la théorie avait déjà été faite en partie par les savants de la Renaissance, Descartes proposa pour les vérités dialectiques le critérium de l'évidence. Celle-ci constitue un critérium nécessairement subjectif dont il semble que le caractère principal est un état de non contradiction : le principe énoncé comme évident est celui qui ne contredit aucun des jugements auxquels nous croyons, il constitue avec ceux-ci une sorte de composé logique stable, susceptible de résister à la dissociation.

On voit que la certitude est un état essentiellement momentané et relatif. Contrairement à la foi qui, jusqu'à un certain point, peut être indépendante du reste de nos connaissances et continuer quelquefois à subsister même lorsqu'elle est en désaccord avec celles-ci, en vertu d'un pouvoir dynamique qui lui est propre, la certitude exige pour durer d'être d'accord avec le reste de nos connaissances objectives. Il n'y a pas en effet de principes évidents par eux-mêmes : « Tout jugement exprimant une nécessité, par exemple un axiome est dans sa forme un jugement hypothétique » (2).

(1) Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif*.

(2) Goblot, *Traité de logique*, p. 324.

Aussi dans l'état actuel de nos connaissances, on considère que les principes généraux de la science sont bien loin d'être des principes tout le reste se tire par déductions ; au contraire, ces principes sont placés à la fin comme des synthèses résumant l'ensemble des notions acquises. « Les vérités logiquement premières ne sont pas les premières découvertes. C'est même seulement dans un état avancé de la science qu'il devient possible d'ordonner les connaissances et d'en découvrir les principes. Ce sont d'irréductibles résidus d'analyse » (1).

Au point de vue logique la genèse d'un grand nombre d'inventions réside justement dans les premiers flottements qui se manifestent autour d'un principe ou d'une règle que l'on considérerait jusque-là comme évidents. En général, ces flottements sont dus à la découverte de faits nouveaux, ou nouvellement aperçus et qui contredisent ces principes. Le moment est venu alors de procéder à la révision de ceux-ci, et un travail de dissociation commence entraînant avec lui la révision, le reclassement d'un nombre plus ou moins grand de connaissances.

A ce sujet M. Le Roy dit très justement que posséder l'esprit d'invention consiste en fin de compte en ceci : croire à l'évolution de l'évidence ; et il ajoute que l'invention s'accomplit dans le nuageux, dans l'obscur, l'inintelligible, presque le contradictoire (2). Il nous paraît plus exact de dire que l'invention s'accomplit souvent non pas dans le contradictoire, mais à propos de contradictions. La rencontre d'une contradiction

(1) Goblot, *ibid.*

(2) E. Leroy, *op. cit.*, p. 483 et 497.

produit l'effet d'une excitation à penser ou à chercher. Elle oblige à une révision des connaissances jusque-là admises; cela explique que les inventions les plus fécondes, celles qui apportent avec elles la rénovation d'une branche scientifique, ou la création de méthodes nouvelles, viennent à la suite de la constatation d'une contradiction (par exemple la manière dont Newton a inventé la théorie de l'attraction). L'invention déductive, qui ne fait qu'appliquer les données reçues est en général d'une portée scientifique plus modeste. Quant à l'inintelligibilité de l'invention, ce mot est exact en tant qu'il désigne le rôle de l'inconscient; mais il ne s'ensuit pas qu'une invention ne puisse être analysée et décrite en termes entièrement intelligibles à la fois dans ses éléments constitutifs et dans les traits particuliers aussi bien permanents qu'épisodiques de son élaboration.

CHAPITRE III

LE SENS COMMUN

La combinaison dans une conscience des croyances morales et religieuses avec les concepts techniques considérés comme évidents ou comme certains, fournit une sorte de résultante. Bien entendu, cette résultante n'est pas facilement déterminable car elle comporte parmi les éléments qu'elle résume, non seulement les jugements auxquels croit un individu dont le nombre est variable — et quelquefois variable suivant les moments, chez le même individu — la hiérarchie plus ou moins vague qui préside au groupement de ces mêmes jugements, et enfin, la fréquence avec laquelle ils se présentent à la conscience et font partie d'associations. De son côté, cette fréquence n'est pas toujours un fait résultant des convictions de l'individu, la marque de l'importance qu'il accorde à un jugement, mais souvent une conséquence des circonstances ou de préoccupations momentanées. Ainsi par exemple, des obligations professionnelles très absorbantes que le sujet jugerait cependant secondaires.

Cette combinaison de la foi et de la certitude lorsqu'elle affecte un grand nombre d'individus, permet aux résultantes qui en dérivent de présenter des caractères beaucoup plus saillants. En effet, les règles générales de la loi des grands nombres s'appliquent dans

ce cas, les irrégularités se compensent, les fréquences tendent vers la régularité et la manière dont sont distribuées les données caractéristiques tend à devenir constante. Il est difficile de déterminer le sens commun en ne prenant pour objet d'étude qu'un individu isolé. Mais si l'on envisage un groupe entier, on se rendra beaucoup mieux compte de la mentalité générale qui s'y rencontre. Le sens commun ainsi défini, il est aisé de voir qu'il consistera dans des caractères assez généraux et assez peu précis. Mais ces jugements quoique assez vagues, expriment cependant d'une manière suffisante les croyances les plus générales qui déterminent les actes et la conduite entière des individus faisant partie d'un groupe.

Aussitôt qu'ils commencèrent à s'affranchir de la tutelle de la théologie les philosophes firent une place importante au sens commun. On sait la place que lui fit Descartes. Qu'est-ce au juste que le bon sens? Souvent ce mot est employé pour définir une certaine habileté dans les choses courantes de la vie; il implique la pondération, la modération et l'aptitude à ne pas facilement se laisser entraîner vers les entreprises chimériques. Il consisterait donc dans une croyance suffisamment solide en un certain nombre de vérités considérées comme évidentes, et en général une certaine méfiance envers tout ce qui contredit ou ce qui choque cet ensemble de vérités. En somme, le bon sens se réduirait en dernière analyse en un groupe de croyances. C'est parmi celles-ci que l'individu ira chercher les prémisses aux raisonnements déductifs qu'il emploie couramment.

Le bon sens offre donc tous les caractères d'une

moyenne, la généralité à la fois dans le sens où ce mot signifie qu'il est composé de jugements très généraux et dans le sens qu'il est fait des attitudes additionnées d'un très grand nombre d'hommes. Ainsi ces photographies superposées des membres d'une même famille, qui font disparaître comme l'a montré Galton les différences individuelles, et ne laissent transparaître qu'un type moyen. Un autre caractère essentiel du bon sens c'est sa fixité : il est constitué en effet par l'adhésion d'un grand nombre d'hommes à un certain nombre de résultantes provenant elles-mêmes d'un très grand nombre d'expériences, d'inventions et de jugements. On comprend donc que pour produire des changements considérables dans le sens commun, il faille produire des transformations à la fois dans ses éléments constitutifs et dans leur distribution (1).

On peut considérer que le sens commun se divise également en deux parties, l'une qui a trait à la vie morale, et l'autre à l'activité technique et scientifique. Toutes deux présentent le même caractère, celui d'être la résultante d'un ensemble de jugements. Les deux genres influent d'ailleurs l'un sur l'autre, les croyances scientifiques pouvant modifier certaines règles morales, et les croyances morales ou religieuses influençant de plusieurs manières l'activité technique (2).

(1) « Les résidus permanents de l'opinion publique constituent le sens commun ou bon sens, collection parfois peu systématique et même illogique d'aphorismes devenus base commune de jugements vulgaires, raisons communes, armes contre les paradoxes et les risques, transformations des croyances collectives ». Duprat, *Résumé des Cours de Sociologie*, tome II, p. 27.

(2) « L'émotion morale est un état très complexe. C'est une erreur des sentimentalistes du siècle dernier ou du nôtre qui ont

Néanmoins le sens commun subit des transformations considérables : la première et la plus profonde est celle que signale M. Lévy-Bruhl dans ses ouvrages sur la mentalité des primitifs. On voit que chez ceux-ci, les données du sens commun sont tellement éloignées des nôtres que l'on peut quelquefois conclure à une différence radicale dans la pensée. C'est ce que M. Lévy-Bruhl appelle le stade prélogique : les deux points les plus importants sur lesquels porte cette différence sont la manière dont ils conçoivent l'identité et celle dont ils conçoivent la causalité. Les primitifs conçoivent l'identité d'une manière beaucoup moins rigoureuse que la nôtre, ils établissent des sortes de confusion qui se reflètent sur leur manière de déterminer les liaisons causales, entre par exemple un homme et son image ou son nom, ou certaines particules détachées de son corps, ses cheveux, ses ongles, etc. Etre en possession de cette image, connaître ce nom, posséder une mèche de cheveux permet d'agir d'une façon redoutable sur un individu. D'ailleurs des survivances nombreuses de cette manière de raisonner subsistent dans nos sociétés. Dans certains milieux superstitieux, on pratique quelquefois les envoûtements, les incantations, on use de talismans, d'amulettes, etc. Mais est-il certain que de telles pratiques impliquent une différence dans les fonctions mentales elles-mêmes plutôt que dans la manière dont ces fonctions s'exercent ? On

soutenu l'hypothèse d'un « sens moral », de l'avoir assimilé à la vue ou au goût, de l'avoir considéré comme un sens spécial, qui avec un tact inné distingue le bien du mal : ce n'est pas un acte simple mais une somme de tendances », Ribot, *Psychologie des sentiments*, II, chap. VIII, § 3.

peut considérer en effet, que ce qui différencie la mentalité des hommes civilisés de celle des primitifs, ce n'est pas que le jugement d'identité par exemple n'existe chez ceux-ci mais qu'ils en font simplement une application vicieuse. Leur pensée fait usage du principe d'identité mais elle l'applique à des cas où nous ne voyons nous que des analogies ainsi entre un homme et son portrait. De même lorsqu'ils croient agir sur un homme par l'intermédiaire de parcelles détachées de son corps comme ses cheveux, ils continuent à faire une application vicieuse de ce principe, en supposant que cette partie détachée du tout reste reliée à lui, à la fois en tant que chose le représentant de même qu'un délégué d'un groupe et sensé fréquemment le représenter ou le personnifier et en tant que continuant à garder avec lui des liens invisibles.

D'ailleurs de nos jours, il arrive fréquemment que les données du sens commun soient dépassées par les découvertes scientifiques. Alors que pendant longtemps on a cru, comme l'a remarqué Cournot, que le réel était rationnel dans le sens de coïncidant avec le bon sens, on ne peut plus en dire de même aujourd'hui. La philosophie a cru longtemps cependant à cet axiome : La métaphysique, dit M. Meyerson à propos de Hegel, était pour ce dernier une généralisation de l'empirisme, elle coïncidait avec les démarches du bon sens, de la pratique. Au contraire, les concepts de la science à mesure qu'elle avance contredisent l'empirisme, c'est-à-dire l'expérience immédiate. Ainsi Fresnel ayant formulé l'hypothèse des ondulations lumineuses se vit objecter par Poisson, que si ces idées étaient exactes elles aboutiraient à ce résultat absurde que la combi-

naison de deux lumières pourrait faire de l'ombre : loin de reculer devant l'expérience, il la tenta aussitôt et réalisa cette chose qui semblait monstrueuse : les interférences.

De même des remarques de ce genre s'appliquent à peu près à tous les domaines : « Si au ^{xvii}^e siècle s'était réuni un congrès qui eut à s'occuper de l'amélioration des transports, ce congrès se fut borné à discuter le perfectionnement de l'élevage des chevaux, l'organisation des relais, l'entretien des routes, etc... mais il eut traité d'absurdité la proposition de quiconque lui eut demandé d'encourager l'étude des métaux couplés, plongés dans une solution acidulée. D'ailleurs c'est une vérité qui commence à se répandre aujourd'hui : savoir que l'on ne peut jamais décréter à l'avance l'absurdité d'une recherche et cette latitude de plus en plus grande laissée à l'invention est parmi les plus heureuses conquêtes de l'esprit moderne » (1).

En somme, aujourd'hui encore le sens commun dans nos sociétés elles-mêmes coïnciderait plutôt avec la science du ^{xvii}^e ou ^{xviii}^e siècles, voire même avec celle d'Aristote, qu'avec les dernières découvertes et les conceptions de la science contemporaine (2).

(1) Bouglé, *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*. A propos de cette même question M. Brunschwig écrit à propos de la physique moderne : « La recherche de l'évidence s'y est révélée comme le préjugé par excellence » (*L'expérience humaine et la causalité physique*, p. 601). Voir dans « l'Homme aux 40 écus » les railleries que Voltaire fait au nom du bon sens au sujet d'hypothèses scientifiques admises depuis et qui choquaient incontestablement le bon sens.

(2) Sorel établit une différence de nature entre l'expérimenta-

Ainsi on voit que même pour nous il se produit des changements considérables dans les manières dont nous concevons l'identité et la causalité. Comme l'a dit M. Meyerson en dernière analyse la science vise toujours au concept de réalité (1) : lorsqu'elle en détruit une, c'est pour en mettre une autre à sa place. Par exemple elle dira : la lumière n'est pas une émanation, elle *est* un mouvement ondulatoire. De ces conceptions différentes des identités ou même des analogies résulteront bien entendu des modifications dans la manière de concevoir la causalité lorsqu'elle porte sur les domaines affectés par ces changements. Par exemple ceux qui ont voulu faire des applications pratiques des théories scientifiques concernant la lumière, ont été amenés à tenir compte de l'explication nouvelle, et partant à modifier leurs conceptions de la causalité des phénomènes lumineux. On peut dire que c'est là un trait des sociétés modernes très différenciées, savoir que le sens commun de l'homme moyen tend à être assez éloigné des concepts mis en œuvre par les spécialistes dans leurs domaines : le concept vulgaire s'éloigne de plus en plus du concept scientifique. Néanmoins les nouveaux concepts issus de la science pénètrent peu à peu dans l'usage courant, le sens commun s'enrichit ou se transforme suivant que les concepts nouveaux contredisent des idées préexistantes qu'ils visent à éliminer pour les remplacer, ou qu'ils viennent se surajouter simplement à l'acquit précédent (accumulations ou substitutions).

tion et l'observation, la seconde ne fait usage que des concepts du sens commun (G. Sorel, *De l'utilité du pragmatisme*).

(1) Cf. Meyerson, *Identité et réalité*.

Surtout les acquisitions de la science finissent par pénétrer le sens commun, mais elles sont adoptées le plus souvent de confiance. Combien d'hommes qui se déclarent persuadés que la terre tourne savent la démonstration scientifique de ce fait ? Le sens commun est fondé en grande part sur la répétition et sur le principe d'autorité. Mais tel qu'il est admis, le sens commun tend à gouverner nos pensées ; il jouit en effet du prestige suprême des vérités sur lesquelles tout le monde est d'accord « vox populi, vox Dei ». Les pensées qui lui sont contraires auront plus de peine à naître dans notre esprit, ou, si elles naissent, elles tendront à ne pas y persister et retomberont le plus souvent dans l'oubli ; elles seront rarement prises au sérieux, elles seront jugées ridicules, invraisemblables ou monstrueuses. On ira jusqu'à déclarer inconcevables des jugements contraires à des vérités de sens commun.

Il est très difficile même pour des gens rompus à la critique d'échapper à cette tournure de l'esprit humain. Le savant anglais, Whewel a soutenu contre J. Stuart Mill que le critérium de nécessité d'une proposition était l'inconcevabilité de la négative. A S. Mill qui lui faisait remarquer que certaines vérités scientifiques telles que la gravitation semblait inconcevable, il répondait qu'il suffisait de s'entourer de précautions sérieuses avant de décréter l'inconcevabilité d'une chose. Mais quelles précautions ? Whewel parle d'inconcevabilité intellectuelle, d'irréprésentable, etc... Ce raisonnement présente en sens contraire une certaine analogie avec la théorie scholastique connue sous le nom de preuve de saint Anselme. Cette théorie consistait à déduire l'existence nécessaire d'un être suprême

du fait que nous concevons cette existence ; à quoi les critiques objectaient que concevoir l'existence d'une île enchantée n'impliquait pas que cette île fût une réalité (1).

(1) « On sait par tant d'exemples que notre capacité ou incapacité de concevoir une chose a si peu affaire avec la possibilité de la chose elle-même, et n'est qu'une circonstance toute accidentelle due à nos habitudes d'esprit », J. S. Mill, *Système de logique*, t. I, p. 271.

CHAPITRE IV

L'ASSOCIATION AFFECTIVE

Ressemblance et contiguïté dans l'association affective. — Symbole et métaphore.

De même que l'association des idées proprement dite, l'association affective (qui, comme nous l'avons vu, explique le plus souvent la naissance des séries d'idées qui se présentent à notre conscience), est fondée principalement sur la ressemblance, la contiguïté et le contraste. Nous ferons une place à part au contraste qui joue en matière d'association affective un rôle particulièrement important. Mais alors qu'au point de vue logique, les rapports de ressemblance, de contiguïté, etc... sont déterminés d'après des critères objectifs, ou qui voudraient l'être, ces mêmes rapports présentent un tout autre aspect au point de vue affectif. La ressemblance est fréquemment remplacée par le symbole ou le transfert, quant au contraste, il donne lieu à une multitude d'interprétations.

Lorsque nous pensons un concept, c'est-à-dire en général le mot qui le représente, il est bien rare que nous ayons présentes à l'esprit toutes les acceptions existantes de ce concept. Seule surgira spontanément parmi toutes ces acceptions celle que nous considérons comme essentielle, c'est-à-dire qui intéresse nos finali-

tés permanentes ou momentanées. En même temps, et suivant que cette définition essentielle contrarie ou favorise ces finalités, elle se colore pour nous d'une teinte affective particulière. Pour peu que cette corrélation présente une certaine permanence, elle tend à constituer un composé stable : le concept tendra à être toujours accompagné de cette même note affective alors même qu'il se produirait des modifications dans l'ensemble de causes et de circonstances qui les ont produites. Ainsi, la réputation d'un individu survit longtemps après que les vertus qui l'ont produite peuvent avoir totalement disparu.

D'autre part, cette teinte affective tend en général à gagner les acceptions secondaires du concept. Celles-ci, si elles ne contredisent pas la définition essentielle, tendront à être pour nous, chaque fois que nous les évoquerons, accompagnées d'un état sentimental analogue à celui de la première.

Ce sont là les premiers éléments de l'association affective : les idées tendent à se grouper, à se présenter à notre conscience en séries qui présentent le caractère commun de provoquer en nous un même état sentimental. De même la présence en nous d'un état sentimental déterminé, fait surgir dans notre conscience des idées affectées d'un tonus analogue. Par exemple, si par suite de causes simplement physiologiques, nous nous sentons tristes ou déprimés, nous aurons tendance à ne penser que des idées qui sont liées pour nous à des impressions mélancoliques. Ainsi nous avons tendance à confondre ou à considérer comme analogues des idées, des souvenirs, etc... qui peuvent cependant être très différents au point de vue objectif et cela uni-

quement, parce que leur projection affective les apparente momentanément ou d'une façon durable dans notre esprit (1).

Les deux formes les plus typiques de ces sortes d'associations sont la métaphore et le symbole. La métaphore consiste principalement dans le fait de relier des idées, de les réunir dans une même évocation ou dans une évocation simultanée, en se fondant sur leur ressemblance sentimentale. Par exemple nous dirons d'un ciel gris que c'est un ciel triste (2). Ce qui différencie

(1) « Les abstraits émotionnels, c'est-à-dire images qui se réduisent à quelques qualités ou attributs des choses qui sont choisies entre les autres pour des raisons diverses mais toujours d'origine affective résultent de la prédominance constante ou momentanée d'un état affectif. Un aspect quelconque essentiel ou non surgit en relief, uniquement parce qu'il est en rapport direct avec notre sensibilité ; une qualité ou un attribut sont choisis spontanément ou arbitrairement parce qu'ils nous plaisent ou nous déplaisent en quelque manière. » Ribot, *Logique des sentiments*, p. 129.

(2) « C'est une association vicieuse d'images par ressemblance... Ici ce sont les images en général qui sont en jeu et là (le calembour) ce sont les mots, mais la formation est la même...

... Elle (la métaphore) sert à concrétiser une idée, à l'incarner dans des images, à la rendre plus accessible aux esprits nombreux que trouble l'abstrait et à exciter des sentiments que les abstractions trouvent rebelles. Elle sert à rapprocher l'inconnu du connu, à nous donner quelque vague idée de ce qui nous est inaccessible ; elle a ainsi tenu sa place dans l'évolution des idées et des langues, des religions et des philosophies comme dans la composition des œuvres littéraires de n'importe quelle forme.

Ses défauts sont graves et ils se résument en un seul qui les engendre tous : elle risque d'être prise au sérieux. L'esprit passe trop aisément de l'idée au système d'images qui l'incarne, il les confond, il les brouille et, partant de ce qui les unit, il en arrive vite et sans s'en apercevoir à ce qui les sépare. Il attribue à l'idée ce qui n'est vrai que des images et des impressions qui ne sont là que pour la mettre en relief. L'histoire des méprises ainsi engendrées serait innombrable. Les discussions philosophiques ont sou-

surtout la métaphore du symbole c'est qu'elle est plus individuelle. « L'expression métaphorique est moins nécessaire, moins adéquate, plus arbitraire, que le rapport symbolique. Pensez le temps sous la forme spatiale, par exemple, n'est pas faire une métaphore mais remplacer par un symbole une chose qui peut être perçue directement. Le symbole, plus que la métaphore, a le caractère d'une synthèse. Le symbole est un fait sociologique. Nous trouvons dans sa genèse l'illogisme qui est le propre des créations populaires : de même que la métaphore jette un pont entre les choses les plus disparates, c'est à travers un dédale de confusions qu'il s'élabore » (1).

Aussi le symbole présente-t-il plus de fixité que la métaphore. Il y a dans chaque société un groupe stable de symboles déterminés. Les uns tiennent principalement au système de signes en usage dans cette société. Une valeur affective ou même magique s'attachera à certaines combinaisons graphiques par exemple à cause des choses qu'elle représente. D'autres fois le symbolisme s'attache à des objets représentatifs, par exemple les statues des dieux. Le symbole deviendra plus précis lorsque tout un système d'idées se concrétisera dans une seule représentation symbolique. Par exemple, on symbolisera toute l'idéologie qui se rattache à l'idée de royauté, par l'un de ses attributs matériels, la couronne,

vent pour cause une métaphore mal comprise, et pour but la distinction de l'idée essentielle et des idées ou des images que la langue suscite malencontreusement autour d'elle.

Paulhan, *Esprits logiques et esprits faux*, p. 220.

(1) V. Perès, La pensée symbolique, *Revue Philosophique*, 1916.

le sceptre, etc... D'autres fois le symbole a une origine historique, il est la représentation synthétique et figurée d'une série d'événements avec toutes leurs conséquences matérielles et intellectuelles : par exemple, la croix, le croissant, le bonnet phrygien, etc... Rien de moins individuel, semble-t-il, que ces représentations allégoriques qui ont été adoptées par des civilisations entières. Cependant si l'on se reporte à leur origine historique, on parvient en général aisément à leur assigner un inventeur : quelqu'un, à un moment donné, a choisi cette représentation comme signe de ralliement de son groupe, comme armoiries, comme emblème, etc. Mais les répétitions accumulées pendant des générations finissent par lui accorder une stabilité remarquable.

L'usage du symbole, même tel que nous le voyons dans nos civilisations, montre souvent des analogies avec ce sophisme que M. Lévy-Brühl signale chez les primitifs, et que l'on pourrait appeler le sophisme de la partie prise pour le tout. Chez les hommes et d'autant plus qu'ils sont dépourvus d'esprit critique, le signe d'une chose ou son symbole tendent de plus en plus à se confondre avec la chose elle-même, et ce d'autant plus que la rencontre ou l'évocation du symbole, produit de façon immédiate, presque foudroyante, à la fois l'évocation de la chose figurée tout entière et l'état affectif qui accompagne celle-ci. Ainsi certaines formules sacrées qui évoquent immédiatement en nous d'une façon confuse tout l'enseignement religieux et la foi à laquelle nous avons adhéré, en même temps que les états sentimentaux intenses attachés à ces croyances. De là à avoir l'illusion qu'agir sur le symbole permet

d'atteindre directement ou par répercussion le système tout entier, il n'y a qu'un pas. On sait l'usage que les techniques magiques ont fait de ce sophisme. Même chez les individus cultivés on peut constater chaque jour la puissance évocatrice de certaines expressions telles que : liberté, capitalisme, etc..., l'intensité des images qu'elles suscitent et des sentiments qu'elles révèlent.

On soutient souvent que ce symbolisme, cette manière de créer des objets d'essence particulière, des mots et des signes qui ont leur réalité propre est d'origine sociale. Rien de plus obscur que cette explication. Voici en quels termes M. L. Weber propose d'expliquer ce caractère social : « Les mots sont ainsi par leur vertu propre, et indépendamment de l'être ou de la chose signifiée (dont la représentation finit par disparaître sous l'image verbale), des êtres et des instruments d'une efficacité redoutable, d'autant plus redoutée qu'elle n'est pas soumise à l'expérience individuelle directe. Entre des cailloux de volume et de poids différents, il est facile de choisir celui qui remplira le mieux l'office désiré. Mais entre les forces que libèrent les mots, aucune expérience individuelle ne décide, et c'est la tribu qui établit entre elles la hiérarchie imaginaire à laquelle elle demeure ensuite fermement fidèle, sans se douter que c'est devant les fantômes de son imagination qu'elle se prosterne » (1). Il est peut-être exact de considérer qu'aucune puissance individuelle ne décide lorsqu'un symbole ou une hiérarchie a *déjà* été adopté par le groupe et possède la force et la permanence d'une institution, mais cela n'implique pas qu'à cause

(1) L. Weber, *Le rythme du Progrès*, p. 173.

de cela, l'origine de ce symbole ou de cette forme de classification doit être placée dans une élaboration par pluri-consciences. Cette origine peut être placée dans ces associations subjectives dont tous les anthropologistes nous ont cité des exemples et qui se réduisent à généraliser la contiguïté constatée au cours d'une rencontre fortuite, ou à faire une application du sophisme *post hoc, ergo propter hoc*. Par exemple, un paysan rencontrera fortuitement plusieurs fois de suite, des oiseaux d'une certaine espèce la veille d'une grande pluie, il affirmera qu'il existe un lien soit de causalité, soit de contiguïté, soit des deux sortes entre l'apparition de cet oiseau et la pluie. On voit très bien alors comment une tradition peut s'établir, il suffit que cet individu qui en est le point de départ fasse part de sa théorie à beaucoup d'autres, que ceux-ci de leur côté fassent preuve de crédulité ou s'imaginent en constater des confirmations, et cela suffit pour que par imitation, cette explication se propage et prenne figure d'institution sociale au sens le plus large du mot. Et ce mouvement de propagation est accéléré lorsque l'individu qui a inventé cette explication, jouit d'un prestige particulier s'il est un notable, s'il est investi de fonctions sacerdotales, etc...

Il semble d'ailleurs que à mesure que l'on s'éloigne des sociétés composées d'individus doués d'esprit critique, au sens où nous entendons ce mot, la diffusion de semblables traditions est facilitée et accélérée par l'extrême crédulité des individus, leur inexpérience et la confusion générale de leurs idées touchant la causalité et l'identité. Sitôt qu'un fait nouveau se produit, la première explication venue, pourvu que son auteur

jouisse d'un certain prestige peut être adoptée. A moins bien entendu qu'il n'existe déjà une tradition relative aux mêmes faits ou à des faits conçus comme analogues ; dans ce cas, au contraire, l'inertie et le conservatisme du groupe sont des obstacles sérieux à l'adoption d'une nouvelle théorie même exacte. Autrement dit c'est l'individu qui propose toujours une explication, une interprétation ou un symbole nouveau, mais c'est le groupe qui décide de son adoption, non pas arbitrairement mais suivant que cette nouveauté heurte ou non la mentalité sociale, les croyances déjà existantes. C'est une lutte de concepts.

Il en est de même des classifications que l'on considère quelquefois comme une projection des institutions sociales existantes. Il s'agit là de cas de pensée par analogie, qui ont très bien pu être esquissés ou proposés par un individu, puis précisés par renchérissements successifs, les adhérents nouveaux à cette explication, éprouvant le besoin de la répéter en la précisant, d'affirmer leur croyance. Les systèmes qui ont pris ensuite la plus grande extension, peuvent avoir à leur origine des faits d'importance minime, une boutade, un geste. Par suite de circonstances particulières ce geste ou cette simple parole est devenu le point de départ d'un symbolisme très étendu. L'histoire des religions fourmille d'exemples de ce genre. D'autre part lorsque ces traditions ont revêtu une certaine consistance il ne manque pas d'esprits minutieux qui les veulent préciser, systématiser, qui ambitionnent d'en établir le corpus ; ainsi les compilations juridiques qui recueillent et précisent des coutumes dont l'origine est souvent très vague. Suivant que la mentalité du groupe dans lequel se produisent

ces compilations est plus ou moins évoluée, qu'elle admet plus ou moins la différenciation, ces compilations engloberont un domaine précis ou au contraire, nous paraîtront illogiques parce que faisant usage d'un symbolisme intempérant d'où il résulte une confusion extrême. Ainsi la classification très complexe que l'on trouve en Chine à la base du Taoïsme. Ce système de classification qui « régit en somme tous les détails de la vie dans le plus immense groupement de population qu'ait connu l'humanité est remarquable par son développement et par l'extrême bizarrerie des rapprochements qu'il institue. Les éléments fondamentaux sont distribués aux différents points de la rose des vents et à chacun d'eux tout un ensemble de choses est rapporté. Le ciel, principe pur de la lumière, du mâle, est placé au sud. A lui se rapportent l'immobilité et la force, la tête, la sphère céleste, un prince, le jade, le métal, la glace, le rouge, un bon cheval, un vieux cheval, un gros cheval, un bancal, le fruit des arbres, etc... La terre, principe femelle, ou de l'obscurité est au nord. A lui sont rattachés la docilité, le bétail, le ventre, la terre mère, les habits, les chaudrons, la multitude, le noir, les grands charrois, etc... Sous le soleil sont groupés le vent, le bois, la longueur, la hauteur, la volaille, les cuisses, la fille aînée, les mouvements en avant et en arrière, tout gain de 3 0/0, etc... Sur ce canevas la littérature chinoise a brodé sans fin » (1).

On voit par là comment les systèmes de signes, les symboles et la valeur affective attachée à ces signes ou

(1) Voir Durkheim et Mauss. De quelques formes primitives de classifications. *Année sociologique*, tome VI, pp. 55 à 58.

plutôt aux choses qu'ils représentent gouvernent l'association des idées. Dans notre pensée les idées se suscitent les unes les autres spontanément, souvent à cause non pas de leurs ressemblances objectives mais simplement de la ressemblance des signes qui les représentent (1). De même nombre de contrastes et d'antagonismes ne tiennent qu'à des oppositions dont l'origine est dans les classifications toujours forcément arbitraire. Ce sont des oppositions d'origine verbale, métaphorique ou symbolique. Le signe et la chose signifiée ont tendance à former un couple, à se confondre même ; de là à attribuer à la chose des similitudes ou des caractères affectifs attachés au signe, il n'y a qu'un pas. Aussitôt que fait trêve l'esprit critique, nous voyons renaître chez nous cette tendance à la confusion ; et il semble qu'elle s'établisse d'autant plus facilement que le signe n'est pas une notation abstraite, comme par exemple un signe mathématique mais qu'il présente un sens affectif par suite de causes fortuites ou de causes permanentes (interprétation traditionnelle, tradition religieuse, littéraire, philosophique, etc...).

L'influence de la langue sur le mode de pensée explique que certaines inventions d'origines purement verbales (calembours, proverbes assonancés, allitérations) qui parfois jouent un grand rôle dans la forma-

(1) Le langage, dit Souriau, est une véritable machine à penser. Fournissez-lui la moindre idée, il la saisit, l'étire, la coupe par morceaux et vous construit de toute pièce un raisonnement. Quand un orateur prononce un discours dont il n'a préparé que l'ensemble, il s'en rapporte pour le détail à l'inspiration du moment. Il compte sur la parole même pour lui fournir des idées particulières.

tion de la mentalité d'un groupe, ne puissent naître que dans un certain pays puisqu'elles sont fonction de la langue qui y est parlée. Il en est de même de certaines théories ou de certaines interprétations qui sont conçues par analogies avec les formes du langage et les constructions grammaticales usitées dans une langue déterminée (1).

(1) Il est probable que c'est la constatation de la diversité des langues qui a aidé les hommes à s'affranchir de certaines formes de magie liées au pouvoir évocateur de la parole. « Si tous les hommes avaient parlé la même langue, dit de Morgan, il y aurait eu indubitablement une école de philosophie qui aurait cru à la connexion intime des noms et des choses ». De Morgan, *Logique formelle*, p. 246.

CHAPITRE V

L'ASSOCIATION PAR CONTRASTE

La notion de contraste. — L'association par contraste.

En logique formelle, on ne peut pas parler de contraste ni de contraire au sens véritable de ces mots qui impliquent une attitude en quelque sorte combative, l'attitude de quelqu'un qui repousse (1). Au point de vue de la logique pure, nous rencontrons d'abord l'idée de non identité qui est la corollaire du principe d'identité : A n'est pas B. Nous rencontrons également l'idée d'exclusion : tel concept est en dehors de l'extension de tel autre. Mais l'idée de poser des antagonismes implique un jugement essentiellement affectif, le choix entre une multitude de propositions qui s'excluent réciproquement, d'une ou de plusieurs d'entre elles, que l'on considère par analogie avec les choses humaines comme les ennemies, les rivales d'une autre proposition déterminée. En d'autres termes, rien ne s'opposerait à ce que les inventions s'accumulent indéfiniment, cependant nous constatons que très fréquemment nous sommes portés à considérer que certaines inventions sont destinées à en supprimer d'autres, à se

(1) La contradiction au sens purement logique du mot c'est principalement l'attitude qui consiste à affirmer et nier à la fois une proposition.

mettre à leur place en se substituant à elles. Dans le domaine technique, cette substitution est déterminée en général par l'efficacité matérielle de l'invention ou par sa plus grande valeur attestée par des épreuves expérimentales. Mais lorsqu'il s'agit d'invention morale, de valeurs affectives les éléments du problème se présentent d'une tout autre façon (1).

Il semble que la notion de contraste ait été élaborée peu à peu par analogie avec des faits de la vie courante, et des faits impliquant justement une attitude active du sujet, le choix entre deux partis. Ce choix fait passer en quelque sorte le sujet dans l'un des camps, et lui fait considérer par conséquent l'autre parti comme antagoniste ou ennemi. L'idée de contradiction est fondée également sur l'idée de rapports ; ce que nous sentons comme contraire, c'est ce qui par sa nature refuse absolument de concourir à nos fins : il n'y a donc de rapport possible avec lui (que ce soit un objet ou un homme) que des rapports d'exclusion ou de coercition. La notion de contraste se trouve donc résulter de la position respective des idées et des hommes. Aussi, est-elle relative : il n'y a de contraste qu'à un moment donné et par rapport à une situation donnée. Un objet est un obstacle à notre activité jusqu'au jour où nous apprenons à l'utiliser ; à partir de ce moment il concourt à nos fins et nous ne le pensons plus dans la catégorie du contraste. De même une espèce animale est considérée génériquement comme

(1) Il semble que les philosophes allemands romantiques se soient rendus compte de la part d'arbitraire sous-jacente à la détermination des antagonismes, lorsqu'ils ont formulé leur théorie du moi qui doit poser lui-même ses obstacles pour les surmonter.

ennemie de l'espèce humaine jusqu'au jour où appri-voisée, elle en devient au contraire l'amie (1). La contradiction, dit M. Paulhan, n'est pas toujours un défaut simple et visible, « il n'est point aisé de savoir ce qu'implique absolument une idée admise par nous, puisque s'il en était ainsi nous connaîtrions sans doute l'univers entier où tout s'enchaîne. Aussi de temps en temps des contradictions apparaissent qu'on n'avait pas soupçonnées, tandis que de prétendus illogismes se révèlent comme des propositions acceptables » (2).

Un troisième caractère de la contradiction et qui montre jusqu'à quel point son usage et sa détermination sont rattachés à l'activité du sujet c'est qu'à côté du rôle qu'elle joue dans l'inconscient, elle joue un rôle non moins important dans l'activité consciente et volontaire. Lorsque le sujet veut penser d'une manière systématique et efficace, son attitude principale consiste en une inhibition : il pose une fin précise et repousse comme contradictoire à cette fin, toutes les

(1) Le critérium de la contradiction est l'impossibilité de concourir à une fin commune, mise en relief par l'activité pratique... par exemple un maçon qui affirme implicitement la pesanteur des pierres et qui voudrait la nier. Cette impossibilité de s'unir pour une fin commune, pratique, affective ou purement intellectuelle c'est ce qui donne à la contradiction un caractère spécial, il n'y a même pas d'autre moyen de la reconnaître (Paulhan, *Logique de la contradiction*, p. 20).

(2) M. Paulhan donne cet exemple de la relativité de la contradiction : « Par exemple, il fut très communément admis que le déterminisme rigoureux était incompatible avec la responsabilité morale. Quelques déterministes mêmes se rangeaient à cette opinion, et pour sauver leurs théories sacrifiaient la responsabilité. Aujourd'hui au contraire cette incompatibilité est niée par plusieurs philosophes, notamment par Fouillée. Paulhan, *Esprits logiques et esprits faux*, p. 255.

idées qui paraissent ne pas favoriser celle-ci. Plus exactement, il repousse comme sans intérêt les idées qui lui paraissent ne pas favoriser cette fin et ne prend garde qu'à celles qui présentent un lien direct avec celle-ci, que ce rapport soit un rapport d'alliance ou d'antagonisme. Autour du but que la volonté s'est assigné, se grouperont d'un côté les éléments qu'elle compte mettre en œuvre et de l'autre, la représentation des obstacles à vaincre (1). Pour M. Paulhan la volonté est d'abord une inhibition systématique, à laquelle succède une levée de cette sorte d'interdiction, mais qui est alors contrôlée et soumise à l'intelligence. Le meilleur exemple que l'on puisse donner de cette manière de penser réside dans la rhétorique ; l'art de persuader consiste essentiellement dans un exposé unilatéral qui dispose certains groupes de concepts en les orientant vers une fin déterminée. L'orateur s'efforce de ne mettre en évidence que les arguments favorables à sa thèse, en laissant soigneusement dans l'ombre, ou dans la pénombre tous les autres.

Nous avons déjà parlé du caractère éminemment subjectif, ou plutôt relatif de la contradiction, surtout lorsqu'elle se présente sous la forme de contraste c'est-à-dire de proposition qui non seulement exclut ou exprime autre chose, mais au contraire est conçue par nous comme se trouvant exactement à l'opposé, comme une proposition antagoniste. « La contradiction,

(1) « La loi d'inhibition nous montre une opposition continuelle des phénomènes, aucun fait psychique ne peut se produire, subsister et agir que par cette inhibition continuelle qu'il exerce sans cesse sur les autres, et que les autres exercent sur lui ». Paulhan, *Logique de la contradiction*, p. 17.

dit M. E. Le Roy, est partiellement verbale, artificielle, relative aux formules dont elle marque l'imperfection et les limites. Bien des contradictions sont factices et ne tiennent qu'aux mots : ce sont des contradictions de concepts que dénoue un retour à la vie » (1).

En fait, quelle que soit la valeur objective de la détermination des contrastes, ils jouent un rôle excessivement important dans l'invention. Tarde a signalé avec raison un phénomène auquel il attribue une très grande place, celui qui consiste à prendre le contrepied d'une institution ou d'une règle admise. Mais il l'a classé, improprement nous semble-t-il, parmi les formes de l'imitation et il l'appelle imitation par contraste. Car s'il est exact de parler d'imitation lorsque le sujet reproduit dans une situation analogue des gestes ou des comportements dont il a déjà eu l'exemple, il ne peut en être de même lorsque dans une situation analogue, le sujet se comportera autrement. Dans ce cas, il y aura lieu d'analyser cette attitude du sujet : 1^o nous pouvons présumer qu'il existe chez lui l'intention délibérée de ne pas suivre l'exemple qu'on lui propose, ou qu'on lui a enseigné ; 2^o cette intention va plus loin et notre sujet désirera non seulement faire autre chose, mais encore faire le contraire ; 3^o ces deux points étant établis, et ils représentent chez notre sujet la tendance dynamique proprement dite, il s'agira de savoir quelle forme va prendre cette tendance. L'origine de cette tendance elle-même vaut la peine d'être discutée : car, elle peut provenir d'une hostilité générale du sujet contre la personne ou le groupe qu'on lui

(1) Edouard Le Roy, *op. cit.*, p. 199.

donne en exemple ; le sujet désire alors effacer de sa propre personnalité tout ce qui peut rappeler l'emprise ou la domination détestée. Elle peut provenir simplement d'une hostilité du sujet, non pas pour les personnes mais pour l'idée ou le principe qu'on lui propose d'appliquer. — Mais il restera à déterminer la raison pour laquelle le sujet considérera que telle règle ou telle proposition constitue exactement le contre-pied de celle qu'il veut combattre. Comme nous l'avons vu, cette détermination n'est pas toujours facile ; rares sont les propositions dont il suffit de retourner les termes ou de remplacer l'affirmation par une négation pour obtenir la proposition antagoniste. Même dans ce cas d'ailleurs, cette opération logique sera loin d'avoir suffi à préciser les modalités d'application du principe. Par exemple prenons la proposition : « il faut respecter la volonté du prince », il est évidemment très facile d'énoncer la proposition contradictoire et de dire : « il ne faut pas respecter cette volonté » ; mais dans les deux cas, les difficultés d'ordre pratique sont les mêmes. Prenons la proposition positive, on voit la quantité d'interprétations qui en sont possibles : « Dans quel cas faut-il obéir ? », « jusqu'à quel point ? », « que faire en cas d'ordres que l'on considère comme contradictoires ? », « que faire dans le cas où le prince aurait été circonvenu ? », « dans le cas d'ordres insuffisamment clairs ? , etc, »

La détermination du contraste peut, elle-même, être active ou passive ; en effet, le sujet peut se contenter, même dans cette attitude révoltée qu'implique en général ce que Tarde appelle imitation par contraste, d'adopter l'attitude ou d'énoncer la proposition qui lui

a été désignée ou enseignée comme étant l'antagoniste de celle qu'il veut combattre. On peut donc à la rigueur dans ce cas, parler encore d'imitation quoique à vrai dire, nous ayons plutôt affaire à ce que Baldwin appelle la suggestion par contraste. Mais il est des cas dans lesquels le sujet, quoique déterminé par avance, à prendre le contre-pied de l'attitude qu'on veut lui imposer, est amené à trouver par lui-même, sans avoir recours à des exemples précédents, la proposition antagoniste. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'associations d'idées par contraste provoquées par un jugement d'ordre affectif. Mais dans le premier cas, cette association reproduit des modèles préexistants, alors que dans le second cas, elle dispose les idées d'une manière originale, tout au moins quant à la note affective qui les accompagne. Nous sommes alors, en présence d'un type d'invention morale de la plus grande importance. Si cette association se reproduit chez le sujet lui-même, et plus encore si elle est imitée et admise par d'autres individus, un concept, ou tout au moins un jugement nouveau, aura pris naissance. Pour peu que les circonstances le favorisent ou favorisent le groupe qui l'a admis, la croyance à ce concept ou à ce jugement ira en grandissant, en même temps que croîtront son ancienneté et sa diffusion parmi les hommes (c'est-à-dire le nombre des individus qui y croient). En général sa précision, la rigueur avec laquelle cet antagonisme est prononcé iront en croissant, car bien des individus seront portés à renchéir sur l'expression de cet antagonisme, ou à en tirer déductivement de rigoureuses conséquences logiques.

Mais on a fait remarquer qu'é, le plus souvent, lorsque se dessine dans l'esprit d'un ou de plusieurs individus la conception d'une contradiction nouvelle, il s'en faut de beaucoup, pour que cet antagonisme naissant soit conçu sous une forme rigoureuse et aussi nette que celle sous laquelle il apparaît lorsqu'on l'étudie *à posteriori* dans ses développements ultérieurs. Il en est surtout ainsi dans le domaine moral. Lorsque nous voyons naître une doctrine morale ou un usage nouveau, nous constatons à son début un flottement très sensible ; le plus souvent le système nouveau existe plutôt à l'état de tendance assez vague et paraît s'accommoder assez bien d'exister côte à côte avec les systèmes qu'il combat et quelquefois dans la pensée des mêmes individus. Souvent cet état se prolonge et nous voyons les mêmes hommes croire simultanément à des portions notables de systèmes moraux ou religieux qui se considèrent comme ennemis. Par exemple, les survivances de la magie ou du paganisme sont encore fréquentes de nos jours, mais les interprétations qu'en donnent alors leurs adeptes sont vagues et affaiblies par le fait qu'ils ne croient plus aux principes essentiels d'où dérivent ces survivances.

Dans le domaine de la logique affective, le principe de contradiction a donc un tout autre sens qu'en logique formelle : la contradiction s'y fait contraste et la vigueur de ce contraste, une fois exprimée ou ressentie, varie suivant les éléments qui l'accompagnent, les circonstances, la situation, etc. dont il est souvent une sorte de résultante. Comme l'a fait justement observer M. Le Roy le principe de contradiction a surtout prise sur le morcellé, sur l'immobile, sur les choses douées

d'identité. Or, dans le domaine du sacré, dans l'invention morale, l'identité, la précision des concepts est plus variable car elle dépend davantage de l'ensemble des interprétations qu'on en donne. Par exemple, suivant qu'on considère la cité, comme une déesse, comme une religion, comme une race, comme une tradition, comme une association d'intérêts, comme un idéal moral, comme une valeur esthétique, etc..., le champ des contrastes possibles ira en se transformant. Et cette transformation l'affectera suivant que l'on admet séparément chacune de ces acceptions successives, et aussi suivant les combinaisons possibles de ces acceptions. Par exemple, on fera prédominer la conception religieuse de la cité, d'où il résultera la combinaison permanente et la prédominance des acceptions appropriées. De plus il faudra ajouter à cela les circonstances historiques du moment et la mentalité des individus qui pensent parallèlement ces problèmes. Tous ces éléments seront à considérer pour expliquer la détermination de contrastes nouveaux dans laquelle se résout fréquemment l'invention morale.

Une des formes principales de cette détermination consiste dans le fait de faire passer un concept de la catégorie des choses bonnes, c'est-à-dire que nous considérons comme désirables ou de nature à susciter notre approbation, dans les choses mauvaises, c'est-à-dire celles qui sont des objets de répulsion ou de réprobation ou réciproquement. Dans le domaine technique un tel passage peut être simplement le résultat d'expériences ou de recherches, ou quelquefois même de raisonnements déductifs : par exemple, la médecine décrètera que tel aliment très prisé jusque-là est nui-

sible à la santé. Mais lorsqu'il s'agit de jugements moraux, cette explication ne suffit pas; c'est en vain que certains philosophes ont voulu réduire la règle morale à l'utilité individuelle ou à l'utilité du plus grand nombre. Il y a toujours dans la morale certaines règles générales qui ont une valeur d'idéal très éloignée des contingences individuelles et constituant le plus souvent des contraintes pour l'individu. Ces règles apparaissent surtout comme les résultantes de l'ensemble des conceptions auxquelles on ajoute foi dans une société donnée. Aussi, faire passer un acte, de la catégorie du bon dans celle du mauvais, implique le plus souvent une série d'opérations très compliquées et qui ont souvent demandé de très longues périodes de temps et quelquefois même des générations entières. Prenons par exemple, les jugements qui ont trait à la condition de la femme. On sait combien les conceptions générales à ce sujet ont changé chez nous au cours du dernier siècle et surtout du dernier demi-siècle. Qui ne voit que les transformations dans l'opinion générale à ce sujet ont exigé des transformations préalables dans une multitude d'autres domaines, économique, politique, juridique, littéraire, etc... On trouvait mauvais par exemple ou même inconcevable que les femmes fissent des études supérieures, ou s'adonnent à certaines occupations professionnelles; on trouve cela normal ou même souhaitable aujourd'hui.

Aussi, suivant que l'ensemble d'événements et de concepts dont découlent ces résultantes change, ne serait-ce que quant à sa disposition dans les consciences des individus, la détermination des contrastes qui sont impliqués dans la plupart des jugements de

valeur est plus ou moins nette. De même que suivant les sociétés, tel ou tel acte est l'objet d'une réprobation plus ou moins clairement exprimée, de sanctions molles ou vigoureuses, dans la conscience des individus d'une même société, pris séparément, nous serons loin de rencontrer l'unanimité dans leurs manières de *sentir* les mêmes jugements moraux. Nous verrons plus loin comment de cette multiplicité résulte la tendance sociale avec ses caractères de généralité et de constance.

On voit, par les considérations qui précèdent que la notion de contraste quoique son rôle soit énorme précisément dans la pensée active, dans l'action et dans l'invention, est néanmoins d'une plasticité très grande. Etant donné un jugement déterminé, il y a en général plusieurs jugements antagonistes possibles. Le rôle de l'invention morale est souvent d'énoncer l'un d'entre eux en lui donnant cette caractéristique. Ce rôle de la détermination du contraste en matière de logique affective est apparent surtout dans la rhétorique ; celle-ci voit traditionnellement dans toute discussion, la dispute entre deux thèses qui s'efforcent de se chasser l'une l'autre de la croyance de l'auditeur. Mais en fait, cette présentation rigoureuse de la thèse et de l'antithèse n'aboutit fréquemment qu'à des demi-mesures ; le duel d'idées tel que le décrit Tarde, n'est le plus souvent qu'une vue schématique car, chez la plupart des individus, l'ensemble de leur acquit intellectuel s'oppose à ce qu'ils adhèrent sincèrement à une conception rigoureuse du contraste proposé par les thèses en présence ; on sait par exemple, que les partis extrêmes dont le programme politique consiste à

déduire les conséquences ultimes de principes généralement admis, peuvent rarement compter sur l'adhésion de la majorité. Par exemple, ceux qui tirent les conséquences les plus rigoureuses de l'idée d'égalité.

Néanmoins malgré sa valeur objective souvent contestable, le contraste joue un rôle de premier plan dans notre pensée. Ce rôle est tout d'abord une fonction active : l'association par contraste est la plus dynamique de toutes les formes d'association ; elle présente un caractère affectif très marqué ; elle naît en général sous l'influence d'un sentiment énergique. Par exemple, l'indignation provoquée par les excès commis au nom d'une doctrine éveilleront en nous l'idée de la doctrine antagoniste. L'association par contraste est par excellence l'attitude d'une personne qui réagit énergiquement.

D'autre part la notion de contraste et de contraire, produit dans la pensée une inhibition continue. Aussitôt que nous avons adhéré à un jugement il tend à détourner les concepts contraires du champ de la conscience. Il les repousse ainsi peu à peu vers l'oubli ; nous nous détournons d'eux en quelque sorte ; nous refusons de les apercevoir.

Ainsi les jugements de valeur auxquels nous adhérons ont pour corollaire la détermination de séries de concepts antagonistes. De cette manière ils orientent doublement notre activité mentale : ils la poussent à la recherche des valeurs prisées, ils la font se complaire dans les pensées qui leur sont conformes. Ils déterminent aussi des attitudes négatives grâce à l'association par contraste et au mécanisme du refoulement, de l'oubli, de l'inhibition et de l'attention.

SIXIÈME PARTIE

LES FACTEURS SOCIAUX DE L'INVENTION

CHAPITRE PREMIER

Il existe dans toute société deux tendances antagonistes, l'une vise à conserver les formes actuelles, l'autre pousse à la variation. Ces deux tendances se manifestent par l'action des individus. — La permanence sociale. — Les facteurs sociaux qui l'assurent.

A. — NATURE ET RÔLE DE LA PERMANENCE SOCIALE

Dans les pages qui précèdent, nous avons été amenés à constater l'importance des facteurs affectifs dans l'invention. Après avoir essayé de déterminer leurs caractères l'une des questions les plus importantes qui se poseront sera celle de déterminer les relations entre états affectifs individuels et facteurs sociaux. On peut en effet, postuler que la psychologie sociale et la psychologie individuelle sont fonctions l'une de l'autre. Peut-être ne sont-elles que les deux aspects d'un même phénomène.

Une société est avant tout un agrégat présentant un certain caractère de stabilité et, dans les comportements de ses membres une continuité qui se transmet comme une tradition permanente. Les pensées et les formes sociales tendent à se maintenir : elles resteraient rigoureusement pareilles dans le temps si des modifications ne faisaient sentir leur action en provoquant des changements. Le rôle de l'invention est d'exprimer cette fonction modificatrice de l'ensemble, de se poser comme une fonction antagoniste de la force d'inertie psychologique sous toutes ses formes, imitation, habitudes, etc.

En quoi consiste la permanence sociale ? Une société est 1° un système matériel qui se compose d'un certain nombre d'individus physiques dont un grand nombre sont rattachés les uns aux autres par les liens familiaux. Cette parenté physique est en général accentuée par des caractères extérieurs communs à ces individus. On sait que dans les sociétés fortement intégrées, il existe une tendance très forte à unifier l'extérieur des individus, par l'adoption de costumes, de coiffures, d'un maintien, en un mot d'un habitus analogue (ainsi les militaires, les membres d'une même classe sociale, les religieux, etc.). A la partie proprement humaine de l'agrégat social, on peut ajouter l'ensemble des objets et des connaissances techniques qui leur sont relatives, dont dispose cette société. Parmi ces objets, les outils et machines jouent un rôle particulièrement important ; ils sont en quelque sorte le prolongement et le renforcement des organes des membres de cette société.

2° Une société est un système de représentations (voir *suprà* les pages relatives aux concepts) avec, au

point de vue dynamique un corpus de relations connues et admises entre ces représentations. A ce point de vue dynamique, s'ajoutent les règles normatives qui président à ces relations. Au point de vue de la forme, des règles générales sont admises dans une société donnée comme devant présider à toute pensée correcte, ce sont les lois de la logique. D'autres règles président à l'action quotidienne, ce sont celles du sens commun. Enfin, chaque société possède un certain nombre d'idéals, de règles et de représentations exemplaires sur lesquels se modèle l'action de ses membres ; elles constituent sa morale et son esthétique.

La permanence sociale, en ce qui concerne les représentations, consiste essentiellement dans la fixité du concept, d'où découle une certaine concordance dans les jugements, les raisonnements et les actions des individus. Cet ensemble de concepts doués de stabilité et de règles logiques implicitement ou explicitement admises constitue l'ensemble des jugements de réalité de cette société. Auprès de ce groupe, se place l'ensemble des jugements de valeur qui constituent le dynamisme de cette société, l'expression de sa (ou de ses) finalités.

3° une société est un système de rapports entre individus ; rapports qui sont conditionnés par des jugements. Ces jugements constituent à chaque instant des données dont il faut tenir compte, que l'on s'occupe ou non de leur genèse, et les actions individuelles sont le plus souvent des sortes de déductions faites en partant de ces jugements.

Un autre aspect non moins important des rapports et des attitudes sociales, c'est à côté de leur sens litté-

ral, leur aspect symbolique. Une action d'ordre moral ou même technique a très fréquemment une valeur symbolique qui l'explique et la justifie. En partant de ce point de vue, on considère que la plupart de nos actes ne peuvent s'expliquer entièrement que si l'on fait intervenir cet aspect symbolique inséparable. L'acte ou l'attitude sont suscités par une sorte d'interprétation préalable. Si je me lève pour saluer quelqu'un, ce fait sera incompréhensible à quiconque ne sera pas averti de la signification de ce geste qui symbolise le respect, et des jugements sociaux sur lesquels est fondée la notion de hiérarchie qui a motivé cette manifestation.

4° En ce qui concerne les faits plus particulièrement moraux, l'un des aspects de la permanence sociale est dans la corrélation entre certains états affectifs et certains concepts ou jugements déterminés. Le couple « jugement-états affectifs » tend de lui-même à perdurer et sa dissociation lente ou rapide, est l'une des formes de l'invention. Les caractères principaux de ce schéma se retrouvent dans le jugement de valeur.

En résumé, une société est un système complexe d'éléments dont le caractère commun est de présenter une certaine tendance à la stabilité, à la répétition. Tradition, habitudes, imitations, coutumes, religions sont des forces qui concourent à cette stabilité. La seule force d'inertie ferait que ce système aurait tendance à se figer. En fait, il n'en est rien, l'équilibre est perpétuellement rompu par l'irruption d'éléments nouveaux ou par la modification des éléments constitutants primitifs. Mais ces modifications des données générales produisent leurs effets en provoquant des inventions nouvelles. Il ne se traduisent, malgré qu'ils affectent

l'ensemble d'une société, que par l'intermédiaire de pensées individuelles.

B. — COMMENT SE MAINTIENT LA PERMANENCE SOCIALE

La transmission des concepts. — Les courants de pensée.
— *Les courants de pensée sont des séries de relations logiques qui existent dans deux sens : 1° De la société à l'individu (conformisme) ; — 2° de l'individu à la société (invention).*

La permanence, qui permet aux sociétés, à leur mentalité et à leurs institutions de se perpétuer, est une notion qui a besoin d'être précisée. Ce serait une erreur que d'assimiler, en se fondant sur l'analogie des termes, la permanence des institutions avec d'autres permanences d'un caractère plus tangible, celles du monde matériel notamment. La permanence du concept présente le caractère de consister dans une transmission continue, d'homme à homme, de groupe à groupe, de génération à génération. Même les doctrines qui objectivent le plus le concept sont obligées de faire la part de ce fait essentiel : le concept ne vaut que lorsqu'il est en vie et qu'il participe à la vie mentale des individus dans un groupe donné. Hors de là, il n'y a pas de réalité véritable ; il ne lui sert de rien d'avoir été à un moment donné créé, défini, précisé et utilisé dans une société disparue si sa transmission est arrêtée. Ainsi des cosmogonies oubliées, des sciences dont les adeptes se sont éteints sans former de disciples. L'histoire nous offre de nombreux exem-

ples de civilisations ainsi disparues par suite de l'arrêt dans la transmission des monuments de leur pensée et de leurs institutions ; ainsi les phéniciens, les chaldéens ou les anciens égyptiens, pour ne citer que des civilisations avancées qui disposaient cependant des meilleurs moyens de perpétuer leur pensée, l'écriture et l'existence de collèges de prêtres veillant au maintien de leurs traditions, et de leurs sciences.

Souvent même, non seulement les traditions cessent d'être agissantes, mais encore même leurs véhicules, la langue et le système graphique sont oubliés par suite de circonstances historiques : il a fallu attendre Mariette et Champollion pour voir restituer un sens aux hiéroglyphes devenus lettres mortes, et de même il a fallu attendre jusqu'au xix^e siècle pour lire à nouveau l'écriture cunéiforme.

Ainsi, l'étude du concept en tant qu'il participe à l'invention ne peut être séparée de celle de sa diffusion et de sa transmission. Le concept peut être alors considéré comme une chose en mouvement, une force dont on peut délimiter la direction et l'intensité ; en un mot, le concept est à ce point de vue, un véritable courant de pensée qui n'a d'efficacité que s'il est en mouvement. Arrêté, il va vers l'oubli, d'eau vive, il devient eau dormante.

Une étude de l'invention qui s'attache à faire place aux facteurs sociaux de celle-ci doit donc adopter ce point de vue : considérer les représentations qui ne sont pas strictement individuelles et surtout, les règles et les jugements de valeur comme des systèmes en mouvement. Leur étude est donc inséparable d'un certain nombre de caractéristiques dynamiques que

nous étudierons plus loin. La principale est leur diffusion qui est la caractéristique sociale par excellence puisque toute société est avant tout un groupe d'hommes dont les croyances (au sens le plus général du mot) coïncident sur la plupart des points. On a remarqué fort justement que nous étendons nos pensées, en attribuant régulièrement à d'autres hommes des pensées analogues, présomption qui se présente à nous spontanément car elle dérive de la conception la plus simple et la plus profonde que les hommes aient du groupe social : la similitude de ses membres (1). Il semble que plus l'on va vers les sociétés primitives et plus cette similitude conçue à la fois comme une donnée certaine et comme un idéal, est plus marquée. On sait que le totemisme postule une sorte de parenté consubstantielle entre les membres d'un même clan. En général, les sociétés peu avancées tiennent très faiblement compte de la personnalité, ces sociétés sont très conformistes, ne tolèrent aucune originalité et ont tendance à imposer une façon de penser rigoureusement identique à tous leurs membres.

On peut certes se représenter le concept comme une entité abstraite, relativement stable et dépouillée de toute particularité individuelle. Mais la réalité qu'exprime cette abstraction, c'est un courant perma-

(1) « Je pense d'une manière déterminée : donc il doit exister un courant de pensée sociale analogue à ma pensée ; ma croyance présente tel et tel caractère, donc il doit exister dans mon groupe social une foi, une religion, ayant des caractères analogues. C'est là un peu la méthode cartésienne appliquée à la sociologie. Au lieu de dire « cogito ergo sum », nous dirons avec Fouillée : « cogito ergo sumus ». — F. Carli, *Introduzione alla Sociologia generale*, p. 409.

nent de pensées individuelles auxquelles ce concept participe, ou dont il est le substrat. Il s'ensuit que, de même que le rapport social est constitué par une multitude de rapports individuels ayant comme substrat un certain nombre de normes, de règles morales ou juridiques plus ou moins bien observées, la réalité objective du concept est constituée par la multitude des représentations individuelles qui y ont trait. La relation entre l'individu et la société se présentera donc schématiquement dans ce cas comme une relation entre la pensée individuelle, celle d'un individu déterminé, et le concept pensée abstraite épurée de toutes les modifications accidentelles.

Cette relation logique entre individus et société se fait donc à la fois dans deux sens : 1^o de la société à l'individu. C'est la relation la plus fréquente : elle consiste dans le fait que l'individu adopte spontanément ou se voit imposer les concepts et les jugements moyens admis dans la société dont il fait partie. Le principal véhicule de cette relation est le langage qui permet un enseignement rapide, et les deux facteurs principaux qui agissent sur l'individu, pour lui inculquer la tradition sociale sont la contrainte et l'imitation.

2^o La relation se fait également de l'individu à la société. Lorsqu'un individu pense un concept, il le fait en général en faisant subir à ce concept des déformations ou des additions provenant de ce qu'il est uni ou rapproché d'autres idées. Mais si la grande majorité de ces déformations ne sont que des accidents, des caractéristiques strictement individuelles, et qui ne modifient pas l'acception usuelle du concept, ni la forme type du jugement, quelques-unes deviennent

stables à leur tour, s'incorporent définitivement au concept type. Elles présentent par conséquent des caractéristiques qui leur permettent de se répandre et de durer. Il y a donc dans le cas de l'influence de l'individu sur la société deux groupes de faits à étudier : 1^o les facteurs de l'invention proprement dite (facteurs individuels et facteurs sociaux), 2^o les facteurs principaux de sa diffusion.

C. — FORCES QUI CONCOURENT A INTÉGRER L'INDIVIDU
DANS LA SOCIÉTÉ

Facteurs sociaux qui assurent la permanence sociale :

1^o *Enseignement, éducation ;*

2^o *Contrainte.*

Ils visent à orienter la pensée de l'individu, à faire prédominer l'invention déductive et conformiste.

— Il existe dans toute société deux tendances antagonistes, l'une vise à conserver les formes actuelles, l'autre pousse à la variation. Ces deux tendances se manifestent par l'action des individus.

Nous avons vu que la permanence sociale implique que des courants de pensée s'établissent entre les consciences individuelles, et se maintiennent sinon d'une manière absolument stable, du moins sans que leurs résultantes subissent des déviations notables. Chaque nouvel individu, ou plus exactement chaque individu nouveau venu dans la société est envahi à son tour par ces courants de pensée auxquels il participe désormais. C'est là le sens profond de l'éducation qui est la fonction socialisante par excellence, celle dont dépend

la durée de l'acquit d'une société, et qui maintient vivants ses idéaux et ses aspirations. .

Cette influence de la société sur l'individu se réalise principalement par l'enseignement sous toutes ses formes, celui des parents qui apprennent à l'enfant les rudiments de la langue maternelle, les premières techniques, les premières explications, et aussi les principes généraux de la morale. Plus tard, l'école s'empare de l'enfant et lui inculque d'une manière systématique des notions précisées. En même temps, l'enfant est mis en contact avec d'autres groupes sociaux, des camarades, des milieux professionnels, religieux, politiques, etc... où il continue durant une grande partie de sa vie, à apprendre des séries de notions et de jugements. Cette importance de l'enseignement a de très bonne heure été aperçu par les hommes. Dans toutes les sociétés, le droit d'enseigner est plus ou moins considéré comme faisant partie plus ou moins des prérogatives de la souveraineté. Dès les sociétés les plus simples, il est lié à la religion, dirigé en général par des individus appartenant plus ou moins à la caste sacerdotale et son couronnement réside le plus souvent dans des rites initiatiques. L'adolescent dont on estime l'éducation terminée, est admis après des épreuves rigoureuses, dont la signification mystique est certaine, à faire parti du groupe des hommes. Ces épreuves pénibles et souvent cruelles visent à donner au néophyte la sensation qu'il renait à une autre vie (1), à frapper son imagination afin de fixer d'une façon plus sûre dans sa mémoire les préceptes qui lui ont été enseignés au cours de son

(1) Durkheim. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*,

éducation. Dans les sociétés modernes, on peut dire que la règle générale est que la fonction éducatrice n'est pas libre ; elle est toujours contrôlée par les représentants des grandes collectivités : église, état, etc...

La fonction de l'enseignement est de transmettre sans modification, ou avec le minimum de changements possible, la tradition sociale. Cet enseignement est toujours de longue durée ; soit que cette durée soit réellement nécessaire à cause de la complexité de la civilisation dont il faut transmettre aux élèves l'essentiel, soit que cette longue durée soit surtout destinée à renforcer l'emprise de la tradition sur l'esprit du nouveau venu. Cette longue durée de l'apprentissage s'explique aussi en partie par le fait que les sociétés peu avancées et qui n'ont par conséquent dans l'ordre des techniques que peu de choses à enseigner, sont d'autre part, peu capables d'abstraction et de généralisation ; les faits et les idées ne sont pas reliés à des principes généraux, ils se présentent comme des entités accumulées et non systématisées. D'où la nécessité d'apprentissages très longs. « Les peuples à demi civilisés n'ayant pas d'institutions fixes, d'écoles, de livres, etc. évoluent peu et mal. Chaque génération recommence comme pour son propre compte l'apprentissage de la vie. C'est l'inverse qui se produit chez les peuples civilisés. Là les efforts des générations antérieures se trouvent condensés et transmis aussitôt que possible à l'enfant » (1). D'autre part, il semble que chez les peuples peu civilisés il existe une tendance à suppléer à la pauvreté de leur

(1) Achille Ouy, *Revue internationale de Sociologie*, 1926, p. 130.

technique par une richesse et une complication extrêmes de leurs conceptions mystiques et religieuses. On dirait vraiment, à constater ce rapport inverse si fréquent entre l'activité mystique et la technique qu'il existe, toute proportion gardée, une somme d'activité inventive constante chez les hommes, et qu'elle s'exerce de toute façon, accumulant les inventions dans les domaines où elle rencontre la moindre résistance.

Il est inutile de rapporter ici les pages des principaux auteurs qui ont montré jusqu'à quel point est laborieuse et compliquée ce que l'on pourrait appeler la formation intellectuelle des jeunes sauvages ou des jeunes gens appartenant à des sociétés arriérées. Contentons-nous de citer un seul exemple extrait de l'ouvrage de M. Georges Hardy sur les noirs d'Afrique : « Les génies ont leur vie propre, leur caractère ; il faut deviner leurs desseins, interpréter leurs inventions, connaître les moyens de s'assurer leurs faveurs ou d'enrayer leurs malefices, et cela suppose toute une éducation.

Cette éducation dans la plupart des régions de l'Afrique noire, se trouve d'ailleurs organisée. Il est prévu, dans ces sociétés qui de loin paraissent si informes, tout un enseignement religieux, de véritables écoles, un cycle d'études très prolongé, qui peut sembler excessif et plaisant à nos esprits d'Européens, accoutumés à des préoccupations plus réalistes, mais dont il serait imprudent de négliger la forte emprise morale et l'importance sociale et politique.

Prenons comme exemple l'initiation chez les Sénés de la Côte d'Ivoire : Il ne s'agit pas là, notons-le bien, de l'initiation qui précède l'entrée dans une de ces

sociétés secrètes sur lesquelles nous aurons à revenir, mais bien de la religion elle-même et d'un enseignement que tous les hommes sans exception doivent recevoir, sous peine de se trouver à l'âge mûr dans un état d'infériorité irrémédiable. Elle n'est donc pas réservée à une catégorie quelconque de privilégiés ; tous les hommes y sont admis, et l'on peut même dire qu'elle est pour eux moralement obligatoire, comme l'étude du Coran chez les Musulmans ou le catéchisme chez les vieux peuples catholiques. Elle est très longue : elle comprend trois cycles de plus de six années chacun, auxquels correspondent trois classes distinctes de mystes, les Nailibélé, les Phabélé, les Tyolobélé ; aussitôt après leur consécration, les initiés sont dits Kafokombélé.

Les écoles sont situées à quelque distance du village, sous un toit de feuillage ou sous un grand arbre ; elles sont, en général, entourées d'une enceinte. Des prêtres, des vieillards du village, aidés par des moniteurs pris dans les classes supérieures de mystes, y donnent l'enseignement. Dans l'ensemble, le programme comporte la pratique de danses rituelles très compliquées, l'apprentissage d'une langue secrète, des exercices de musique sacrée, l'étude des mystères de la religion, le tout sanctionné par des examens et des concours. Il prévoit aussi des épreuves terrifiantes ou pénibles : simulacre de mort et de résurrection, fustigation, corps à corps dans l'obscurité avec un fauve supposé, obligation prolongée de silence absolu. En maints endroits, une éducation analogue est réservée aux filles. Il y a par exemple, dans le Bas-Dahomey, de véritables couvents où les jeunes filles, avant de se

marier, restent trois ans sans voir leur famille sous la direction de féticheurs » (1).

A côté de l'éducation, et en quelque sorte sur le même plan qu'elle, réside la contrainte. On peut dire d'ailleurs que la contrainte est corrélative de l'éducation, car il n'y a pas d'exemple d'éducateur, parents, aînés, maîtres ou sacerdotes qui ne disposent de sanctions vis-à-vis de leurs élèves. Comme nous l'avons vu dans les chapitres consacrés à la distinction entre l'invention technique et l'invention sociale, ces sanctions sont en général plus graves, et appliquées avec moins d'hésitation lorsqu'il s'agit de redresser ou de punir les infractions à des jugements de valeur. Ces sanctions sont de deux sortes et consistent soit dans le fait d'infliger un blâme ou une punition, soit au contraire, dans le fait de récompenser, de louer, etc. La contrainte est surtout d'un usage intensif pendant la période d'apprentissage durant laquelle tout est mis en œuvre pour intégrer les nouveaux venus dans les courants de pensée permanents. Mais même plus tard son rôle reste extrêmement important : il se manifeste de mille manières différentes, notamment la loi, la coutume, le prestige, et la plupart des formes de l'émulation.

Néanmoins malgré tout l'appareil de contrainte dont ils disposent, il est rare que l'éducation et l'enseignement parviennent à supprimer chez l'individu toute activité inventive. Nous avons vu comment par le simple jeu de l'association des idées, de l'attention et de l'émotion la pensée de l'individu déforme, modifie ou

(1) Georges Hardy, *L'Art Nègre. L'Art animiste des Noirs d'Afrique*, p. 52 et suiv.

groupe de façon inédite, les concepts et les jugements. Aussi le rôle par excellence auquel vise l'éducation c'est non seulement d'inculquer des séries de concepts et de principes mais surtout, d'orienter la pensée, de faire en sorte que les combinaisons nouvelles qu'elle engendrera soient conformes à ces principes, et ne les contredisent en rien. Ainsi les courants de pensée sont mis en mesure de se développer et de s'enrichir par l'apport d'éléments nouveaux, mais sans dévier ni changer de sens. Il y a là une première forme de l'invention, la seule tolérée par les sociétés très conformistes, et qui est d'ordre essentiellement déductif. Elle consiste à confirmer, à renchérir, à tirer des conséquences de plus en plus rigoureuses d'un principe, tout en soustrayant celui-ci à la discussion. Dans toute société, cette tendance déductive existe; une fois que les grandes lignes d'une tradition se sont dégagées, elles tendent à se maintenir, les individus les mieux doués, ceux dont l'esprit demande à être actif, s'efforcent de déduire jusqu'à ses extrêmes limites les conséquences des principes qui président à cette tradition. Nietzsche remarque que pendant des siècles toute la spéculation philosophique, n'a visé qu'à démontrer ou à confirmer les dogmes de la religion; on pourrait ajouter que l'activité législative visait à réaliser leurs applications.

En matière technique, on sait qu'une fois une théorie établie, on s'efforce de la mettre en pratique, de procéder à des multitudes d'opérations logiques ou matérielles, en partant des lois ou des règles qu'elle énonce. Ainsi on aboutit à des inventions nouvelles, ou au contraire à des impasses qui obligent à réviser la théorie. Mais il n'en est ainsi que lorsqu'il s'agit de

techniques avancées, maniées par des hommes doués d'esprit critique et habitués aux méthodes scientifiques. Mais lorsque la technique ne s'est pas libérée encore d'un certain degré de confusion, qu'elle s'allie à des interprétations rituelles ou magiques, la déduction s'égare souvent. Le rite et l'interprétation magique étant considérés comme inséparables de l'acte, la déduction s'égare, elle part souvent de l'accessoire plutôt que du principal. Ainsi s'explique le fait que très souvent le développement technique a été arrêté par des sophismes, le « non causa pro causa » notamment. C'est une tendance très forte de l'esprit humain que celle qui consiste à s'attacher à ses manières d'agir habituelles, surtout lorsque celles-ci ont eu le temps de se relier à une idéologie. On sait avec quel entêtement les enfants érigent en obligation les manières de faire qu'ils ont adopté, et quelquefois avec peine (1). L'une des meilleures explications de la stagnation étonnante dans laquelle se sont arrêtées certaines sociétés, réside dans cette tendance qui a fait porter toute l'activité intellectuelle des individus les mieux doués du groupe, à enchérir, à déduire de plus en plus rigoureusement les conséquences des jugements de valeurs et des mythes auxquels ils croient et de même à porter toute leur attention exclusivement sur l'aspect rituel et magique de leur technique. « La loi de la superstition en général, dit M. Duprat, c'est la prédominance du rite, du comportement traditionnel, obligatoire, sacré, redoutable pour celui qui l'accomplit s'il ne remplit pas les conditions de pureté ou de consécration voulue,

(1) Belot, in *Traité de psychologie de Dumas*, t. II, p. 284.

sur les idées claires et les notions objectives. C'est la soumission à un formalisme dont on ne cherche pas le sens, mais dont on attend le salut ou le succès, ou au moins quelques protections contre des maux que l'on ne sait comment conjurer si ce n'est par des pratiques magiques » (1).

La déduction peut d'autant plus s'exercer sans limites que les moyens de contrôler les idées qu'elle fournit sont insuffisants ou qu'ils sont interdits comme une profanation. Son domaine est plus vaste à mesure qu'elle s'exerce sur des choses situées en dehors de l'expérience. Aussi est-ce dans le domaine des jugements de valeur que son rôle est le plus frappant. Les premiers principes, en partant desquels se sont bâtis ensuite des systèmes très complets de déductions enserrant une société entière dans un réseau de prescriptions et de rites, ont une genèse assez vague. Car ces principes et la hiérarchie de concepts qu'ils établissent ont pu être proposés sans être gênés par la logique qui ne les atteignait pas, ni par l'expérience puisqu'elles étaient situées sur le plan subjectif (2). Par exemple, une société qui a fixé son attention, qui s'est suggestionné elle-même sur l'idée de la pureté ou de l'impureté congénitale de certains groupes, comme la société hindoue, sans le frein d'une idéologie contraire,

(1) G. L. Duprat, Les contraintes sociales dans les castes hindoues, *Revue Internationale de Sociologie*, janvier 1928, p. 15.

(2) Les classifications premières se sont faites au hasard, à proprement parler elles n'étaient pas concertées parce qu'elles ne heurtaient pas la logique encore inexistante, elles étaient seulement en dehors de l'expérience. L. Weber, *Le rythme du Progrès*, p. 187.

a pu arriver par le simple jeu de la déduction à concevoir un système aussi rigoureux que celui des castes (1). Ainsi les premiers principes présidant aux classifications des valeurs ont très bien pu naître jusqu'à un certain point, au hasard — hasard qui peut très bien avoir consisté dans l'inspiration d'un individu influent ou puissant. Une fois ces principes admis, incorporés à des rites et à des institutions, ils prennent une réalité véritable. Car l'idéologie lorsqu'elle peut disposer de la contrainte, peut très bien agir sur les événements, modifier les formes sociales. Les exemples historiques de ce fait sont innombrables, ainsi le christianisme a pu être au XVIII^e siècle littéralement extirpé du Japon, tout comme l'Islamisme de l'Espagne au XVI^e siècle. De même le fait d'imposer à un groupe certaines institutions amène l'accommodation au moins partielle de ce peuple à celles-ci, dont il gardera des traces car il est en général difficile de tout remettre en état sitôt que les événements présentent une certaine durée. Il se crée des droits acquis, des habitudes, des suppressions ou des disparitions d'intéressés qui rendent la chose quasi-impossible : cela est frappant dans les grands bouleversements économiques : la vente des biens nationaux en France, les confiscations et les pillages de la Révolution Russe, les enclosure acts, etc.

(1) « La pensée étant maîtresse d'elle-même, il s'ensuit qu'une doctrine, une fois surgie du milieu et des faits et suscitée par eux est susceptible d'un développement ultérieur interne, purement logique, entièrement indépendant du milieu. La pensée dépasse alors les faits, elle les domine, bien mieux, elle les détermine ». A. Dubois, *Histoires des doctrines économiques*, Paris, 1903, Introduction, p. 8.

Il en est de même pour une idéologie dont les traces matérielles et les représentants vivants sont détruits, par exemple la religion des Incas ou le paganisme romain.

On pourrait même dire que toute idéologie adaptée à un rite possède vis-à-vis du groupe qui l'admet une valeur objective véritable car elle affecte les individus en produisant chez eux des sensations d'ordre moteur au même titre que les objets matériels : est réel ce qui produit une excitation. De là l'illusion qui donne aux individus qui procèdent à des déductions faites en partant de ces principes, l'impression qu'ils partent d'une véritable réalité objective.

Une autre raison de cette pseudo-objectivité réside dans la pratique de l'analogie, surtout lorsque celle-ci est faite en partant de sentiments individuels que l'on étend à d'autres êtres réels ou supposés tels. Ainsi l'anthropomorphisme sous toutes ses formes, croyance aux génies, aux esprits, conception anthropomorphique du groupe social, de l'Etat, de certaines forces. Cet anthropomorphisme se manifeste d'une manière plus ou moins raffinée. Ses formes les plus frustes consistent à attribuer à des êtres mythiques des sentiments humains, de faire de la vie du groupe une sorte d'échange inégal avec ces puissances, conçues par analogie avec les institutions politiques de ces sociétés. Par exemple chez les aztèques, les semailles étaient précédées de fêtes en l'honneur de Xipé-Totec (le dieu de la terre et l'esprit des champs) et qui étaient l'occasion de sacrifices sanglants. L'idée d'échange présidait à ces cérémonies, les hommes payant un tribut pris sur le groupe au sens littéral du mot, en échange de

bonnes récoltes de maïs (1). Ces fausses analogies ainsi étayées, par des rites et des faits matériels entre lesquels on pouvait supposer un lien, présentent au point de vue social une solidité très grande. Il n'y a pas de raison au fond pour qu'elles ne se soient pas maintenues, pour que les courants de pensée n'aient pas persisté dans le sens de leur confirmation perpétuelle, pour que le cercle des tabous et des prescriptions rituelles impératives ne soient pas allés en s'élargissant. Ce qui est étonnant au contraire, c'est que certains groupes aient pu rompre ce cercle, renouveler leur vie intellectuelle.

D. — L'IMITATION

L'imitation pure n'existe que dans le domaine technique : Dans le domaine des valeurs aussitôt que l'esprit n'est plus une table rase comme chez l'enfant elle exige des raisonnements justificatifs ; elle ne se fait spontanément que dans le sens où elle confirme nos croyances antérieures.

Dans la transmission des concepts qui forment le bagage intellectuel, l'ensemble des connaissances acquises par une société, l'imitation joue un rôle très important. Nous avons vu que spontanément l'enfant est très porté à imiter tout ce qu'il voit et notamment les faits et gestes des grandes personnes. Il est également porté à imiter leur manière de parler et leurs paroles, à reproduire celles-ci, quelque-

(1) Voir surtout à ce sujet les faits très nombreux recueillis par M. Frazer dans ses divers ouvrages. *Le rameau d'or*, etc.

fois sans même les comprendre, et de même à reproduire les explications et les raisonnements qu'il entend autour de lui. Une fois qu'il a adopté ces attitudes physiques ou mentales, il a tendance à les répéter, elles deviennent des habitudes stables quelquefois très difficiles à déloger. Cette facilité avec laquelle se transmettent les traditions, par suite des prédispositions en quelque sorte organiques des enfants pour l'imitation, est l'un des facteurs les plus importants de la permanence sociale.

La thèse de Tarde sur l'imitation est extrêmement connue : Pour Tarde l'ensemble de la pensée humaine progresse grâce à l'imitation. Il compare celle-ci aux ondes qui se répandent à la surface d'un liquide et qui partant d'un point central d'ébranlement qui est l'invention, se propage en affectant un cercle de plus en plus étendu d'individus. Cette thèse de Tarde qui est surtout descriptive, car elle consiste essentiellement dans l'analyse des modalités de l'imitation, a été surtout critiquée par Durkheim. Celui-ci s'est efforcé de ramener cette explication par l'imitation au seul cas où celle-ci est en quelque sorte mécanique et qui se rapproche du psittacisme et de la quasi-singerie : « Il y a imitation, dit-il, quand un acte a pour antécédent immédiat la représentation d'un acte semblable antérieurement accompli par autrui sans que s'intercale, entre cette représentation et l'exécution aucune opération intellectuelle explicite ou implicite, portant sur les caractères intrinsèques de l'acte reproduit » (1). Pour Durkheim, ce que Tarde appelle l'imitation-mode

(1) Emile Durkheim, *Le suicide*.

et l'imitation-coutume, s'explique plutôt par le besoin qui nous pousse à nous mettre en harmonie avec la société dont nous faisons partie et dans ce but, à adopter les manières de penser et d'agir du groupe. Dans ce cas, la cause de cette adoption serait plutôt soit la sympathie, le désir de ne pas froisser les autres, soit dans des phénomènes de contrainte sociale (respect ou crainte de l'opinion...), soit dans des opérations logiques (démonstration d'utilité, etc...). Enfin, dans les cas où l'imitation semble être foudroyante, comme lorsqu'il s'agit de foules adoptant brusquement une même ligne de conduite, Durkheim estime qu'en général il ne s'agit pas alors d'imitation proprement dite mais de synthèse *sui generis* d'états différents : « Au sein d'un même groupe social dont tous les éléments sont soumis à l'action d'une même cause ou d'un faisceau de causes semblables, il se produit entre les différentes consciences une sorte de nivellement en vertu duquel tout le monde pense à l'unisson » (1).

La lecture des ouvrages de Tarde montre qu'il a pris le terme d'imitation au sens le plus large du mot, et qu'on ne saurait restreindre sa thèse au seul cas d'imitation mécanique. Notamment, Tarde a fait une large part dans ses descriptions à la suggestion (2) et à la contrainte ; il montre que l'imitation est conditionnée par la hiérarchie sociale, par le prestige ou l'autorité dont sont investis les hommes dont elle diffuse l'exem-

(1) *Ibid.*

(2) Voir Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation* : « L'état social, dit-il, comme l'état hypnotique est une forme de rêve. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées, telle est l'illusion du somnambule. »

ple. De même, Tarde fait une place importante à la logique dans l'imitation, surtout dans sa théorie si ingénieuse de l'imitation contraire, celle qui consiste à prendre le contre-pied de l'exemple proposé.

L'imitation est un phénomène très simple si on le prend dans son sens littéral et qui se trouve mêlé à tout le processus de la vie sociale, toutes les fois que nous nous trouvons en présence de la communication d'une idée d'un homme à un autre, que cette idée soit ancienne et admise depuis longtemps, ou qu'elle constitue une nouveauté. On peut même dire, en forçant un peu les termes, que même dans le cas de la contrainte pure, il y a une part d'imitation ; si l'on oblige quelqu'un à faire quelque chose, encore faut-il qu'on la lui enseigne auparavant. Cela revient si l'on veut à de l'imitation forcée.

D'autre part, il n'existe pas non plus d'imitation absolue ; celui qui adopte par imitation une idée ou une manière de faire la déforme toujours plus ou moins. Ainsi l'imitation que l'on considère comme une opération purement passive tend à devenir à son tour créatrice. Lorsque dans un groupe social déterminé une idée subit en se propageant une *déformation analogique* chez un certain nombre d'individus, il s'ensuit une déviation du courant de pensée initial, et ce mouvement, s'il est assez durable pour prendre forme, est l'équivalent d'une invention. Il est aisé de voir comment ce processus modificateur de l'imitation existe même dans des domaines où les exemples imités sont des formes matérielles comme dans l'architecture. A des époques où l'on ne visait nullement à l'originalité, les styles évoluaient cependant sous l'influence d'une

multitude de causes. La personnalité de celui qui imite, son genre de vie, l'ambiance tout entière, agissent sur la chose imitée, qui se réfracte en quelque sorte à travers cette personnalité.

Le processus subjectif de l'imitation varie profondément suivant que la chose imitée est rangée par nous dans le domaine technique, ou si elle est un jugement de valeur. On peut dire schématiquement que l'imitation peut n'être qu'imitation pure lorsqu'il s'agit de technique. Dans ce cas, la rencontre par nous d'un objet ou d'un procédé qui nous paraît commode est l'équivalent d'une découverte plus ou moins fortuite. Aussitôt que son efficacité est démontrée, nous sommes disposés à l'adopter réserve faite bien entendu de l'effort que cela représente, de la paresse de changer nos habitudes, etc.... Il en est autrement s'il s'agit de jugements de valeur, ou d'idées comprises dans le domaine du sacré. Dans ce cas, le mouvement de l'âme est tout autre. Ce n'est que chez l'enfant dont l'esprit se présente comme une *tabula rasa* que l'enseignement permet d'insérer à peu près n'importe quel système de valeurs. Mais ce système une fois inscrit, l'imitation ne pourra plus se faire que dans le sens où elle confirme ces valeurs déjà admises ou se présente comme une déduction faite en partant d'elle. En d'autres termes aussitôt dépassé ce stade de la table rase, il n'y a plus place en matière d'imitation dans le domaine du sacré que pour ce que Tarde appelait les inventions accumulables, celles qui ne se contredisent pas. Ce sont les seules qui soient susceptibles d'être spontanément imitées. Les autres, celles qui contredisent les droits acquis, sont au contraire spontanément écartées, pro-

voquent des sentiments négatifs allant de l'indifférence à l'indignation. Il faut, pour vaincre cette opposition, des forces considérables, une contrainte énergique soit matérielle, soit logique.

Dans la pratique, et surtout dans les sociétés assez différenciées, les choses ne se passent pas conformément au schéma que nous venons de tracer ; l'invention technique et invention sociale réagissent les unes sur les autres. Cette interaction est d'autant plus importante que l'invention technique se complique d'une idéologie qui lui est propre, de la constitution d'une science et d'une méthode scientifique. Dans ce cas, l'adoption d'une technique implique l'adoption de certaines habitudes de pensée, de certaines formes de raisonnements. Il s'ensuit que ces méthodes de raisonnement tendent à envahir l'idéologie qui s'applique aux valeurs morales, d'où des dissociations et des synthèses nouvelles, destinées à mettre en harmonie nos connaissances dans les deux domaines. Des exemples frappants d'irruptions de ce genre ont été donnés par les nations où, comme en Russie ou au Japon, le pouvoir voulut introduire seulement les techniques et les sciences occidentales tout en conservant entièrement les institutions religieuses, politiques et sociales traditionnelles. Les mesures les plus sévères ne purent empêcher les méthodes de critique scientifique de déborder les domaines où l'on avait voulu les parquer.

CHAPITRE II

LA VARIABILITÉ SOCIALE

Facteurs sociaux qui tendent à susciter des variations : dans le domaine technique et dans le domaine des jugements de valeur.

A. — *Théories relatives aux inventions primitives.*
— *Critique des théories qui postulent l'existence d'une mentalité primitive génériquement différente de la nôtre.*

— *L'activité inventive est analogue ; les croyances fondamentales diffèrent suivant les sociétés.*

Dans les pages qui précèdent, nous avons décrit les facteurs de la permanence sociale, notamment la tradition, l'enseignement, la contrainte et l'imitation. Mais ces facteurs ne sont pas tout puissants puisque à côté de la tendance à la stabilité existe aussi dans toutes les sociétés, à un degré plus ou moins intense, la tendance à la variation et à l'innovation. — La permanence sociale, c'est-à-dire la transmission d'un acquit social, suppose des inventions antérieures qui sont ensuite transmises.

Le fait social primordial, et sans lequel il n'y aurait pas de société possible, consiste dans la permanence,

et par conséquent dans les phénomènes qui lui permettent de se réaliser, c'est-à-dire de faire que concepts et jugements de valeurs restent les mêmes dans une société formée de générations successives. Mais aussitôt que l'on s'élève au-dessus des comportements instinctifs qui sont communs à l'homme et aux vertébrés supérieurs, on constate que la transmission peut difficilement être considérée comme présentant une primauté, chronologique tout au moins, car l'invention la précède nécessairement. Comme nous l'avons vu, ce n'est que par des suppositions, des hypothèses impossibles à contrôler que nous pouvons essayer de nous imaginer quelles furent, surtout dans le domaine des valeurs, les toutes premières inventions, les règles et les préceptes qui guidèrent les sociétés les plus anciennes. Certes, il est de la plus haute utilité pour la science de formuler des hypothèses de cette nature, elles constituent de précieux instruments de travail, guident la recherche et permettent de classer et de systématiser la multitude de faits qu'elles recueillent. Mais lorsqu'on cherche à se faire une idée du phénomène de l'invention, on est forcé (à moins d'admettre qu'il n'y ait entre la psychologie des hommes qui formaient les premières sociétés, et celle des hommes actuels une véritable différence de nature) de ne pas perdre de vue les phénomènes qui nous sont relativement le plus accessibles, c'est-à-dire les inventions telles qu'elles s'élaborent sous nos yeux dans les sociétés contemporaines.

Il n'est nullement prouvé en effet que le processus de l'invention soit absolument autre chose lorsqu'il s'agit de sociétés différentes, qu'il mette en jeu en quel-

que sorte d'autres facultés. L'école anthropologique anglaise de Tylor, Lubbock et Frazer prend comme point de départ, l'identité de l'esprit humain, toujours semblable à lui-même, au point de vue logique dans tous les temps et dans tous les pays. Au contraire, M. Lévy-Brühl s'est efforcé de démontrer que les primitifs ont une autre logique, celle-ci serait surtout caractérisée par la non contradiction, et la non identité (Loi de participation) (1). La mentalité positive se serait donc constituée par opposition avec la mentalité primitive.

Cette théorie soulève de nombreuses objections. En premier lieu, la conception de primitif est trop générale, trop vague pour servir de base à une explication. Comme le dit M. Gaston Richard « il convient de définir le sens dans lequel ce terme est pris. Est-il synonyme de préhistorique ? d'incivilisé, d'arriéré, ou d'infantile ? Chacun de ces termes a sa nuance et ils ne sont pas exactement convertibles ». Il est difficile de postuler que les ancêtres, même très lointains des peuples actuellement très avancés, soient nécessairement passés par les mêmes croyances et les mêmes formes sociales que les peuples de races inférieures, vivant dans un milieu inférieur, hostile à l'adaptation humaine. En admettant même que les peuples aujourd'hui civilisés aient passé autrefois par un état analogue, il existe cependant une différence capitale, c'est que cette analogie laisse place cependant à des différences assez grandes puisque les uns sont restés dans leur état dit

(1) L. Lévy-Brühl, *L'âme primitive et Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*.

primitif, alors que les autres se sont élevés jusqu'au degré actuel de civilisation. Mais une autre objection plus grave encore vient s'ajouter à celle-ci : Nous ne connaissons pas d'état social absolument stable ; même les sociétés les plus lentes à évoluer que nous connaissons, évoluent cependant, soit par suite d'un rythme qui leur est propre, soit par suite d'événements fortuits de toutes natures, qui ne peuvent manquer de se refléter dans la vie mentale des individus qui les composent ainsi, les cataclysmes, les disettes, les épidémies, les guerres, etc... L'état actuel des tribus sauvages que nous connaissons, est donc tout comme notre civilisation, l'aboutissement d'une évolution *sui generis* ; bien entendu ces institutions sont très inférieures aux nôtres, mais elles ne sont pas primitives au sens propre du mot, c'est-à-dire qu'elles sont probablement très différentes de ce que furent les institutions de ces mêmes peuplades à une époque lointaine (1).

Il n'est d'ailleurs pas sans exemple que durant les temps historiques eux-mêmes, nous ayons assisté à des régressions proprement dites, c'est-à-dire au fait que des populations passent à un genre de vie et à des institutions très inférieures. Ainsi, dans l'Afrique noire, les vicissitudes historiques ont amené quelquefois le refoulement de populations agricoles, vers des zones de forêts tropicales ou des zones désertiques dans lesquelles ces populations se sont vu réduites à une vie

(1) Fustel de Coulange estimait que les Germains qui envahirent l'Empire romain étaient eux-mêmes dans un état de profonde décadence : « Même la barbarie présente ses décadences », disait-il.

de chasseurs très précaire où elles ont oublié les rudiments de leur civilisation antérieure (1).

Enfin, il n'est pas toujours exact de soutenir que tous les individus qui forment une société sont quant aux conceptions et aux règles fondamentales qui guident leur pensée, à un même degré de développement social. M. Gustave Le Bon (2) a remarqué très justement que nos sociétés sont formées en réalité de groupes d'individus, qui par leurs caractéristiques mentales représentent les divers stades historiques, les diverses mentalités qui ont prédominé tour à tour. Par exemple, il y a dans les campagnes des groupements importants qui se font des relations humaines une idée fondée surtout sur des croyances magiques et qui dénaturent notamment dans ce sens l'enseignement religieux qu'ils reçoivent. Dans d'autres groupes, prédomine suivant le cas ce que l'on pourrait appeler, avec Auguste Comte, l'état théologique, métaphysique, etc... De plus, il est aisé de remarquer que dans chacun de ces groupes, la fonction inventive continue à s'exercer conformément aux prémisses habituels de leurs raisonnements, de même l'explication se fait suivant l'ensemble de ces principes constitutifs de la mentalité de ces groupes. On est fort surpris d'apprendre quelquefois des faits divers qui montrent une survivance vivace de la magie (3). De même il est aisé de constater, en fouil-

(1) Voir Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique* et G. Hardy, *Vue générale de l'histoire d'Afrique*, p. XIV.

(2) Voir Gustave Le Bon, *Psychologie des Peuples et Psychologie des Foules*.

(3) Les annales judiciaires montrent qu'aujourd'hui encore la magie sympathiques les pratiques d'envoûtement, la croyance à

lant dans les souvenirs d'enfance de la plupart des hommes, que la pensée des enfants, livrée à elle-même, ressuscite aisément des conceptions animistes, des multitudes de présages, d'actes propitiatoires, etc.

M. L. Weber considère que l'activité inventive est toujours génériquement la même ; et M. Meyerson est arrivé dans ses ouvrages à une conclusion du même genre. Ce qui diffère, ce sont nos croyances et les concepts qu'elles mettent en œuvre, mais la fonction inventive existe dans tous les cas. Mais comme nous l'avons vu, elle tend en général, à s'exercer dans le sens de la moindre résistance, c'est-à-dire celui où elle ne contredit pas de principes admis, où elle ne soulève pas d'opposition, où elle est une invention déductive. Mais rien ne prouve que les opérations mentales soient différentes suivant le type de mentalité : « Il faut autant d'imagination, dit M. L. Weber, pour inventer les dieux de l'Olympe que pour inventer les électrons ». En d'autres termes, la différence de mentalité nous semble être plutôt une différence de croyance qu'une différence de structure mentale. C'est là la différence fondamentale à laquelle s'ajoutent bien entendu d'autres facteurs de différence, par exemple le fait que les primitifs étudiés par les anthropologistes appartiennent en général à des races moins douées, moins capables d'attention, de mémoire, ayant l'esprit moins aigu. Mais des différences de cette nature existent et à un degré très marqué, entre individus civilisés (1).

certaines sortilèges sont relativement répandues. Voir par exemple l'affaire des flagellants de Bombon (1927).

(1) Cf. Paulhan, *Esprits logiques et esprits faux*.

Bouthoul.

Un autre critérium de la distinction entre hommes modernes et primitifs consiste dans la prédominance des éléments mystiques : « Dans les représentations de la mentalité primitive, ce qui prédomine d'ordinaire, ce n'est pas comme dans les nôtres, les éléments que nous appelons objectifs, fournis et contrôlés par l'expérience : ce sont les éléments mystiques » (1). Ces éléments mystiques forment les prémisses d'énormes systèmes de raisonnement dans lesquels sont engagées toutes les facultés inventives de ces peuples séduits par les facilités et peut-être aussi les jouissances esthétiques que permettaient ces modes d'idéation purement imaginative. Mais des croyances mystiques n'impliquent nullement une confusion mentale ; on peut raisonner correctement en partant de principes faux ; les conclusions seront fausses mais le raisonnement correct. Et il semble que les principes gouvernant les croyances des peuples arriérés doivent même en ces matières présenter une certaine précision. Elles apparaissent en général comme vagues parce que les individus interrogés font rarement partie des groupes qui sont en possession des explications et de la théorie qui correspondent aux pratiques observées et ce, d'autant plus que ces théories sont en général ésotériques. Les magiciens, féticheurs, etc. se refusent en général à répondre aux questions posées par les profanes ou ne s'y prêtent que de très mauvaise grâce. Lorsqu'on parvient à les interroger, on constate en général que leur notion de la participation par exemple, est beaucoup plus nette que celle des autres individus de leur groupe, en ce

(1) L. Lévy-Brühl, *op. cit.*

sens que cette participation est en général délimitée ; les êtres et les choses qui sont conçus comme parents sont susceptibles d'être énumérés avec une certaine précision et les principes généraux formulés.

Une fois ces principes admis, la déduction s'exerce en général d'une manière assez correcte, et avec d'autant plus de rigueur que les applications n'en sont pas tempérées par l'esprit critique qui se fait jour dans les sociétés plus avancées. Par exemple, les anciens rois du Dahomey lorsqu'ils voulaient consulter leurs ancêtres sur quelque affaire importante, leur dépêchaient un ambassadeur choisi parmi les hauts dignitaires de leur cour ; cet ambassadeur qui se montrait très honoré de cette mission, après avoir reçu des instructions, était mis à mort par le roi lui-même. Il devait revenir en rêve lui apporter le résultat de sa mission (1). Une telle pratique déduit avec une logique féroce mais en somme correcte, les conclusions d'une croyance entière et littérale dans la vie future, combinée avec la croyance de l'intervention de l'âme des morts dans nos rêves. On peut citer des multitudes de cas de ce genre, où des pratiques étranges sont au point de vue logique des déductions rigoureuses et exactes tirées de principes simplistes mais au fond à peu près indémontrables.

La possibilité pour les européens de communiquer avec les Primitifs, la possibilité de les civiliser jusqu'à un certain point (2), montrent qu'il n'y a pas de diffé-

(1) J. Frazer, *Adonis*.

(2) Cf. R. Allier. *Psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés et Le non civilisé et nous*.

rence irréductible entre l'esprit des uns et celui des autres. Les opérations fondamentales de la logique se retrouvent chez les Primitifs. Seules varient les croyances, et par conséquent l'invention faite déductivement en partant de ces croyances ainsi que les états affectifs correspondants. Par exemple, les Primitifs montreront la plus grande inquiétude parce qu'ils verront quelqu'un en possession de leur portrait, et cette inquiétude pourra dégénérer en angoisse ou toute autre manifestation physiologique. Mais cette inquiétude n'est nullement la manifestation d'une mentalité incohérente, elle provient de ce que ces primitifs sont persuadés qu'on peut utiliser à leur détriment, leurs « appartenances ». De même une solution microbienne peut paraître un liquide inoffensif à un ignorant ; subjectivement parlant, on peut dire que ce qu'on ignore n'existe pas — en tout cas ne produit pas d'effet à nos yeux.

Enfin il est à peine besoin d'ajouter que les états mystiques, la croyance dans des relations mystérieuses, dans des communautés de substance, etc. ne sont pas uniquement dévolus aux primitifs. Ces tendances mystiques existent chez tous les hommes, elles peuvent être favorisées ou contrariées par les circonstances, le développement de l'esprit critique, mais elles ne sont pas l'apanage exclusif de certaines sociétés.

B. — *Les relations au point de vue de leurs facteurs sociaux entre invention technique et invention de valeurs.*
— *Leur ordre d'antériorité respective.*

On constate que dans toutes les sociétés, le développement technique est toujours accompagné d'une science théorique. Il y a bien peu d'exemples de sociétés où l'esprit inventif n'ait pas cherché à dépasser les apparences sensibles, et à établir des connexions internes entre les choses. Les hommes toutes les fois qu'une découverte ou une invention leur a permis de réaliser un progrès matériel, se sont toujours efforcés de le rattacher à leurs systèmes généraux de concepts. Ils ont toujours cherché à intégrer ce nouveau phénomène dans leur conception générale de l'univers. Dans les sociétés les plus simples, tribus sauvages, etc... cette intégration se fait en construisant des rapports mystiques ou religieux entre les choses et les hommes. Cette méthode est la plus défavorable à l'esprit d'invention, puisqu'elle annexe toutes les trouvailles au domaine du sacré. Il s'ensuit qu'une invention est très difficilement admise à recevoir le droit de cité, et, de plus, qu'aussitôt admise elle tend à se figer. Ce système est donc le plus dépourvu de souplesse. Par exemple, un groupe d'australien arrivés au bord de la mer consomment des huîtres pour la première fois, et constatent que plusieurs d'entre eux meurent empoisonnés ; leurs chefs décrètent le tabou des huîtres (1). C'est là le schéma de cette intégration des inventions dans le sacré lorsqu'il n'existe dans une société que des

(1) Paul Descamp, *loc. cit.*

institutions trop sommaires ne présentant pas une souplesse suffisante. Mais ce besoin d'interpréter les phénomènes matériels, d'essayer de les dominer par le raisonnement est le propre de l'homme. Le grand service qu'ont rendu les religions à la pensée est d'avoir construit une première représentation de ce que pouvaient être les rapports de parenté entre les choses.

On a essayé d'établir des corrélations entre les techniques en usage dans une société et son idéologie (1). Il est difficile d'admettre que l'on puisse établir des lois en cette matière. En effet, le même phénomène matériel peut recevoir des multitudes d'interprétations différentes ; elles varieront suivant les connaissances antérieures et suivant l'idéologie déjà admise. Par exemple, on attribuera suivant ses croyances une maladie à l'action des génies, à des puissances maléfiques, à une intoxication, à l'action d'un microbe, à l'influence de radiations, etc.

Mais en tous cas, il est incontestable que la technique et l'idéologie présentent entre elles des liens très étroits. Un grand nombre d'inventions techniques consistent en effet, dans les déductions faites en partant de croyances dans des jugements de valeur, dont les hommes essaient de faire des applications pratiques. En ce sens, on a souvent assimilé avec exactitude la magie à une technique d'ordre particulier, dont la permanence est due à la faculté que possèdent les hommes de ne pas être découragés par les insuccès. Il est fort probable que l'origine des arts plastiques réside dans des applications pratiques de croyances

(1) Voir Espinas, *Les origines de la technologie*.

magiques. Posséder l'image d'un animal par exemple donnait un pouvoir particulier au détenteur de cette image, avantage qui se traduisait par un bonheur particulier à la chasse, etc... L'anthropologie plaçait autrefois à l'origine des arts plastiques le sentiment esthétique sur lequel se serait greffé plus tard l'idée magique et religieuse. L'anthropologie moderne place au contraire à l'origine la magie : gravures et sculptures ont eu d'abord un but utilitaire ; la création désintéressée est venue plus tard. C'est ce qui explique par exemple, la prédominance de la représentation féminine dans tous les arts primitifs. « Ce n'est ni pour sa beauté ni par amour que l'artiste primitif réalise dans la matière le corps de la femme ; il veut exalter en elle la procréatrice de la race, la fécondité humaine dont elle est l'agent, au même titre qu'il exalte par les images d'animaux la fécondité de son troupeau ou des bêtes qu'il chasse pour son existence. Il veut obliger, par la force magique des images, qui participent à la vie des modèles, cette fécondité à se produire en réalité » (1). Il en est de même des rites, sacrifices ou prières, qui dans certaines sociétés sont considérés comme inséparables de certaines opérations techniques et qui étaient conçus comme faisant partie de cette opération au même titre que les actes matériels qui y concouraient. Ainsi par exemple, les sacrifices faits à l'époque des semailles ou des moissons, les offrandes propitiatoires, etc...

(1) Pottier, *Diphilos*, p. 16. Voir aussi : W. Deonna, Art et Société. La femme et l'Art, in *Revue Internationale de Sociologie*, 1928, p. 414-435.

Il est probable que la dissociation dans des cas semblables entre le rite et l'opération pratique vient de ce que l'élite sociale, la caste sacerdotale notamment a dû s'efforcer de se réserver la partie rituelle ; il y avait là l'une des premières formes de la division du travail ; le sacerdote sacrifiait seul par délégation pour l'ensemble du groupe. De plus on pouvait considérer que le résultat du sacrifice serait d'autant meilleur qu'il avait été fait par un spécialiste versé dans la connaissance minutieuse du rituel et de sa signification sans compter que le sacrificateur avait une vertu magique supérieure par suite de sa fonction ou de sa race (1).

Ainsi les croyances d'une société influent doublement sur elle : 1° elles peuvent agir sur son genre de vie en suscitant par la voie déductive un grand nombre de pratiques techniques, ou pseudo-techniques comme la magie qui déterminent en grande partie sa vie matérielle ; 2° les jugements de valeur et les croyances déterminent en grande partie le *sens* dans lequel s'exercera l'activité inventive des individus composant le groupe, et par conséquent détermineront en grande partie le sens dans lequel se fera son développement ultérieur. La détermination des limites respectives du domaine technique et du domaine sacré est en effet fondée sur ces jugements. On sait combien l'invention est à la fois plus difficile à concevoir, et en même temps plus difficile à admettre et à se répandre, lorsqu'elle s'exerce sur des objets classés dans les choses sacrées.

Les croyances d'une société influent également sur la structure même de cette société. L'organisation sociale

(1) Cf. J. Frazer, *Les origines magiques de la royauté*.

présente dans toutes les sociétés un aspect en même temps technique et moral. Cet aspect technique existe en tant que l'organisation sociale est considérée comme l'application pratique de conceptions idéales qui sont soit le modèle que cette société s'efforce d'atteindre, soit simplement l'explication idéologique, la représentation des diverses fonctions sociales. Les individus investis d'une autorité quelconque, et imbus de ces interprétations, auront tout naturellement tendance, chaque fois qu'ils auront une décision à prendre, à se conformer à cette interprétation.

A mesure que cette adaptation logique de la société à une idéologie sera plus avancée, l'état même de la société sera une confirmation vivante de l'idéologie suivant laquelle elle aura été modelée. Ainsi les croyances vagues au début iront en s'affermissant et en se précisant, car leur base matérielle les confirmera davantage. Par exemple, l'application de plus en plus rigoureuse d'un régime de castes, ira en confirmant de plus en plus ce régime, par suite d'une différenciation progressive des caractères des individus de castes différentes. De même, l'adoption d'une nouvelle idéologie amènera la modification des formes sociales.

Ainsi la technique et l'idéologie sont corrélatives. Elles vont l'une portant l'autre, mais leur relation appelle les deux réflexions suivantes.

1° Il n'est pas toujours possible d'indiquer leur antériorité respective, l'ordre dans lequel elles se déterminent réciproquement ; ou plutôt les deux cas peuvent se présenter. Quelquefois l'idéologie aura pour base une invention technique ; elle aura été tirée de cette invention par suite d'une interprétation extensive, ou par

suite de déterminations d'analogies. Par exemple, des formes sociales suggéreront l'explication par analogie du monde des phénomènes matériels, et des représentations de forces, d'actions et de réactions (que ces forces soient conçues comme d'ordre magique ou autrement) fondées sur la même analogie. D'autres fois, ce sera au contraire, l'idéologie qui aura préexisté, et dont on aura tiré des applications.

2° Il ne semble pas non plus que l'on puisse établir des règles générales applicables dans tous les cas, au sujet de cette corrélation. Tout ce que l'on pourrait dire, semble-t-il, c'est qu'il n'existe pas de technique sans une idéologie qui l'exprime et l'interprète. Mais cette correspondance est sujette à des modalités extrêmement variées, dont il n'est pas certain que l'on puisse déterminer les constantes valables pour tous les cas.



C. — L'explication de l'invention des valeurs est insuffisante si elle ne fait intervenir que des facteurs logiques.

Nous avons vu que les processus de l'invention technique sont sensiblement plus simples que ceux de l'invention des valeurs. A l'origine, l'invention technique est fondée sur la logique instinctive qui dérive du fonctionnement de nos membres et de nos organes, et la détermination de ses fins est déterminée par nos tendances vitales élémentaires (instinct de conservation, besoin de s'alimenter, de se défendre contre les intempéries, etc...). De même, l'imitation proprement dite

nous paraît jouer un très grand rôle dans la propagation de l'invention technique. Si nous considérons un sujet pris séparément, nous constatons que si en se livrant à une occupation qui lui est habituelle, il constate que tel ou tel geste accroît l'efficacité de son effort, il aura spontanément tendance à répéter ce geste, c'est-à-dire à modifier sa technique ; on pourra dire qu'il s'imitera lui-même désormais. Il en est de même de l'imitation qui se fait de société à société. Les sauvages eux-mêmes n'hésitent pas à adopter les inventions européennes lorsqu'elles leur sont directement utiles. Ainsi les Peaux Rouges ont adopté assez rapidement le cheval et le fusil. Dès le ^{xvi}^e siècle le cheval est utilisé par les peuples du Texas et du Nouveau Mexique. En moins d'un siècle, en un demi-siècle peut-être l'emploi du cheval s'est répandu de proche en proche dans toute la Prairie. Dès 1637, les Hollandais de l'actuelle New-York fournissaient des armes à feu aux Iroquois (1). Mais ces inventions sont rapidement imitées, leur propagation est susceptible d'être rapide quand il ne doit en résulter aucun changement profond dans l'organisation sociale, aucune transformation dans leur genre de vie assez importante pour les obliger à modifier les rapports des individus qui forment leur groupe, et par conséquent leurs jugements de valeur qui ont trait au rôle respectif des individus. De même que l'imitation rencontre des résistances lorsqu'elle doit provoquer des changements dans les occupations usuelles lorsque celles-ci ont été érigées en

(1) X. Garneau, *Histoire du Canada* (Québec, 2^e édit., 1852), t. I, p. 127 et F. Boas, *The shushwap* (New-York, 1909), p. 540.

rite. C'est là probablement l'une des raisons de la grande répugnance que montrent les sauvages exclusivement chasseurs pour s'adonner à l'agriculture (1).

Un autre caractère de l'invention technique est qu'elle dérive souvent de ce que l'on pourrait appeler l'activité de jeu. Plusieurs anthropologistes considèrent que parmi les plus importantes inventions faites par les hommes, un grand nombre ont eu pour origine l'activité désintéressée, le désir de se divertir. L'élevage des animaux par exemple, a eu probablement pour origine le fait que l'on s'est servi à seule fin d'amusement d'animaux capturés vivants à la chasse, ainsi les indigènes du Brésil ont coutume d'apprivoiser les oiseaux à seule fin d'amusement (2). Il en est de même de certaines peuplades de Sibérie dont les enfants aiment à jouer avec les jeunes rennes (3). De même M. Paul Descamps remarque « qu'en travaillant le bois et la pierre, il arrive que des étincelles se produisent et on en fait jaillir exprès pour amuser les enfants ». Plus près de nous, on constate que les inventions les plus importantes ont commencé par être des jouets ou de simples objets de curiosité. La vapeur, le magnétisme ont com-

(1) « Est-ce à dire que ces populations simples prennent indifféremment toutes les méthodes nouvelles qui arrivent à leur connaissance ? Evidemment non. Les Sioux ont pris le fusil, le cheval, l'alcool et non pas la charrue. Pourquoi ? parce que le fusil et le cheval sont directement utiles à leur atelier de chasse... Les nègres fournissent en général une main-d'œuvre apte à la plupart des travaux mais on n'en trouve guère qui se mettent à la tête d'une affaire nouvelle ; c'est qu'ils n'ont connu que les travaux purement individuels ou tout à fait communautaires, mais non l'atelier patronal hiérarchisé... » Paul Descamps, *ibid.*

(2) Elisée Reclus, *Géographie universelle*, t. XIX, p. 480.

(3) Bogoras, *The Chukchee*.

mencé par être de simples expériences de laboratoire ; nous avons tous assisté au début de l'automobilisme et de l'aviation, qui même réalisées en pratique paraissaient devoir rester réservés à une infime minorité de très audacieux sportmens. On sait que les grands inventeurs sont souvent par certains caractères de leur esprit, restés proches de l'enfance ; ils ont gardé une certaine fraîcheur d'impression, la faculté de s'étonner et de s'émerveiller que la plus grande partie des individus perd lorsqu'elle arrive à l'âge adulte. Cette curiosité, cet esprit constructif existe chez certains en surabondance, et n'est pas appliquée seulement à des objets qu'ils estiment importants. Ainsi Léonard de Vinci, à côté de ses travaux et de ses recherches proprement dites, dépensait son surplus d'ingéniosité en inventant toutes sortes de jeux (1).

Au contraire, l'invention des valeurs est toujours considérée comme une chose sérieuse, d'une gravité extrême. Lorsqu'elle ne se fait pas dans la voie déductive, elle s'accompagne dans la conscience de l'inventeur de lutttes pénibles. De plus, l'invention de valeur ne présente pas, du moins à première vue, les criterium matériels et utilitaires qui sont l'*ultima ratio* de l'invention technique. Notamment, en matière d'invention de valeurs, la position des droits acquis peut souvent être considérée comme logiquement inattaquable. Ils sont fondés en général sur des dogmes ou des principes indémontrables ; ni la logique formelle, ni l'appel à l'expérience ne peuvent départager les contradicteurs.

(1) Vasari, *Vie des peintres*.

Une question du même genre se pose lorsque on considère non pas la discussion entre deux thèses contraires ou divergentes mais la pensée d'un inventeur pris individuellement. Pourquoi a-t-il eu l'idée d'un jugement de valeurs qui contredit son expérience et ses habitudes sociales ? Par exemple pourquoi dans une société esclavagiste, ou divisée en castes, un individu condamnera-t-il l'esclavage ou penchera-t-il pour des idées égalitaires ?

Une autre caractéristique de l'invention des valeurs, c'est que dans tous les cas les concepts mis en œuvre par ces jugements préexistaient de longue date. Il en est de même très souvent du jugement lui-même qui a déjà été formulé nombre de fois. Par exemple, pour ne citer que des documents très connus, l'esclavage a été condamné un très grand nombre de fois dans l'Antiquité, notamment par les Prophètes Juifs, par la législation biblique qui ignore l'esclavage proprement dit et en fait une sorte de servage temporaire (1). Socrate semble le désapprouver, montre de plus qu'un esclave porte en lui, au même titre qu'un homme libre les vérités premières que la maïeutique lui permet d'exprimer. Aristote le défend avec une conviction qui semble très faible, enfin les stoiciens ont formulé d'une manière très nette une morale égalitaire. L'invention dans des cas de ce genre, consistera donc non pas dans une évolution d'idées, c'est-à-dire dans l'accumulation de connaissances nouvelles, mais dans une évolution de croyances, dans le déplacement de ces croyances d'un jugement à un autre. Comme nous l'avons vu, en étu-

(1) Cf. Deutéronome.

diant le concept, aucune acception nouvelle ne sera ajoutée dans ce cas au concept, seule son acception essentielle aura changé, et avec elle, la tonalité affective qui accompagne la pensée de ce concept. Par exemple, le concept d'esclavage ne s'est enrichi d'aucune acception nouvelle mais il se présente maintenant avec une tonalité négative suscitant chez la grande majorité des hommes un sentiment d'opposition violente, d'indignation, etc.

Prenons un autre exemple : dans la plupart des législations de l'Antiquité, par exemple dans le droit romain primitif, le père de famille avait le droit de vie et de mort sur tous les autres individus composant la famille. Peu à peu ce droit disparut. Les sujets principaux du jugement n'ont pas changé, par exemple le concept de père et de fils demeure entier. Comment expliquer ce changement ?

L'explication la plus volontiers admise aujourd'hui dans des cas semblables est celle qui part du raisonnement suivant : « Si l'on admet qu'au point de vue de la logique formelle, les données principales du jugement n'ont pas varié et si l'on admet de même qu'il n'y a aucune différence dans les facultés intellectuelles des individus, ni dans les fondements de leur pensée ni dans les procédés logiques qu'ils emploient, il ne reste qu'un seul élément susceptible d'avoir varié, c'est la société ». L'invention de valeurs sera donc le reflet, la transposition d'une modification sociale importante, affectant la structure ou les fonctions du groupe.

Mais, au point de vue de l'invention, la question se pose d'expliquer ou de décrire le processus de cette transposition car celle-ci s'exprime toujours, comme

nous l'avons dit, par le canal d'un individu. Les théories « sociologistes » considèrent qu'en matière d'invention de valeurs, le rôle de l'individu est très faible sinon nul, qu'il n'est qu'une sorte de truchement. Mais la question se pose alors de décrire autant que possible comment se fait ce passage, quel est le pont entre la société les individus et qui les fait passer ainsi de la croyance en une série de concepts et de relations à la croyance dans une série nouvelle. En un mot, si l'on se place à un point de vue scientifique, la question « comment se produit l'invention des valeurs ? », présente pour le moins une importance égale à la question « qui invente les valeurs ? ».

Il semble que si l'on admet l'hypothèse qui veut voir dans l'invention des valeurs un produit uniquement de la conscience sociale, la conséquence de cette hypothèse serait qu'il faut admettre l'existence de certaines corrélations. A une situation donnée du groupe, à certaines formes sociales, correspondraient nécessairement certaines croyances morales et religieuses. Autrement dit les formes sociales seraient d'elles-mêmes créatrices d'une idéologie adéquate. La formulation la plus précise de cette théorie a été donnée par K. Marx qui s'est efforcé d'établir une relation quasi-mécanique, entre les formes prédominantes de la production constituant une infrastructure matérielle stable et mesurable, et les institutions juridiques qui leur sont contemporaines. La difficulté principale que rencontre la démonstration d'une théorie de ce genre, réside dans la détermination de ces corrélations dont on postule l'existence. Des fonctions aussi simples que celles indiquées par Marx ne se rencontrent pas dans

la réalité sociale ; la réalité présente un véritable enchevêtrement de facteurs historiques, de survivances, d'influences doctrinales (religieuses, philosophiques, esthétiques, etc.), on ne peut sans arbitraire y découper des relations aussi simples. Ou plutôt cette simplicité n'est qu'une interprétation parmi tant d'autres qui peuvent être données d'un même groupe de faits. Car nous ne savons jamais comment doit être interprétée une situation, l'idée que nous nous en ferons dépendra des facteurs d'explication dont nous disposons, de notre mentalité. Pour percevoir les phénomènes sociaux, tout comme lorsqu'il s'agit de phénomènes purement matériels, il ne faut pas oublier que le sujet avec toutes ses fonctions logiques, toutes ses connaissances antérieures, s'interpose entre les faits et l'interprétation qu'il en donnera.

..

D. — *Le fait que les séries d'inventions, la fécondité inventive sont distribuées par sociétés est un argument en faveur de l'explication sociologiste.*

— *Les facteurs sociaux qui tendent à susciter les inventions :*

a) *Le facteur ethnique.*

b) *La poussée des circonstances ; la continuité des conditions de vie ; le milieu physique ; la contrainte venant de l'action d'autres hommes.*

Après avoir étudié les facteurs de la permanence sociale, il importe d'analyser les facteurs sociaux qui tendent à amener des variations. La permanence est,

nous l'avons vu, entretenue grâce à la transmission des traditions et à la contrainte, qui agissent tous deux comme des facteurs propres à suggérer à l'individu des pensées conformes à cette tradition. Les facteurs sociaux susceptibles d'influencer l'individu dans le sens d'une rupture de ce conformisme agissent-ils d'une manière analogue ? Nous répondrons — par hypothèse tout au moins — que le processus de la suggestion d'idées nouvelles, germées dans l'esprit de l'individu par suite de l'influence de facteurs sociaux, doit être de même nature. Il n'est nullement prouvé en effet, que l'individu ait une *aperception directe* des besoins de la société dont il fait partie, qu'il se rende immédiatement compte des perturbations survenues dans les fonctions sociales, perturbations qui posent des problèmes et demandent ou suggèrent des solutions. Nous analyserons plus loin ces phénomènes et notamment la notion du besoin, mais en tous cas on peut poser dès le principe que l'individu ne reçoit aucun message direct et explicite de ce que l'on appellerait la conscience sociale, ni de la cénesthésie sociale.

L'étude des facteurs sociaux de l'invention comporte deux principaux points de vue auxquels il faut se placer successivement : 1^{er} l'étude des faits sociaux qui agissent comme des suggestions propres à susciter des inventions chez l'individu, 2^e l'étude des faits sociaux qui sont de nature à assurer la sélection et la transmission des modifications individuelles. L'important est en effet, lorsque naît un comportement, ou une forme nouvelle, que cette nouveauté ne soit pas sans lendemain, qu'elle se transmette d'individu à individu, de génération à génération, qu'elle devienne l'origine

d'un courant de pensée sociale. De même, dans les sciences naturelles, on étudiera séparément les phénomènes de mutation, ceux de la sélection naturelle, et ceux de l'hérédité, c'est-à-dire de la conservation des caractères acquis.

Nous étudierons séparément chacun de ces points de vue, d'abord dans l'invention technique, puis dans l'invention sociale.

Dès que l'on s'élève à des inventions techniques qui dépassent la compréhension matérielle des corps telle qu'elle dérive de notre structure physique, une première remarque s'impose : c'est que l'invention est en règle générale distribuée par sociétés. C'est-à-dire qu'il est aisé de constater que certaines sociétés présentent une très grande fécondité inventive, alors que d'autres présentent une tendance marquée à la stagnation.

Le facteur ethnique joue-t-il dans ce cas une influence considérable ? Il est difficile de l'affirmer si l'on constate surtout que les mêmes peuples ont pu à des moments différents de leur histoire, se montrer totalement inertes ou au contraire, particulièrement féconds en inventions techniques. Le déplacement de la civilisation à la tête de laquelle se sont trouvés successivement des peuples de races différentes est le fait le plus important de l'histoire générale. Si l'on envisage seulement des périodes très proches de la nôtre, on constate que dans un grand nombre de branches techniques la supériorité a appartenu successivement à des peuples différents, à des époques trop proches les unes des autres pour qu'une modification ethnique importante de ces peuples, ait eu le temps de se produire. Ainsi « Au Moyen Age, l'Angleterre dépendait écono-

niquement des étrangers. Ses banquiers, ses principaux producteurs et importateurs, étaient étrangers » (1).

Il semble que la plupart des sociétés ont eu à un moment donné de leur histoire une poussée de grande activité inventive technique : elle a créé ou adapté à leurs fins et suivant leurs caractères et leur génie propre, tout un fond de techniques qu'elles ont reçu de générations antérieures ou de voisins. Jusqu'à présent l'histoire a montré que ces périodes de grande fécondité technique et esthétique ont été de courte durée. Il semble que parvenues à organiser un certain nombre de commodités qu'ils considéraient comme essentiels ces peuples se sont arrêtés dans la contemplation de la tradition qu'ils venaient de créer et qu'ils estimaient devoir être définitive. Cette tendance à la stagnation s'est trouvée renforcée par le fait qu'une tradition technique présente toujours à la longue des aspects esthétiques et affectifs qui font prendre plus ou moins figure de rite aux opérations qu'elle nécessite et figure de symbole aux productions que ces techniques engendrent. L'exemple le plus frappant que nous ayons sous nos yeux d'une immense société où cette tendance se trouve poussée à l'extrême, est celui de la société hindoue, où des castes d'artisans se transmettent une conception mystique de leurs métiers. L'idée de perfectionnement indéfini est une idée toute nouvelle ; il faut venir jusqu'aux sociétés modernes de l'Europe occidentale pour la trouver formulée et partiellement admise ; elle tient surtout à la dissociation grandissante des aspects techniques et mystiques. Jusque-là,

(1) Robert Michel, *Lavoro e Razza*, p. 14.

de courtes périodes de création étaient rachetées par un retour de l'esprit conformiste, d'une inertie hostile à toute nouveauté.

Ce sens du moindre effort s'appuyait dans chaque société sur des multitudes de tendances provenant de l'intérêt (réel ou supposé) du groupe qui s'estimait menacé par les nouveautés. Ainsi des raisons religieuses, politiques, sociales et psychologiques concourraient à la défense des techniques existantes et à la suspicion envers tout innovateur. Dans toute civilisation, présentant une certaine stabilité, on peut dire que la règle a été jusqu'à nos jours, que la contrainte sociale s'exerçait d'une manière énergique dans le domaine technique et plutôt dans le sens du conservatisme que dans celui de l'innovation.

Alors que notre tendance actuelle est de considérer l'état primitif de l'humanité comme une période de barbarie, l'opinion générale était autrefois que les débuts de l'humanité avaient été dignes d'admiration. Les Anciens par exemple, s'accordaient pour placer l'âge d'or au début de l'humanité ; pour eux les hommes seraient allés depuis en dégénérant. Et cette conception de l'âge d'or quoique assez vague, ne paraît pas avoir été appliquée seulement à une supériorité uniquement morale (comme la thèse de J.-J. Rousseau sur la corruption des civilisés) ; elle s'applique au genre de vie, à la science, à la puissance des premiers hommes. Cette idée de dégénérescence de l'humanité, de processus régressif faisant descendre les hommes de la civilisation à un état très arriéré, est très répandue ; les Africains croient que les singes sont d'anciens hommes dégénérés. Dans toutes les civilisations, le culte des

ancêtres, la piété envers eux, alliés à un sentiment de modestie ou de déférence, fait que l'on tend à placer leurs œuvres, fort au-dessus des créations actuelles. Lorsque cette tendance s'exerce sans le contrôle de l'esprit critique, et qu'elle est renforcée par l'influence de castes ou de groupements (qui se présentant comme les défenseurs de la tradition, sont portés tout naturellement à en diviniser ou à en sanctifier les sources), elle canalise rigoureusement toute l'activité psychologique du groupe, dans le sens de la répétition des modèles attribués aux ancêtres.

Les facteurs susceptibles d'entrer en jeu en matière d'invention technique sont extrêmement nombreux ; il est vain de vouloir en donner une énumération limitative. Tout comme lorsqu'il s'agit de la permanence sociale, les deux principaux modes d'action de ces facteurs sont l'imitation et la contrainte.

La contrainte joue en matière d'invention technique un rôle qui nous semble être de beaucoup plus grand que celui de l'imitation. Mais il faut entendre le mot contrainte dans un sens très général. Indépendamment de la contrainte physique provenant de l'action impérieuse d'autres hommes doués de pouvoir et de force, il est des contraintes matérielles c'est-à-dire des situations d'où il résulte une force suggestive puissante et rapide suffisamment stimulante pour arracher un instant l'individu à sa tendance à la répétition et au moindre effort. Par exemple, il est aisé de comprendre que la découverte de la navigation a eu lieu le jour où un homme tombé à l'eau s'est raccroché à un tronc

d'arbre qui flottait ; de là, on a pu passer à l'utilisation consciente des troncs d'arbre.

C'est également durant des périodes critiques que la plupart des sociétés obligées de rompre avec des traditions qui leur suffisaient en temps ordinaire se montrent le plus inventives. Il est très probable que l'une des raisons essentielles de la fécondité de nos sociétés modernes, tient à la concurrence, à la lutte commerciale qui résulte du libéralisme économique ; cet état d'esprit qui est de nature à engendrer une certaine instabilité, une certaine insécurité matérielle même, excite perpétuellement l'imagination des individus les mieux doués. Dans les sociétés primitives au contraire, les rivalités économiques n'existent pas, chaque groupe familial ou tribal produisant de quoi se suffire.

On peut dire qu'en matière technique, inventer c'est faire preuve d'ingéniosité. Toutes les situations qui excitent cette ingéniosité en posant aux hommes des problèmes précis, et à condition bien entendu qu'ils disposent des éléments essentiels pour les résoudre, agissent comme suscitatrices d'inventions.

Mais il ne suffit pas qu'il résulte d'une situation donnée un problème pour qu'il soit possible aux hommes de créer l'invention qui sera une réponse victorieuse ; il faut que l'état préexistant de la technique fournisse des éléments susceptibles de former une combinaison heureuse. Lorsque rien ne vient entraver leur essor, les inventions s'engendrent les unes les autres. Des rapprochements, des suggestions de toutes sortes sont toujours possibles, et le nombre des combinaisons possibles s'accroît à mesure qu'augmente le savoir humain. Herbert Spencer disait qu'à mesure que s'accroît notre

science, augmentent également nos points de contact avec l'inconnaissable. On peut en dire autant de l'invention : A mesure que s'accroît notre science augmentent également le nombre des inventions et des découvertes possibles car elles se provoquent et se conditionnent les unes les autres (1).

Les probabilités d'invention augmentent lorsque s'accroît la densité sociale. Celle-ci tend en effet, à accroître la différenciation entre les hommes, à agir dans le sens de la division du travail (2). Mais, il ne faut prendre le mot de densité dans ce cas, dans le sens littéral. Certaines régions des Indes par exemple, ou de la Chine, présentent depuis des siècles une densité très supérieure à celle des nations occidentales : elles sont inertes pourtant au point de vue technique comme au point de vue social. Par contre, le progrès technique a pris quelquefois un très grand essor dans des pays d'une faible densité humaine, par exemple la Suisse ou les Etats-Unis durant la première moitié du XIX^e siècle. Ce facteur de la densité humaine n'entre donc en jeu que s'il est combiné avec des institutions sociales propres à encourager l'esprit inventif, et à permettre une diffusion rapide des trouvailles nouvelles. A ce point de vue, l'imprimerie, le développement des moyens de communication, la diffusion de l'instruction sont des facteurs d'une grande importance. La France actuelle, dit Cournot, nous apparaît mainte-

(1) Quetelet remarque que le progrès est nul dans les sociétés où la durée moyenne des générations est trop brève. *La physique sociale* (édition de 1828).

(2) Durkheim, *La division du travail social*,

nant à ce point de vue comme 6 ou 700 fois moins étendue que sous Louis XIV.

Les conditions de milieu physique apparaissent aussi comme d'une très grande importance. On attribue l'état arriéré des populations polynésiennes par exemple, ou de certaines populations hindoues aux climats débilitants ou énervants, à la facilité que permet la cueillette des fruits, de vivre sans aucun effort. Les hommes y sont moins sollicités de se rendre indépendants du milieu, comme dans les régions froides ou tempérées. On estime que les habitants des pays froids grâce à la lutte qu'ils étaient obligés de soutenir contre les éléments, ont vu leurs aptitudes croître, et leur esprit se développer. Ils ont pu ainsi se rendre maître des forces matérielles et créer des techniques nouvelles par dérivation. Cependant, il ne semble pas que le facteur climat suffise à expliquer la genèse des civilisations. Les premières civilisations qui étaient parvenues à se rendre suffisamment indépendantes du milieu, à assurer leur subsistance grâce à la culture, l'élevage et l'industrie sont nées dans des climats plutôt chauds ou tropicaux. Par contre, les habitants de certains pays froids ou tempérés ont vécu très longtemps et quelquefois vivent encore dans un état proche de la barbarie. Ainsi dans l'Antiquité, les Germains, les Bataves, les Scythes, etc... Aujourd'hui encore les Peaux Rouges de l'Amérique du Nord, des groupes importants de Berbères, de Tartares, etc. qui habitent des pays froids ou tempérés continuent à vivre dans des conditions tout à fait primitives.

Bien plus importante est la facilité des communications entre sociétés différentes, la multiplicité et la fré-

quence des contacts entre groupes étrangers ou rivaux. Ils permettent aux inventions de se répandre, aux individus de rencontrer des suggestions nombreuses, d'imiter les exemples venant des étrangers en les modifiant ou en les perfectionnant suivant leurs caractères propres. Aussi, l'invention technique s'est-elle surtout développée dans les groupes humains qui habitaient des zones de passage, dans des ports, aux confluent des fleuves, sur les grandes routes. Elle a toujours été très développée chez les peuples commerçants comme les Grecs, les Phéniciens, les Anglais, etc... Il est rare que des groupes confinés aient pu engendrer une civilisation importante. Toutes les grandes civilisations se sont créées peu à peu grâce à des apports successifs, à des influences, à un enseignement continu. La naissance des civilisations méditerranéennes s'explique par le fait que cette mer bordée de côtes en général hospitalières et où la navigation était relativement facile, fut le véhicule d'échanges continuels, permettant aux populations les plus avancées d'entretenir un courant d'échanges et même de fonder des colonies parmi des populations encore arriérées. Les colonies phéniciennes et carthagoises, plus tard les colonies grecques et les colonies romaines répandirent les produits et les institutions de ces peuples.

Parmi les relations entre les peuples, la guerre occupe une place particulièrement importante. Elle est en effet ce que l'on pourrait appeler une relation forcée. Elle oblige à entrer en contact des peuples qui ne l'auraient pas fait spontanément, ou quelquefois auraient refusé de le faire pour des raisons religieuses, des raisons d'orgueil national ou même par simple

indifférence. Ainsi l'ancienne Egypte repliée sur elle-même subit des invasions qui amenèrent chaque fois une transformation plus ou moins profonde de sa vie intellectuelle et sociale : les conquêtes d'Alexandre répandirent au loin l'hellénisme, etc. Même lorsqu'une guerre se borne à des hostilités sans contact stable, ni installation permanente d'un peuple sur le territoire d'un autre, il est très fréquent que ces hostilités amènent les imitations réciproques : les adversaires observent leurs armements et leurs méthodes, les copient ou s'inspirent d'elles lorsqu'ils les jugent supérieurs.

De même, la colonisation consiste à imposer à des peuples relativement arriérés sinon les institutions, du moins l'exemple permanent d'un autre peuple plus avancé. Dans la forme antique par exemple, de la colonisation, celle que pratiquaient les Phéniciens et les Grecs, celle-ci consistait à fonder en territoire barbare des cités à l'image des cités de la Métropole. Suivant le cas, ces colonies restaient de simples marchés susceptibles d'agir par conséquent seulement par l'exemple, ou soumettaient les territoires environnants et créaient alors de nouveaux états ayant une civilisation analogue à celle de la Métropole.

..

E. — *Les variations des conditions physiques.*

— *La division du travail.*

— *L'influence du langage.*

Lorsque dans une société une certaine idéologie a été adoptée, l'ensemble des forces sociales concourt à

sa conservation. Même les techniques concourent le plus souvent à maintenir cette permanence, du moins lorsque ces techniques sont nées dans le groupe même et qu'elles ont été créées avec le souci de confirmer ou de faire une application pratique du jugement de valeur et de l'idéologie admise.

Dans ces conditions quels seront les facteurs sociaux, qui rompant cette règle générale de la permanence, agiront au contraire en suggérant aux individus la création de valeurs nouvelles ou la modification des jugements de valeur existants ?

1° La permanence sociale absolue est un optimum qui fort heureusement ne se réalise probablement jamais. En effet, il supposerait un groupe où les individus ne seraient en aucune façon différenciés. Il faudrait de plus que les conditions d'existence de ce groupe ne varient jamais, que sa densité démographique et ses modes d'existence soient toujours rigoureusement constants.

Dans la réalité, les choses sont très différentes ; la densité sociale, par exemple, n'est jamais la même ; même dans les sociétés très arriérées où l'existence des individus est rigoureusement délimitée par les conditions physiques du milieu, une telle fixité est inconcevable. Malthus indique que certaines tribus sauvages de l'Amérique du Sud qui vivent exclusivement de la chasse, considèrent tout accroissement de population des tribus voisines comme devant amener inévitablement des empiètements sur leur territoire de chasse. Aussi se surveillent-elles jalousement et ont-elles recours à des sortes de guerres préventives que l'économiste anglais classe parmi les fléaux répressifs. Une

telle situation n'empêche pas que l'état démographique d'une ou plusieurs de ces tribus ne puisse se modifier. Elle pourra par exemple, au cours d'une guerre, vaincre ses voisines, les détruire, et se substituer à elle, ce qui permettra l'accroissement numérique de la tribu victorieuse, et la création d'un embryon d'Etat susceptible de prendre des formes sociales nouvelles.

De même, les conditions naturelles peuvent changer même chez les peuples vivant exclusivement de la chasse car des circonstances naturelles telles que des sécheresses, des inondations, etc... peuvent obliger le groupe à se diviser, à se réunir à d'autres, à émigrer, etc... (1).

Les variations de climat jouent un rôle analogue ; elles peuvent mettre un groupe dans l'impossibilité matérielle de continuer à mener un certain genre de vie, et par conséquent provoquer la dissociation d'habitudes ou de pratiques liées à un groupe de croyances, et qui en sont devenues corrélatives au point d'entraîner des modifications de ces croyances (2).

2° Il n'y a pas de société formée d'individus dont les occupations et le genre de vie soient exactement les mêmes. Dans les sociétés les plus simples, existe tout au moins la différenciation par sexe. Celle-ci surtout lorsqu'elle est la seule différenciation connue revêt

(1) Cf. J. Bruhnes, *Géographie humaine*.

(2) Cf. Hubert et Mauss Les variations saisonnières chez les Esquimaux. *Année sociologique*, t. II. D'ailleurs des variations analogues se rencontrent parfois dans nos sociétés. Par exemple la conception et la pratique de la pudeur sur nos plages comparées à ce qu'elles sont le reste de l'année.

alors une importance énorme : hommes et femmes sont soumis à des règles particulières, à des tabous sexuels, et semblent parfois même étrangers les uns aux autres : il existe chez beaucoup de peuples un bilinguisme sexuel, chaque sexe ayant sa langue propre ; la nourriture n'est pas la même : parfois la femme cultive les végétaux et s'en nourrit alors que l'homme s'alimente de la chasse, de la pêche, des animaux qu'il élève (1). Il s'ensuit dans ces groupes si radicalement différents, des attitudes morales et mentales qui ne peuvent coïncider. Par exemple, si un groupe se considère comme le subordonné de l'autre le sens dans lequel se feront les déductions, tirées de ces principes généraux, sera divergent ; modification progressive d'où pourra naître peu à peu une modification des valeurs originaires par déplacement.

3° Les différences de langages sont un facteur extrêmement important dans les modifications des croyances. En ne prenant seulement que le point de vue phonétique, on constate que certaines associations d'idées fondées sur des similitudes verbales, sont entièrement conditionnées par la langue que parle l'individu chez lequel ces associations se sont produites : Ainsi, l'assonance, le calembour, les jeux de mots, les allitérations font que certains rapprochements ne peuvent naître que chez certains peuples à l'exclusion des autres. L'importance des analogies verbales peut nous paraître assez faible, mais elle présente dans certaines sociétés un facteur très puissant d'explication ; les Pri-

(1) De La Grasserie, De l'expression de l'idée de sexualité dans le langage. *Revue philosophique*, 1904, p. 223.

mitifs établissent comme on sait un rapport de participation entre le nom et les choses nommées. Des rapports de ce genre continuent à être admis même dans certaines sociétés avancées, comme dans le cas de certaines philosophies mystiques, ainsi la Kabbale. Cette action directe des mots se rencontre également lorsque ceux-ci représentent une valeur émotive particulière, ainsi certains vocables employés dans le langage religieux ou dans le langage politique. On comprend fort bien que des mots de ce genre peuvent quelquefois suggérer des associations fondées sur l'analogie verbale, la rime, etc.

Entre sociétés différentes, on ne parvient jamais à établir une correspondance absolue dans le sens des mots. Il semble que le système de concepts représenté par des mots qui dans chaque langue se partagent en quelque sorte la réalité telle qu'elle est conçue par le groupe, ne coïncide jamais exactement. Ce « découpage » de la réalité s'est produit chaque fois suivant un autre tracé. « Aucun de ces mots n'a d'équivalent par ailleurs : il ne suffit pas pour les rendre intégralement de les transcrire ou de les traduire. Déjà entre des civilisations voisines et apparentées, la simple traduction d'ouvrages littéraires pose des questions presque insolubles : jamais deux abstractions dans l'ordre intellectuel ou dans l'ordre du sentiment ne coïncident avec exactitude ; les mots les plus concrets eux-mêmes ne s'entourent pas du même cortège d'associations » (1).

Il en est de même des fonctions du langage, des règles grammaticales qui exercent une influence sou-

(1) Sylvain Levi, *L'Inde et le Monde*, p. 138.

vent déterminante sur la pensée des individus composant le groupe, qu'elles entraînent dans un sens déterminé, suivant un rythme et des particularités spécifiques de chaque langue qui donnent une tonalité particulière aux créations verbales et aux raisonnements conçus dans cette langue. « Quand il y a affinité de langue, on ne peut précisément pas éviter que, grâce à la philosophie commune de la grammaire — j'entends grâce à la domination et à la conduite inconsciente par les fonctions grammaticales identiques — tout se trouve préparé dès l'origine en vue d'un développement et d'une succession semblable de systèmes philosophiques, de même que la perspective d'autres interprétations de l'univers parut à jamais fermée.

Il est probable que les philosophies du groupe des langues oural-altaïques (où la conception du sujet est moins développée que dans les autres groupes) considéreront l'univers tout autrement et leurs recherches ne suivront pas la même direction que celle des peuples indo-germaines ou musulmans. La contrainte exercée par des fonctions grammaticales déterminée correspond en dernière instance à la contrainte des évaluations physiologiques et des conditions de races » (1). Ainsi l'adoption par un groupe d'une langue déterminée, engage en quelque sorte la vie intellectuelle future de ce groupe. Elle la gouvernerait définitivement si n'étaient les suggestions multiples qui émanent des relations intellectuelles internationales et qui permettent de connaître et de méditer les idées conçues dans d'autres langues.

(1) F. Nietzsche, *Par delà le Bien et le mal*, p. 39.

Les véhicules du langage, c'est-à-dire les systèmes de signes qui symbolisent nos concepts, jouent aussi un rôle important dans l'invention à cause de l'obstacle ou de la facilité qu'ils mettent à la représentation graphique de la pensée, à la maîtrise avec laquelle on manie et on diffuse les représentations. Dans toutes les sciences, une bonne notation entraîne des inventions. De même, les peuples qui se sont mis à l'école des civilisations occidentales sont quelquefois gênés par l'incommodité de leur système graphique. Le cas s'est présenté au Japon et l'on sait que la Turquie a décidé récemment d'adopter l'alphabet latin.

Or, dans le langage il se produit toujours deux tendances opposées : la première est celle qui vise à créer un langage conceptuel, riche d'abstractions, de termes généraux et précis destinés à être employés dans un sens identique par le plus grand nombre possible d'hommes. C'est là le langage savant ; alors que les langues des primitifs et le langage populaire sont caractérisés par leur pauvreté en termes abstraits, cette langue conceptuelle est le résultat d'une sorte d'accord, peut-être inconscient, pour éliminer les particularités individuelles, les contingences de temps et de lieu, etc... de tous ces termes génériques. De plus, cette même tendance réagissant contre la multiplicité des dialectes, s'est efforcée d'établir la primauté d'un certain nombre de langues parlées par un très grand nombre d'hommes et auxquelles on s'efforce de garder une certaine fixité. Ainsi les principales langues européennes qui se sont imposées aux patois locaux et qui servent chacune de véhicule à la pensée de millions d'hommes.

La seconde tendance est celle qui mène au contraire, à une extrême fragmentation de tous les langages. Chaque groupe confessionnel, professionnel, local, etc... tend à avoir ses expressions et quelquefois ses vocables propres. Ceux-ci naissent souvent par suite d'une simple déformation de la langue originelle (1). « Les groupes spéciaux tendent à l'innovation linguistique à cause de leurs besoins spéciaux et du désir de s'affirmer comme groupes distincts. De même les langues spéciales (argot) ne sont que le corollaire du sectionnement normal des sociétés générales en sociétés secondaires. Elles s'éloignent d'autant plus de la langue générale que le groupe se trouve en état d'antagonisme ou de séparation vis-à-vis de la société : ainsi l'argot des voleurs » (2).

Dans les sociétés complexes les deux tendances se combattent, la première ayant évidemment le dessus de plus en plus grâce à l'organisation de l'Etat moderne, à la diffusion de l'instruction, à la multiplicité et à la rapidité des relations. Mais il existe des sociétés où la tendance au particularisme linguistique a pu agir sans frein. Ce sont les sociétés composées de villages ou de tribus à peu près indépendants les uns les autres, sans pouvoir central et sans communications faciles. Ainsi les dialectes berbères varient quelquefois de village en village. Il en est de même dans l'Afrique noire où l'enchevêtrement des dialectes, accru par de nombreuses migrations, est extrême.

(1) Cf. Darmesteter, *La vie des mots* ; et Meillet, *Comment les mots changent de sens* (*Année sociologique*, IX).

(2) Delacroix, *La pensée et le langage*, p. 183.

Cette évolution spontanée du langage est l'un des plus importants facteurs de l'invention car les tendances qui la déterminent sont à la fois individuelles et sociales. Elles ont tout d'abord un incontestable caractère individuel, l'enfant lorsqu'il commence à s'exercer à parler a tendance à créer spontanément des mots qui lui sont propres et qu'en général il oublie à mesure qu'on lui enseigne à parler la même langue que les grandes personnes. La vie sociale intervient d'abord en mettant à sa disposition une langue déjà toute faite et des systèmes de signes plus ou moins perfectionnés. Plus tard chacun de nous présente quelques particularités dans sa manière de s'exprimer, il affectionne certains termes ou a tendance à en déformer d'autres.

*
* *

F. — *L'influence de la vie internationale.* — Elle est une source de suggestions qui jouent parfois un rôle analogue à celui de la découverte spontanée. — Mais alors qu'en matière de technique l'imitation peut être spontanée ou provisoire, l'imitation des valeurs exige la persuasion ou la contrainte violente.

— *Les formes principales de la contrainte : extérieures et intérieures au groupe ; guerre et organisation sociale autoritaire.*

Les conditions d'existence du groupe, celles qui tiennent au climat, aux conditions naturelles du milieu sont un premier facteur de variation. Elles agissent en effet, comme des suggestions permanentes susceptibles

de déterminer certains modes d'activité. Par exemple, les populations vivant au bord de la mer ou au bord de cours d'eau poissonneux seront portés aux inventions concernant la pêche et la navigation. D'autre part, les premières différenciations sociales, aussitôt qu'elles ont pris figure, orientent l'activité des sous-groupes. Mais cette activité s'exercera en général, conformément aux règles morales et aux jugements de valeur déjà adoptés. Suivant la manière dont au début de la vie du groupe se sont organisées les principales fonctions sociales, c'est-à-dire la hiérarchie sociale, les fonctions sacerdotales, les fonctions de défense, la différenciation et les rapports entre les sexes, la détermination et les attributions économiques respectives, etc., les inventions ultérieures se feront normalement en se conformant à cette classification, en se coulant tout naturellement dans les cadres ainsi tracés dès le principe. Il en est de même en ce qui concerne le langage ; la langue adoptée par le groupe oriente comme nous l'avons vu et détermine en grande partie son activité mentale ultérieure.

Il en est donc des sociétés sous ce rapport un peu comme des organismes vivants. En admettant même que les germes des êtres d'une même espèce présentent rigoureusement les mêmes virtualités, les moindres modifications de milieu physique ou chimique ont sur chaque germe au cours de la gestation une répercussion qui, grossie énormément lors de la croissance, développe cette modification même infime, la projette en quelque sorte à l'échelle du développement ultérieur qu'il atteint. De même dans les sociétés, du fait que les premiers individus qui ont constitué le groupe

ont pris position sur certains problèmes, ou ont agi de manière que de leurs actes il résulte implicitement l'admission de certaines valeurs, cette différenciation initiale va se trouver grossie et précisée lors du développement ultérieur de ce groupe. Ainsi il s'explique que le développement spontané des sociétés soit une source de différenciation. Mais cette différenciation a lieu entre groupes différents à l'intérieur desquels la permanence sociale s'efforce de régner. Il s'ensuit que normalement, à l'intérieur d'un groupe homogène, la permanence est la règle. Permanence qui ne doit pas être entendue toujours au sens strict d'immobilité; il s'agit plutôt d'une permanence des principes; l'activité du groupe et l'invention s'exercent dans le sens de ces principes déjà établis. Ainsi par exemple, les tribus noires de l'Afrique lorsqu'elles se considèrent comme étant de races différentes, gardent jalousement tous les usages qui les différencient les unes les autres, et ont tendance au contraire à les accuser davantage (1).

Mais il est rare que des groupes humains même très restreints puissent se développer sans subir, à certains moments de leur histoire, de gré ou de force, l'influence d'autres sociétés. Au point de vue de l'invention l'importance de ces relations entre sociétés différentes est extrême. Elle joue un rôle analogue à celui de la découverte : des individus se trouvent en présence de tout un ensemble de techniques et de jugements de valeur qui sont autres que ceux qu'ils connaissaient jusque-là. On voit l'importance de ces sortes de suggestions; et ce d'autant plus que ces suggestions n'exigent

(1) Cf. Delafosse, *L'Afrique Occidentale*.

pas comme celles qui viennent uniquement de la matière, de nombreux efforts d'interprétation. L'individu mis en présence d'une société nouvelle ne peut nier que ces modes d'agir et de juger existent puisqu'il les voit pratiquer sous ses yeux par d'autres hommes. Il peut être porté, à la suite de constatations de ce genre à des comparaisons, à des transpositions ou à des imitations.

Cette tendance à imiter des modèles venant d'autres sociétés, ne paraît nullement être spontanée chez les hommes. On ne la trouve que dans les sociétés déjà très avancées, celles où un grand nombre de modes d'activité se sont nettement dégagées de l'emprise mystique, et sont sorties du domaine sacré. Car en général, les hommes de sociétés différentes n'ont tendance à imiter facilement que ce qui leur apparaît comme profane (1). Pour ce qui ressort du sacré, l'innovation comporte toujours substitution et il faut que les individus aient l'illusion tout au moins, de tirer d'eux-mêmes une argumentation, un ensemble de motifs et de raisonnements qui justifient leur conversion. On peut imiter passivement une technique aussitôt que l'on constate sa supériorité, mais pour adopter un jugement de valeurs ou une mystique nouvelle, il faut être persuadé ou contraint. C'est ce qui se produit dans les cas que nous avons cités, par exemple celui des Peaux Rou-

(1) Ainsi dans les nations musulmanes la forme des couvre-chef ayant une valeur symbolique au point de vue religieux, ils ont une tendance marquée à ne pas varier. Il a fallu des mesures draconiennes pour obliger les turcs à changer de coiffure. Au contraire la mobilité sur ce point des modes européennes est très grande.

ges qui ont assez facilement adopté le fusil et le cheval, mais qui se sont montrés beaucoup plus difficilement accessibles à un changement de leur genre de vie et à l'adoption des croyances venues d'Europe. Ainsi donc, surtout chez les populations arriérées, des relations internationales peuvent n'amener aucune imitation de part et d'autre. Elles pourront se borner par exemple au troc ou à l'échange mais sans grande influence réciproque. Chacun des groupes, ou plutôt les individus qui le composent étant étroitement enserrés dans ses traditions, ces individus sont portés alors à considérer que les membres d'un autre groupe sont des êtres d'une autre espèce et que rien de ce qui vient d'eux ne peut être applicable au dehors. Plus le groupe est considéré comme fondé sur un lien mystique, une identité de substance entre ses membres, comme par exemple dans les clans totémiques, et plus tout ce qui vient de l'étranger apparaît comme une sorte d'étrangeté inconcevable. Il en est de même lorsque les sociétés en présence, quoique représentant un type de civilisation assez avancé présentent néanmoins des différences trop profondes, ou que dans l'une d'elles les individus sont trop intégrés, trop soumis à l'emprise du milieu familial, etc... pour pouvoir prendre l'initiative d'imitations audacieuses. Ainsi, les premiers contacts entre la Chine et l'Europe.

On voit donc qu'en matière de jugements de valeurs surtout, les hommes appartenant à des sociétés différentes sont peu tentés spontanément de s'imiter. Lorsque cette imitation se produit elle est due soit 1° à une série de raisonnements, à une motivation qui prenant l'exemple venu de l'étranger comme hypothèse, font

qu'un ou plusieurs individus se convainquent eux-mêmes de sa supériorité. C'est en somme une synthèse nouvelle. Soit 2^e lorsque cette imitation est imposée par une contrainte extérieure.

Cette contrainte elle-même peut être directe ou indirecte. Sa forme indirecte, typique est la guerre. Alors que la vie internationale surtout dans les sociétés arriérées est en général restreinte à de rares individus, la guerre met en contact des masses d'hommes plus considérables. A l'intérieur même du groupe, elle produit des perturbations dans les habitudes, elle oblige à des pérégrinations, elle produit de brusques perturbations démographiques, elle met en face de brusques situations imprévues qui obligent à des décisions rapides rompant parfois avec la tradition. L'une des principales fonctions sociologiques de la guerre c'est de secouer les tabous qu'un groupe trouve rarement en lui-même, en temps ordinaire l'occasion de surmonter. Même dans les sociétés très avancées, la guerre se présente comme une énergique force révolutionnaire. Par exemple, depuis un siècle, on a pu constater que toutes les guerres importantes en Europe ont été suivies de troubles sociaux graves ou de révolutions.

En outre, la guerre produit des effets de contrainte directe. A l'intérieur même du groupe, aussitôt que celui-ci dépasse le cadre de la tribu ou de la cité très exiguë, la guerre en exigeant le dépaysement momentané de masses d'hommes soustraits à l'influence de leurs milieux originaires, est un facteur d'unification, d'assimilation entre les divers peuples qui constituent un Etat. Les paysans par exemple, oublient le patois de leurs provinces, ils sont astreints à observer d'autres

coutumes que celles de leurs villages. Chez les Noirs par exemple, on a constaté que les anciens soldats qui ont servi dans l'armée coloniale française se montrent ensuite sceptiques vis-à-vis de la plupart des pratiques de sorcellerie, etc... encore en usage dans leurs régions et rebelles à l'influence des féticheurs (1). Enfin, le résultat de la guerre consiste fréquemment dans des annexions, dans des conversions religieuses forcées, dans la création de nouveaux Etats. Dans nombre de ces cas, des populations se trouvent brusquement soumises à de nouveaux dirigeants qui, soit leur imposent de nouvelles croyances, soit les gouvernent en se conformant plus ou moins à leurs propres convictions. Même lorsqu'il est déterminé à respecter les coutumes des peuples conquis, l'administrateur nouveau peut difficilement se résigner à autoriser certaines d'entre elles. Par exemple, les Anglais ont interdit aux Indes le sacrifice des veuves. De même en Afrique, les Européens s'efforcent de mettre fin à un certain nombre de pratiques magiques, aux sacrifices humains, aux ordalies, etc... Des interdictions de ce genre, même très modérées, n'en amènent pas moins une perturbation dans l'édifice logique des croyances qui se trouvent par là modifiées et quelquefois poussées à évoluer dans d'autres sens.

Enfin, une dernière catégorie de contraintes participe au même degré du facteur social et du facteur individuel. Il s'agit du cas où un groupe est soumis à l'autorité d'un maître absolu (tyrannie, dictature, absolutisme, etc...). Ce maître peut alors imposer au même

(1) Georges Hardy, *loc. cit.*, p. 68.

titre qu'un conquérant étranger, des croyances nouvelles. Celles-ci peuvent susciter tout d'abord des résistances, ou ne provoquer qu'un simulacre d'adhésion. Mais si les mesures prises pour faire observer les nouvelles lois sont suffisamment durables, toute la vie sociale finira par se régler sur elle et elles présenteront les mêmes caractères de permanence que les croyances détrônées. Déjà chez les primitifs on remarque que ceux qui ont coutume d'élire ou de choisir un chef absolu sont susceptibles de varier beaucoup plus que ceux qui sont gouvernés par une coutume diffuse. Il en est de même dans les sociétés les plus avancées. Par exemple, Pierre le Grand a radicalement changé l'orientation de la Russie ; plus tard le Japon s'est brusquement ouvert à la civilisation européenne à la suite de la décision de son empereur, les Assemblées révolutionnaires des Etats-Unis et de France ont proclamé des déclarations de droits qui comportaient tout un système de morale nouvelle en contradiction avec les principes moraux qui présidaient jusque-là l'organisation sociale et politique de ces pays.

Dans ce dernier cas, le double aspect de la contrainte résulte du fait que celle-ci a dû nécessairement être précédée de la conversion du maître. C'est seulement lorsque celle-ci est un fait acquis, qu'il se décidera à imposer sa croyance aux peuples qu'il gouverne. Le phénomène de contrainte sociale aura donc été précédé d'une conversion d'ordre dialectique affectant la conscience d'un individu déterminé.

CHAPITRE III

CONDITIONS DE L'ACTION DES FACTEURS SOCIAUX SUR L'INDIVIDU

- Il faut qu'il présente à leur égard une certaine réceptivité ou une certaine sensibilité. La notion de moment historique.
- Critique des théories qui voient dans l'individu l'agent passif des besoins de la société.

Nous venons de voir qu'il est difficile sinon impossible à une société restreinte et qui s'est déjà bien adaptée à un certain nombre de principes de trouver en elle-même les éléments d'une transformation. En matière d'invention de valeurs, les transformations viennent donc principalement de suggestions émanant de l'influence ou de l'exemple d'autres groupes (1) qui pour des raisons que nous nous sommes efforcés d'analyser au chapitre précédent, présentent nécessairement des différences en quelque sorte congénitales. L'expérience montre que les sociétés confinées, celles qui par suite de la position géographique de leur habitat sont en dehors des voies de communications et vivent sans

(1) Remarquons que ces groupes peuvent être disparus. Il suffit que leurs œuvres et leur système designes soient accessibles. Ainsi, la Renaissance ; les œuvres des anciens Grecs et Romains parlaient pour eux.

contact avec d'autres sociétés, ont une tendance marquée à la stagnation. Ainsi les Polynésiens, les Esquimaux, etc.

Mais de même que toutes les autres sortes de suggestions l'influence de la vie internationale se traduit par l'entremise d'individus. Ceux-ci, par suite de circonstances, voyages, captivité, campagnes, etc... et parce qu'ils présentaient des aptitudes particulières (un esprit curieux, une bonne mémoire, etc...) se sont trouvés à même d'avoir obéi à des suggestions d'avoir remarqué telle ou telle institution étrangère, la manière dont s'exerçait dans une autre société, telle ou telle fonction. Ils ont pu être amenés à faire des comparaisons, à critiquer leur groupe, à lui proposer un exemple. Ainsi, la perception d'une différence est dans le monde des valeurs morales l'équivalent de la découverte dans le domaine technique. Bien entendu, c'est là la forme schématique du phénomène. En général, les choses sont plus compliquées : la perception de la différence exige elle-même que l'observateur soit averti, que son esprit soit orienté d'une certaine manière. D'autre part, en outre de cette réceptivité mentale, la période de rumination, de confrontation entre le jugement critiqué et la solution nouvelle peut être très longue. Il faut en effet, pour que l'individu adhère fortement à un jugement de valeurs qui contredit ses croyances antérieures, qu'il ait un peu le sentiment de l'avoir créé. D'où la nécessité, de s'en imbiber en quelque sorte, de le mettre préalablement en contact avec toutes ses connaissances et les éléments fondamentaux de sa vie intellectuelle et affective. La conversion lorsqu'elle porte sur une croyance importante,

exige une réadaptation préalable de tout notre être (1).

Il faut donc qu'en général, une certaine instabilité logique ait existé dès le principe dans l'esprit de l'observateur car en effet, il faut admettre que parmi les croyances de celui-ci, une ou plusieurs d'entre elles présentaient une certaine vulnérabilité. L'observateur, un voyageur par exemple, aurait très bien pu, après avoir constaté une institution étrangère qui l'a frappé, s'en détourner avec mépris comme d'une pratique barbare qu'il juge bien inférieure aux siennes. Le fait qu'il ne l'a pas condamné, qu'il l'a au contraire examinée puis jugée meilleure que la pratique correspondante admise dans le groupe dont il fait partie, signifie-t-il qu'il éprouvait plus ou moins confusément le sentiment d'une insuffisance, d'une perturbation qui réclame un remède?

C'est, sur un autre plan, le problème qui se pose au sujet de la découverte : plusieurs hommes sont témoins d'un même phénomène qui ne leur apprend rien, mais l'un d'entre eux y puise une suggestion qui le conduit à des inventions fécondes. Tout porte à croire que la véritable cause de cette découverte réside moins dans l'aperception du phénomène que dans l'état d'esprit de l'observateur privilégié. Il en est de même dans le cas d'une ou de plusieurs suggestions extérieures amenant un individu à modifier sa conviction au sujet d'un ou plusieurs jugements de valeur. Le fait qu'il ait pris garde à ces suggestions implique que son esprit était en éveil sur les problèmes qu'elles concernent,

(1) Cf. Raoul Allier, *La psychologie de la conversion chez les non-civilisés*.

qu'il ne se reposait pas à leur sujet dans une quiétude parfaite, qu'il admettait plus ou moins explicitement la possibilité sinon l'opportunité d'un changement. Ce sont les différents aspects de cet état d'esprit avant-coureur des mutations que nous nous efforcerons d'analyser dans les chapitres suivants.

..

Les interprétations qui ont été données de la réceptivité.

La notion de moment historique.

Critique de l'explication qui voit dans la genèse (cause) de l'invention des valeurs le résultat d'un besoin social.

La notion de moment historique joue un très grand rôle dans l'invention des valeurs (1). Elle montre en effet, qu'il ne suffit pas qu'une idée germe dans l'esprit d'un individu, au hasard de la réflexion ou de la rencontre, pour en déduire que cette réflexion soit viable et applicable. Souvent les inventions qui ont connu le succès le plus foudroyant, ont eu des précurseurs qui rencontrèrent le plus grand insuccès.

Pour qu'une invention puisse se montrer viable dans le monde des valeurs, il faut qu'il existe une certaine harmonie entre les institutions et l'idéologie. Jusqu'aux événements doivent concourir à cet accord pour faire que certaines idées s'imposent aux individus avec vigueur et que tout paraisse les confirmer. Sans des con-

(1) René Worms, *Philosophie des sciences sociales*, t. III.

cours de circonstances de cette sorte, les formes anciennes peuvent fort bien se perpétuer. « Les survivances d'anciens modes fonctionnels montrent que les organes ont moins d'importance que les fonctions » (1).

L'une des explications qui a été le plus fréquemment donnée de la naissance de nouveaux jugements de valeurs chez certains individus, ou du fait qu'ils se sont trouvés particulièrement sensibles à certaines questions est celle qui consiste à dire qu'ils traduisaient un besoin de leur société. Cette explication demande à être examinée de près. Si l'on se place au point de vue de l'invention technique, il est aisé de constater que la notion de besoin n'explique nullement les inventions nouvelles. Il y a trente ans par exemple l'automobile n'existait pas. Est-ce à dire que les hommes d'alors en avaient moins besoin que nous? De même comment proclamer que telle civilisation, à tel moment, avait besoin d'une invention déterminée. Par exemple les peuples guerriers de l'Antiquité qui étaient arrivés à constituer d'immenses Etats organisés pour la guerre, n'avaient pas moins besoin des armes à feu que ceux des temps modernes; les guerres des Assyriens ou des Romains, les conquêtes d'Alexandre et celles de Gengis Khan ont été faites cependant avec des armées bien supérieures en nombre à celles de la guerre de Trente ans. De même dans le domaine économique, il n'est pas toujours vrai de dire que c'est la demande qui détermine l'offre. En effet, la demande d'un produit inconnu est nulle, et elle peut s'élever démesurément aussitôt que des premières offres ont introduit ce produit sur le

(1) G.-L. Duprat, *Résumé des cours de sociologie*, t. III, p. 14.

marché et démontré son utilité. Ainsi par exemple la pomme de terre ou les tissus de coton au XVIII^e siècle (1).

Dans le domaine des besoins immédiats de l'homme, ce qui est indispensable c'est la satisfaction proprement dite du besoin qui est indépendante des solutions ou des modalités proposées, pourvu qu'elles soient également capables d'arriver à cette fin. Ainsi toutes sortes d'aliments peuvent servir à notre nourriture. A ce point de vue, ce qu'on appelle en Economie politique la loi de substitution, s'applique toujours. Mais l'invention technique même lorsqu'elle répond à un besoin n'est nullement déterminée par celui-ci. Elle est plutôt l'aboutissement de séries de connaissances antérieures qui s'enchainent et qui ont été sa condition préalable ; les inventions techniques s'engendrent les unes les autres, bien plus qu'elles ne sont engendrées par nos besoins. Ainsi on a voulu voir dans l'augmentation de la densité sociale un élément essentiel de certaines inventions que cette densité accrue appelait. Mais celle-ci à elle seule n'explique rien. Car si elle était le facteur déterminant, c'est dans les pays qui furent de bonne heure surpeuplés qu'auraient dû germer les inventions techniques les plus perfectionnées, celles qui permettent de subsister à un très grand nombre d'hommes. Or le progrès technique aux XVIII^e et XIX^e siècles a été décisif surtout dans des régions qui étaient très sensiblement moins peuplées que l'Inde ou que la Chine à la même époque.

(1) « La demande ne saurait créer l'offre, car la production ou la première offre précède toujours la demande ». John S. Hecht, *La vraie richesse des nations*, Paris, 1925.

L'invention des valeurs également ne paraît pas être déterminée uniquement par le besoin. Tout d'abord, en matière de valeur plus encore qu'en matière technique on ne peut affirmer *a priori* d'une manière objective qu'un groupe social a besoin de telle ou telle institution. On peut toujours soutenir sans absurdité, que, ne serait-ce que parce qu'il s'en est toujours passé, elle ne lui convient nullement et en tous cas n'est ni opportune, ni urgente. Les sociétés ont toutes une certaine plasticité qui leur permet de s'adapter même à des loïs qui les compriment étrangement.

Il y a à chaque instant dans la pensée des hommes, comme dans la vie des sociétés un certain nombre de virtualités qui se présentent à peu près sur le même plan, et dont on ne peut pas dire que les éléments de la situation rendaient nécessaire la réalisation de l'une d'entre elles, de préférence aux autres. Si nous reprenons l'exemple de la densité, nous constaterons que les solutions adoptées par les sociétés diverses où le problème de la surpopulation s'est posé, varie du tout au tout. Aux Indes, la réaction a été un surcroît d'indifférence et de passivité, en Chine, également l'indifférence et la pratique courante de l'infanticide. Dans le Iles de l'Océanie la majorité des auteurs attribue l'anthropophagie à la crainte de voir la population devenir trop abondante pour les ressources offertes par leurs territoires limités, etc.

Tarde faisait à ce point de vue de la théorie du besoin une distinction très heureuse entre l'invention proprement dite et sa propagation. La propagation, disait-il, n'est possible que parce qu'une invention se présente comme une réponse heureuse à des questions ou à des

besoins. Mais c'est outrer et fausser la vérité que de l'exprimer en disant qu'un homme de génie est la simple résultante des besoins d'un peuple et qu'il vient toujours à son heure. De même, en ce qui concerne l'invention des valeurs, René Worms disait que les systèmes philosophiques sont plutôt issus les uns des autres que du besoin social (1).

L'introduction fortuite dans une société donnée, d'un système de valeurs ou d'une doctrine, pourvu qu'elle ait été adoptée par un groupe même très exigü, fait bénéficier cette doctrine des avantages de la permanence sociale, elle tendra à se perpétuer et même quelquefois à se développer si les circonstances la favorisent. Ainsi, les sectes religieuses et les doctrines politiques. Par suite de l'énergie de ses propagateurs, et de la moindre résistance de la société ambiante, un système d'idées venu du dehors pourra se répandre, passer d'un groupe exigü d'adeptes à un très grand nombre d'adhérents. Ainsi l'introduction et le développement des idées et des jugements de valeurs peut se faire malgré que les conditions du milieu ne soient pas du tout favorables à leurs créations spontanées. « Une idéologie d'importation, dit G. Sorel, peut fort bien exister en même temps que des faits qui auraient dû l'empêcher de naître spontanément dans le pays qui l'adopte » (2). Il ne suffit pas qu'une société, ou plutôt certains groupes d'individus faisant partie d'une société souffrent de ses institutions et qu'ils éprouvent le besoin d'un changement. Il faut encore que leurs

(1) René Worms, *La sociologie, son contenu, ses attaches*.

(2) Georges Sorel, *Les illusions du Progrès*, 4^e édit., p. 94.

besoins puissent se grouper et prendre forme dans une doctrine dont les aspects à la fois critiques et positifs leur soient accessibles. Ainsi l'esclavage avec tout le cortège de souffrances qu'il entraîne a existé durant toute l'antiquité. Mais, il fallut attendre le christianisme pour que cette institution soit sérieusement ébranlée. Or, le christianisme venait du dehors et, fait frappant, il était né précisément dans une société où l'esclavage n'existait pour ainsi dire pas.

Cette idéologie, une fois implantée, elle devient à son tour une source de ce que nous avons appelé des inventions déductives, c'est-à-dire que des individus s'efforceront de tirer les conséquences de ces principes dans toutes sortes de domaines, chercheront à procéder en partant des valeurs nouvelles à un réajustement de toute leur vie mentale. C'est ce qui explique l'ébullition particulière que l'on constate dans les sociétés, dans ces périodes de transmutation des valeurs. Ainsi, en France par exemple, les idées libérales qui prirent forme surtout après les Lettres de Voltaire sur l'Angleterre, puis à la suite de l'exemple donné par les Etats-Unis d'Amérique, provoquèrent de nombreux projets de refonte générale de tout le détail des institutions (1).

D'autre part, on ne peut pas poser comme règle générale que l'adoption d'une idéologie par un groupe assure d'une façon certaine la permanence de cette idéologie. Quand bien même celle-ci répondrait à des

(1) Il a existé durant tout le xviii^e siècle et jusqu'à la Révolution une énorme littérature qui tantôt sous forme d'utopie, et tantôt sous forme de critiques et de projets raisonnés prônait les institutions qui devinrent celles du siècle suivant.

besoins, il arrive qu'une contrainte extérieure intervienne pour la supprimer et en détruire jusqu'au souvenir. Pour en revenir à l'exemple de l'esclavage, on sait combien de révoltes d'esclaves furent écrasées dans l'antiquité. Le Christianisme qui au xviii^e siècle avait opéré au Japon nombre de conversions, fut rigoureusement extirpé à la suite d'une décision impériale, etc. (1).

Mais les critiques que nous venons d'avancer sur les théories qui se contentent trop facilement d'expliquer toute invention en la présentant comme la réponse à un besoin qui se faisait sentir dans le groupe, ne signifie pas que cette notion de besoin ne doive pas être prise en considération. Mais elle est particulièrement délicate à manier.

1^o Dans le domaine technique la notion de besoin, bien loin d'être exceptionnelle, est tellement générale qu'elle n'explique plus rien. Chaque invention, chaque perfectionnement, venant faciliter l'effort humain ou accroître nos possibilités d'action peut être considérée comme répondant à un besoin. D'autre part il est incontestable que le besoin ne suffit pas à lui seul, à suggérer les inventions, celles-ci s'engendrent en quelque sorte les unes les autres, elles sont conditionnées par les inventions antérieures.

2^o Dans le domaine des valeurs la notion de besoin social est d'une application plus restreinte. Mais elle demande à être précisée. De même qu'à l'origine de l'invention technique sont les besoins matériels les plus généraux de l'homme (se nourrir, se vêtir, se proté-

(1) Cf. G. Mosca, *Elementi di scienza politica*. p. 394.

ger, etc...), à l'origine de l'invention des valeurs se trouvent les besoins moraux essentiels des hommes en société. Ils consistent à établir des rapports de compréhension entre les êtres et entre les choses (rapports qui peuvent prendre la forme de hiérarchie plus ou moins précise) à édicter des règles établissant la norme des rapports réciproques entre les membres de la même société, individus ou entités, personnes morales, etc...), en résumé elles aboutissent à régler les principales fonctions sociales :

Mais les fonctions sociales essentielles étant à peu près les mêmes dans tous les groupes, parce qu'elles tiennent à la nature même de l'homme, nous nous retrouvons encore ici devant une notion du besoin social trop étendue pour qu'elle puisse être un élément suffisamment précis de l'explication. Si l'on veut expliquer l'invention des valeurs par le besoin, on est amené à admettre qu'il suffit que les hommes se fassent une idée, quelle qu'elle soit, de la manière dont doit être conçue et organisée chacune des fonctions sociales. V. Pareto est, à notre connaissance, celui des sociologues modernes qui a le plus clairement exprimé cette tendance. « Dans les théories concrètes, dit-il, outre les données du fait, il y a un élément fondamental et un élément contingent généralement assez variable. Le premier répond directement aux actions non logiques, il est l'expression de certains sentiments, le second est la manifestation du besoin de logique qu'a l'homme » (1). Pareto, en classant les faits sociaux, cherche à séparer les parties constantes des parties

(1) Vilfredo Pareto, *Traité de Sociologie*, t. I, p. 798-800.

variables. Ce qui reste comme parties constantes, ce sont certaines tendances, certains sentiments (qu'il appelle résidus ; ce qui varie, ce sont les raisonnements, les théories, les manifestations verbales qui dérivent de cet état d'esprit (dérivations).

Présentée de cette manière la conception du besoin social nous paraît insuffisante, elle tend à faire admettre qu'étant donné les sentiments fondamentaux des hommes, n'importe quel raisonnement ou théorie destiné à les satisfaire constitue une réponse satisfaisante. C'est ce qui ressort d'ailleurs de nombres de pages particulièrement sceptiques de Pareto (notamment la partie de son traité, où il classe « les résidus » et les « dérivations »). Théorie qui nous paraît excessive, car il semble soutenir que toute « dérivation » quelle qu'elle soit est théoriquement susceptible de satisfaire aux besoins logiques des individus appartenant aux groupes les plus variés.

En fait Pareto n'est pas allé aussi loin, à côté de cette possibilité théorique, il a tenu compte des forces conservatrices et fait une grande place à ce qu'il appelle la « persistance des agrégats », c'est-à-dire la tendance à perdurer que présentent des groupes d'idées que nous avons coutume de rencontrer réunies entre elles.

Ainsi présenté le problème devient un problème logique : la persistance des agrégats n'est pas en effet une muraille qui barre absolument la route à toute innovation. Elle agit plutôt comme une force qui dirige nos choix : ceux que nous sommes obligés de faire à chaque instant (le plus souvent inconsciemment) entre toutes les pensées possibles et les actions qui en découlent. Choix qui est guidé par la prédétermination d'af-

limités logiques, de rapports dialectiques d'exclusion ou de compréhension. Pour qu'un jugement de valeur soit admis, il ne suffit pas qu'il se présente seulement comme *l'une* des solutions possibles qui peuvent être proposées pour satisfaire l'un des besoins sociaux. Il faut que nous voyons en lui la *meilleure* (ou la moins mauvaise) des solutions, en tous cas la plus désirable.

Une autre preuve du peu de valeur scientifique de la théorie du besoin social, réside dans les conclusions fantaisistes et contradictoires, qu'elle permet de tirer des situations les plus diverses. De tous temps, tous les partis et les sectes ont fait un usage abondant de l'argumentation qui consiste à attribuer des besoins à la conscience sociale, besoin qu'ils sont précisément les seuls à satisfaire.

Si on analyse la notion de besoin dès qu'elle dépasse les tendances purement physiologiques, on constate qu'elle se résoud dans une motivation qui d'argument en argument finit par s'arrêter à un ou plusieurs jugements que nous considérons (à titre provisoire ou définitif, peu importe) comme des vérités évidentes, le pendant des pures intuitions ultimes auxquelles nous confrontons nos hypothèses dans le domaine technique. A la suite d'une série de raisonnements nous tenons pour démontrée une proposition déterminée. Ces jugements sont en général en partie suggérés et en partie inventés par le sujet (1).

(1) On sait que la suprême habileté pour convaincre consiste souvent à laisser la personne qu'on persuade trouver d'elle-même la solution vers laquelle on l'aura menée. Saint Simon raconte que la faveur dont jouit auprès de Louis XIV le célèbre jardinier Le Nôtre, est due à ce que lorsque celui-ci présentait au roi des

Ce processus devient un courant de pensées s'il se répète à la même époque chez un certain nombre d'individus. A ce sujet une remarque s'impose : c'est que le besoin social ne suffit pas à lui seul (en admettant que dans certains cas il présente l'aspect de situations très claires, très faciles à interpréter) pour provoquer un courant de pensées favorables à une solution déterminée. Car les événements peuvent mettre un grand nombre d'hommes dans une certaine situation matérielle qui est leur contre-coup, mais cela n'implique pas que naisse chez un très grand nombre d'entre eux, l'idée précise d'une proposition, la même chez tous ou chez la majorité, destinée à y remédier. Même si des idées analogues naissent sous l'influence de cette suggestion, elles restent le plus souvent vagues, ce sont des velléités de l'invention qui ne prennent pas forme, qui ne s'expriment que dans une pénombre de la conscience. C'est ce qui explique que les opinions publiques les plus éclairées ont besoin de meneurs (nous employons ce mot sans la nuance péjorative qui s'y attache souvent) qui par zèle ou par fonction s'efforcent de sonder les courants d'opinion, de les cristalliser autour des programmes qu'ils proposent. Ils donnent l'occasion de se préciser à des désirs convergents suggérés par les événements extérieurs, quelquefois ils suggèrent ces désirs en leur apportant une motivation susceptible d'être adoptée par un grand nombre d'hommes.

Dans tous les cas le phénomène se résout en un plan, il les disposait de telle façon que l'essentiel en était omis, mais soigneusement suggéré par l'ensemble. Le roi avait la fierté et le plaisir d'inventer à son tour cet essentiel.

série de processus individuels : 1° Dans le cas des courants de pensée, spontanés, il s'agit d'aspirations nées sous l'influence de circonstances, et qui, en se reflétant dans des individus de mentalité analogue, y déterminent les mêmes jugements ou les mêmes interprétations ; 2° dans le cas de courants de pensée nés à l'instigation d'un ou de plusieurs promoteurs, il s'agit d'enseignement ou d'imitation, se déroulant sur un terrain favorable, c'est-à-dire au cours de circonstances telles que la démonstration ou la confirmation des valeurs proposées soit facile et même frappante. C'est dans ce sens que l'on peut le mieux dire que « fata viam inveniunt ». Dans les deux cas également la partie vraiment vivante du processus de l'invention est celle qui se déroule dans l'individu, qu'il soit unique ou légion.

CHAPITRE IV

L'ASPECT NÉGATIF DE L'INVENTION

L'invention (principalement celle des valeurs) présente un double processus. Le premier est négatif, il est dissolvant de la permanence sociale (critique des croyances antérieures), le second est positif, créateur de nouveauté.

Nous venons de voir qu'il est difficile de soutenir que le besoin soit une explication suffisante de la naissance proprement dite d'une invention dans une société donnée. De même lorsqu'il s'agit d'un individu, on peut dire que nous ne ressentons de besoins précis que lorsqu'il s'agit de choses que nous connaissons déjà, et dont nous avons été privés. En ce sens, la sagesse populaire part d'une observation psychologiquement très juste lorsqu'elle parle du danger de se créer de nouveaux besoins. Le mot besoin est pris dans ce cas, dans le sens de chose déjà créée et acquise, à laquelle on s'habitue et dont on ne peut ensuite se priver qu'avec beaucoup de peine.

Cependant le fait qu'un individu présente une vulnérabilité particulière à des suggestions venant d'une société dont la morale diffère sur certains points de celle de son groupe, est un fait d'une grande importance. On ne peut l'expliquer en partant de l'idée d'un besoin précis mais par contre, on peut présumer que cet individu éprouve plus ou moins le sentiment d'une

insuffisance, qu'il sent confusément que l'explication à laquelle il a été accoutumé jusque-là ne le satisfait plus pleinement. Sans qu'il soit nécessairement à la recherche d'une solution nouvelle, une certaine curiosité est prête à naître chez lui, il a cessé d'être imperméable à certaines suggestions. Par exemple la plupart des Orientaux qui entrèrent en contact avec l'Europe au cours des derniers siècles, considéraient la liberté relative dont jouissaient les femmes occidentales, comme une sorte d'inexplicable dévergondage. Plus tard nombre d'entre eux commencèrent à s'attarder à cette différence, à la discuter, à en examiner les avantages et les inconvénients. C'était signe qu'ils ne se sentaient plus aussi assurés dans leurs points de vue traditionnels, qu'ils commençaient à leur paraître discutables. Le propre des jugements de valeurs, c'est qu'ils ne sont pas en pratique susceptibles d'imitation pure et simple. L'important, lorsqu'il s'agit de valeurs, c'est leur motivation.

La genèse des motifs qui sont la base d'un jugement de valeurs déterminé présente un double aspect. Nous voulons parler ici seulement du cas où le jugement de valeurs comporte la modification ou la suppression d'un jugement antérieur. C'est en somme le cas qui se présente presque toujours, aussitôt que l'on s'écarte de la pure déduction et de l'adoption de jugements qui ont été précédés par un état de vacuité intellectuelle totale (comme par exemple, chez les enfants). 1° Dans le cas qui nous préoccupe le premier aspect est négatif : il réside dans le sentiment de l'insuffisance ou dans la critique explicite du jugement précédent. Même dans le cas où l'on admettrait que les idéologies seraient

suscitées par des changements dans les formes sociales, il est bien évident que le processus de cette suscitation s'est produit par l'entremise de la conscience d'un ou plusieurs individus qui ont perçu ces changements ou qui en ont fourni une interprétation.

2° Le second aspect est positif. C'est celui qui consiste, la critique d'une institution ayant été faite, à proposer une solution nouvelle. On peut certes, admettre qu'il n'existe pas nécessairement une antériorité du premier aspect, c'est-à-dire que la critique ne précède pas nécessairement la proposition positive. Dans la réalité, ces deux aspects se présentent souvent à peu près simultanément. Notamment, la constatation d'une différence, même si tout d'abord elle n'a excité qu'un sentiment de mépris et de réprobation, peut avoir été le point de départ d'une rumination obscure, et, en attirant l'attention sur certains problèmes, avoir fait germer à leur propos des idées critiques. Souvent les conversions ont été précédées d'une hostilité totale pour les doctrines finalement adoptées. Ainsi la suggestion venant d'exemple extérieur c'est-à-dire de l'exemple d'autres sociétés joue indirectement un rôle en provoquant l'attention du sujet, en amenant parfois dans son esprit la naissance de critiques conçues à la suite de comparaisons.

Au point de vue de l'invention proprement dite des valeurs, la suggestion imitative joue un rôle de premier ordre. C'est elle qui fournit au chercheur des types de solution déjà éprouvés, déjà existants dans la réalité et qui orientent fréquemment les courants de pensée. Alors même que les individus qui constituent l'opinion publique dans un groupe donné, auraient d'eux-mêmes

formulé des critiques, destinées à démontrer l'insuffisance ou la désadaptation d'une institution lorsqu'il s'agit de choisir les institutions nouvelles destinées à la remplacer, l'exemple venant de l'étranger peut être d'un très grand prix. Ainsi, il est probable que sans l'exemple américain, la révolution française n'aurait pas évolué vers la forme républicaine. Jusque-là, les révolutions en Europe avaient en général abouti à de simples changements de dynasties.

*
* *

A. — *Le doute, la désintégration, sont les signes d'un défaut d'harmonie entre les différentes branches du savoir humain.*

— *Nécessité pour la stabilité mentale d'une harmonie entre technique et morale à défaut de laquelle naîtront des malaises et la recherche d'un réajustement.*

Le phénomène fondamental de l'invention des valeurs, lorsque celle-ci vise à la modification ou à la suppression de jugements antérieurement admis, c'est que tout d'abord ces jugements menacés cessent d'être l'objet d'une croyance ferme et unanime ; le doute commence à saper leurs fondements.

Pour Souriau, toutes les combinaisons que forment nos pensées ont pour nous, à l'instant où elles se produisent, une égale importance. Elles diffèrent seulement par leur durée (1). Souriau, en écrivant ces lignes s'est placé à un point de vue qui touche plutôt à la logique

(1) Souriau, *ouv. cité*, p. 41.

formelle, car il nous semble qu'au point de vue de la logique de l'invention, il y a lieu, pour déterminer en quoi consiste le doute, de distinguer la *position* d'une idée. Et Souriau semble s'en être rendu compte car il dit plus loin : « Le doute est une combinaison instable, la certitude une combinaison stable » (1). Reste à savoir en quoi consiste cette stabilité.

Cette stabilité ne doit pas être confondue avec la durée de l'idée dans la conscience. Bien au contraire, les jugements bien assis unanimement et uniformément admis sont ceux qui nous sont devenus presque instinctifs. Nous ne nous attardons pas à y penser. Nous les trouvons naturels, les discuter nous paraît une absurdité. Le jugement de valeurs est ainsi incorporé à notre personnalité, il est une constante dynamique qui dirige en permanence notre action dont il pose par avance les fins. Lorsqu'au contraire, un jugement tend à présenter une certaine durée dans la conscience, que nous y pensons d'une manière plus fréquente, que nous cherchons à nous le formuler, à l'analyser, c'est en général le signe d'une désintégration partielle. Ce jugement n'est plus un élément fondamental de notre personnalité. A vouloir l'objectiver, on le dissocie, on le sépare, on en fait une entité distincte. Dans le domaine de la physiologie, on sait que la conscience, le fait de sentir le fonctionnement de certains organes est un signe de trouble. Ceux qui ont le meilleur estomac, dit-on vulgairement, sont ceux qui n'ont jamais senti leur estomac ou qui ignorent son existence. De même, ceux qui pensent souvent à un jugement qu'ils avaient

(1) Souriau, *Ibid.*

jusque-là entièrement admis, ce sont ceux justement que ce jugement ne satisfait plus entièrement.

Quels sont les principaux phénomènes qui président à cette désintégration ?

Il est évidemment impossible de prétendre donner une énumération limitative des différents types de processus susceptibles de suggérer à l'individu le doute au sujet des pratiques ou des croyances sociales.

Le fait qu'un jugement de valeurs nous préoccupe, qu'il se présente spontanément à notre conscience, indique en général que ce jugement ne rencontre pas de notre part une adhésion absolue. Il ne fait pas, ou ne fait plus partie, de ceux que nous nous sommes incorporés. De même sa délibération, le fait que nous discutions ses conséquences est le signe qu'il ne possède plus vis-à-vis de notre personnalité un pouvoir déterminant sans conteste. Ainsi par exemple, la foi religieuse présente rarement aujourd'hui la violence, le caractère entier qu'elle avait au xvi^e siècle par exemple. Elle n'est plus aussi exclusive et ne suscite guère de passions aussi vigoureuses et combattives qu'à cette époque. Auguste Comte disait que la meilleure preuve de l'affaiblissement de ces croyances, c'est que la plupart des hommes aujourd'hui ne peuvent croire sincèrement que les individus vertueux et de bonne volonté appartenant à une confession autre que la leur soient irrémédiablement damnés.

C'est une loi psychologique générale, que l'habitude entraîne une diminution de la conscience ; à mesure qu'un acte ou qu'un geste devient plus précis, par suite de la répétition, de l'accommodation de nos organes, de son incorporation dans un rythme plus sûr, que les

différents mouvements entre lesquels il se décompose, se succèdent sans hésitation ni accros, la conscience s'en retire. Il devient machinal, il tend à n'être qu'un réflexe qui se déclanche quasi-automatiquement.

Il semble même que dans les cas d'entière certitude nous avons à peine conscience des jugements de valeurs que nous appliquons. Le cas type d'intégration, c'est celui où nous appliquons un jugement de valeurs d'instinct, sans hésitation, sans délibération préalable. Dans ce cas, tout se passe comme si certains jugements de valeurs s'étaient en quelque sorte incorporés à notre personne, en y déterminant de véritables réflexes. Un grand nombre de réactions présentent ce caractère commun de se produire instantanément et sans qu'un intervalle de réflexion consciente se soit produit entre la constatation d'une situation qui choque ou qui favorise l'un de nos sentiments. L'instinct, dit Tarde, est une téléologie fixée par l'hérédité : on ne peut à vrai dire affirmer que de telles réactions soient héréditaires, nous connaissons même en général leur origine : c'est l'enseignement que nous avons reçu dans notre enfance, la contrainte sociale, l'adhésion en un mot aux principes et aux valeurs qui conduisent le groupe dont nous faisons partie. On comprend alors que nos tendances organiques qui sont réellement instinctives et congénitales, soient canalisées de bonne heure dans les voies tracées par cet enseignement. Il se produit ainsi entre nos tendances et nos jugements de valeurs une sorte de fusion, un composé stable qui grâce à l'exercice et à la répétition finit par acquérir la fixité et la certitude de l'instinct.

Si au cours de la répétition d'un acte ou d'une opéra-

tion devenue machinale, la conscience réapparaît, c'est signe qu'une perturbation vient de se produire. Ce trouble peut avoir des origines multiples : si nous considérons le schéma habituel du réflexe, elle peut provenir soit d'une modification dans l'excitation, soit d'une modification interne du sujet, soit d'un changement dans le champ sur lequel s'exerce l'acte réflexe centrifuge. Autrement dit, dans le cas d'une série d'actes dépendant d'un jugement de valeurs, la modification peut provenir, soit du milieu extérieur, soit de changements internes survenus dans la psychologie du sujet.

En premier lieu, nous placerons les changements d'ordre physiologique. Nous avons vu (1) que certaines modifications psycho-chimiques de l'organisme peuvent provoquer des émotions. De même certaines modifications organiques telles que la puberté, la croissance, l'effet de certaines maladies, les variations de température, de climat, etc... jouent un très grand rôle dans la naissance de certaines passions. A côté des modifications somatiques, nous placerons la catégorie moins connue de ce que l'on pourrait appeler les troubles logiques, c'est-à-dire une sorte de sentiment d'instabilité provenant de ce que nous sentons que des ensembles stables et fortement liés jusque-là sont en voie de désagrégation ; que nous sentons y naître des contradictions gênantes, que ce qui était certitude indiscutée, devient une source de malaises et de perplexités.

De même des changements du milieu environnant sont de nature à nous faire concevoir des inquiétudes

(1) Voir *suprà*, p. 213.

au sujet de l'efficacité et de l'opportunité de nos actions s'adressant à ce milieu. Certes, la marche que nous indiquons n'est qu'un schéma ; elle peut présenter des différences très grandes surtout en ce qui concerne la durée des divers stades. De longues périodes peuvent se dérouler sans que les esprits fassent preuve de beaucoup d'inquiétude ni de curiosité en ce qui concerne leurs actions et leurs croyances. C'est sur une remarque de cet ordre que Saint-Simon avait fondé sa distinction entre époques critiques et époques organiques, les premières étant celles où les grandes fonctions sociales se déroulent conformément à une idéologie indiscutée, et les secondes où tout est remis en question. Du reste, dans toutes les époques la très grande majorité des individus, une fois fait leur apprentissage moral, c'est-à-dire après qu'on leur a inculqué les croyances du groupe auquel ils appartiennent, continuent à s'y conformer plus ou moins médiocrement mais n'y voient jamais des problèmes actuels.

La notion de moment historique intervient également lorsqu'on envisage les circonstances extérieures au groupe social dont l'individu fait partie : ces circonstances sont notamment la proximité ou l'éloignement d'autres sociétés différentes, la guerre, les relations spontanées ou contraintes avec d'autres sociétés, etc... Enfin un dernier aspect du moment historique, c'est-à-dire en somme des circonstances fortuites et qui néanmoins sont inséparables de la genèse de chaque invention, c'est le contenu mental de l'individu lui-même, la somme de ses connaissances, de ses expériences. C'est cet ensemble qui constitue la personnalité de l'individu

et à travers lequel se reflètent comme dans un prisme les suggestions venant du milieu extérieur, c'est-à-dire du milieu social et du milieu international. Tous ces facteurs interviennent dans l'invention des valeurs car la portée de ce genre d'inventions est toujours très général. On conçoit que lorsqu'il s'agit d'inventions techniques, l'inventeur ne mette pas nécessairement en œuvre dans l'élaboration tout l'ensemble de ses connaissances. L'invention technique même lorsqu'elle présente une certaine portée, a toujours un objectif limité, elle porte sur un groupe de phénomènes à l'exclusion, tout au moins provisoire, du reste de l'univers. L'invention des valeurs vise au contraire à une *intégration totale*. Elle s'efforce de réaliser l'équilibre entre toutes nos connaissances, de constituer des relations types, des paradigmes, d'où sont exclues toutes les causes de faiblesse.

On voit par ce qui précède que tout ce qui peut engendrer la contradiction dans certains esprits est de nature à engendrer le doute. Les principaux jugements de valeur qui constituent l'armature morale d'une société veulent être considérés comme des résultantes de tout le savoir social à un moment donné, ce sont des principes moraux et juridiques qui doivent sous peine de voir décroître leur prestige, se présenter comme les conclusions normatives de tout ce qui constitue la science d'une société. Ce sont des théories générales exprimées sous la forme positive, qui visent à intégrer dans leurs conclusions, la totalité des faits, des observations et des raisonnements. Toute loi se présente toujours soit comme le fruit de la sagesse des ancêtres (coutume) soit comme la raison écrite. Aussi

ces principes rencontrent-ils l'adhésion unanime de tous, et se répandent-ils lorsqu'ils concordent réellement avec l'état actuel de la science (au sens le plus général du mot). Il en résulte un équilibre qui, suivant les cas, sera stable ou instable.

Lorsque les principes et les jugements de valeurs coïncident avec le savoir actuel de la société, c'est-à-dire l'ensemble de ses techniques, de ses connaissances et de leurs interprétations, l'équilibre est stable. Mais si les faits évoluent, si les formes et les relations sociales (par exemple les indices fondamentaux qui mesurent la physionomie propre d'une société, densité, nuptialité, durée de la vie, caractéristiques économiques, etc...) viennent à se modifier, le nombre des *confirmations permanentes* de ces principes diminue. Les cas errants, impossibles à intégrer dans des explications déduites de ces principes augmentent par conséquent. Chacune de ces carences agira comme une interrogation, provoquant chez certains esprits un sentiment de déséquilibre, un certain malaise, le besoin de combler cette fissure. Il n'y a dans ce cas que deux remèdes possibles : soit la révision des principes, soit une sévère contrainte intellectuelle ou matérielle, visant à supprimer ces antinomies par des mesures coercitives.

Nous avons vu qu'il existe en permanence dans notre vie psychique une tendance à éliminer tout ce qui contredit les valeurs auxquelles nous avons adhéré. La croyance s'oppose à la durée dans la conscience de toutes les idées qui ne concordent pas avec elle. Néanmoins, lorsque la fréquence de ces idées est trop grande (et sous l'influence de facteurs individuels que

nous examinerons dans les chapitres suivants), cette élimination peut être prise en défaut, ou devenir dans certains cas, insuffisante.

Dans les sociétés présentant une certaine complexité, c'est-à-dire justement celles où la division des tâches est devenue compliquée, la présence de penseurs qui s'efforcent de synthétiser toutes les vies mentales du groupe, joue un très grand rôle dans l'invention des valeurs. En procédant à une sorte d'inventaire, ils sont amenés d'instinct à s'efforcer d'éliminer les contradictions, à organiser la masse de faits et d'idées qu'ils manient de telle façon qu'elle ne choque pas leur bon sens. Ils acheminent ainsi consciemment ou non, leur pensée vers la mise au point d'un bon sens nouveau, à l'élaboration duquel contribueront, en tant qu'élément constitutif, les formes sociales les plus récentes, les techniques nouvelles venues et les interprétations d'événements historiques récents. Les encyclopédistes et, après la Révolution, des penseurs comme Saint-Simon, Auguste Comte, Spencer, etc. sont des exemples frappants de cette fonction synthétique.

D'autres fois, l'invention des valeurs vient d'une manière détournée. Elle part d'une attitude initiale qui n'est plus celle de l'étude objective, de l'inventaire des connaissances et de l'idéologie d'une société mais d'un parti pris initial de défense et de confirmation. Un ou plusieurs penseurs assument spontanément ou par suite de leur fonction sociale, le rôle que joue dans la pensée de l'individu le raisonnement de justification : ils s'efforcent de démontrer, de prouver et de justifier les jugements de valeurs, actuellement admis mais se trouvent au cours de leurs démarches en présence

d'antinomies. Ils sont amenés par là à remettre beaucoup de choses en question : cette justification qui a mal tourné leur a montré que l'armature logique, l'harmonie entre les idées normatives et les autres connaissances leur paraît insuffisant. Ils estiment qu'il faut procéder à certains réajustements.

Ces tentatives de systématisation jouent au point de vue de l'invention des valeurs le rôle de l'hypothèse dans la découverte scientifique. Elles obligent en effet, 1^o à formuler d'une manière précise ce qui n'est souvent que tendances diffuses dans une société, 2^o une fois formulé le principe qui résume une tendance, il est appliqué successivement aux faits ou du moins à la connaissance actuelle de ces faits : c'est le procédé classique de l'induction. Il permet souvent le passage, la compénétration entre les deux domaines, celui des valeurs et celui de la technique. Aussitôt que l'on dépasse dans une société le stade du tabou absolu quelques individus du groupe s'efforcent d'en saisir d'une manière consciente les fonctions, et tendent à mettre en harmonie les valeurs avec les connaissances techniques et les nécessités fonctionnelles.

Cette fonction des penseurs qui sont ou se jugent investis de la mission de rendre consciente, et d'exprimer la vie du groupe, est facile à discerner dans des sociétés complexes. Dans des sociétés arriérées, les fonctions de commandement (royauté, sacerdoce, conseil d'Anciens, etc...) s'exercent surtout dans le sens de la conservation minutieuse de la tradition, l'absence de système de signes commodes et de l'esprit d'abstraction, font de la transmission de cette tradition une chose extrêmement compliquée à cause justement de

son peu de rationalité. Il paraît en général bien improbable que dans des sociétés de cette sorte, il se produise spontanément des variations.

C'est ici qu'intervient dans l'explication le facteur de la vie internationale, c'est-à-dire des contacts entre groupes qui, ayant évolué séparément, présentent nécessairement des différences dans les techniques et dans les règles morales. La suggestion imitative fait sentir son effet. Par exemple, des tribus qui croient nécessaire de procéder au moment des semailles à des sacrifices humains pour obtenir une bonne récolte constateront qu'un autre peuple sacrifie seulement en pareil cas des animaux. Elles pourront être amenées à les imiter. La suggestion imitative se révèle difficile, lorsque les sociétés mises en présence appartiennent à des types trop différents, par exemple les indigènes Australiens et les Anglais, etc... Dans ce cas, les fonctions sociales elles-mêmes diffèrent, il ne s'agit plus seulement d'une simple différence de contenu. L'imitation est portée au plus haut point au contraire, lorsqu'il s'agit de société présentant de nombreuses analogies. On sait avec quelle rapidité, les inventions et les modes nouvelles se répandent dans l'Europe occidentale, elles se répandent également dans le domaine des valeurs. Car, dans ce cas, la suggestion imitative venant de l'extérieur est le plus souvent confirmée par la situation intérieure du groupe et les désadaptations aux états de choses préexistants se manifestent de manière analogue. M. Gaston Richard remarque que depuis la Réforme, les Etats de l'Europe Occidentale ont éprouvé les mêmes crises ; ils ont ensemble répudié la féodalité pour la monarchie plus ou moins absolue,

et l'absolutisme pour les institutions parlementaires plus ou moins démocratiques et libérales. Les révolutions de 1789 et de 1830, plus encore celle de 1848 les ont agité à peu près en même temps. En 1848, des révolutions éclataient à Palerme le 12 janvier, à Paris le 24 février, à Milan le 3 mars, à Vienne le 12 mars, à Berlin le 18 mars, à Budapest, à Rome, en Pologne et en Roumanie, quelques semaines plus tard.



B. — *La diffusion de l'invention (sauf au cas de contrainte) appelle les mêmes réflexions qu'aux chapitres précédents, c'est-à-dire nécessité d'un état de réceptivité psychologique.*

— *La contagion mentale.*

— *Aspect schématique de la lutte intérieure qui accompagne ou précède l'invention de valeurs nouvelles.*

Nous avons étudié jusqu'à présent au cours de l'examen des facteurs sociaux de l'invention, principalement le côté négatif. Sa caractéristique, est le fait qu'un ou plusieurs individus se montrent suggestionnables en ce qui concerne un ou plusieurs jugements de valeurs. Ils sont en effet, disposés à accueillir des critiques visant des valeurs communément admises dans le groupe dont ils font partie, et de plus, ils sont quelquefois disposés à accueillir des valeurs nouvelles destinées à remplacer celles qu'ils ont appris à critiquer. Présentée de la sorte, cette opération implique une attitude plutôt passive de la part de l'individu. Mais en ces matières, il est rare qu'un schéma parvienne à présenter la réa-

lité : La pensée d'un individu n'est jamais entièrement passive ; alors même qu'il s'astreindrait à la répétition minutieuse de choses apprises, il se produirait certainement des déformations peu sensibles, mais qui en s'accumulant peuvent finir par présenter une certaine importance.

La grande majorité des individus présente en matière de jugements de valeurs une tendance marquée à la passivité. Cette tendance de la majorité est la condition même de la vie sociale qui serait littéralement impossible si la majorité remettait sans cesse tout en question. « C'est un sujet de surprise pour le philosophe que de constater que la grande majorité des individus vit sans inquiétude et presque sans réfléchir » (1). Mais ce qui est vrai de la généralité ne l'est pas toujours de la totalité ; il est dans chaque domaine de la pensée humaine des individus que leurs aptitudes ou leurs situations fait assumer en quelque sorte la fonction qui consiste à chercher au delà des choses actuellement acquises. Dans le domaine technique, les inventeurs aboutissent parfois à des trouvailles susceptibles de faire avancer d'un grand pas la science et ses applications. De même dans le domaine des valeurs, il n'est pas toujours exact de dire que l'évolution se fait très lentement, qu'elle ne se produit que grâce au mécanisme des courants de pensée amenant l'accumulation de modifications insensibles qui ont demandé chacune des générations. De tels courants existent. Mais l'histoire montre aussi qu'il existe des cas où la naissance des idées nouvelles est rapide, quelquefois

(1) Souriau, *loc. cit.*

soudaine, et qu'elles se répandent souvent aussi avec une rapidité faisant supposer que l'état d'attente qu'une perméabilité psychologique *sui generis* était répandu chez un très grand nombre d'individus.

Nous nous trouvons donc en présence dans les cas de diffusion si rapide (hormis bien entendu le cas de contrainte) du fait que chez un très grand nombre d'individus, les éléments d'une question se sont réordonnés et disposés de telle manière qu'elle est en quelque sorte en état d'équilibre instable. Il semble qu'elle soit dans l'attente de l'apparition d'une solution nouvelle pour retrouver son équilibre. On ne peut pourtant dire que la plupart de ses individus aient appliqué leur esprit à une critique systématique, dont ils ne possèderaient même pas en général tous les éléments. Il existe simplement chez eux une sorte d'état d'âme diffus formé partie par le reflet des faits sociaux dans l'esprit de chacun d'entre eux, et partie par la contagion mentale sous toutes ses formes. Car la contagion mentale est un fait indéniable : elle consiste dans un processus de suggestion imitative à laquelle concourent une foule de facteurs : l'imitation, le prestige ou l'autorité des individus imités et la brusque apparition, provoquée par ces suggestions imitatives, de synthèses d'idées concomitantes.

Il y a donc, dans le processus d'invention de valeurs nouvelles deux phases (qui, comme nous l'avons vu, ne se présentent pas toujours nécessairement dans le même ordre) l'une critique, négative, l'autre positive. Mais il est rare que ces deux phases de l'élaboration ne coexistent pas chaque fois qu'il s'agit de la création de valeurs nouvelles. En matière de technique, on conçoit

fort bien que des procédés nouveaux tendant au même but s'accumulent, et soient utilisés suivant les besoins sans être considérés nécessairement comme des entités vouées à se détruire l'une l'autre. Mais dans le domaine des valeurs, les inventions portant sur un même ordre de faits, ou de représentations, sont bien plus souvent conçues comme devant se substituer l'une à l'autre, que comme devant coexister avec chacune un domaine respectif. Certes on a démontré que, tout au moins dans les sociétés différenciées, il est vain de prétendre à l'unanimité en matière de morale et d'idéal : le polytélisme, dit Lester Ward, est la caractéristique des civilisations avancées. Mais ce sont là des vues scientifiques qui exigent la sérénité de l'homme d'Etat ou du savant. Les hommes, d'instinct, n'admettent pas de telles différences qui blessent leurs convictions ; la tolérance religieuse, par exemple, n'a acquis droit de cité qu'incomplètement dans la plupart des pays. Bien plus, les hommes spontanément s'efforcent de créer des oppositions par une sorte de besoin de logique, semble-t-il, pour simplifier et mieux sentir leurs idées en les mettant en relief : qui se pose s'oppose. C'est ainsi que les concepts les plus représentatifs, vont par couples chacun avec son contraire : liberté, servitude, vertu, corruption, etc... L'introduction d'un nouveau jugement de valeurs est une lutte ; comme le dit Tarde, elle se résout le plus souvent en une sorte de duel, chacune des valeurs antagonistes groupant momentanément autour d'elle toute la masse des arguments dont elle dispose.

Mais avant d'entrer dans la lutte, l'invention a germé et cheminé (aussi bien sous son aspect négatif que sous son aspect positif), dans l'esprit de chacun des indivi-

pus qui en sont les promoteurs. On peut dire qu'en général, dans l'esprit de ceux-ci se déroulent en raccourci les mêmes luttes, qui plus tard vont se dérouler sur une plus vaste échelle, lorsque des groupes entiers d'adeptes ou d'adversaires, s'affronteront. C'est dans le processus de cette discussion, de cette élaboration combative que réside donc la partie la plus importante de l'invention des valeurs ; en effet, même lorsque l'invention, dans sa partie positive est suggérée, l'esprit du promoteur n'en est pas moins le théâtre d'une lutte. Il doit de plus élaborer de son côté une critique adaptée aux institutions et à la mentalité de son groupe. Ainsi par exemple, Voltaire préconisant les institutions anglaises, les interprétait à sa manière et les présentait de telle façon qu'elles soient comprises des Français.

CHAPITRE V

LE PROCESSUS POSITIF DE L'INVENTION

Il comprend deux formes principales. Dans la première prédominent les éléments rationnels. Dans la seconde prédominent les éléments affectifs.

Nous n'avons pas une aperception directe et explicite de la cenesthésie sociale ni des besoins du groupe dont nous faisons partie. La meilleure preuve en est que si une telle aperception existait, tous les individus moyennement doués la ressentiraient également. Ils seraient donc tous avertis d'une manière infaillible et unanime, des besoins et de l'état de leur groupe, l'évolution sociale se déroulerait avec une certitude absolue, tout en réalisant d'une façon continue l'accord des esprits. Or, il n'en est nullement ainsi. Nous ne connaissons les besoins sociaux que par abstraction et par hypothèse. Un individu qui participe d'une manière continue à l'accomplissement d'une fonction sociale, peut fort bien ignorer, jusqu'au rôle de cette fonction et à l'existence même du groupe. Bien plus, même entre ceux qui s'adonnent à l'étude des sociétés, l'accord est loin d'être constant : l'existence des classes sociales par exemple est sérieusement contestée, il en est de même des dis-

cussions sur la nature de l'Etat ou sur celle de la société elle-même. Nous ne connaissons en réalité que des interprétations de représentations et nous discuterons autour d'elles en nous efforçant de les adapter à la réalité. En sociologie comme en métaphysique, l'allégorie platonicienne de la caverne reste, hélas, toujours vraie.

Les faits sociaux se projettent donc dans l'individu mais non d'une manière directe, et qui en permettrait la compréhension immédiate. Cette projection n'est même pas constante comme celle d'un faisceau de rayons lumineux qui, passant au travers d'une lentille subiraient tous la même déviation. Ici, la compréhension est irrégulière puisque les pensées individuelles ne coïncident jamais. Seules présentent une certaine régularité, les résultantes, c'est-à-dire les courants de pensée qui eux sont soumis à la loi des grands nombres, c'est-à-dire que les différences individuelles s'y compensent dans une certaine mesure. Mais cette constance exige que, conformément à la loi des grands nombres, un jugement ou une représentation analogues soient pensés par un très grand nombre d'individus. Or il y a incontestablement des jugements qui affectent peu d'hommes à la fois, et c'est justement le cas des inventions, le propre des valeurs nouvelles non encore diffusées. Pour celles-ci justement, les variations de la pensée individuelle des précurseurs sont d'une très grande importance puisqu'elles sont destinées ultérieurement, si elles finissent par déterminer la création d'un courant de pensée dans le groupe entier, à être perpétuées tout au moins dans leurs caractéristiques essentielles.

Nous ne pourrions donc nullement prétendre que les discussions et les luttes qui se déroulent dans l'esprit d'un inventeur ou d'un précurseur, soient à l'exacte proportion des tendances sociales qui s'affrontent ou se combinent dans la réalité. Cette réalité sociale, nous ne pouvons en avoir qu'une connaissance transposée grâce à des raisonnements ou à la détermination d'indices, comme par exemple des indices statistiques. Mais bien entendu, les raisonnements, qu'ils soient purement dialectiques ou qu'ils consistent dans l'interprétation d'indices, ne sont, somme toute, que des hypothèses toujours discutables.

D'autre part, si nous considérons séparément le processus qui se déroule dans l'esprit du précurseur, une première constatation s'impose c'est que ce processus est en grande partie inconscient. Nous essayons après coup de reconstruire les pensées et les raisonnements qui nous ont amené à une conclusion déterminée mais cette reconstruction est en grande partie supposée. Nous pouvons supputer quelles sont les opérations qui se sont déroulées dans notre inconscient, nous ne pouvons pas avec certitude affirmer en quoi elles ont consisté. « L'invention, dit Souriau, n'est pas œuvre de réflexion, et il ajoute : si l'on entend par esprit une activité intelligente, je dis que l'invention n'est pas œuvre de l'esprit (1) ». Cette activité inconsciente de l'esprit a été souvent pour les commodités de l'expression, érigée en une sorte d'entité « l'inconscient ». L'activité inconsciente affecte chez l'homme les domaines les plus variés. Peut-être pourrait-on dire qu'elle est la règle

(1) Souriau, *ouvr. cité*.

générale ; elle l'est certainement en tous cas lorsqu'il s'agit de notre physiologie ; toutes les opérations physiques, chimiques, etc., qui se déroulent dans nos tissus et dans les cellules qui les composent, sont inconscientes. Il en est de même du fonctionnement de la plupart de nos viscères : le cœur, l'estomac, etc... De même, l'activité inconsciente se retrouve sous sa forme motrice dans des réflexes, des gestes machinaux, des habitudes, etc... Nombre de psychologues considèrent que tout se passe comme si, à mesure que certaines fonctions sont mises au point et parfaitement adaptées à leur objet, la conscience s'en retire. Wundt se fondant sur des remarques de cet ordre estime que tous les mouvements ont été à l'origine accompagnés de conscience. Pour Ribot, le subconscient, c'est de la conscience figée, éteinte, cristallisée dans ses éléments moteurs (1).

Lorsqu'il s'agit de la vie psychologique proprement dite, l'activité inconsciente se présente surtout sous cette forme. Nous constatons que, soit fortuitement, soit à la suite d'un certain nombre d'efforts et de réflexions préalables, des idées ou des jugements nouveaux naissent dans notre conscience, ils y sont en quelque sorte brusquement projetés. Certes nous pouvons reconnaître dans cette idée qui vient de jaillir à la lumière de notre conscience tous les éléments constitutifs que nous connaissions déjà, qui ont été introduits dans notre mémoire, à un moment donné par nos perceptions. Mais l'idée est nouvelle et il semble que nous venons d'en recevoir communication. On peut dire que

(1) Ribot, *La vie inconsciente et les mouvements*, p. 72.

tous les chercheurs, tous les hommes accoutumés au travail intellectuel connaissent ce processus. Il s'accompagne chez eux d'états d'âme variés. En général, un sentiment d'aise ; après une période de recherches infructueuses, de tensions et de tâtonnements, il sent le sentiment de toucher au but et reçoivent une solution qui les satisfait. Nous verrons plus loin l'intensité que peuvent prendre les sentiments qui accompagnent l'invention. Mais même dans leurs formes les plus modérées, ils sont cependant assez marqués pour échapper rarement au sujet. L'inspiration est l'état d'âme qui correspond à cette maturité des élaborations inconscientes de l'esprit. Lorsqu'elle est fructueuse le sujet en reçoit avec une joie souvent très vive les résultats. Le sentiment d'aise qu'il ressent est assez intense pour obnubiler souvent les facultés critiques ; il éprouve un très vif sentiment de certitude alors même que l'inspiration lui a apporté un produit qu'il jugera bientôt erroné. Lorsque chez certains individus, la partie inconsciente de l'élaboration occupe la plus grande place, les phénomènes d'inspiration sont très frappants : le sujet a l'impression qu'il trouve les solutions toutes faites sans travail ni recherches préalables, qu'elles lui sont dictées du dehors, qu'il se sent une sorte d'instrument inspiré par un génie, quelque chose comme le démon de Socrate. Les témoignages de cette sorte sont très nombreux : Longfellow et Georges Eliot disent que leurs meilleures œuvres ont été écrites par un non-moi. Pour Goethe « toute invention considérable est un présent du ciel que l'homme doit recevoir avec respect ». Certains se plaignent de la tyrannie de l'inconscient : « On n'écrit pas les livres qu'on

veut ; il y a une fatalité dans le premier hasard qui vous en dicte l'idée, puis c'est une force inconnue, une volonté supérieure qui vous dicte l'œuvre et vous mène la plume » (1).

Ce phénomène de l'inspiration n'est pas spécial à des cas extrêmes. On le retrouve toujours à un degré plus ou moins marqué, chaque fois qu'il s'agit pour un homme d'exprimer une pensée. Il est rare, par exemple, que nous sachions lorsque nous nous mettons à écrire ce que nous écrirons exactement ; il y a presque toujours une part d'inattendu dans la création, comme une part d'inspiration minimum, et qui en général révèle notre personnalité et nos préoccupations profondes. Il en est souvent de même pour la parole ; les individus qui sont verbo-moteurs savent très bien que le fait de parler d'une chose qui les préoccupe, fouette leur pensée et fait naître au cours de la conversation des suggestions nouvelles et inattendues. H. Poincaré explique l'inspiration par des considérations esthétiques. « Les combinaisons les plus utiles sont précisément les plus belles, je veux dire celles qui peuvent le mieux charmer cette sensibilité spéciale que tous les mathématiciens connaissent » (2).

Ribot distingue dans l'élaboration souterraine deux cas : 1^o Dans le premier prédomine la logique rationnelle et 2^o dans le second, prédomine la logique des sentiments. Il considère que l'invention inconsciente opère sur un terrain déterminé d'avance ; lorsqu'il s'agit de logique rationnelle celle-ci constitue un méca-

(1) E. et J. de Goncourt, *Journal*.

(2) Henri Poincaré, *loc. cit.*

analyser et expliquer la trouvaille, le déterminisme logique du raisonnement et de l'association suffisent en général.

Dans le cas où la prédominance appartient à la logique des sentiments, l'analyse présente des difficultés accrues (1). Le propre des sentiments c'est de n'être pas mesurable, de présenter une intensité variable suivant les moments dans le même sujet. Les états sentimentaux ne présentent pas entre eux des rapports de contenant à contenu semblables à ceux des concepts, aucun ordre de filiation rigoureuse ne peut être présumé entre eux. Aussi cette forme de l'activité inconsciente « a été souvent, dit Ribot, entourée de mystère, quelquefois traitée avec une révérence qui confine à l'apothéose. W. James insinue qu'elle pourrait bien être un lien entre le divin et l'humain » (2). Nous étudierons successivement ces deux formes.



A. — *Formes de l'inspiration où prédominent les éléments rationnels.*

Nous venons de voir que l'on peut dire que dans tout travail intellectuel il y a une part d'inspiration. Quelle que soit la minutie avec laquelle nous essayons de rendre une opération entièrement consciente, de préciser tous ses termes, il y aura toujours au cours du pro-

(1) Voir au sujet des abstraits émotionnels, *suprà*, p. 167 et 317.

(2) T. Ribot, *La vie inconsciente et le mouvement*, p. 59.

nisme rigoureux, et lorsque nous voulons après coup cessus mental, des moments où l'attention faiblit et où une part des opérations glisse en quelque sorte dans l'inconscient. La principale cause en est dans l'exiguïté relativement très grande du champ de la conscience. On pourrait le comparer à un écran cinématographique sur lequel se projetteraient seulement quelques-unes de nos idées, mais très grossières et occupant momentanément tout le champ éclairé, alors qu'une masse bien plus grande d'idées demeure dans l'ombre, en puissance, comme le sont tous les autres clichés qui se succèdent sur une très longue pellicule, mais qui n'apparaissent qu'un à un sur l'écran.

Bien plus, il nous arrive parfois que, alors que nous nous efforçons de penser clairement, il semble que simultanément des séries d'idées se déroulent, mais d'une manière inconsciente dans notre esprit, d'où certains états de distractivité où nous sentons notre esprit balloter entre plusieurs séries d'opérations l'une consciente et les autres souterraines mais qui toutes le sollicitent néanmoins. Chacun sait la difficulté qu'il y a à parler par exemple d'un sujet, alors que nous sentons notre esprit occupé par d'autres pensées et les débattant confusément. M. J. Leuba cite le cas de W. Hamilton qui racontant la manière dont il eut, au cours d'une conversation la brusque révélation d'une idée qu'il poursuivait, dit : « Bien que nous conversions, il y avait dans ma pensée un courant *sous-jacent* ».

Même dans les mathématiques où le point de vue rationnel est porté à son comble, l'élaboration inconsciente s'avère souvent plus féconde que la recherche

poursuivie en pleine lumière (1). Henri Poincaré qui a décrit le processus de l'inspiration dans les mathématiques a montré cependant que cette inspiration n'est nullement contingente. Certes on ne peut ni présumer avec certitude quand elle se produira, ni surtout prévoir ce qu'elle apportera. Mais en tous cas, elle ne vient pas au hasard car elle doit être précédée d'un travail intense, d'efforts d'attention préalables grâce auxquels l'inconscient est en quelque sorte mis en mouvement dans une direction donnée. « Ce travail inconscient; dit Henri Poincaré, n'est possible et en tous cas il n'est fécond, que s'il est d'une part précédé et d'autre part suivi d'une période de travail conscient. Jamais, et les exemples que j'ai cités le prouvent suffisamment, ces inspirations subites ne se produisent qu'après quelques jours d'efforts volontaires qui ont paru absolument infructueux et où l'on a cru ne rien faire de bon, où il semble que l'on a fait totalement fausse route » (2).

Dans des domaines qui sont plus complexes que les mathématiques, en ce sens que les éléments affectifs et les jugements de valeurs s'y mêlent à l'aspect objectif des choses et aux préoccupations techniques du chercheur, la littérature par exemple, l'élaboration inconsciente joue un rôle qui est connu et utilisé par les écrivains. La plupart d'entre eux ont coutume, en effet, de laisser mûrir leurs œuvres, de les reprendre, puis de les laisser pendant de longs intervalles. Par exemple,

(1) Jastrow, *La subconscience* (Alcan) cite un grand nombre de cas où l'élaboration souterraine a apporté des solutions.

(2) H. Poincaré, *Sciences et méthode* (Flammarion), p. 54.

Alfred de Vigny, « comme Hartmann mais par instinct et non plus par préconception philosophique, se fiait au subconscient du soin de mûrir ses idées : mûres, il les retrouvait, elles venaient s'offrir d'elles-mêmes riches de toutes leurs conséquences » (1).

Malgré ce côté mystérieux de l'élaboration subconsciente, il est rare que ceux qui la décrivent ne se rendent pas compte qu'elle n'est somme toute qu'une forme de la réflexion. Elle est mise en mouvement par les mêmes suggestions extérieures ou les mêmes efforts de volonté que la réflexion consciente. Baudelaire disait « l'inspiration, c'est de travailler tous les jours » (2). Poètes et écrivains ne s'en sont d'ailleurs jamais entièrement remis à l'inspiration, et sans avoir tous comme Zola des habitudes de travail d'une régularité administrative, la préparation de leurs œuvres comporte en général des périodes de réflexion alternant avec des périodes de travail conscient.

Dans la vie courante, comme dans les sciences, nous faisons tous usage de cette faculté que nous avons de réfléchir d'une manière inconsciente. Il semble que lorsqu'après avoir pris connaissance d'une question ou d'un problème, et nous y être appliqués un instant, nous les laissons ensuite, nous sachions que notre inconscient va continuer l'œuvre commencée. Tout se passe comme si des atomes sont mis en mouvement dans notre pensée, qu'il se produit une confrontation, une mise en présence successive puis un choix parmi tous

(1) Rémy de Gourmont, *La culture des idées*, p. 52.

(2) *Ibid.*, p. 61. Et il ajoute : « Le travail quotidien, régulier, c'est pour ainsi dire l'inspiration régularisée, domestiquée, asservie ».

les concepts susceptibles de jouer un rôle dans cette recherche, et qu'il s'en dégage finalement une résultante qui sera la réponse cherchée. « L'invention, dit Napoléon à Laplace, est la solution spontanée d'un problème longuement médité ». C'est là, semble-t-il, la mise en œuvre d'un principe d'économie, nécessaire à cause de l'exiguïté de notre conscience, de l'impossibilité de poursuivre consciemment à la fois plusieurs séries d'idées. Mais en même temps cette activité est logique car, suivant quelle donnée et sur quelles bases se feraient ces combinaisons inconscientes, si ce n'était en se fondant sur les rapports logiques des concepts et des jugements qu'elles mettent en œuvre ? Mais ces rapports purement logiques sont fréquemment troublés par des éléments d'ordre affectif.

*
* *

B) *Formes de l'inspiration où prédominent les états affectifs.*

— *L'invention des valeurs, ses caractéristiques principales :*

— *La plus importante est que la recherche affecte notre personnalité.*

— *Les causes de cette sensibilisation du moi à certaines idées.*

Le problème de l'inspiration se pose avec des données plus complexes encore lorsqu'il s'agit de l'invention des valeurs. Certes, les influences affectives jouent un rôle important dans l'inspiration lorsque celle-ci s'exerce dans le domaine profane. Mais, comme nous le

verrons, cette note affective est provoquée alors par deux ordres de faits (que nous retrouvons aussi d'ailleurs dans l'invention des valeurs). Le premier, c'est que la recherche poursuivie affecte notre personnalité ; et deuxièmement, le second c'est qu'il s'ajoute en général, dans le cas de l'inspiration, à l'intérêt théorique et matériel un facteur esthétique plus ou moins important.

Le fait que la recherche affecte notre personnalité, fait sortir en quelque sorte le but de cette recherche de l'objectivité parfaite. De même, toutes les idées qui sont momentanément en rapport avec ce but, présentent également une note affective qui leur donne tant que dure la recherche une sorte de potentiel dynamique plus élevé ; elles cessent momentanément d'être sur le même plan que les autres notions du même ordre accumulées par notre mémoire.

A quoi tient le fait qu'une idée affecte notre personnalité ? Remarquons tout d'abord que c'est là un fait purement subjectif, c'est-à-dire qu'il est déterminé à son tour, par des jugements de valeurs. Nous jugeons qu'une chose nous touche quelquefois à raison et quelquefois à tort, mais les effets de cette croyance sont réels même lorsque l'objet de la croyance est erroné (1). Cette sorte d'agitation mentale inconsciente qui détermine l'inspiration exige seulement pour se produire que nous soyions fortement attachés aux idées sur lesquelles elle porte, que ce soit à tort ou à raison.

Ces raisons sont multiples ; elles peuvent provenir

(1) Au sujet des effets physiologiques de la croyance, voir *suprà*, p. 210.

de la plupart des tendances de l'individu et de ses besoins. Suivant les circonstances, tel ou tel besoin passe au premier plan et peut devenir une source de préoccupations intenses. Suivant les circonstances notre attention sera sollicitée particulièrement par des problèmes tendant à satisfaire par exemple, des besoins alimentaires, le besoin de sécurité, l'instinct de la conservation (en cas de maladie par exemple), ou des besoins moraux qui touchent d'une manière plus précise aux jugements de valeurs, l'amour-propre, l'ambition et les diverses formes du conformisme social. Il est à remarquer que ce conformisme implique l'adhésion à l'idéal d'un groupe ; suivant l'époque et le groupe dont fait partie un individu, il tendra à faire prédominer telle ou telle forme de l'idéal prônée dans sa société. Suivant les civilisations, et les sous-groupes, il tendra à canaliser ses pensées par exemple, vers un idéal de beauté, de sainteté, de bravoure, de richesse, de science, etc... Dans les sociétés qui revêtent un certain degré de complexité, la division du travail assume, en général, ce rôle de canalisatrice de la pensée ; l'individu présente alors deux grandes catégories d'activité mentale : d'une part, ce que l'on pourrait appeler les valeurs professionnelles, c'est-à-dire les idéals spéciaux au groupe professionnel dont il fait partie et d'autre part, les valeurs très générales qui touchent l'ensemble des hommes.

Comme on le sait, l'activité professionnelle n'est pas seulement technique. Elle est suscitatrice aussi de relations qui exigent une armature de jugements normatifs ; une morale professionnelle et un idéal professionnel. Suivant les individus et leurs dons naturels,

c'est-à-dire selon que leur esprit est plus ou moins vif, curieux, influençable, etc..., l'idéal professionnel, la curiosité et l'intérêt suscité par l'activité propre du groupe, peut présenter un certain degré d'acuité. Cet intérêt peut s'appliquer aux choses les plus abstraites, indépendamment même de considérations d'ordre social qui peuvent accroître cette intensité (comme par exemple, l'espoir de certaines sanctions sociales telles que des récompenses, des honneurs, les marques d'approbation, l'admiration, etc...).

Bien entendu, il ne faut pas lorsqu'on envisage ces explications prendre le mot d'activité professionnelle dans son sens strict. La véritable activité professionnelle, c'est celle qui correspond à l'ordre de préoccupations auquel nous nous attachons véritablement, aux métiers, aux techniques, aux sciences qui nous intéressent ou que nous désirons faire avancer, celles qui sont pour nous une source de préoccupations sincères. Fort heureusement pour l'humanité, aucun système, pas même les systèmes de castes les plus rigoureux, n'a réussi à intégrer absolument les hommes dans une activité professionnelle bien délimitée ; leur curiosité et leur activité ne se satisfont rarement de ces barrières, des compénérations s'établissent, ils regardent au delà et les règles les plus dures n'arrivent que rarement à leur imposer des voillères opaques. Les exemples abondent d'hommes ayant exercé toute leur vie un métier et qui ont pu cependant s'adonner parallèlement à la culture d'une science ou d'un art où ils ont excellé. Les hommes les mieux doués pour l'invention sont justement ceux qui présentent une certaine distractivité, qui sont incapables de s'hypnotiser entière-

ment sur une tâche apprise et de ressasser indéfiniment un certain nombre d'associations d'idées, toujours dans le même ordre. Ils restent capables d'étonnement et d'admiration (1). Ils prennent garde aux suggestions extérieures, ils n'écartent pas dédaigneusement les nouveautés, les différences, tout ce qui vient déranger l'ordre des connaissances qu'on leur a inculqué et dont ils ne parviennent pas à se contenter une fois pour toutes.

A ce point de vue, la psychologie moderne a fort bien distingué, dans les éléments constitutifs de la personnalité, à côté du moi proprement dit, le « mien ». Le « mien » c'est, en somme, l'ensemble des choses extérieures, dont nous savons qu'elles nous sont extérieures mais que nous avons en quelque sorte annexé à notre personnalité, que nous considérons comme en faisant partie (2). On peut admettre que dans la composition de ce « mien » interviennent entre autres, les finalités que nous avons choisies, les idéals suivant lesquels nous essayons de diriger notre action. Pour comprendre comment certaines idées prennent en nous un relief considérable, il importe d'analyser la manière dont se constitue l'ensemble des constantes dynamiques dont est formée notre personnalité et qui détermine en grande partie nos préoccupations et le sens

(1) « Il faut supposer que les hommes capables de subir l'heureuse influence de l'inspiration sont aussi des hommes plus que les autres capables de sentir avec fréquence les chocs du monde extérieur. Les imaginatifs sont aussi des sensitifs ». Rémy de Gourmont, *ouv. cité*, p. 63.

(2) Cf. Blondel, *La personnalité*, in *Traité de psychologie* Dumas, t. II, p. 528.

dans lequel elles agissent. Si nous considérons l'homme en dehors de toute idée préconçue, nous nous apercevons qu'il est à la fois 1° un être vivant, c'est-à-dire un animal, 2° un être social, 3° un individu, c'est-à-dire un être qui a un passé personnel, qui s'en souvient, qui a un avenir et y songe (1). Le premier point de vue permet d'indiquer les éléments physiologiques qui interviennent dans l'invention, qui se subdivisent en facteurs ethniques et en particularités individuelles, tempérament, acuité des sens, intelligence plus ou moins prompte, etc... Le second a trait à l'outillage et aux règles que la société fournit et impose ou s'efforce d'imposer à l'individu (technique, concept, interprétation et jugement). De même, on peut classer parmi les facteurs sociaux, les facteurs historiques, c'est-à-dire les institutions qui existaient au moment de l'invention et qui l'ont en quelque sorte portée, et les événements d'importance variable dont l'ensemble forme le moment historique. Mais à ce sujet, une remarque s'impose, c'est que le même événement historique affecte d'une manière très inégale et très différente les individus appartenant à la même société : ainsi par exemple, le cas d'une guerre. Non seulement la répercussion matérielle des événements mais leur répercussion psychologique est sujette à des différences très grandes : elle dépend à la fois du point de vue auquel nous nous plaçons, et du nombre d'éléments intellectuels (faits et idéologie) dont nous disposons pour les interpréter. Le troisième est en quelque sorte sur le plan épisodique.

(1) Achille Guy, *Revue Internationale de Sociologie*, 1926, p. 147.

Il est aussi individuel, peut-être plus encore que le premier.

Pour expliquer la raison pour laquelle certaines pensées nous passionnent ou nous intéressent particulièrement, en tous cas le fait qu'elles soient douées par rapport à nous d'une force suffisante pour mettre en branle l'élaboration inconsciente et nous mettre dans un état qui touche plus ou moins à l'inspiration, les facteurs sociaux sont de la plus grande importance. Ce sont eux qui expliquent en grande partie, pourquoi une idée se présente à nous de telle manière qu'elle provoque un cortège d'associations exaltantes ou déprimantes. Il est par exemple certains symboles dont la diffusion est extrême et dont la rencontre ou l'évocation agit puissamment en provoquant des associations affectives ; de même certaines classifications en fastes et néfastes, en sacré et profane, etc... Ce sont là les idées proprement conceptualisées, c'est-à-dire qui ont été précisées et répandues dans la société entière dont nous faisons partie. Mais, toutes nos idées ne sont pas à un tel point objectivées, conceptualisées. A côté des symboles connus d'une société entière, il est des symboles dont la connaissance s'arrête à un groupe souvent très restreint. Ainsi certaines expressions, certains gestes, etc. peuvent n'être compris que de quelques amis. On rencontre enfin le cas limite où élaboration et diffusion s'arrêtent à un couple (1). Enfin chacun de nous possède tout un symbolisme individuel dont le rôle est très

(1) Voir l'ouvrage de S. Sighele, *La coppia criminale*, Turin, 1897. Voir également pour la genèse du délire à deux : Le couple de fous décrit pour la première fois par Legrand de Saulle, *Le délire de la persécution*, Paris, 1873.

grand en matière d'association des idées, d'association affective surtout. C'est précisément en partant d'idées qui ne sont pas trop conceptualisées, en ce sens qu'il ne règne pas à leur sujet une unanimité uniformisante et parfois écrasante, que la marge des variations est plus grande. En effet, la très grande majorité des hommes sont beaucoup plus affectés par des événements qui les touchent directement, qui présentent pour eux une note affective immédiate plutôt que par des événements lointains, qui se présentent à eux sous un jour abstrait. Ils exigent même que ces faits ou que ces idées qui affectent l'ensemble du groupe se traduisent à eux d'une manière tangible, directe, qui mette en jeu leur sensibilité d'individu : ainsi les cérémonies religieuses, patriotiques, scolaires, familiales, etc.

L'un des principaux mérites de la psychanalyse est d'avoir attiré l'attention sur le fait que certains événements d'importance minime, si on les considère objectivement, ont quelquefois par leur répercussion une très grande influence sur le cours de notre vie affective ultérieure. L'investigation psychanalytique et les enseignements qui s'en dégagent paraissent de nature à augmenter encore, dans l'explication de l'invention, la part des facteurs individuels. Tout d'abord, la genèse même de ces choses affectifs d'où il résulte un cheminement souterrain dans notre pensée, comme des sortes de courants sous-jacents qui mènent une vie larvée, sont des épisodes strictement individuels. Certes, on peut dire que la vie sociale est la condition tout au moins des refoulements. Ceux-ci nous sont décrits, en effet, comme le résultat de conflits entre certaines tendances spontanées et les contraintes sociales. De même,

les événements historiques peuvent jouer un grand rôle dans la genèse de certains choes affectifs. Par exemple, une grande crise économique, une guerre, une invasion, etc... peuvent causer une foule d'épisodes qui sont de nature à frapper gravement l'imagination des enfants qui en ont été les spectateurs ou les victimes.

Certaines vocations sans avoir une origine tragique, semblent remonter souvent à certains épisodes de l'enfance qui ont joué au point de vue affectif, le rôle d'une découverte c'est-à-dire d'une suggestion extérieure déterminant une vive attention et servant de point de départ à un courant de pensées : « Le plus mémorable événement de ma jeunesse, dit H. Ford, fut la rencontre d'une locomotive routière à 8 milles de Détroit, un jour que je m'y rendais avec mon père, j'avais douze ans » (1).

Dans ce cas, c'est-à-dire dans le cas où des événements fortuits ont eu une très grande influence sur la vie affective ultérieure d'un individu, il est bien évident que ce n'est pas l'importance objective de ces événements qui leur donne une telle répercussion. L'ampleur de celle-ci n'a aucun lien de causalité nécessaire avec la grandeur de l'événement. Par conséquent, elle est déterminée non par la suggestion extérieure qui aurait pu passer à moitié inaperçue ou ne provoquer qu'une réaction momentanée, mais par l'état de réceptivité, la sensibilité particulière du sujet à un moment donné. Ce sont là des facteurs surtout individuels.

*
* *

(1) Henry Ford, *Ma Vie*, p. 25.

C. — *Le critérium de l'intensité et de l'efficacité de la croyance en un jugement de valeur.*

— *Les formes intenses de la croyance :*

a) *la passion ;*

b) *les états d'âmes mystiques.*

A côté des formes de l'inspiration qui ont trait à des inventions qui touchent principalement au domaine technique ou en tous cas profane, tel que mathématiques, art, sciences naturelles, littérature, etc... l'invention des valeurs met aussi en œuvre, et à un degré supérieur, l'élaboration inconsciente. Mais comme nous l'avons vu, l'invention des valeurs se poursuit en général, suivant un double processus qui peut se dérouler simultanément ou séparément : un processus de critique, de dissociation des valeurs anciennes et un processus de création de valeurs nouvelles. Mais la première difficulté que rencontre l'explication c'est que, en matière d'invention de valeurs il est rare que des criteriums objectifs permettent de départager les opinions contraires. On peut tout au plus concevoir que dans des sociétés très avancées et pourvues d'une organisation minutieuse et savante, la statistique, le résultat de l'investigation numérique très bien faite puissent dans certains cas — et toujours après coup — montrer les conséquences d'une loi ou d'un principe nouveau (1). Nous avons aussi indiqué le procédé de la

(1) Même à ce sujet, il y a malgré tout un jugement de valeurs irréductible à la base de l'opération. Ce jugement consiste dans l'énoncé d'une finalité. Par exemple, la statistique permettra, si l'on décide par exemple de répandre l'instruction, ou d'augmenter la population, ou tout autre but social, de savoir si les mesures

création de valeurs et de la critique de celles-ci qui correspond à une civilisation très avancée s'efforçant de prendre une conscience de plus en plus grande de toutes les fonctions sociales : c'est le procédé qui consiste dans une tentative continuelle de mise en harmonie des notions scientifiques que l'on considère comme certaines ou tout au moins éprouvées, et des croyances morales, religieuses, etc... Mais ce ne sont là que des procédés accessibles à de rares individus car ils exigent de longues études et de grands efforts intellectuels que la plupart des hommes n'ont ni la possibilité, ni le loisir d'effectuer.

D'ailleurs, même dans les ouvrages, dont la conclusion est qu'il faut procéder à un déplacement ou à une transmutation de certaines de nos croyances, il y a en général à l'origine une idée très simple qui a été conçue à la suite d'une inspiration en général assez brusque, d'un choc affectif, d'une révélation venue brusquement à la suite de longues réflexions. Une fois que nous sommes parvenus à mettre fin à certaines préoccupations en nous formulant un principe ou un jugement qui nous semble les résoudre, celui-ci devient un centre de croyance proprement dite : il groupe autour de lui toutes les idées qui peuvent l'étayer, il suscite les raisonnements qui peuvent le démontrer ou le défendre. Des œuvres énormes se réduisent ainsi à la défense d'un principe quelquefois très simple. Par exemple, toute l'œuvre de Voltaire se développe

prises ont été couronnées de succès. Mais la fin proposée, elle, reste discutable. On peut juger préférable, pour différentes raisons, la fin contraire.

Bouthoul.

comme une argumentation autour de quelques principes qu'il lui fallait défendre tout en combattant les principes adverses. Mais, la genèse des croyances est difficile à étudier chez des auteurs qui se sont livrés ainsi à un vaste travail dialectique, car la naissance de l'idée initiale disparaît derrière l'énorme argumentation répandue dans l'œuvre entière et qui finit par la recouvrir, au point de la faire oublier souvent par l'auteur lui-même. Cette genèse est plus facile à saisir dans des esprits plus simples qui sans se perdre dans la dialectique, sans être sollicités par trop de curiosités pour les problèmes tangents au problème central de leur croyance, nous la présentent en quelque sorte à l'état pur. Les plus représentatifs, à ce point de vue ce sont les mystiques, l'étude de leurs exercices et de leurs œuvres montre qu'au contraire ils visent à se délivrer de la dialectique, à simplifier à l'extrême leur croyance en en éliminant tout ce qui peut l'entraîner vers l'argumentation, la faire dévier de l'état affectif pur qui est le paroxysme recherché par eux.

Une croyance lorsqu'elle présente un degré d'intensité très grande peut présenter deux formes qui sont chacune un optimum : 1^o la passion, 2^o cet état intense de certitude où celle-ci se suffisant à elle-même engendre une quiétude totale de l'esprit qui à son plus haut point est l'extase mystique.

— *Le rôle des passions dans l'invention des valeurs.*

La passion, dit Ribot, s'oppose à l'émotion par la tyrannie ou la prédominance d'un état intellectuel (image ou idée), par sa stabilité et sa durée relative.

C'est une émotion prolongée et intellectualisée (1). Alors que l'émotion est brève, qu'elle est l'équivalent d'un choc, d'une rupture d'équilibre momentanée, la caractéristique de la passion est qu'elle est durable. Ribot estime que les causes principales des passions sont des causes internes : « Les causes internes sont les seules vraies et au fond, il n'y en a qu'une : la constitution physiologique de l'individu, son tempérament et son caractère. » La base des passions serait donc pour lui nos tendances naturelles. Mais une première question se pose, celle de savoir pourquoi parmi toutes les tendances qui coexistent chez un individu normal telle passion surgit plutôt qu'une autre. Ribot, tout en ne prenant pas position d'une manière très nette, semble dire que l'explication est plutôt d'ordre physiologique : « L'explication par les causes extérieures est inacceptable pour les grandes passions... Une passion qui absorbe toute la vie ne peut provenir que d'une disposition congénitale analogue à une diathèse, sur laquelle un événement peu important agit dans le sens de la moindre résistance » (2).

Cet événement qui est le point de départ d'une passion pourra être soit un fait extérieur jouant le rôle de suggestion initiale, et qui sera une rencontre, un objet, une lecture, etc... C'est en somme fréquemment ce que l'école psychanalytique appelle le choc affectif. Son importance est démontrée par le fait que dans de très nombreuses biographies de personnages qui ont été des promoteurs d'inventions morales, on place à l'origine

(1) Ribot, *Essai sur les passions*.

(2) T. Ribot, *ibid.*, p. 15.

une suggestion de ce genre, à la suite de laquelle ils ont pris conscience de leur mission. Par exemple, le point de départ des méditations du Bouddha fut, dit-on, sa triple rencontre d'un cadavre d'un malade et d'une vieille femme. De même le serment de Spartacus, etc...

Mais ici une question se pose, c'est celle qui se rapporte à l'orientation de la prédisposition congénitale, et à la raison pour laquelle un fait ou une suggestion parmi tant d'autres a servi de point de départ, de cristallisation brusque de la passion. Même lorsque ce point de départ est un événement dramatique, il ne porte pas en lui-même la cause nécessaire d'une passion. En effet, bien des individus ont assisté dans leur jeune âge à des événements dramatiques, ils ont pu en garder un souvenir horrifié, en général ils évitent d'y penser, essaient de l'oublier, mais l'immense majorité n'y voit le point de départ d'aucune passion. On sait le rôle que les biographes de Pascal attribuent dans sa conversion à un accident de voiture qui lui advint sur le Pont-Neuf ; il ne s'ensuit nullement qu'un accident de voiture doive amener nécessairement une détermination de ce genre. C'est donc dans un état d'esprit préexistant que doit être placée la naissance véritable d'une passion ; le choc qui quelquefois en fait prendre brusquement conscience joue le rôle d'une brusque suggestion dans laquelle nous voyons soudain la confirmation de pensées préexistantes que nous ne nous étions pas encore très clairement exprimées à nous-mêmes. Par exemple, il est probable que Pascal préoccupé depuis longtemps par les problèmes religieux, vit soudain dans le péril mortel qu'il avait couru, une confirmation symbolique

de la fragilité des destinées humaines, idée qui joue un si grand rôle dans ses Pensées.

D'autre part, la croyance que la naissance des passions se réduit souvent à un événement senti brusquement et intensément par le sujet est due en grande partie à la tendance naturelle de tous les biographes qui mus par un besoin de logique et de clarté dans l'affabulation s'efforcent de trouver un point de départ précis et dramatique à la fois à l'origine de toute passion illustre. Témoins les historiens de Napoléon qui se montrent toujours déçus de voir que son enfance et son adolescence furent plutôt banales. Dans les légendes et les mythologies, les grandes passions et les destinées illustres ont toujours un point de départ éclatant qui les annonce ou qui les provoque : Hercule étrangla des serpents dans son berceau, etc.

Il est fort probable qu'à l'origine des passions se trouve d'abord une prédisposition congénitale ; ce n'est pas sans raison que la tradition populaire a toujours considéré que certains individus étaient doués d'un tempérament passionné. Ce tempérament est une prédisposition générale. Il porte les individus à l'action, à l'enthousiasme ; mais il ne prédétermine nullement qu'elles seront les formes de cette action, ni à quoi s'appliquera cet enthousiasme. Saint Ignace de Loyola fut dans la première partie de sa vie un soldat qui servit avec une bravoure passionnée. L'une de ses jambes s'étant raccourcie à la suite d'une blessure, et comme il ne pouvait plus combattre, il essaya de la ramener à ses dimensions normales au prix de souffrances atroces, au moyen d'un appareil qu'il avait fabriqué. Obligé de renoncer à l'état militaire, il chercha et

trouva un but à son énergie passionnée. Il en est de même de l'intelligence : un individu bien doué peut, suivant la voie qu'il aura choisie, faire preuve d'un esprit créateur dans des domaines très variés : Claude Bernard avant de s'adonner à l'étude de la physiologie, fit preuve d'une grande fécondité poétique et écrivit des tragédies (1).

La notion de moment historique intervient pour expliquer qu'à certains moments des événements d'une grande diffusion semblent faire naître les passions. Peut-être est-ce simplement qu'ils leur fournissent un aliment, en leur offrant un but où la plupart d'entre elles viennent converger, au lieu de s'employer comme d'ordinaire à des fins isolées. C'est en ce sens qu'il semble que certains événements, certaines grandes perturbations sociales, révolutions, guerres, etc... fassent naître des caractères (2). De même, la notion des circonstances historiques explique également l'envergure de certaines passions, la manière dont elles se sont développées. Le théâtre classique avait soin de

(1) Voir H. Joly, *Psychologie des Grands Hommes*. En se fondant sur un grand nombre d'exemples, H. Joly, estime que la plupart des hommes exceptionnellement doués ont commencé par se sentir poètes, et par s'adonner en général à l'imitation de quelque grand poète.

(2) Au point de vue ontogénique, le mien passe normalement au moment de la puberté par une phase d'excitation romantique : l'adolescent maître de tout son avenir, le peuple de rêves grandioses et il joue indifféremment tous les rôles pourvu qu'ils soient les premiers. La religion est-elle un jeu ? Il est saint François ou saint Ignace. La guerre ? Il est Napoléon. La science ? il est Newton. Le plaisir ? Il est Don Juan. Le crime ? Il est Cartouche ». Blondel, *in Traité de psychologie Dumas*, tome II, p. 258 ; voir aussi Marie Lénoru, *Saint-Just*.

choisir ses personnages principaux parmi les princes et les rois afin de pouvoir décrire des passions qui se développent sans aucune des gênes et des obstacles qu'elles pourraient rencontrer chez le commun des mortels. De même le fait de détenir une autorité permet d'aider grandement à la diffusion d'une croyance, d'un jugement de valeurs ou d'une invention technique. Pierre le Grand par exemple, réussit à imposer à toute la Russie, en peu de temps, certaines des formes européennes ; Alexandre le Grand répandit en quelques années un grand nombre de modèles grecs dans tout l'Orient et en Egypte, formes, pensée et institutions.

Mais si toutes les passions ne peuvent, par suite des circonstances, s'imposer au dehors de l'individu, par contre, elles travaillent à s'imposer dans sa pensée, et par là sont amenées à jouer un rôle important dans l'invention. La passion joue un rôle d'éliminatrice, son apparition produit la désagrégation de séries anciennes. Elle a besoin de ruiner pour bâtir et comme un être vivant elle ne puise dans son milieu que ce qu'il faut pour la nourrir (1). C'est là le travail de dissociation et de critique inséparable comme nous l'avons vu, de l'invention des valeurs.

Parallèlement à ce processus d'invention, la passion tend à réorganiser à sa mesure, et conformément à son impulsion tous les éléments de notre vie mentale. Autour de l'idée maîtresse, centre d'attraction et de répulsion, par un double procédé associatif et éliminatoire, se construit un édifice solide, et qui souvent ne

(1) T. Ribot, *Essai sur les passions*, p. 29.

croule qu'avec l'individu. En ce sens nous pourrions dire que la passion est un instrument énergique du réajustement logique de nos institutions. Elle s'efforce de mettre dans nos actes et dans nos pensées un certain ordre, d'instituer un reclassement de nos concepts, établi en partant des jugements qu'elle affirme, au prix même d'un bouleversement que redoutent les tièdes. Les passionnés sont terriblement logiques; ils n'hésitent pas à éliminer et à détruire.

La plupart de ces caractéristiques de la passion s'appliquent également à la foi. La passion ne diffère de la foi que par cette caractéristique qu'elle est agissante. L'individu, au lieu d'adopter simplement un jugement de valeurs, et de se contenter comme la grande majorité dans la plupart des cas de conformer plus ou moins ses pensées et ses actes à ce jugement, consacre son énergie à le réaliser, à mettre en pratique d'une manière vigoureuse, à combattre les obstacles humains ou matériels, qui l'empêchent de se réaliser. Lorsque la passion correspond à une tendance sociale, à des sentiments altruistes, à une doctrine politique, religieuse, etc... il semble que l'individu veuille faire siennes les fins qu'il attribue à la société, qu'il s'efforce de faire coïncider sa conduite avec un idéal auquel il croit. De même sa pensée vise à la recherche des confirmations, des preuves, du jugement de valeurs qui est à la base de cette passion. La foi, dit M. Leuba, « est une centralisation de l'activité psychologique, elle s'oppose comme telle à la durée dans la conscience des sentiments qui ne la favorisent pas ». On peut en dire autant de toute passion.

En résumé, la passion est la forme agissante de la

foi. Comme telle, elle joue dans l'invention, surtout dans l'invention des valeurs un rôle énorme. Il ne faut pas oublier en effet, que les jugements de valeurs sont en général des jugements très simples. Ils se réduisent, en général, à l'affirmation de la valeur positive ou négative d'une chose, à classer les êtres et les actions dans les deux grandes catégories du Bien et du Mal, du Bon et du Mauvais, du faste et du néfaste, du permis et du défendu. Sous une autre forme, les jugements de valeurs s'étendent à des affirmations de prééminence, de hiérarchie des êtres et des choses ; surtout lorsqu'ils s'appliquent à des croyances religieuses ou politiques. Cette simplicité des jugements de valeurs fait qu'il est impossible en général de leur assigner une origine précise. Ils sont à l'opposé des inventions et des découvertes techniques qui ont pris place chacune à un moment donné dans notre connaissance. Aussi ce qui importe dans les jugements de valeurs c'est, bien plus que leur énoncé, l'intensité de l'adhésion qu'ils rencontrent, les raisonnements de justification ou les critiques qu'ils suscitent. La passion est souvent la condition de l'effervescence des esprits autour d'un jugement de valeurs. Surtout elle explique le rôle de l'individu en ces matières, le fait que certains sont amenés à se considérer à certains moments, comme des inspirés, des sortes de prophètes, convaincus qu'ils expriment les finalités sociales, qu'ils sont les instruments du Destin. Partant ils sont amenés à recueillir, à grouper et quelquefois d'une manière originale, les démonstrations et les critiques, ils mènent la lutte qui aboutit à l'affirmation et à la diffusion d'une valeur nouvelle.

CHAPITRE VI

LE RÔLE DE L'ÉLABORATION INCONSCIENTE DANS L'INVENTION

A. — *Les états mystiques et l'invention des valeurs.*

Comme nous venons de le voir, l'inspiration est toujours précédée de la préoccupation d'un problème déterminé. Mais même lorsqu'il s'agit de l'application de méthodes scientifiques relativement rigoureuses, notre pensée ne se poursuit pas suivant un processus continu ; elle est fréquemment spasmodique, elle présente des intervalles vides et des moments de distraction où notre attention sollicitée par des préoccupations momentanées délaisse le sujet auquel nous l'appliquons. Il se produit ainsi un va et vient dans la conscience ; mais les processus psychologiques continuent inconsciemment ; et le problème poursuivi réapparaît souvent avec un nouveau chaînon. Ces interruptions de l'attention ne sont pas forcément de longue durée ; elles sont fréquemment imperceptibles ; la différence consiste alors dans la longueur des intervalles. « L'état d'inspiration, dit Ribot, n'est pas une cause mais un indice ». Et il ajoute : « la spontanéité créatrice correspond à une *somme*, non à une propriété spéciale » (1).

Mais lorsque les phénomènes de recherche ou de

(1) T. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 263.

réflexion portent surtout sur des données morales, c'est-à-dire sur des jugements de valeurs, qu'ils ont trait à nos inquiétudes ou à nos doutes relativement à un ou plusieurs de ces jugements, ou qu'ils consistent dans un débat moral relatif à notre conduite passée ou future (comme par exemple une décision à prendre, un cas de conscience, etc.), le problème de l'inspiration se présente avec des caractéristiques différentes.

Notre conduite consiste en général dans un effort constant (en grande partie inconscient d'ailleurs) pour mettre nos faits et gestes et quelquefois nos pensées, en accord avec les jugements de valeurs auxquels nous adhérons.

Certains individus néanmoins ne se contentent pas de ces croyances médiocrement senties ou affirmées. Parfois même ils ne peuvent supporter de sentir dans leur esprit ce que nous appellions un malaise logique. Ils essaient d'y échapper à tous prix, et veulent élucider les problèmes, supprimer dans leur esprit le doute qui crée pour eux une souffrance intolérable. On voit ici la raison fréquente de ces longues périodes de réflexion qui aboutissent parfois à l'inspiration. Nous ne connaissons guère les causes qui font naître des passions de cet ordre. Il est très probable que la physiologie joue un rôle considérable. Notamment l'ascétisme et la continence sexuelle prédisposent aux exaltations mystiques, à la recherche éperdue de croyances absolument satisfaisantes. Car lorsqu'il s'agit d'invention technique les facteurs sociaux peuvent jouer un certain rôle, par exemple l'influence de certaines sanctions sociales, récompenses, etc... mais lorsqu'il s'agit de jugements

de valeurs, nous nous trouvons en présence de tendances altruistes ou, en tous cas, qui ne visent que la recherche de la paix intérieure, celle d'une certitude complète d'où il résulte pour le sujet un état de quiétude ardemment recherchée. Mais dans le domaine des valeurs, les certitudes sont nécessairement subjectives. L'appel à l'expérience et à la vérification qui reste l'*ultima ratio* dans le domaine technique, n'est pas possible. Seule reste accessible, l'expérience mystique, sa recherche consiste pour le sujet à essayer de parvenir à un degré de certitude intérieure tellement intense, qu'elle ne laisse aucune place au doute, ni à aucune divergence de la pensée. L'extase mystique est une sorte de monodéisme absolu (1) ; ceux qui la décrivent la représentent comme un phénomène caractérisé par sa soudaineté, son ineffabilité et par la passivité du sujet, qui y parvient enfin après de longues périodes de méditations, d'efforts et de prières. La forme la

(1) Voici comment Ribot décrit la marche vers l'extase mystique d'après Sainte Thérèse (*Castillo interior*) 1^{re} oraison vocale, 2^o oraison mentale (le travail de concentration devient plus facile, la conscience n'a plus besoin de l'appui matériel des mots articulés ; il lui suffit d'images ou de signes se déroulant par série), 3^o oraison de recueillement, 4^o oraison de quiétude (l'âme ne perçoit plus, elle reçoit, c'est la vérité apparaissant d'un bloc sans lente démonstration logique), 5^o oraison d'union (entrevue avec le divin fiancé mais sans possession durable, la fixité de la conscience n'est pas complète), 6^o oraison de ravissement corps froid, les yeux se fermant, ne perçoit que comme des bruits confus qui viendraient de loin. Même cette manière d'entendre cesse lorsque le ravissement est à son comble, 7^o unification avec Dieu « d'une façon soudaine et violente, avec une telle force qu'on tenterait en vain de résister à cet élan impétueux. Dieu est descendu dans la substance de l'âme qui ne fait qu'une avec lui ». C'est la marche vers le monodéisme absolu.

mieux connue de l'extase mystique est l'extase religieuse ; il existe, dans la plupart des religions, une ample littérature mystique correspondant à un courant de pensée de cette nature. Il semble que l'existence de courants mystiques dans les sociétés où des religions sensiblement différentes montre que cette forme de pensée correspond à l'une des tendances fondamentales de l'esprit humain : le désir qui, chez certains individus s'exaspère d'une compréhension absolue celui de substituer à la compréhension intellectuelle toujours forcément fragmentaire et limitée, un sentiment de plénitude où l'on sente s'abolir les barrières, les différences et les séparations. En ce sens, il est souvent difficile de faire une démarcation entre les mystiques orthodoxes et les panthéistes qui eux aussi, cherchent à aboutir à ce sentiment d'unité, à une effusion suprême où se confondent le créateur et les choses créées (1). « Tous les mystiques, dit Ribot, ont un air de famille malgré la différence de sexe, de race, de religion, de culture, de temps et de lieu. Tous leurs écrits offrent une remarquable uniformité » (2). Leur but est la « compréhension par le cœur » par opposition aux analyses compliquées de l'intelligence. Au sein même des religions, la mystique s'oppose souvent à la partie de la religion qui constitue une construction intellectuelle, c'est-à-dire qui comprend les rites, les systèmes de cosmologie et d'histoire, le système de législation.

D'autre part, il semble qu'il faut distinguer dans l'extase mystique, ou tout au moins dans les états de

(1) Voir par exemple Louis Massignou, *La passion d'El Hellaï*.

(2) T. Ribot, *La logique des sentiments*, p. 169.

certitudes complètes et soudaines ayant trait à des jugements de valeurs, le cas où le mystique agit seul trouve seul l'illumination, et celui où cette certitude se produit alors que ces individus sont réunis. Dans les deux cas, les caractéristiques de cette certitude portée à leur plus haut degré sont qu'elles se produisent en général d'une façon soudaine, que le sujet ou les sujets semblent momentanément hors d'état d'exercer leurs facultés critiques. Enfin une dernière caractéristique est l'ineffabilité : il semble que le jugement qui était parfaitement conscient, dont en général le mystique était obsédé, dont il avait continuellement présentes à l'esprit les caractéristiques, les critiques et les démonstrations, cesse brusquement de faire partie du domaine dialectique. Il s'incorpore désormais aux principes qui adhèrent à notre personnalité la plus profonde, dont ils sont l'armature morale au point que leurs conclusions gouvernent nos actes comme des réflexes. Seul subsiste dans notre conscience, le jugement sous sa forme affirmative, tout le reste, idées adventices, arguments, discussions, tout cela disparaît. Notre conscience est baignée d'un sentiment de certitude. En général un surcroît d'énergie reste libre qui se dépense en manifestations d'ordre émotif au point qu'il est difficile souvent de discerner entre certaines manifestations mystiques et des troubles névropathiques (1) (larmes, angoisse, évanouissements, phénomènes cardiaques et respiratoires, agitation verbale, délire, etc...).

Ces mêmes caractéristiques se retrouvent dans les cas

(1) Cf. Pierre Janet, *Les névroses*.

fréquents qui ont été étudiés sous le nom de psychologie des foules (1) : Un groupe d'hommes, momentanément réunis, conçoivent grâce à un phénomène de suggestion réciproque et soudaine une certitude très intense concernant un jugement de valeurs (notamment un jugement moral, religieux ou politique), et en général en même temps une application immédiate de ce jugement. La soudaineté, la passivité et l'ineffabilité se retrouvent dans la psychologie des foules : explosion brusque de colère, d'enthousiasme, etc..., passivité, c'est-à-dire réduction au minimum de toute réflexion et de toute critique. Enfin l'ineffabilité est en général la règle. Les foules ont tendance à substituer l'action et de préférence frénétique, à l'expression explicite de leur pensée : vociférations, violences, brusques émotions collectives mais qui toutes sont aussi éloignées de la clarté d'esprit. Mais l'extase mystique proprement dite n'est atteinte que par certains hommes doués d'un tempérament particulier qui l'ont préalablement recherchée grâce à des exercices et des travaux auxquels ils se sont adonnés dans ce but. Au contraire, lorsqu'elle se produit dans une foule, elle est susceptible d'affecter des individus très nombreux et qui ne paraissent pas en temps ordinaires particulièrement doués à ce point de vue. Sitôt que l'excitation collective résultant de la suggestion réciproque des individus à l'état de foules est fortifiée par des exercices appropriés (effets de la musique, répétitions en chœur de quelques syllabes ou d'une formule brève, danses, etc...), on atteint à des phénomènes qui paraissent prodigieux. On

(1) Dr Gustave Lebon, *Psychologie des foules*.

connaît par exemple, les exercices de certaines confréries musulmanes où des groupes entiers présentent des phénomènes paroxystiques : insensibilité à la douleur, convulsions, etc... (1).

Comme les états mystiques représentent la forme la plus intense avec laquelle nous puissions ressentir les jugements de valeurs, celle dans laquelle il semble que nous en soyons possédés, que nous soyons ivres de leur répétition, qu'il n'y a plus place que pour eux dans notre pensée, il semble que le problème de la valeur de l'expérience mystique soit des plus important en ce qui concerne l'invention des valeurs. Celles-ci étant en général dénuées de critères objectifs, ne sont perceptibles que par leur manifestation. Bien des jugements qui ont été formulés d'une manière abstraite mais ne rencontrent aucune adhésion, sont restés lettre morte. Leur action a commencé le jour où ils sont devenus objets de croyance pour certains individus, où ils ont été sentis intensément par certains qui en sont devenus les promoteurs, qui se sont efforcés de les répandre et de faire partager leur croyance à autrui. On ne peut pas leur assigner une invention proprement dite ; ou plutôt leur invention, leur formulation est en général lointaine. Souvent, nous la trouvons déjà formulée à d'autres époques, mais timidement avancée, sans grande conviction de la part de ses premiers promoteurs. Il semble que ceux-ci se rendent compte en général que le jugement dont ils proposent l'adoption est pour le moment encore trop éloigné de la mentalité sociale. Malgré cela il arrive quelquefois que des indi-

(1) La confrérie musulmane des Aïssaouas notamment.

vidus ressentant fortement des croyances nouvelles, ne craignent pas de les affirmer malgré l'hostilité du milieu et les sanctions qui les menacent ; ils font figure de précurseurs et quelquefois de martyrs.

*
* *

B. — *Rôle et valeur de l'expérience mystique.*

Dans une étude de l'invention la question se pose de savoir quel est le rôle et quelle est la valeur 1° de l'inspiration, et 2° des états mystiques (illumination, etc.).

L'inspiration est un phénomène psychologique créateur qui peut accompagner toute recherche mentale, toute curiosité de quelque nature qu'elle soit. On peut avoir une inspiration subite, au sujet d'un objet futile, qui nous a intéressé un instant, tout comme lorsqu'il s'agit de résoudre un problème auquel nous attribuons la plus haute importance. Néanmoins toutes les inspirations, même les plus modestes, s'accompagnent de manifestations affectives, qui les rapprochent de l'illumination, mais qui sont extrêmement variables, elles peuvent aller d'un sentiment d'aise très modéré, jusqu'à des joies délirantes, d'un sourire jusqu'à des ravissements extatiques.

D'autre part la valeur de l'inspiration est très relative, il ne s'y attache aucune infailibilité. Qu'une pensée nous soit venue de cette manière n'implique nullement qu'elle soit exacte ; le mathématicien Gauss par exemple, dit qu'il lui est arrivé d'éprouver au cours de ses recherches, des inspirations brusques, accompagnées de sentiments de certitude, de foi, mais que le travail ultérieur les a réduites à néant.

Lorsque l'inspiration ou les états mystiques s'appliquent à des jugements de valeur et à des phénomènes religieux, il ne semble pas que le processus qui se déroule alors soit spécifiquement différent de l'inspiration profane. « Le problème de l'illumination, de la révélation se pose à propos de toute pensée, dit M. James Leuba ; il n'existe pas de dualisme en ces matières : le problème de l'inspiration disparaît dans le problème de la psychologie créatrice ; l'expérience mystique religieuse n'est qu'une espèce de la pensée mystique en général ». La principale preuve en est que, la préoccupation d'un problème religieux ou moral précède l'illumination mystique ; nous nous retrouvons donc dans le cas de l'inspiration qui se présente comme la réponse à une intense activité inconsciente, car il en est de même des préoccupations rigoureusement scientifiques. Pour J. Leuba, de même que, dans une certaine mesure, pour le Docteur Janet, l'inspiration s'accompagne en général d'une agitation due à ce qu'ils appellent une « décharge nerveuse », mais celle-ci peut suivre n'importe quelle voie, entre autre la voie extatique.

Le caractèreistique de l'idéation qui s'accompagne d'états mystiques, c'est qu'elle est simplificatrice ou synthétique. Partant, on conçoit que, par cela même, elle apporte au sujet la quiétude, la sensation du repos mental laborieusement gagné : c'est un problème aux multiples facteurs dont brusquement on entrevoit la solution harmonieuse, c'est un conflit pénible qui enfin se résout. De là aussi l'aspect esthétique en général très séduisant de ce que nous apporte l'inspiration et sur lequel insiste Henri Poincaré. Cela tient à ce que

ces produits de l'inspiration sont des synthèses, qui ont fini par ordonner des ensembles complexes, en des systèmes cohérents et conformes à la fois à nos goûts et à nos penchants esthétiques. L'inspiration nous indique les résultantes de multitudes de facteurs, que nous ne pourrions jamais embrasser d'un regard, étant donné l'exiguïté du champ de la conscience, et le processus de notre pensée qui est successive, et non simultanée.

La manière dont nous pensons consciemment, ne paraît guère susceptible d'être figurée schématiquement par un vaste tableau synoptique, où s'ordonneraient nos connaissances, et qui nous permette de les apercevoir distinctement d'un seul coup d'œil. Les idées se présentent à nous successivement, par petits groupes, tout notre savoir, l'ensemble de nos connaissances, nous le sentons latent, d'une manière assez obscure, il correspond pour nous au sentiment de certaines possibilités, plutôt confuses, et qui ne s'explicitent qu'en se réalisant.

De même notre pensée consciente est toujours intermittente ; l'attention se fatigue très vite, elle est sujette à des distractions, il lui est très difficile de poursuivre d'une manière soutenue une recherche qui englobe de nombreuses représentations. En général un problème qui nous occupe, est soumis à une sorte de va et vient, disparaissant de notre conscience, puis y revenant, mais en présentant chaque fois quelque modification. L'inspiration correspond à celui de ces « retours » qui se présente comme définitif, comme apportant la conclusion.

Quant aux états mystiques d'ordre plus ou moins

intensément extatique, ils ne s'attachent pas nécessairement à des inventions comme c'est le cas de l'inspiration. Ils peuvent s'appliquer au donné comme à l'élaboré. En général ils supposent des aptitudes physiques particulières du sujet, prédisposition qui est le plus souvent cultivée par des exercices *ad hoc*. L'*illumination* n'apporte pas nécessairement au sujet une idée nouvelle comme l'*inspiration*; elle ne fait souvent que lui présenter une idée déjà connue de lui, mais transfigurée, élargie, susceptible de s'emparer de toute la conscience en donnant une impression d'ineffable intensité. Le propre de ce que l'on pourrait appeler l'affirmation mystique d'une idée, c'est ce sentiment de plénitude qui l'accompagne et la place aux yeux du sujet, au-dessus de toute discussion. Le mystique est surtout sûr qu'il est sûr.

Il existe une véritable méthode qu'appliquent, consciemment ou non, ceux qui se préparent à toucher à l'état de croyance absolue et épurée par l'intermédiaire d'une affirmation. C'est l'entraînement au monothéisme, la répétition sous des formes diverses, soit pure et simple, soit plus savante, mais tendant toutes à une conclusion rigoureusement uniforme, le fait de s'hypnotiser dans la contemplation d'une image ou la rumination d'une idée. Ainsi chez les mystiques religieux la répétition continuelle d'une formule ou d'une même prière, ou ce que l'on pourrait appeler des méditations convergentes (1).

..

(1) Voir par exemple les « Exercices spirituels » de saint Ignace.

Plusieurs théories ont voulu voir dans les états mystiques, la source des jugements de valeur, ou plus exactement celle des phénomènes religieux (chez la plupart des peuples connus et jusqu'aux formes de civilisation très récentes, les valeurs en général, et la religion se confondent presque entièrement). L'Ecole anthropologique anglaise place la genèse des phénomènes religieux dans des phénomènes mystiques individuels. A cela l'Ecole de Durkheim objecte que « l'explication des phénomènes mystiques individuels, suppose un système religieux déjà constitué » (1) et cette école propose de placer la genèse des religions dans des phénomènes mystiques mais collectifs.

Mais il ne semble pas que les excitations mystiques collectives soient plus fécondes au point de vue de l'invention des valeurs. Les phénomènes mystiques collectifs présentent en effet deux formes principales : 1° les brusques surexcitations des foules ; 2° les états d'émotion intenses que revêtent certaines cérémonies rituelles. Dans les deux cas les propositions, les croyances qui provoquent les états sentimentaux de la foule préexistent ; ils ne sont nullement inventés découverts pour la première fois par cette foule au cours de la réunion. Dans les réunions rituelles notamment on prévoit, on sait d'avance quand se produiront les points culminants de la surexcitation, ou les explosions de sentiments mystiques (2).

(1) E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 84.

(2) Voir in *Revue Internationale de Sociologie*, année 1928, page 297, une note de M. Bastide, qui insiste, en citant de nombreux faits, sur ce que certains désordres mystiques dans les céré-

On peut faire des remarques analogues, à propos des états mystiques individuels ; ils correspondent en général à une forme de tempérament individuel qui constitue une prédisposition nécessaire, et ils se canalisent dans des formes déjà tracées. Mais par une sorte de chassé croisé, ils prennent figure de preuve de ces formes cependant prévues, dont ils sont aux yeux du sujet la suprême confirmation.

Quel serait donc le rôle des états mystiques ? Comme nous l'avons vu, la conclusion essentielle qui se dégage de l'étude de la pensée mystique (notamment les états d'inspiration, le sentiment de certitude infiniment confiante et en partie ineffable), c'est que toute la partie exprimable, dialectique qui entre en jeu, a été déjà pensée ou apprise par le sujet, qu'elle se compose exclusivement d'éléments connus de lui. De même que la Muse ne parle qu'à ceux dont l'éducation poétique est faite, l'extase religieuse ne se produit que conformément au culte auquel adhère déjà le sujet. Lors même que l'inspiration serait la brusque certitude d'une conversion, elle a toujours été préparée par un long cheminement dialectique, par des discussions, des critiques, des conflits internes, dont elle est l'aboutissement, la conclusion.

Le phénomène de la conversion est, plus que tout autre, de nature à nous éclairer sur le rôle des phénomènes mystiques dans l'invention des valeurs. La conversion est en effet, essentiellement l'aboutissement d'une discussion interne, d'un choc d'agréments adver-

monies des primitifs ont de préparé et même de simulé ou d'à demi-simulé.

ses qui ont longtemps préoccupé le sujet. Lorsqu'elle s'est produite, on peut dire que schématiquement la situation est celle-ci : un groupe de jugements, de choses (au sens le plus général du mot) sont passés pour le sujet du profane dans le sacré. Et le meilleur critérium de cette transformation, ce sera que la pensée de ces jugements deviendra désormais susceptible de provoquer chez le sujet des états sentimentaux intenses, caractéristiques de la foi.

L'état mystique joue donc, mais après coup, le rôle de confirmation ; grâce à lui, nous ressentirons profondément la certitude que nous sommes sûrs, que nous nous sommes en quelque sorte *incorporés* un mythe ou un jugement.

Ainsi, l'invention des valeurs consiste d'abord dans une association d'idées, dans une tentative dialectique, pour interpréter un groupe de faits ou pour résoudre ou régler une situation (ainsi une cosmologie religieuse, un mythe, une règle morale, etc...).

Mais cette association reste d'abord sur le plan profane, elle n'est somme toute qu'une invention technique ; elle deviendra jugement de valeur lorsqu'il s'y ajoutera la notion du sacré. Mais alors la question se pose de savoir d'où vient cette notion ? Ici aussi il ne semble pas à première vue que l'on doive faire intervenir une faculté *sui generis* de la société. Tout comme l'invention technique, cette adjonction du caractère sacré à certaines idées, est le fait de précurseurs individuels. *Le précurseur, celui qui fait sortir du rang une proposition et l'érige en valeur, c'est celui qui prouve par son propre exemple que cette proposition peut (puis doit) provoquer elle aussi des états mystiques.* Son rôle

est de faire cette preuve, d'inculquer sa certitude à ses contemporains.

A ce point de vue il faut bien prendre garde à préciser la notion de valeur ; nous pensons en général lorsque nous parlons de valeur ou de phénomènes religieux, à des jugements d'une extension très vaste : aux principales religions, aux grandes règles morales, etc... Mais l'idée de valeur possède également un domaine bien plus modeste, c'est celui justement qui correspond à sa naissance, au moment où elle ne présente qu'une diffusion minime, limitée parfois à son inventeur ou à quelques adeptes. Bien des tabous par exemple, ou des interdictions, peuvent avoir pour origine lointaine une répugnance particulière d'un individu, qui s'est étendu ensuite à des proches, puis à ses voisins, à leurs descendants, etc... jusqu'à constituer grâce à des analogies, des imitations, des déductions répétées, tout un système dont se sont dégagées peu à peu par abstraction, des directives, des conclusions, etc... en un mot tout un édifice logique... Les circonstances jouent ici un grand rôle ; elles peuvent faire qu'une conviction morale ou religieuse nouvelle, c'est-à-dire : le fait qu'un individu constate qu'il possède une nouvelle croyance, reste limitée à sa seule conscience, ou qu'il soit au contraire l'origine d'un mouvement de diffusion grandissante. Parmi ces circonstances, la plus importante est celle que l'on pourrait nommer l'équilibre logique général ; c'est-à-dire le fait que les événements, l'état actuel des connaissances et des aspirations, semble confirmer ou non les croyances déjà établies que la nouvelle prétend remplacer. Car de cet équilibre logique dépendront 1^o le fait qu'un grand nombre d'autres

individus que préoccupe ou intéresse le même problème pourront avoir eu spontanément la même idée qui « est dans l'air », ou 2° le fait qu'ils sont en quelque sorte perméables à sa découverte ; qu'aussitôt, ou peu de temps après, qu'elle leur aura été exposée, ils l'admettront comme valeur, c'est-à-dire, éprouveront à leur tour, des états affectifs à son sujet (1).

Cet état d'équilibre logique prédétermine les lignes de moindre résistance, la direction dans laquelle joueront les autres facteurs sociaux de diffusion, notamment l'imitation et la suggestion.

*
* .

Ainsi si l'on considère l'ensemble des manifestations idéologiques d'une société, le nombre, la fréquence et la durée des états sentimentaux que provoquent chacune de ses croyances principales, constitue un critérium important de leur vigueur, de l'efficacité de leur action, de la force avec laquelle ils déterminent les actes et les pensées des individus. Mais ce critérium n'est pas mécanique ; s'il suffisait d'additionner les individus qui croient à un jugement, pour juger de sa force et de son action, cela équivaldrait à affirmer l'impossibilité de tout changement dans les croyances d'une société, l'immutabilité de la conscience sociale. Or il n'en est rien ; des changements se produisent sous

(1) Le meilleur exemple que nous ayons sous nos yeux d'un tel phénomène consiste dans les « campagnes de presse », qui préparent l'opinion publique, lui suggèrent une solution, l'aiguillent vers elle. C'est l'application sur une vaste échelle du procédé rhétorique de la syllepse.

nos yeux qui infirment d'avance une telle proposition. C'est que, dans ces matières, n'entrent pas en jeu uniquement les facteurs quantitatifs mais aussi les qualitatifs : il ne suffit pas de savoir combien d'individus adhèrent à une croyance, mais chez combien d'entr'eux elle est agissante, vigoureuse, poussant à l'affirmation répétée, à la recherche, au prosélytisme.

L'introduction d'un nouveau jugement de valeur comporte donc deux séries de démarches :

1^o *La première est l'invention proprement dite de cette valeur*, c'est-à-dire l'énoncé du jugement ou du groupe de jugements qui l'expriment.

Cette élaboration se présente comme la conclusion d'un raisonnement dont les prémisses se rattachent à d'autres valeurs déjà admises et qui sont combinées soit entre elles, soit avec des représentations de faits matériels et techniques.

Bien entendu les mêmes arguments qui auront conduit à l'invention serviront à sa démonstration lorsque l'inventeur voudra persuader d'autres individus. Il suffit d'un « retournement » de l'exposé.

2^o *Le rattachement du jugement à des états affectifs.* Ici de nombreuses modalités sont possibles. Il peut s'écouler de longues périodes entre ces deux stades, de même qu'ils peuvent être quasi-simultanés ou rapprochés. Ceux qui donneront l'exemple de la corrélation des états affectivo-moteurs avec le jugement déjà énoncé pourront être les auteurs eux-mêmes de l'argumentation dialectique, ou au contraire des disciples ou des adeptes plus ou moins lointains.

3^o Enfin ces phénomènes, aussi bien l'invention du jugement lui-même, que l'invention de l'argumenta-

tion, et que l'affirmation de son aspect affectif ou mystique peuvent être l'œuvre d'un seul individu, de même qu'ils peuvent se présenter quasi-simultanément chez un grand nombre d'hommes comme les conséquences, ou les conclusions que suggère une situation donnée, ou qui découlent d'elle.

* .

La valeur de l'expérience mystique est très variable. Nous avons déjà vu que l'inspiration, dans le domaine technique est un processus somme toute habituel. Le fait que nous prenons conscience, après un intervalle plus ou moins long du résultat d'une réflexion que nous avons mise en train avec effort précédemment, est dû d'une part à l'exiguité de la conscience proprement dite, où peu d'idées peuvent subsister à la fois en pleine lumière. Il est dû également à ce que les opérations mentales commencées consciemment continuent ensuite tant que notre esprit n'est pas calmé à leur sujet, tant que nous n'avons point la sensation d'avoir trouvé une solution qui nous donne l'impression de l'équilibre retrouvé.

Tout se passe comme si l'impulsion volontaire, qui est faite d'un effort d'attention appliqué à un certain nombre d'idées, les déplaçait, les faisait sortir de l'état neutre où elles se trouvaient. Elle constitue à partir de ce moment un *composé instable* qui devient le siège de mouvements, d'opérations dont nous ignorons en grande partie la trame, et dont le résultat est *d'aboutir à un nouvel équilibre*.

Mais il est à remarquer que très souvent la solution

à laquelle nous aboutissons après des périodes d'élaboration tantôt consciente et tantôt inconsciente, plus ou moins régulièrement alternée, contient parfois des éléments auxquels nous n'avons pas pensé durant les périodes conscientes. Certes ces éléments sont connus de nous, mais rien dans notre esprit ne les prédisposait à jouer un rôle dans cette recherche en particulier. D'où viennent ces rapprochements ?

Les uns sont les suggestions extérieures, notamment des contiguités ; Notre esprit par suite de la tension provenant d'une recherche déterminée est en quelque sorte sensibilisé par rapport à elle ; il tend à ramener au but et aux éléments de cette recherche tout ce qu'il rencontre ; il semble que les idées qui nous préoccupent affleurent à la conscience qu'elles sont au tout premier plan, et que toutes nos perceptions les rencontrent avant d'être emmagasinées dans notre mémoire. Il s'ensuit des séries de rapprochements, d'associations d'idées ébauchées en quelque sorte mécaniquement, et dont quelques-unes peuvent être fécondes (1).

La seconde cause de rapprochement est interne, c'est-à-dire que les suggestions extérieures n'y interviennent pas. Mais elles diffèrent néanmoins du raisonnement proprement dit car, le raisonnement est une opération secondaire. Lorsque nous associons deux ou plusieurs idées, le raisonnement intervient après coup pour vérifier, en partant de nos connaissances antérieures, les rapports de compréhension, de contenance

(1) Un des cas les plus célèbres de suggestion extérieure, amenant une sorte de cristallisation immédiate de longues recherches est l'épisode de la pomme de Newton.

réci-proque de ces idées, ainsi il opère sur les associations d'idées déjà données. Son rôle est, étant donné des idées que nous avons rapprochées ou groupées, de vérifier si elles l'ont été à tort ou à raison, de décomposer *a posteriori*, l'opération obscure de leur groupement. Mais le fait primordial, l'invention proprement dite réside dans le rapprochement initial.

Lorsque le rapprochement n'est pas dû à des suggestions extérieures, ni à des interventions extérieures d'aucune sorte, l'explication la plus plausible consiste à admettre que des sortes de tâtonnements se sont produits dans notre inconscient. Celui-ci jouerait le rôle d'un expérimentateur qui rapprocherait des concepts pour juger leur degré d'affinité, mais il ne transmettrait à la conscience que les combinaisons jugées viables. Tout se passe comme si un ébranlement *sui generis* provoqué et entretenu par notre tension d'esprit relative à un problème, se propageait à travers l'ensemble de nos connaissances, entrant successivement en contact avec toutes, et qu'il finisse par s'agréger un certain nombre d'entre elles et reparaitre à notre conscience en les ramenant avec lui sous la forme d'un agrégat nouveau. Celui-ci présente les particularités dynamiques qui étaient en germe au début de la recherche, aussi s'impose-t-il à notre esprit en général avec vigueur. Résultat d'une longue élaboration, en général impatientement attendu, il est en même temps la réponse à une question qui nous préoccupe. Aussi, les fruits de l'inspiration présentent-ils des caractères dynamiques accusés. Ils se présentent sous une forme massive et impérieuse qui exige que nous passions à l'action, et ils s'accompagnent souvent de phénomènes d'agitation

(gestes, éclats de voix, émotions). L'inspiration est motrice au suprême degré.

L'ébranlement dont nous venons de parler et qui nous semble figurer schématiquement les opérations qui se déroulent dans notre inconscient, pose une série de problèmes. Certes, on ne peut prétendre à l'analyser dans le détail puisqu'il est inconscient ; on ne peut pas non plus songer à dire en quoi il consiste : les expressions d'ébranlement nerveux, de chocs cellulaires ou moléculaires ne sont que des hypothèses qui n'offrent même pas l'avantage d'interpoler les phénomènes dans une théorie cohérente.

Cependant ce travail inconscient se produit incontestablement et la meilleure preuve en est que les résultats que nous apporte l'inspiration englobent des éléments qui existaient certes dans notre mémoire, mais qui n'étaient pas présents dans notre conscience durant les périodes de réflexion proprement dite. Souriau semble avoir aperçu cette objection : il remarque en effet, que la genèse de l'invention ne peut être placée dans une réflexion consciente, car alors elle ne serait qu'une répétition : « Si l'image est la copie d'une idée, je demande de quoi l'idée même est la copie ? De copie en copie, il faudrait arriver à une idée entièrement originale qui servirait de modèle à toutes les autres et qui ne serait elle-même imitée de rien. Expliquer la formation d'une image par une idée antérieure, cela revient à dire que, pour concevoir une chose il faut l'avoir préconçue. Autant vouloir nier la possibilité de l'invention » (1). En fait la réflexion initiale est plutôt

(1) Souriau, ouv. cité, p. 40.

un facteur dynamique et ne constitue en aucune façon un modèle. Son rôle est de provoquer une rupture de l'équilibre logique, ou de prendre conscience d'une rupture de cette sorte, puis d'orienter notre activité mentale vers la recherche d'une solution adéquate.

Nous considérerons donc cet ébranlement initial comme une interrogation plus ou moins précise, ou comme la position d'un problème. Mais cet ébranlement ne produit pas dans notre esprit une agitation confuse. Les idées emmagasinées par notre mémoire ne le sont pas sous la forme d'un entassement; elles sont organisées par elle; et cette fonction organisatrice, ce besoin de classer, de diviser et d'ordonner nos connaissances existe chez tous les hommes, quelque arriérés qu'ils soient. Il aboutit souvent d'ailleurs à des oppositions arbitraires, à des classifications tyranniques et encombrantes (système totémique, ritualisme et symbolisme excessif, etc...) mais qui trahissent toutes le besoin des hommes, d'avoir une armature logique dans leur vie mentale, des cadres parmi lesquels ils puissent classer leurs représentations (1). Les données accumulées par notre mémoire sont rationalisées; les idées y sont groupées d'une manière plus ou moins précise, mais dont les grandes lignes sont toujours suffisamment apparentes. Il semble que nos premières démarches inconscientes lorsque nous nous posons une question, vont tout d'abord aux idées que nous avons coutume de considérer comme très proches ou comme

(1) « Ainsi pour échapper à la psychologie épiphénoméniste il faut admettre que les représentations persistent à l'état de représentation ». E. Durkheim, *Les règles de la Méthode sociologique*, p. 23.

faisant partie du problème posé. Et c'est ce qui explique probablement le peu d'originalité de la réflexion consciente ; elle nous apporte d'emblée les choses que nous connaissons déjà, et dans l'ordre où nous les avons apprises.

CONCLUSION

I. — LA FONCTION INVENTIVE

1° La fonction de l'invention : 2° le milieu social où elle s'exerce. Éléments constitutifs de ce milieu. 3° Probabilité de l'invention.

A. — *La fonction de l'invention. Elle est à la fois l'exercice.*

1° *d'une tendance créatrice ;*

2° *d'une déformation inévitable attachée à tous nos actes même strictement imitatifs ;*

3° *d'une fonction adaptatrice au milieu.*

L'invention est tout d'abord un fait naturel, c'est-à-dire qui existe dans la nature, abstraction faite de l'action de l'homme, et dont l'univers matériel nous donne l'exemple en créant parfois sous nos yeux des formes et des corps nouveaux. Chez l'homme il existe également un incontestable instinct créateur en grande partie indépendant de la volonté et même de la conscience. Il arrive souvent que des hommes créent sans le vouloir et alors même qu'ils sont persuadés qu'ils répètent et n'entendent que répéter. Les fonctions mêmes des organismes individuels, les caractéristiques de la psychologie de chacun, sont autant de facteurs de déformation qui rendent impossible un enregistrement pur

et simple des choses dans notre mémoire, comme elles en empêchent aussi l'exacte reproduction. On retrouve dans tous les cas un coefficient de déformation si minime qu'il soit, l'influence de ce qu'on a appelé l'équation personnelle.

L'invention peut être considérée comme la fonction grâce à laquelle les hommes parviennent à s'adapter au milieu ambiant, milieu physique, et milieu social. Mais les circonstances dans lesquelles cette fonction s'exerce sont d'une extrême complexité. A aucun moment elles ne correspondent au schéma que l'on serait tenté de tracer *a priori* : l'invention technique correspondant aux réactions adaptatrices de l'homme au milieu physique, et l'invention des valeurs, correspondant aux efforts d'adaptation de l'homme à la vie sociale.

Dans la réalité, les choses ne se présentent jamais avec une telle clarté : l'homo faber, c'est-à-dire celui dont l'esprit serait uniquement tourné vers les techniques matérielles, est une abstraction irréalisable. Aussitôt qu'elle devient humaine, qu'elle s'élève au-dessus des simples réflexes instinctifs, l'invention technique se fait interprétratrice ; elle se règle de plus en plus sur le mode de l'opération, c'est-à-dire que corrélativement à des gestes portant sur certains objets apparaît dans notre esprit l'interprétation de ces gestes. Nous pensons des groupes de concepts qui se rattachent à l'idée que nous nous faisons de ces objets et de leurs propriétés, des lois (qu'elles soient exactes ou erronées) qui président à l'action de ces choses sur d'autres choses, de l'importance actuelle ou permanente que nous leur attribuons. En un mot l'action matérielle se

complique de bonne heure de considérations, et de préoccupations relatives 1° aux propriétés et 2° aux valeurs qui se rattachent à des objets ou à des techniques. Ainsi l'esprit humain ne se satisfait pour ainsi dire jamais d'une simple opération matérielle. Il se trouve toujours engagé dans des réseaux de relation les unes objectives et les autres imaginaires dont il ne parvient jamais à se défaire, sinon pour leur substituer de nouvelles interprétations.

La question se pose de savoir si ces inventions sont absolument sporadiques, ou si leur apparition présente un certain degré de probabilité. Mais avant même de tenter d'y répondre il importe de s'efforcer de définir dans ce cas la notion même de probabilité, afin de ne pas trop risquer de s'attacher à un pseudo-problème.

Il n'y a pas grand chose à dire des découvertes tout à fait initiales, les seules d'ailleurs que l'on puisse appeler proprement découvertes car elles comportent un minimum de réflexion. Ce sont en somme des réflexes moteurs à peu près conscients. Mais aussitôt que grâce à la vie sociale ces découvertes initiales se systématisent, on constate que s'organisent parallèlement des systèmes d'interprétation. Jusque-là lorsqu'il s'agit de technique rudimentaire ou très simple, la probabilité de leur apparition peut être considérée comme suivant d'assez près les conditions naturelles ; par exemple les habitants d'un pays giboyeux seront portés à des trouvailles concernant la chasse et l'utilisation de ses produits, ceux d'un pays fertile à la cueillette ou à l'invention des premiers rudiments de la culture des plantes.

Mais sitôt que s'organisent les premières interpréta-

tions entrent en jeu de nouveaux facteurs susceptibles de prendre une importance beaucoup plus grande que l'action des suggestions matérielles immédiates, quelquefois même de détourner d'elles. Car ces interprétations restent rarement cantonnées à la pure technique. Tout d'abord la pensée même lorsque comme chez les savants modernes elle reste uniquement attachée à l'explication de phénomènes soigneusement délimités, est entraînée forcément à étendre le rayon des rapports qu'elle étudie, à forger des concepts plus ou moins adéquats à la réalité. Par là elle se trouve entraînée à des recherches ou à des inventions qui dès lors correspondent non plus aux suggestions immédiates du milieu naturel, mais à des suggestions logiques correspondant à des déductions ou à des inductions établies en partant de données conceptuelles. En un mot la représentation que les hommes se font des corps et des phénomènes s'interpose entre les hommes et les phénomènes. Désormais il devient difficile de discerner au point que, bien souvent, les hommes croyant agir sur les choses n'agissent que sur leurs pensées, et ce d'autant plus facilement que celles-ci sont évidemment plus plastiques que la réalité.

D'autre part les représentations qui ont trait aux phénomènes matériels se trouvent plus ou moins mêlées à des jugements de valeurs ou tout au moins à des représentations se rapportant à la vie sociale. Les primitifs tous comme les enfants sont très vivement frappés par les phénomènes principaux de la vie humaine ; dans toutes les sociétés même les plus arriérées que nous connaissons, il existe des théories plus ou moins compliquées destinées à expliquer ces faits

principaux, la génération, la naissance, la maladie, la mort, etc..., tous phénomènes dont la causalité véritable est rarement perceptible pour des individus ne disposant que de moyens d'investigation rudimentaires. Aussi l'imagination, ou des suppositions étayées de confirmations hâtives y supplée-t-elle et vient-elle donner satisfaction aux besoins logiques des individus. Ceux-ci, dans toutes les sociétés connues ont imaginé des explications destinées à leur rendre compte de ces phénomènes, et quelquefois à leur donner l'illusion de pouvoir agir sur eux. Ainsi ces types d'explications que suivant les traits principaux de leur caractère on a groupées sous les noms d'animisme, de système totémique, etc. sont et qui peu à peu ont été étendues bien au delà des phénomènes de la vie humaine et des relations sociales. Les schèmes des relations qu'elles prêtent aux individus, aux puissances surnaturelles, aux esprits, aux forces diffuses, etc. sont étendus aux animaux, aux végétaux, aux objets de toute nature, il s'en suit d'inextricables réseaux de fausses analogies, de rapports de substance et d'identité inexacts ou inexistantes. De même dans les concepts relatifs aux choses coexistent des jugements de valeur et des jugements de réalité; la démarcation n'est pas bien faite entre l'idée technique de propriété, et l'idée mystique de vertu.

*
* *

B. — *La matière que l'invention met en œuvre.*

— *Le milieu sur lequel elle agit.*

— *L'explication de l'invention exige que l'on ajoute au concept la notion de son dynamisme véritable.*

En ce qui concerne la matière que met en œuvre l'invention, nous avons fait prédominer tout au long de notre étude, le point de vue qui voit en elle une multitude de concepts. En d'autres termes, la forme conceptuelle de la pensée, celle qui distingue dans les choses connues un certain nombre d'idées définies avec le maximum de précision, est la condition de l'invention proprement dite aussitôt que l'on s'élève au-dessus de simples comportements instinctifs, semblables à ceux que l'on constate chez les animaux.

Mais ce point de vue qui place au premier plan dans la réalité psychologique des concepts précis, en quelque sorte individualisés, plutôt qu'une continuité indistincte, a été souvent critiqué. On lui a opposé le point de vue qui accorde la première place à la pensée indistincte, au continu.

L'école bergsonienne, notamment M. Leroy, admet que la pensée est au contraire un continu et rejette la notion d'une « marquetterie d'idées » analogue à celle qu'admet implicitement l'école associationiste (1).

(1) Cette question de la continuité de la vie mentale, sur laquelle il est bien difficile de trancher puisque par définition la plus grande partie se passe dans l'inconscient, est des plus sujettes à caution. Nous ne pouvons même pas dire à ce sujet que nous ayons un sentiment subjectif de cette continuité. En effet, nos idées se présentent à nous sous une forme soudaine ; que cette soudaineté soit provoquée par des suggestions extérieures ou non.

Si nous nous reportons à des analogies prises en dehors de la vie mentale, il ne semble pas qu'à l'heure actuelle les derniers résultats acquis dans les sciences physiques et naturelles soient très favorables à l'idée de continu : à première vue la nature nous offre l'apparence de la continuité ; nos sens nous montrent le continu là où ne se trouvent que des agrégats compacts d'éléments séparés (atomes, cellules, électrons, etc...). De même nos sens perçoivent des mouvements continus là où n'y a en réalité que des

Cette explication soulève une série de problèmes insolubles. Tout d'abord, l'existence de concepts est un fait indéniable. Ils sont la condition de la pensée ; la

équilibres complexes, résultant de l'action concomitante de multitudes de systèmes pourvus chacun d'une individualité propre : par exemple dans le mouvement brownien, les colloïdes, etc... On en pourrait venir à se demander, dans l'état actuel de nos connaissances, si le continu et l'homogène ne seraient pas uniquement des modalités de la perception sensorielle (*idola sensu*).

On pourrait en dire autant des modalités qui existent dans l'aperception de nos idées et qui sont de nature à défigurer la réalité et à s'interposer entre elle et notre connaissance tant que nous ne disposerons pas de moyens d'investigation appropriés. L'impulsion dynamique dont le sujet a quelquefois le sentiment et sur laquelle se sont particulièrement étendus MM. Bergson et Leroy n'est peut-être que l'aperception, sous une forme globale ou sous la forme de résultantes, d'une opération logique compliquée, d'une série d'équilibres, d'attractions et de répulsions entre des ensembles de systèmes d'idées et de croyances. De même, la poussée que l'on peut cependant considérer comme rectiligne et simple d'une masse de gaz se résout en un équilibre d'une nature spéciale entre une multitude de systèmes.

D'ailleurs, l'on s'aperçoit de plus en plus que la nature est loin d'offrir seulement le spectacle de la continuité. Les hiatus, les faits spasmodiques, les oscillations y sont fréquentes. Les travaux sur la mutation ont montré que l'apparition et la disparition des espèces peuvent être soudaines ou quasi-soudaines. Il en est de même des phénomènes qui se présentent sous forme de crises aiguës et qui sont à l'origine d'un ordre nouveau : ainsi les phénomènes cosmiques éruptifs, la naissance dans la plupart des espèces animales, la floraison, la mort, la destruction, etc.

On pourrait dire que la plupart des créations importantes se font par apparition brusque qui se présente comme la conclusion d'une période de gestation ou de maturation.

La théorie des *quanta* est venue apporter une autre illustration à cette thèse : jusqu'aux radiations que l'on considérait par excellence comme un phénomène continu se présentent en réalité, pour prendre une comparaison un peu grossière, non à la manière d'un robinet dont on peut régler le débit insensiblement, mais à la manière d'un distributeur qui donne par exemple des doses d'un liquide par quantités maxima, discontinues et séparées.

promptitude et la vigueur de celles-ci sont conditionnées par la richesse et la précision de l'ensemble des concepts dont elle dispose, par le nombre de ce que Spinoza appelait des idées adéquates qu'elle possède. Bien plus, comme l'a remarqué très justement M. L. Weber : « Contrairement à l'opinion courante, nous n'avons de nous-mêmes qu'une connaissance intellectuelle. Sans les idées, nous n'aurions pas conscience de notre conscience » (1).

L'existence du concept est inséparable de celle du système de signes, du symbolisme, qui l'exprime. Il n'y a pas de concept inexprimable : aussitôt que nous découvrons une chose nouvelle, nous nous hâtons de la définir et de la classer ; il en est ainsi de la découverte d'objets extérieurs à nous et également de la perception de nos états de conscience les plus intimes. Il semble que notre nature même, l'équilibre de notre organisme présentent cette exigence. Un état de conscience, un état affectif que nous nous refusons à exprimer, auquel nous barrons l'accès de notre compréhension devient en général, le germe de malaises et de troubles ; c'est l'un des plus clairs enseignements de la psychanalyse. De même lorsque un état affectif, par suite de sa violence ou d'une insuffisance mentale du sujet, ne peut pas être exprimé, cette impuissance à l'intégrer en quelque sorte dans notre système de concepts provoque également une agitation pathologique qui, lorsqu'elle se prolonge, finit par dégénérer en troubles mentaux.

(1) L. Weber, *Revue de Métaph. et de Morale*, janvier 1926, p. 123.

(2) Cf. Blondel, *La conscience morbide*.

La pensée est-elle, comme le soutiennent les bergsoniens, un continu? Il est évident que l'on ne peut faire une réponse absolue à cette question. Nous ne savons pas au juste ce qu'est la pensée dans son essence, ou plutôt cette question est d'ordre purement métaphysique; mais si nous nous plaçons dans le monde des phénomènes, nous constatons que le fonctionnement de notre pensée est fondé sur la distinction de concepts séparés. Il se peut qu'à son origine la pensée soit un continu, qu'elle soit comme la perception sourde d'états affectifs obscurs. Peut-être en est-il ainsi chez les animaux. Mais, la pensée de l'homme, même primitif, dès qu'elle n'est plus un pressentiment, aussitôt qu'elle est perçue presque clairement, est un fragmenté qui tend à l'être de plus en plus à mesure que s'accroît sa précision et sa vigueur. La multitude et l'importance des inventions croît avec ce caractère fragmenté de la pensée qui permet la multiplication des points de vue, le nombre grandissant des combinaisons et la facilité des dissociations (puisqu'il fournit des termes nombreux par rapport auxquels on peut résoudre les entités et procéder à des analyses).

M. Leroy reproche à l'associationisme d'être inséparable de l'atomisme psychologique. Remarquons que l'hypothèse atomiste s'est montrée la plus féconde en ce qui concerne les sciences de la matière et qu'elle est, actuellement du moins, universellement admise par les physiciens et les chimistes; de même la cellule est une sorte d'atome physiologique. Mais ce n'est là qu'une analogie qui risque d'entraîner à des confusions dangereuses. Tout d'abord, de même qu'en physique ou en chimie, on est porté à considérer l'atome non pas

inerte mais en mouvement, il ne nous faut pas au point de vue de l'invention considérer le concept comme une entité stable. La permanence du concept n'est qu'une abstraction.

Le concept n'est pas une chose simple, il présente des aspects nombreux et des acceptions variées. D'autre part, au point de vue de l'invention nous devons considérer le concept sous sa forme vivante c'est-à-dire comme englobé dans la pensée d'un individu et participant à son action. Il s'ensuit qu'envisagé de cette manière, le concept n'est pas absolument stable. Nous avons vu plus haut comment dans l'invention, seule l'acception essentielle du concept entre en jeu. Mais cette acception peut varier d'un individu à l'autre, d'où il s'ensuit une sorte de déformation de chaque concept propre à chaque individu et provoquée par l'ensemble des croyances et de la science de cet individu. En d'autres termes, chaque concept lorsqu'il est pensé par un individu donné, est soumis à l'action de la personnalité entière de cet individu, personnalité qui est un ensemble très complexe où voisinent des données congénitales avec des véritables stratifications de souvenirs; mais ces stratifications ne sont nullement disposées de manière régulière, les plus anciennes peuvent en certains points ou en certaines circonstances affleurer à la conscience. Entraîné dans le mouvement propre de cette pensée le concept subit une déformation *sui generis* que l'on pourrait comparer à la déformation que d'après Einstein la vitesse fait subir aux masses qu'elle entraîne dans un certain sens. Il y a loin d'une telle complexité à la simplicité de l'atome matériel auquel on compare — avec une nuance de dédain — l'ato-

misme psychologique. Et cette complexité tient à la fois à la texture même du concept et aux nombreux éléments par rapport auxquels se détermine sa position (diffusion, fréquence, point de vue, extension, compréhension, etc.).

*
* *

Du fait de voir dans l'invention une combinaison originale de concepts, mais que nous présumons explicable, il ne s'ensuit pas comme nous l'avons vu, que cette combinaison soit comparable à une combinaison matérielle, mécanique ou chimique et dont les éléments mis en présence réagissent les uns sur les autres automatiquement. La combinaison des concepts qui constitue une invention se fait dans la pensée d'un sujet.

Herbart préparait les esprits à une psychologie sans moi qui étudierait les mouvements des représentations en dehors des consciences individuelles, dans la société même (1). Au fond, une telle tentative présente certaines analogies avec la logique (tout au moins à la période héroïque de celle-ci) qui eut l'ambition, pendant toute une époque, de construire aussi une psychologie inventive sans tenir compte du moi individuel.

Cette tentative des logiciens du Moyen Age oubliait un facteur principal : le facteur dynamique. Car un concept par lui-même est une chose inerte, un symbole sans efficacité ; ainsi que le serait le dictionnaire d'une langue oubliée de tous. Mais, il naît à la vie, il devient à la fois un instrument de travail et une matière destinée

(1) Herbart, *Œuvres complètes*, tome IX, page 205.

à être modifiée ou combinée à d'autres corps, lorsque dans la pensée d'un individu donné, il devient une entité agissante, qu'il suscite la croyance, la curiosité, qu'il s'y joint en un mot, une note affective si faible soit-elle, qui est le levain de cette fermentation. Aussi, une logique de l'invention doit elle ajouter au concept, la notion de sa *position* c'est-à-dire de l'aspect, de l'*acceptation* par laquelle il affecte la personnalité de l'individu qui le pense. Elle doit tenir compte également du *tonus* du concept c'est-à-dire du degré de croyance qui s'y attache, de la place qu'il tient dans les préoccupations et dans l'activité mentale. Mais comme il est aisé de s'en rendre compte ce sont toutes là des notions présentant un caractère de relativité ; elles sont relatives principalement à la personnalité d'un individu donné, et susceptibles de changer du tout au tout pour le même concept s'il est pensé par un autre individu.

Les principales opérations logiques que l'invention met en œuvre, l'analogie, la contradiction, l'opposition, etc... sont impossibles à expliquer si l'on ne fait pas intervenir ce facteur de la personnalité de l'inventeur. En introduisant l'idée dynamique de tonus dans l'explication de l'invention, on est amené à accorder au moi une place très importante. Si nous admettons que la valeur dynamique des concepts qui constituent une invention donnée était sensiblement égale chez un très grand nombre d'individus contemporains, il ne s'ensuit pas moins que chez celui d'entre eux qui a exprimé cette invention, nous ne soyons amenés à postuler que ce tonus était encore plus élevé que chez les autres. Ce cas se présente principalement dans l'explication des

inventions de valeurs dont les éléments constitutifs sont connus en général de tous.

Si l'on voit donc dans l'invention quelque chose de plus compliqué qu'une simple combinaison mécanique de concepts, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'on y voie avec M. Leroy, une intuition inexplicable. Par contre, il faut ajouter alors, à la notion de concept telle que l'a défini la logique formelle celle de position respective et de tons de ces concepts, ainsi que leur valeur affective momentanée. On ajoute ainsi à l'atomisme psychologique classique de l'école associacioniste un nouveau facteur par lequel les atomes psychologiques cessent d'être interchangeables ; l'atome psychologique devient monade.

On est amené également à accorder une très grande place à la notion de personnalité de l'inventeur, car c'est seulement par rapport à l'ensemble de cette personnalité que peut être tentée l'explication des facteurs dynamiques de l'invention.

..

C. — *La mentalité d'un groupe peut être considérée à chaque moment comme un état d'équilibre. Divers éléments constitutifs de cet équilibre :*

- 1) *Démarcation entre le sacré et le profane.*
- 2) *Position respective et compréhension des principaux concepts.*
- 3) *Diffusion des concepts et des jugements.*

A chaque moment de l'histoire la mentalité d'un groupe conçue dans le sens le plus général du mot,

doit être considérée comme un état d'équilibre. Mais les facteurs de cet équilibre sont multiples :

1^o Le facteur plus important en ce qui concerne l'invention, réside dans la démarcation entre le profane et le sacré. Comme nous l'avons déjà vu les limites respectives de ces domaines varient beaucoup suivant les sociétés et suivant les époques. Dans les sociétés très arriérées, ou dans celles dont la structure est restée très primitive malgré leur étendue comme l'Inde, le domaine du profane est extrêmement restreint ; le sacré tend à tout envahir, il englobe fréquemment jusqu'à des représentations techniques au premier chef telles que l'outillage, les procédés agricoles, les armes, la manière de préparer les aliments, etc... De telles conditions sont particulièrement défavorables à l'invention à laquelle le sentiment du sacré constitue en général un obstacle. Mais comme l'esprit inventif des individus demande malgré tout à s'exercer, dans des sociétés de cet ordre il se canalise dans ce que nous avons appelé l'invention déductive, qui consiste à ne s'arrêter qu'aux combinaisons qui se présentent comme étroitement conformes aux principes admis, comme des marques d'un zèle qui vise à enchérir sur des prescriptions et des rites. Les littératures religieuses récentes, ou mi-philosophiques et mi-religieuses dans l'antiquité, telles que les livres de rites chinois ou le Talmud marquent très bien cette tendance de la pensée religieuse à envahir tous les domaines, par déductions et par annexions successives. Une autre forme plus détournée de l'invention déductive consiste dans la création d'une efflorescence continuelle de mythes plus ou moins poétiques, mais tous destinés à confirmer d'une manière symbolique les

données positives actuelles du sacré, c'est-à-dire la cosmologie religieuse, l'organisation des formes sociales, etc... ; ainsi les immenses poèmes légendaires des hindous.

Dans ce cas même l'invention technique proprement dite, c'est-à-dire celle qui porte sur des outils ou des procédés matériels, finit par être gênée et cela de deux manières : un grand nombre d'opérations et d'objets sont intégrés dans le sacré ; il en résulte une multitude d'interdictions dont le résultat est d'empêcher toute innovation. D'autre part l'organisation sociale surtout dans les sociétés fondées sur l'esclavage, ou le régime des castes, frappe de discrédit toute activité matérielle, il s'ensuit que les hommes disposant de loisirs et de moyens d'action s'en désintéressent, de même aussi que les hommes bien doués ou ambitieux qui s'efforcent de briller dans d'autres domaines.

Cette considération des limites respectives du profane et du sacré est l'un des exemples les plus frappants de la manière dont les forces sociales ont agi plutôt comme des obstacles à l'invention. Elle est d'autant plus marquée dans ce cas que, comme nous l'avons vu, l'invention technique présente à un degré plus élevé que l'invention des valeurs le caractère d'être strictement individuelle.

De même en ce qui concerne l'invention des valeurs, cette invention (exception faite de l'invention déductive) est sensiblement plus difficile dans les sociétés où le domaine du sacré est très étendu. Le poids de la tradition empêche toute discussion et toute transformation progressives. Aussi les changements de mentalités dans ces sociétés sont-ils rares mais catastrophiques.

ques. Ils revêtent l'apparence de brusques explosions et s'établissent d'une manière radicale généralement à la suite de convulsions profondes ou d'interventions extérieures (Invasions, conquêtes, conversions forcées, etc.).

2^o Le second de ces facteurs de l'équilibre, c'est, étant donné l'ensemble des données psychologiques qui entrent dans la constitution de la mentalité d'un groupe, la position respective et la compréhension des divers concepts. Il y a là comme une sorte d'édifice logique, dont toutes les parties sont plus ou moins étroitement solidaires ; tout changement de quelque importance apporté à l'un de ces concepts retentit fatalement sur tous les autres ; il amène en effet tôt ou tard un remaniement sinon dans leur structure, du moins dans leur disposition. C'est avec raison que les sociétés qui visent à la permanence s'efforcent de barrer la route à toute innovation, notamment en élargissant démesurément le domaine du sacré (1). On sait par exemple l'énorme influence qu'exercèrent en Europe les premières inventions scientifiques qui marquèrent le début de la Renaissance. La réflexion de nombreux penseurs s'attachant à les intégrer dans les explications générales que fournissaient la science et la philosophie préexistantes, fut amenée à modifier profondément celles-ci. Ainsi des découvertes purement

(1) Ou plutôt dans ces sociétés la tendance est d'incorporer au sacré tout ce qui est matière à réflexion. Tant qu'un acte ou qu'une opération est considérée comme négligeable ou sans portée il est purement profane ; aussitôt que la réflexion s'y attache, qu'elle tente de l'expliquer, et surtout si cette explication va d'emblée aux principes il est annexé au sacré.

techniques peuvent avoir une répercussion sur l'invention des valeurs et sur les croyances religieuses. Certaines inventions qui contredisent des croyances ou des théories jusque-là admises agissent comme un germe de désagrégation ; elles sont le point de départ de courants de pensée qui sont comme de véritables tendances dans l'ordre logique. En effet tous les individus qui s'adonneront à cette étude ou à cette occupation seront exposés à *rencontrer* cette contradiction. Chez chacun d'eux cette rencontre, qui joue dans ce cas le rôle initial de la découverte amorcera des pensées qui d'une manière plus ou moins systématique viseront à *éliminer* cette contradiction, en mettant en œuvre bien entendu tout l'ensemble des connaissances possédées par chacun de ces individus. Comme dans chaque cas l'ensemble des combinaisons logiques susceptibles d'être prises en considérations est forcément limité, on voit dès l'abord se dessiner une certaine probabilité.

Cette probabilité est fondée sur le fait qu'une situation nouvelle matérielle ou dialectique étant en principe destinée à provoquer une adaptation inventive, celle-ci se produit non pas par la vertu supposée d'un intellect social, mais suivant le processus que nous venons d'esquisser et sa probabilité réside : 1° Dans le *nombre* d'individus qui découvriront cette contradiction ; 2° Dans la *durée* des états de conscience qui lui sont relatifs, ainsi que dans leur fréquence chez les mêmes individus ; 3° Dans le nombre de données dont ils disposent pour la résoudre, car ces données pourront se grouper en un nombre limité de manières différentes qui constitueront un certain nombre de solutions acceptables, susceptibles de venir à l'esprit de ces

individus, ou entre lesquelles il leur faudra choisir. Ces solutions ou l'une d'entre elles pourront se présenter à peu près simultanément à l'esprit d'un grand nombre d'entre eux. Chez d'autres qui n'en auront pas pris conscience, ces pensées auront cependant cheminé, elles seront latentes dans l'inconscient, ou perçues obscurément dans ce que l'on pourrait appeler le stade de la pensée sans parole. Elles seront l'équivalent dans l'ordre logique des besoins de l'organisme lorsque ceux-ci se font sentir avec peu d'acuité (par exemple : commencer à avoir faim, avoir vaguement faim). Nombre d'individus chez qui une idée nouvelle se présente sous cette forme, où elle est non pas une association d'idée consciente et exprimée mais la conclusion implicite d'un certain nombre d'idées cependant connues d'eux, mais qu'ils n'ont pas songé à en extraire en les groupant dans un certain ordre sont en quelque sorte au bord de l'invention. Qu'elle leur soit même très discrètement suggérée, et aussitôt ils la comprendront instantanément avec le sentiment de la tirer de leur propre fond. C'est que dans ce cas ils portaient en eux tous ses constituants logiques ; peut-être même seraient-ils parvenus à l'exprimer spontanément un peu plus tard ou s'ils y avaient réfléchi davantage.

La position et la compréhension respective des divers concepts agit aussi d'une manière négative dans l'orientation des courants d'idées d'où naissent fréquemment les inventions. En effet les rapports d'exclusion qui sont la conséquence de la compréhension du concept (par définition est exclu du concept tout ce qui n'entre pas dans sa compréhension) s'opposent à ce que nous prenions en considération certaines associa-

tions d'idées qui nous apparaissent *a priori* comme contraires au sens commun.

3° Le troisième facteur consiste dans la diffusion des concepts qui entrent en jeu dans l'élaboration d'une invention déterminée. En effet cette diffusion joue un grand rôle dans la probabilité de l'invention ; elle détermine le nombre des individus qui sont théoriquement susceptibles de l'accomplir, ceux dans l'esprit desquels la combinaison inventive aurait pu se réaliser.

Ce facteur constitue l'élément principal de l'invention au point de vue dynamique. La probabilité de celle-ci est en grande partie conditionnée par le nombre d'hommes pour lesquels sa recherche a constitué un objet de préoccupation et qui ont dirigé leurs pensées et leur attention par rapport à ce problème. Il ne sert de rien qu'un groupe d'idées subsiste en tant qu'édifice logique, même connu et enseigné, c'est-à-dire transmis de génération en génération, si les hommes ont cessé néanmoins de s'y intéresser et qu'ils portent ailleurs leur attention. Tarde remarque que le droit romain ne s'est pas substitué d'un coup au droit existant dans chacun des pays conquis ; mais bien avant que cette substitution ne fut décidée le droit barbare avait cessé d'évoluer, il s'était figé, il n'intéressait plus.

Mais l'on ne peut nullement considérer cette probabilité comme absolue ; dans une société donnée la fécondité inventive n'est nullement en proportion du nombre des individus qui, comme nous l'avons dit plus haut, sont théoriquement capables, grâce aux connaissances qui leur ont été inculquées, de concevoir ces inventions. Il faut faire intervenir sur ce point des éléments dynamiques. Comme nous l'avons vu dans les

chapitres précédents, si les facteurs sociaux et historiques jouent un grand rôle à ce point de vue, les facteurs strictement individuels jouent un rôle non moins important.

La meilleure preuve en est que souvent ces facteurs individuels sont assez puissants pour contrebalancer à eux seuls l'ensemble des facteurs sociaux. Il en est notamment ainsi de certains réformateurs qui ont eu l'énergie de résister aux influences et quelquefois aux sanctions de la société où ils vivaient (1).

1^o Enfin un facteur, le plus important peut-être de la probabilité des inventions, réside dans le nombre même des inventions qui naissent à un moment donné, autrement dit, en dernière analyse dans la complexité du milieu mental environnant. W. James (2) et Baldwin (3) appellent la disposition à innover variation spontanée. Si l'on admet cette analogie, l'étude des mutations en botanique et en général la biologie montrent que le degré de variabilité d'une espèce est lié au nombre d'influences auxquelles est soumise, ainsi, par exemple, une plante qui croît dans un champ bien labouré et fumé est plus riche de formes que cette même plante à l'état sauvage. De même, la complexité des données et des connaissances extérieures multiplie

(1) A vrai dire dans ce cas il ne s'agit pas le plus souvent d'invention mais plutôt d'imitation fortement voulue. Le cas des réformateurs est souvent plutôt qu'une invention, l'adoption par eux de certains jugements de valeur qu'ils ont appris ou imités en prenant exemple d'autres sociétés que la leur, et qu'ils ont ensuite imposés par la force ou la persuasion au groupe dont ils faisaient partie.

(2) William James, *Essays*, p. 218.

(3) Baldwin, *Social Interpretation*.

le nombre des combinaisons possibles, incite à penser à de nouvelles virtualités (1). Une ambiance qui donne l'exemple de la fécondité intellectuelle stimule l'activité inventive; nos sociétés surtout où se développe sans cesse une intense vie urbaine en sont le plus frappant exemple.

..

D. — *L'état d'équilibre qui constitue la mentalité d'une société est toujours modifié. Lorsque les modifications portent sur l'un de ses composants, elle tendent à entraîner des changements dans tout l'ensemble.*

Mais l'équilibre dans lequel consiste à un moment donné la mentalité d'un groupe est perpétuellement modifié. Il n'y a pas de stabilité sociale au sens propre du mot : même dans les sociétés les plus immuables en apparence il se produit cependant des modifications dans les situations respectives des individus du fait de l'âge, de l'accession à la richesse, ou aux charges publiques, de l'accroissement ou de la diminution de la famille ou des clans. Il s'en produit également à la suite du choc des circonstances extérieures qu'elles soient naturelles (famines, abondance, épidémies, introduction de nouvelles espèces animales ou végétales, etc.), ou qu'elles soient la conséquence d'événements historiques. Des changements profonds dans les

(1) A. Némias, « La culture en multipliant nos rapports avec l'univers accroît la variabilité ». *Traité de sociologie et de politique*, ch. XIV.

conditions d'existence du groupe peuvent en résulter ; par exemple, à la suite d'invasions, celui-ci se trouve refoulé et se voit par là contraint de transformer son genre de vie. Ainsi on attribue un certain nombre des invasions barbares qui détruisirent l'empire romain d'Occident, au fait que les peuplades germaniques étaient elles-mêmes refoulées par des envahisseurs venus de l'Est. Enfin même dans les sociétés qui pendant de très longues périodes ont été maintenues à l'abri des secousses trop violentes dont le résultat est d'amener des changements radicaux, il se produit néanmoins en général des phénomènes de confirmation des croyances déjà établies. Les individus qui sont ou qui s'estiment chargés par délégation de réfléchir sur les actions et sur les destinées du groupe social, s'efforcent d'exprimer d'une manière plus précise les principes et les règles qui découlent de ces croyances diffuses. Ils cherchent d'une manière plus ou moins consciente et explicite à établir une continuité explicative, à réduire à l'identité leurs séries de concepts, l'ensemble de leurs connaissances en reliant ensemble la cosmologie, à la technique, à la magie, et à la hiérarchie admises dans le groupe. On aboutit quelques fois ainsi à des systèmes logiques très bien constitués ; ainsi dans les grands mythes des religions de l'Inde où tout se correspond harmonieusement, la hiérarchie divine avec la hiérarchie humaine, l'organisation politique avec l'organisation économique, etc. Enfin l'un des facteurs les plus importants des variations consiste dans le fait que les individus sont diversement doués, qu'il en naît qui présentent plus d'ingéniosité, qui sont plus sensibles que d'autres aux suggestions du dehors.

Sans l'existence de tels individus, ou si, ce qui revient au même, s'il se pouvait que la permanence sociale parvint à les étouffer radicalement, il ne servirait de rien que la densité sociale ou même l'infrastructure économique se modifient. Personne ne se permettrait d'interpréter ces faits ni de proposer des valeurs nouvelles. Galton expliquait la décadence et la stagnation intellectuelle dont fut affligée longtemps l'Espagne au fait que durant plusieurs siècles une organisation très puissante extirpa impitoyablement tous les individus soupçonnés d'esprit critique ou de curiosités d'outre-dogme (1).

Finalement, même lorsque dans une société il n'y a place pour des nouveautés que si elles sont des confirmations ou des déductions de principes réputés intangibles, ces sortes de nouveautés, malgré qu'elles se présentent comme rigoureusement conformes aux dogmes, finissent cependant par entraîner la pensée et la mentalité du groupe fort loin de son point de départ. Tout d'abord, comme l'a fait remarquer M. Paulhan : « Rendre une routine plus routinière c'est encore inventer » (2). D'autre part ces déductions ne sont jamais absolument conformes au dogme. En effet elles consistent dans des syllogismes : le principe lui-même ou le dogme sert de prémices, mais le rapport de contenant à contenu entre le premier terme et le second n'est jamais absolument certain ; s'il est exact grosso modo il est fréquent que l'une des acceptions du second terme n'entre pas exactement dans la compréhension

(1) Cf. Ribot, *L'hérédité psychologique*.

(2) Paulhan, *Psychologie de l'invention*.

du premier, ou du moins dans sa compréhension orthodoxe. D'autres fois cette acception qui déborde les intentions des inventeurs d'un syllogisme, et contient le germe d'inventions qu'ils n'ont pas prévues et souvent n'auraient pas désirées, est ignoré d'eux. Ce sera par exemple le résultat d'une découverte faite après coup.

Ainsi les inventions même déductives contribuent à introduire des modifications dans la mentalité sociale ; or comme les sociétés même les plus conformistes, même les plus étroitement attachées à leurs traditions présentent la tendance à inventer, à condition que les nouveautés ne leur paraissent pas heurter la coutume ou les idées acceptées, il s'ensuit qu'elles se trouvent malgré tout conduites parfois très loin de leur point de départ. Ces modifications insensibles qui en s'accumulant amènent de glissements en glissements des changements importants tout en ménageant les transitions font l'une des difficultés des théories qui veulent voir dans les institutions actuelles des peuples très arriérés, le point de départ de toutes les mentalités humaines. En effet même dans une tribu fermée qui aurait, par un hasard étonnant, vécu à peu près dans les mêmes conditions géographiques, démographiques et techniques, et qui de plus n'aurait eu aucun contact avec d'autres groupes humains d'où auraient pu lui venir quelques suggestions, il se produit néanmoins des inventions dans l'ordre confirmatif et déductif. Finalement rien n'autorise à postuler que ces inévitables changements n'aient pas produit de très profondes modifications (1).

(1) Il y a dans la mentalité primitive un fait incontestable, c'est

Bien entendu la probabilité des inventions s'accroît à mesure que des facteurs nouveaux se présentent dans la vie du groupe, car ils agissent comme autant de suggestions qui ont toutes des chances d'être perçues par un ou plusieurs individus et de servir de thème à ses réflexions. Comme nous venons de le voir cette probabilité se manifestera surtout par l'action du moyen terme dans les syllogismes ; car ces moyens termes constituent des rapprochements par lesquels se reflète discursivement dans l'esprit des individus, les suggestions extérieures et les événements. Ils constituent l'élément le plus vivant de l'association des idées surtout lorsqu'elle prend la forme logique. Ils sont en général le reflet des préoccupations actuelles que les hommes cherchent à relier aux traditions par des intégrations plus ou moins contestables (car l'évidence elle-même est un fait d'équilibre (1) et se présente rarement comme absolue). C'est ainsi que le droit romain a pu évoluer durant des siècles et s'adapter à tous les besoins nouveaux sans rompre en visière avec la coutume primitive ni avec la loi des douze tables.

*
* *

le défaut d'adéquation des concepts à la réalité. Mais c'est là un fait qui peut provenir de ce qu'ils sont moins doués, moins bien organisés, et égarés par des croyances gênantes et des pseudo-problèmes. Mais on en peut dire autant à un degré moindre de sociétés très proches de la nôtre. Il est probable que les savants de l'avenir jugeront que nos concepts étaient moins adéquats à la réalité que les leurs. Pour admettre l'existence d'une mentalité primitive type il faudrait démontrer qu'il existe une mentalité, un groupe de représentations et de croyances qui seraient le niveau le plus bas de l'intelligence humaine et lequel reviendrait *ne pouvant tomber plus bas*, les sociétés en régression.

(1) Voir *suprà*, page 301 et suiv.

E. — *Probabilité de l'invention.*

M. Bergson remarque qu'en général la délibération vient *a posteriori*, qu'elle est justificatrice. On ne peut cependant croire que la décision qui s'y rattache ait été prise *ex nihilo*. Il semble que la délibération serait inconsciente, ce qui lui permet d'être vraiment la résultante de notre personnalité sous tous ses aspects, et de nos croyances véritables et non un raisonnement entièrement *construit* comme le serait un raisonnement sophistique ou un plaidoyer.

Il importe de distinguer entre la notion de probabilité de l'invention et celle de son déterminisme. La première concerne uniquement l'invention non encore réalisée ; celle qui est encore en puissance. Le déterminisme de l'invention consiste dans l'étude de ses causes, étude faite en supposant qu'elle est explicable, et si elle est souvent fortuite n'est cependant jamais *absolument contingente* (auquel cas il faudrait renoncer à cette analyse).

Mais, la notion de probabilité de l'invention, et le fait d'avoir indiqué un certain nombre de facteurs de cette probabilité ne doit nullement être considéré comme devant faire admettre la *prévisibilité* de l'invention. Ce que nous savons en effet des lois de la probabilité nous montre que celle-ci ne vaut pas pour les cas individuels. Or l'invention technique surtout est l'œuvre de l'individu. Il ne sert de rien en effet que tous les éléments d'une création existent s'il ne se trouve pas un homme qui ait l'idée d'en faire la syn-

thèse. Les méthodes d'investigation les plus perfectionnées ne garantissent pas l'invention (1).

En ce qui concerne l'invention des valeurs nous avons vu que sa caractéristique est d'être en quelque sorte plus facile. Elle porte en effet principalement sur des relations assez simples et capables d'affecter directement tout au moins à un moment donné la plupart des hommes. Les suggestions qui y ont trait sont particulièrement répandues, souvent on peut dire d'elles qu'elles sont permanentes, comme lorsqu'il s'agit des lois morales essentielles, par exemple en ce qui concerne le respect de la vie humaine, les rapports familiaux, la propriété, etc... Aussi le rôle des courants de pensée, des tendances, de l'idéation collective (il faudrait dire plutôt de l'idéation simultanée ou concomitante) y est plus marqué. Cependant même sur ce terrain l'influence proprement sociale paraît être plutôt dirigée vers la conservation des données existantes que vers la création de nouveautés : les innovateurs sont par définition des minorités, et souvent des minorités révoltées. D'autre part toute innovation en matière de valeurs s'accompagne d'une argumentation, or les phénomènes sociaux peuvent suggérer la critique d'une institution, par exemple en donnant le spectacle de souffrances qu'on lui attribue, mais jamais ils ne suggèrent une mesure nouvelle destinée à y remédier, et

(1) Claude Bernard dit à ce propos : « La méthode en elle-même n'enfante rien, et c'est une erreur de certains philosophes d'avoir trop accordé à la méthode sous ce rapport. L'idée c'est la graine : la méthode c'est le sol qui lui fournit les conditions de se développer, de prospérer, et de donner les meilleurs fruits selon sa nature ».

encore moins une argumentation. Ici nous sommes loin des sentiments intenses et sommaires qui sont le propre des états grégaires. Une argumentation est toujours chose subtile et compliquée, qui s'apparente plus ou moins une technique et exige la méditation personnelle consciente et inconsciente d'individus travaillant séparément.

D'ailleurs l'histoire nous donne souvent l'exemple de jugements de valeurs créés par des individus qui ont réussi à les imposer à des masses d'abord hostiles ou indifférentes, soit grâce à des dons exceptionnels de persuasion, soit grâce à des circonstances favorables, notamment le fait que l'innovateur détenait une autorité suffisante. Les tyrannies s'opposent souvent à la permanence sociale, au respect des formes traditionnelles (1) elles osent substituer les lois édictées par elles à l'usage *mos majorum*. Le philosophe allemand Spengler critique « l'habitude déplorable que nous avons prise de nier en histoire toute solution de continuité ». Parmi celles-ci l'irruption des créations individuelles.

Cournot (2) insiste sur le fait que la force physique se déploie avec une intensité uniforme, tandis que la force vitale est sujette à des périodes d'atonie ou de surexcitation. Or l'invention est par excellence une fonction vitale qui est — un simple coup d'œil sur l'his-

(1) Et cela même dans les sociétés primitives. M. Descamps (*loc. cit.*) remarque que celles qui sont gouvernées par des chefs sont plus facilement accessibles à des innovations imposées par l'autorité de ceux-ci. Ainsi : un roi bantou supprime la circoncision, etc.

(2) Dans son ouvrage *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* ».

toire suffit à en convaincre — plus que toute autre sujette à des périodes d'exaltation ou d'arrêt.

Comme nous l'avons vu on peut déterminer un certain nombre de facteurs de la probabilité de l'invention. Parmi ces facteurs le plus précis est celui qui se rapporte à des considérations d'ordre logique. Etant donné l'état d'équilibre que constitue une mentalité donnée celle-ci n'est pas une chose homogène, elle est faite d'agréats diversement composés, eux-mêmes plus ou moins stables; quelques-uns d'entre eux présentent des points faibles, des fissures, ou des tendances particulières à varier qui si elles se réalisent entraînent parfois l'ensemble. Mais en admettant même que ces points fragiles ou sensibles soient connus, il ne s'ensuit pas que l'on puisse préjuger de la forme que prendront les variations à venir.

La mentalité d'un groupe, son sens commun sont des résultantes, à l'élaboration desquelles concourent des données extrêmement complexes; d'ailleurs la notion même schématique de ces résultantes ne peut avoir la simplicité ni la rectitude des résultantes physiques (par exemple dans la composition des forces). On ne peut pas juger de la fécondité d'un agrégat psychique ou logique à son extension ni à sa diffusion. Quelquefois un individu est obsédé par une idée qui obnubile sa conscience, qu'il médite et ressasse avec passion, qu'il s'efforce de réaliser ou de répandre sans se laisser rebuter, jusqu'à ce que, parfois, le succès vienne couronner ses efforts. Est-ce à dire que l'équilibre logique général de la société dont cet individu faisait partie rendait nécessaire cette création? Nous savons que bien souvent elle a des raisons strictement individuelles.

Les circonstances ont fait que l'apparition de cette idée a coïncidé avec un état de réceptivité particulière de l'individu. Il est dans la vie de chacun des moments où il semble que toute idée un peu intense s'imprime dans une sensibilité mise à vif. Les événements généraux peuvent y avoir une grosse part, mais souvent aussi des épisodes strictement personnels ; les chocs affectifs peuvent être dus à des causes même physiologiques (puberté, intoxication, etc...).

Une situation donnée peut à la rigueur être considérée comme présentant un nombre fini de virtualités susceptibles d'être réalisées, mais souvent c'est le hasard d'événements imprévisibles qui décide de l'adoption de l'une d'entre elles ainsi que des modalités de sa réalisation. Et celle-ci une fois accomplie, elle pose un fait, un droit acquis avec lequel il faut compter désormais (1). Alors même que des mesures de contrainte essaieraient de supprimer ce fait déjà réalisé, cette pensée déjà exprimée, elles ne peuvent pas y réussir d'une manière absolue ; on ne peut pas remettre exactement les choses au point d'où elles sont parties. L'irréversibilité des phénomènes implique imprévisibilité, toutes deux bien entendu partielles. Même lorsque des inventions proviennent de la mise à exécution d'un plan délibéré, d'une finalité déjà exprimée et précisée, la part d'imprévu subsiste ; comme le dit Souriau, dans l'invention la part du hasard vient « du conflit des causes étrangères avec la fin que nous nous propo-

(1) Lorsque, après délibération nous prenons une décision après avoir éliminé un certain nombre d'idées, celles-ci subsistent en tant qu'éléments constitutifs de la solution dont on pourrait les croire exclues. Blondel, *L'Action* (Traduction italienne).

sons » (1). Notre volonté rencontre des obstacles et elle est obligée de trouver des solutions inédites pour poursuivre la route sans renoncer à ses fins (2).

De même la création des jugements de valeur ainsi que leur adoption implique une impulsion initiale issue du dynamisme individuel. Nous avons vu que dans des sociétés déjà suffisamment conscientes, ces innovations sont conçues comme devant remplacer des principes qui seraient devenus insuffisants ou qui auraient cessé de correspondre aux aspirations de tous. Or on peut toujours contester qu'un principe soit épuisé quant à ses conséquences ou à sa fécondité, ou qu'il soit devenu insuffisant, et les négateurs ont toujours pour eux en pareil cas la force d'inertie. De même si l'on admet que la société a toujours besoin de s'adapter à elle-même il est incontestable qu'à une situation donnée correspondent toujours plusieurs solutions possibles (3).

(1) Souriau, *Théorie de l'invention*, p. 65. Cette explication se rattache à la théorie de Cournot pour lequel le hasard consiste dans la rencontre de deux séries jusque-là indépendantes; en l'espèce le heurt de nos intentions subjectives, des fins que nous poursuivons d'une part, et d'événements extérieurs ou internes d'autre part.

(2) M. Bergson dit de la construction d'une machine qu'elle « est une série d'obstacles tournée ».

(3) « De la tribu peau-rouge à l'empire aztèque on suit les phases d'une transformation assez régulière. Evidemment cette série de progrès correspond à une série d'inventions militaires ou agricoles. Etait-elle nécessaire cette évolution? L'exemple de nombreuses tribus indiennes restées stationnaires prouve le contraire. A-t-elle été uniforme, nous pouvons répondre par le contraste des deux civilisations aztèques et péruviennes qui sont partie de deux états sauvages pour aboutir à des résultats opposés. L'empire mexicain a été individualiste, aristocratique et militaire. L'empire des Incas a été un grand phalanstère pacifique et pieux, une théocratie égalitaire ». Tarde, *La logique sociale*, p. 172.

Le choix résulte de l'argumentation ou des impulsions d'individus qui peuvent bien entendu être analogues ou simultanées chez un grand nombre. On ne peut pas prévoir d'une manière absolue comment un homme, même si l'on connaît parfaitement sa mentalité, réagira à une suggestion donnée, ni comment il l'interprétera (1).

(1) « Un système nerveux est un réservoir d'indétermination » (Bergson).

II. — L'AGENT DE L'INVENTION

Unité ou pluralité des sujets. Idéation collective et conscience sociale.

*
* *

Nous avons examiné les aspects logiques et psychologiques de l'invention en ne considérant chaque fois qu'un seul sujet pensant. Mais il n'existe pas en pratique d'individus isolés. L'invention naît normalement dans un milieu social, chez des individus intégrés dans une société. Cette première considération suffit pour comprendre qu'en général, chez des individus faisant partie d'une même société, l'analogie des mentalités fait que ces individus sont sollicités par les mêmes problèmes et s'acheminent aisément vers des comportements et vers des inventions analogues. D'où l'hypothèse qui déduit de cette analogie des comportements, de cette permanence de certains caractères, l'existence d'une conscience sociale, irréductible aux consciences individuelles et qui serait comme un être auquel celles-ci participent.

C'est surtout lorsqu'il s'agit d'invention morale, c'est-à-dire d'invention affectant en général les grandes lignes de la conduite des hommes, que cette explication de l'invention par l'action d'une conscience sociale est particulièrement tentante. Cependant une telle hypothèse risque de compliquer inutilement le pro-

blème de l'invention en faisant intervenir à côté du sujet individu, un nouveau sujet dont l'existence en tant qu'être doué de personnalité, n'est que supposée. Déjà au Moyen Age, la philosophie s'était résignée après des discussions héroïques à s'en tenir au sage principe *entia non sunt multiplicanda* et, nous ne voyons pas, tout au moins pour le moment, de raisons qui rendent nécessaire pour expliquer l'invention de faire intervenir un être nouveau.

En matière d'invention morale surtout, il est également très tentant de postuler l'invention par « idéations collectives ». Mais ce terme séduisant au premier abord, devient également très embarrassant si on l'approfondit. « Rien de plus obscur que la notion de création par la société. Les faits de psychologie collective posent autant de questions que de mots » (1). Il nous semble préférable jusqu'à preuve du contraire, de maintenir la continuité explicative et de ne faire intervenir de sujets nouveaux que si cette admission est rendue nécessaire par la présence de lacunes impossibles à combler (2).

L'explication par l'idéation collective ou par l'action d'une conscience sociale exprime surtout le fait que l'attention des chercheurs a été frappée par la simultanéité de certaines inventions. Mais on peut très bien considérer cette simultanéité comme la marque d'une identité de préoccupation, du fait que par suite d'une même formation intellectuelle, morale ou profession-

(1) Delacroix, *Le langage et la pensée*, p. 59.

(2) Voir A. Rey, in *Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, p. 446.

nelle, les mêmes problèmes se posent en termes identiques à des groupes d'hommes disposant pour les résoudre, d'éléments analogues. La meilleure preuve en est que cette idéation collective est d'autant plus générale que les termes de ces problèmes sont plus simples et affectent un plus grand nombre d'hommes, comme le font justement les questions morales, religieuses, etc... La naissance d'un courant d'opinion peut dans ce cas se produire à la fois d'une manière plus ou moins précise et surtout d'une manière plus ou moins motrice et agissante chez un très grand nombre d'individus qui auront donc tous participé à cette invention.

L'idéation collective se décomposerait donc en une série d'opérations logiques concomitantes. Autrement dit, pour des raisons que nous avons essayé d'analyser plus haut, et qui consistent en général dans l'introduction d'éléments nouveaux, des systèmes logiques, jusque-là stables, objets de croyance indiscutée, cessent de présenter les mêmes conditions d'équilibre et penchent vers une dissociation totale, ou en tous cas, vers une modification.

Une objection importante est celle de Durkheim qui considère que cette simple juxtaposition de pensées individuelles ne constitue pas le fait social proprement dit et que celui-ci est une réalité indépendante des individus qui y participent. Il est évident que l'on conçoit fort bien et que de plus, on pratique couramment l'étude des faits sociaux isolés par abstraction des faits individuels, l'économie politique notamment a donné cet exemple de bonne heure. Mais la possibilité incontestable d'étudier ces faits du dehors comme des entités

scientifiques n'exclut pas l'intérêt que présente l'analyse des rapports psychologiques entre l'individu et le groupe, la manière dont la vie sociale se reflète et s'exprime dans l'individu. On est bien obligé alors de ne plus considérer seulement par abstraction les fonctions sociales et les faits sociaux dans leur relation les uns avec les autres, mais de porter toute son attention sur la frange, sur la zone d'échange entre l'individuel et le social.

D'ailleurs, une grande partie de l'intransigeance de Durkheim sur cette question du divorce entre psychologie individuelle et sociologie, s'explique par sa réaction contre les idées de Tarde. Celle-ci amena Durkheim « dans son désir d'individualiser l'objet de la sociologie à un objectivisme absolu pour lequel les faits sociaux sont considérés comme des blocs comme des choses indépendantes de leurs porteurs, c'est-à-dire des individus (1) ». Durkheim insistait sur le fait que le social ne doit pas être considéré comme une simple addition des consciences individuelles ; il se refusait également à voir dans le fait social une simple généralisation des faits principaux. Mais si l'on se place au point de vue de l'invention, il est aisé de comprendre que la réalité est beaucoup plus complexe. Notamment, si la conscience sociale ne représente que la moyenne des croyances répandues parmi des individus, et que l'on considère en même temps que la fonction inventive est dévolue à cette conscience sociale, il s'en suivrait que l'invention ne serait que la répétition de la mentalité moyenne. Il n'y aurait jamais de précurseur,

(1) F. Carli, *Introduzione alla sociologia generale*, p. 187.

ni de penseur indépendant critiquant les conceptions actuelles de la majorité et proposant des solutions nouvelles ; l'humanité serait perpétuellement soumise à l'adage *error communis facit jus*.

Aussi Durkheim voit avec raison dans la société plus que cette simple généralisation ; il dit des concepts « que s'ils sont communs à un groupe social ce n'est pas qu'ils représentent une simple moyenne entre les représentations individuelles correspondantes, car alors ils seraient plus pauvres en contenu intellectuel, tandis qu'en réalité, ils sont gros d'un savoir qui dépasse celui de l'individu moyen » (1). Durkheim, en élargissant le cadre de la notion de société, y a même englobé les objets ; et cela nous paraît exact, tout au moins en ce qui concerne les objets qui ne passent pas inaperçus, car ils participent à la vie sociale en tant qu'instruments et qu'objets de connaissance doués d'un pouvoir de suggestion. Est social en somme, tout ce qui affecte la société ; mais les choses n'affectent la société que dans la mesure où elles se traduisent en idées (adéquates ou non) dans les consciences individuelles (2). Par exemple la Renaissance fut l'époque où les vestiges de l'Antiquité qui durant des siècles était restée lettre morte, devinrent de nouveau pour les hommes une source de fécondes suggestions. Le concept n'existe que parce qu'il est pensé par des individus.

(1) Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*.

(2) Pour Von Wiese, le substrat objectif du rapport social consiste dans l'interaction des individus et dans les comportements interindividuels ; l'aspect subjectif de ces rapports consiste dans le fait que les individus qui participent à l'interaction de certains états psychiques, ont conscience de cette interaction.

Mais au point de vue de l'invention, il ne faut pas comme nous avons déjà vu considérer seulement la société sous cet aspect infiniment étendu qui comprend la totalité des genres, des choses et des rapports. Il ne sert de rien d'ergoter sur les frontières du social — tout ce qui est dans la société est social, comme tout ce qui est dans la nature est naturel. Ce qui est à considérer surtout c'est la valeur dynamique de ceux-ci. Et les facteurs qui entrent en jeu dans ce cas, sont comme nous l'avons vu extrêmement complexes.

*
* *

A. — Critique de la conception d'une conscience sociale qui serait le sujet actif de l'invention.

Les sociologues qui ont accordé dans leurs ouvrages une grande part à l'affirmation de l'existence d'une conscience sociale qui serait la source des inventions principales, et en même temps le moteur de l'activité du groupe social tout entier, ont essayé quelquefois de la définir. Parmi ceux qui ont essayé de dessiner les traits principaux de cette entité citons tout d'abord Novicow pour lequel elle réside « dans une élite d'optimates », une aristocratie dirigeante, qui pense et veut pour les masses, qui les inspire et qui les guide.

D'autres vont plus loin dans l'universalité du rôle qu'ils attribuent à la conscience sociale : « Ce n'est point l'individu qui compose les poèmes, dit Gumplovitz, c'est le génie poétique de son époque (1) ». De

(1) Gumplovitz, *Précis de Sociologie*.

même le docteur Gustave Lebon estime que le fait que le connaisseur est capable de faire en examinant les objets, des œuvres d'art, des ouvrages littéraires, etc. des distinctions d'époque et de style est un argument de poids en faveur d'une psychologie sociale spécifique (1).

Il y a souvent dans les efforts qui sont faits pour établir l'existence d'une conscience sociale immanente aux individus et cependant supérieure à eux, qui les surpasse et cependant les enveloppe et les emporte, une survivance ou une influence des nombreuses théories du panthéisme mystique. Les théories de cette sorte que l'historien retrouve à peu près dans toutes les époques et dans la plupart des sociétés répondent à un penchant incontestable de certains tempéraments philosophiques (2). Ajoutons à cela le goût romantique des forces obscures irrésistibles, la dilection pour l'irrationnel et l'ineffable.

Les choses se font plus vagues encore lorsque de la définition de la conscience sociale on passe aux aperçus destinés à montrer les grandes lignes de son fonctionnement. La plupart se contentent d'affirmer que la conscience sociale possède ses règles de pensée propres, qu'il y aurait un entendement social spécifique dont le fonctionnement serait par essence soumis à des

(1) Dr Gustave Lebon, *Psychologie de peuples*.

(2) Il est intéressant de rapprocher les expressions de quelques sociologues de celles des mystiques religieux : « Souvent il faudrait dire non pas « Je pense » mais « Il pense en moi » (Gumplovitz). Comparez par exemple les paroles des mystiques musulmans (Cf. Louis Massignon, *La passion d'El-Hellal*). Voir aussi certains passages de Maurice Barrès dans *Le jardin de Bérénice*.

règles différentes de celles qui président aux opérations de la pensée individuelle.

Mais même si nous nous contentons de cette assertion, la plus prudente de toutes, une grave difficulté nous arrête cependant. Il semble d'après Durkheim que les concepts ne sont pensés dans toute leur plénitude que par la conscience sociale. Les individus, eux, n'ont accès qu'aux idées générales (1). Il s'ensuivrait donc qu'il devrait y avoir deux sortes d'invention, l'une émanant de la conscience sociale et dans laquelle les concepts se combindraient avec *à la fois* la totalité de leurs acceptions, sans qu'aucune de celles-ci reste dans l'ombre ni ne soit oubliée, et une autre correspondant à la pensée fragmentaire et successive de l'individu et dans laquelle par conséquent les concepts ne se grouperaient que par quelques-unes seulement de leurs acceptions. En d'autres termes si la conscience sociale est vraiment comme on l'a dit le lieu des concepts il semble qu'elle devrait pour peu qu'elle présente une activité quelconque apporter des produits très différents des produits des consciences individuelles. Durkheim s'est efforcé d'établir cela : pour lui les catégories seraient d'essence sociale contrairement aux idées particulières. Mais il est un fait sur lequel il importe d'appeler l'attention c'est que les principales catégories avant que d'être conçues et exprimées dialectiquement par la société ou par l'individu, sont avant tout d'essence physiologique. Notamment l'homme comme l'animal possèdent un sens assez exact du temps qu'ils per-

(1) A rapprocher de la distinction scholastique entre les « *generalia* » et les « *universalia* ».

çoivent en quelque sorte « du dedans ». En effet la plupart des mouvements des êtres vivants, de leurs besoins, etc., sont soumis à des rythmes variés. Ils perçoivent de même autour d'eux d'autres rythmes plus ou moins étendus tels que les saisons, les jours, etc. De même tous les animaux font preuve d'un sens très exact de l'espace lorsqu'il s'agit de calculer leurs mouvements, de se rejoindre à la course, etc. En ce qui concerne la causalité ces mêmes animaux semblent en montrer souvent une conception exacte lorsqu'il s'agit de certaines techniques élémentaires (percussion, rupture, jet, etc.).

Le réflexe conditionnel suppose une perception organique directe du temps ; elle implique que notre organisme comme les organismes animaux garde la mémoire et reconnaît certaines excitations lorsqu'elles se reproduisent un certain nombre de fois. On peut également admettre sans invraisemblance que les organismes vivants possèdent un sentiment en quelque sorte physiologique de la causalité qui résulte tout au moins du fait qu'ils savent provoquer par des actions appropriées certains mouvements ou certaines réactions. Les êtres les plus simples dans toute l'échelle animale présentent toujours un minimum d'action en quelque sorte causale.

Nous avons vu comment l'invention technique découle dans son origine de ces réflexes d'adaptation physiologique, de la nécessité qui presse les animaux de s'adapter à des situations nouvelles, en mettant en œuvre toutes les possibilités que permet leur organisme.

Ce qui fait la supériorité de l'homme en ces matières

c'est la faculté qu'il possède d'emmagasiner des expériences individuelles dans sa mémoire, et de les transmettre à ses semblables grâce à l'existence de systèmes de signes appropriés. En matière d'invention technique le rôle de la vie sociale est avant tout un rôle d'accumulation et de transmission (1). Mais cette fonction n'exige nullement pour être intelligible qu'on la fasse consister même partiellement dans une conscience sociale qui serait hétérogène, qui serait autre chose que les consciences individuelles. On peut parfaitement analyser la manière dont les inventions techniques se produisent, tantôt par découverte, et tantôt par juxtaposition et combinaison des découvertes antérieures, et des suggestions venant du milieu et des circonstances. Dans ce domaine la permanence sociale se maintient grâce à la transmission des connaissances accumulées. Mais cette transmission se fait d'individu à individu ou de signe à individu. Rien ne permet de croire que les inventions techniques soient perçues par un entendement social spécifique et de là reviennent aux individus en vertu d'une immanence particulière.

Quant à l'invention des valeurs elle est d'une nature beaucoup plus complexe. Les principaux traits qui la caractérisent sont les suivants :

1^o Comme l'a vu M. Louis Weber les produits de l'intelligence humaine ont une double origine, provenant de ce que cette intelligence s'est formée à deux écoles, au contact de la matière et au contact de la société. Le fait que les hommes vivent en société a produit deux conséquences fondamentales. La première

(1) Les Grecs disaient : « Les muses sont filles de la mémoire ».

est que l'existence de sociétés même très restreintes telles que le groupe familial par exemple impliquait un ordre de relations différent formé sur un autre plan que les relations entre l'homme et la matière. Ce sont les règles plus ou moins explicites qui gouvernent les rapports entre ses membres, notamment leurs rapports hiérarchiques et leurs obligations respectives.

2° Les notions puisées dans les deux domaines se sont fatalement trouvées mêlées, les hommes ont voulu appliquer par exemple à la matière des observations qui résultaient de leurs connaissances de la vie sociale ; ils ont étendu à des animaux et à des objets les hiérarchies et les classifications existantes dans le groupe. C'est là semble-t-il l'essence du totémisme. Ils ont étendu au delà de l'humanité la notion de personnalité sous la forme plus ou moins confuse dont ils la concevaient (animisme). Enfin ils ont été portés à attribuer à des relations autres que les rapports sociaux entre individus les mêmes liaisons de causalités ; notamment l'efficacité du langage dans les relations entre les hommes, la possibilité de donner des ordres, d'appeler les gens par leur nom, et la faculté d'évoquer instantanément les choses nommées ont été le point de départ de toute une pseudo-technique (magie, incantation, rites précatoires, propitiatoires, etc.) (1).

De la combinaison de tous ces éléments, c'est-à-dire de l'influence réciproque du domaine social et du domaine matériel résulte à chaque instant un état

(1) « Un dévergondage de l'analogie, et un abus des liaisons de causalité immatérielle, voilà à quoi se réduisent à peu près, intellectuellement, toutes les perceptions mystiques. — Louis Weber, *Le rythme du Progrès*, p. 186.

d'équilibre, une interprétation générale de l'univers consistant dans l'explication des phénomènes et la conception générale des rapports entre l'homme et les choses et de rapports des hommes entre eux. Les résultantes de cet ensemble parfois très complexe de données constitue ce que l'on appelle la mentalité. Celle-ci est comme nous venons de le voir une résultante, mais qui est susceptible de varier avec chaque individu. Certes en général les types de mentalité se distribuent par groupes, mais cela signifie uniquement qu'une formation analogue, l'adoption des mêmes croyances et des mêmes idéals donnent à un ensemble d'individus une vie mentale, une forme d'esprit analogue. Il est à remarquer d'ailleurs que dans une même nation et quelquefois très proches les uns des autres vivent des individus appartenant psychologiquement à des périodes pourrait-on dire différentes. Il est incontestable, par exemple, que certains groupes de nos contemporains cependant très proches de nous possèdent une mentalité paléolithique.

Ce que l'on appelle la mentalité d'une époque se réfère en général à la mentalité dominante ou plus exactement à celle qui gouverne et qui est *sanctionnée* par les mœurs ou les lois. Il est difficile d'imaginer comment une conscience sociale immanente à tous les individus du groupe pourrait si elle est une entité plus ou moins vivante et agissante, un tout, s'accommoder de telles discordances.

∴

L'énoncé d'un jugement de valeur implique la détermination préalable de choses contraires.

On ne peut pas soutenir que ces déterminations ne puissent pas être l'œuvre d'individus.

Un point sur lequel il était particulièrement tentant de faire appel à l'explication par l'idéation collective, c'est l'invention des valeurs. Nous avons vu que schématiquement l'essentiel de cette invention est la division des choses et des rapports en deux domaines, celui du profane et celui du sacré, celui du faste et néfaste, du permis et de l'interdit. Peut-être cette division fondamentale est-elle la source et l'origine de l'idée de contradiction dont le rôle est énorme dans la psychologie et dans la logique, surtout lorsqu'il s'agit d'expliquer les processus dynamiques de la pensée, le mécanisme sur lequel agissent sur nous certaines suggestions ainsi que la suscitation d'idées et de valeur nouvelle qui naissent dans notre conscience.

Mais dans la genèse de la contradiction, il n'est nullement besoin non plus semble-t-il de faire intervenir l'idéation collective d'une conscience sociale douée d'une activité *sui generis*. Il existe certes dans chaque groupe d'hommes une sorte de fond social : ce fond est constitué par l'ensemble des contradictions telles qu'elles résultent des concepts et des jugements admis. Cet ensemble est conservé dans la mémoire des hommes et se transmet par la tradition et le livre. Mais chacune de ces contradictions a dû être inventée à un moment donné et exprimée par un individu donné. Elle peut très bien n'avoir été au début qu'imprécise et flottante mais elle s'est affirmée par la répétition, et les confirmations successives qu'impliquait pour elle le fait de se répandre. En même temps des contradictions

ou des contrastes qui ont été depuis longtemps admis s'affaiblissent ou disparaissent. C'est que un ou plusieurs individus les ont rejetés en leur en substituant d'autres. « Pour qu'une contradiction soit sentie, dit Tarde, il faut qu'elle ait été d'abord remarquée, par un esprit plus sagace que les autres, par un penseur systématique qui a été arrêté par cette difficulté dans ses efforts pour unifier son faisceau d'idées, d'où l'importance sociale des philosophes » (1). Mais que la genèse des contradictions soit le fait d'individus cela n'implique pas toujours que l'inventeur de chacune d'entre elles soit unique. Justement, lorsqu'il s'agit d'invention morale, les données sur lesquelles cette invention opère sont en général accessibles à un très grand nombre d'hommes, elles ne demandent pas en général de culture technique particulière. Aussi, cette invention peut-elle éclore à la fois chez plusieurs lorsque les circonstances feront naître l'idée de critiquer un jugement moral jusque-là admis par tous (2). Un courant de pensée pourra d'autant plus facilement s'établir que les circonstances qui ont fait naître cette invention sont plus aisément susceptibles d'être comprises par un grand nombre d'hommes. Dans ce cas, la

(1) Tarde, *Les lois de l'imitation*.

(2) A propos des variations dans les contradictions, citons ce passage de Durkheim qui ne croit pas que l'on puisse caractériser les sociétés primitives par une sorte de penchant unilatéral et exclusif pour l'indistinction. « Si le primitif confond des choses que nous distinguons, en revanche il en distingue d'autres que nous rapprochons, et il conçoit même ces distinctions sous la forme d'oppositions violentes et tranchées » (Par exemple, l'opposition entre les êtres classés dans deux différentes phratries). Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*.

suggestion et l'imitation se confondront presque pour accélérer ce mouvement, et ce d'autant plus que les éléments constitutifs de la synthèse que constitue cette invention sont déjà répandus et admis (1).

*
* *

La notion de conscience sociale paraît surtout admissible sous la forme statique. L'invention devient sociale lorsqu'elle est accomplie, c'est-à-dire réalisée par son auteur (pour qui elle devient du passé) et admise par la société.

On a souvent opposé aux théories qui postulent l'existence d'une conscience sociale des objections tirées du bon sens. Au point de vue scientifique il est certain que des objections de cette nature sont insuffisantes pour faire rejeter une théorie. Bien souvent la science a affirmé l'existence de certaines fonctions avant d'avoir pu instituer des expériences décisives de nature à les prouver ; il en fut ainsi par exemple de la circulation du sang (2). D'ailleurs le bon sens n'est autre chose que l'affirmation d'un certain nombre d'explications et de règles admises par la plupart des contemporains et sanctionnées par les organismes sociaux

(1) Pour qu'une invention M éclore, il faut que les inventions élémentaires ABC dont elle est la combinaison soient nées et se soient propagées et rencontrées dans le cerveau qui convient à cette combinaison : donc plus la propagation imitative de ABC aura été rapide et répandue sur un vaste territoire et plus... — Tarde, *L'invention considérée comme moteur de l'évolution sociale. Revue Internationale de Sociologie*, 1902.

(2) Voir dans *L'homme aux quarante écus* de Voltaire un certain nombre d'objections fondées sur le sens commun et tournant en ridicule des théories scientifiques vérifiées et admises depuis.

(enseignement, lois, opinion publique, etc.). On pourrait dire que souvent le sens commun est affaire d'habitude, de répétition, de suggestions, dues à l'influence de l'exemple et de l'autorité (1). Tous les hommes vont répétant aujourd'hui que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil : combien d'entre eux connaissent la démonstration de cette proposition ?

Il est parfaitement légitime que l'on passe de l'examen d'un certain nombre de faits à l'hypothèse d'un phénomène qui n'est pas immédiatement apparent, mais dont l'affirmation est nécessaire pour intégrer ces faits sans rompre la continuité de l'explication (2). Les recherches ultérieures viennent ensuite confirmer ou non la réalité du phénomène affirmé d'abord dialectiquement. Si celui-ci n'est pas perceptible à nos sens des faits nouveaux, dont la découverte ou l'étude est suscitée par l'hypothèse initiale, viennent renforcer celle-ci ou au contraire sont en contradiction avec elle et provoquent son abandon.

L'hypothèse de l'existence d'une conscience sociale a rendu des services incontestables à la sociologie ; elle a donné une impulsion vigoureuse aux recherches sociologiques et à la philosophie des sciences sociales. Mais les résultats de ces recherches lui ont-ils apporté des confirmations ? Il ne paraît pas. L'explication des phénomènes psychologiques, notamment des phénomènes de création, ne réclame pas nécessairement — tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances — que

(1) Napoléon disait « Il n'y a qu'une seule figure de rhétorique, c'est la répétition ».

(2) Cf. H. Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*.

l'on fasse appel à une entité autre que la personnalité humaine. Bien entendu la notion de personnalité humaine contient si l'on veut celle de société, puisque nous ne connaissons pas d'homme qui ne fasse partie d'un groupe social si restreint soit-il. Les modalités du développement physiologique de l'organisme humain imposent cette croyance. Alors que la plupart des animaux peuvent être abandonnés à eux-mêmes peu de temps après leur naissance, l'enfant a besoin pendant de longues années d'une protection attentive. Lorsqu'il est devenu un tant soit peu viable, il est déjà socialisé. Quant aux hommes qui vivent solitaires, ils continuent néanmoins à pratiquer mentalement tout au moins par la pensée quelques-uns de leurs semblables, certaines croyances ou groupes d'idées auxquels ils ont adhéré déjà, certaines techniques dont ils continuent à faire usage dans leur solitude. Quelquefois cette base, cet acquit, sert de point de départ à des méditations, à des inventions, par une sorte de prolifération toute naturelle des idées qui en se groupant engendrent toujours quelques nouveautés tout au moins partiels.

L'explication des phénomènes de création intellectuelle, de l'invention, soit technique soit sociale, exige seulement qu'à côté du sujet, de l'homme avec toutes ses facultés, et les virtualités qui peuvent exister dans sa nature nous fassions intervenir l'idée de personnalité. Par là il faut entendre une foule de rapports, entre l'homme et ses semblables, et à la fois un équilibre plus ou moins complexe qui constitue la mentalité de l'individu. Cet équilibre est à la fois logique et affectif, il porte sur les connaissances techniques et sur les systèmes de valeurs. Au point de vue logique ces

rapports sont représentés par les concepts qui les expriment et les symbolisent. Cet équilibre, il semble que jusqu'à présent tout au moins le rôle de la vie sociale ait été de le maintenir, de s'opposer par les diverses sanctions en son pouvoir à ce qu'il ne soit modifié, et notamment à ce que les valeurs ne soient pas facilement remises en question. Bien plus cette tendance de la vie sociale ne s'applique pas seulement aux valeurs, la tendance de la plupart des sociétés que nous connaissons, a été de fixer aussi, autant que possible, même les démarches de la technique. Sans parler des sociétés éloignées de la nôtre, dont on peut dire en général qu'à mesure qu'elles sont plus arriérées, le domaine du technique, c'est-à-dire celui de l'invention licite est plus restreint on sait que le plus souvent l'opinion publique, la pression de la société environnante oppose une résistance, quelquefois ce que Durkheim appelle une sanction diffuse à toute innovation même inoffensive qui s'écarte de l'usage ou de la coutume.

Mais cet équilibre dont nous venons de parler n'est pas seulement une chose interne. C'est-à-dire qu'on ne peut pas le considérer chez un individu donné abstraction faite des conditions sociales. Celles-ci comprennent notamment les rapports respectifs de l'individu considéré et de la mentalité qui règne autour de lui, ainsi que les circonstances historiques ou autres qui sont comme nous l'avons vu une source perpétuelle de suggestions. Quelques-unes d'entre elles peuvent par suite d'une réceptivité particulière de l'individu s'imprimer vivement en lui, devenir la source de préoccupations permanentes et déterminer le sens dans lequel se dirigera le meilleur de son activité mentale.

Ces considérations des circonstances et des positions respectives ainsi que celles de moments historiques sont suffisantes pour expliquer la genèse des courants de pensée, l'existence dans chaque société d'un ou plusieurs axes de préoccupations dans le sens desquels se produisent fréquemment des inventions analogues ou simultanées. Celles-ci peuvent d'ailleurs provenir quelquefois de ce que Tarde appelait l'imitation par contraste (1). Parfois des individus estiment à un moment donné que dans une direction donnée on ne peut plus rien espérer de l'invention déductive et procèdent alors à un renversement des principes ou à une transformation des méthodes. Il n'est nullement besoin de superposer à ces courants sociaux, à cet effort perpétuel d'adaptation dont la société est le théâtre mais dont les individus sont les acteurs un nouveau sujet qui serait la conscience sociale.

*
* *

L'existence d'un sujet pensant autre que l'individu et que l'on appellerait si l'on veut la conscience sociale s'imposerait déductivement si l'on pouvait démontrer qu'il est certains modes d'invention irréductibles à la pensée individuelle. Autrement dit la conscience sociale serait le moteur qui mettrait en mouvement les concepts

(1) Quelquefois dans ce cas l'impulsion procède d'un pur sentiment, sans délibération véritable relative à l'idée choisie ou pronée. On adopte un jugement ou l'on forge une théorie uniquement pour prendre le contre-pied de celles que professent des ennemis ou même des indifférents comme dans le cas de l'adage « qui se pose s'oppose ».

et les feraient se grouper en combinaisons inédites mais qui se produiraient suivant des procédés qui ne pourraient en aucune façon se dérouler dans la pensée des individus. En d'autres termes l'hypothèse de l'existence d'une conscience sociale s'impose seulement si l'on démontre qu'il existe une logique inventive, *sui generis* radicalement différente dans ses règles et dans la manière dont elle établit les rapports entre concepts, de la logique que mettent en œuvre les individus.

Or il ne nous paraît nullement qu'il en soit ainsi. Si nous examinons les œuvres des sociologues qui ont le plus vigoureusement défendu l'hypothèse de la conscience sociale, nous constatons que lorsqu'ils essaient de décrire d'une manière positive le fonctionnement de cette conscience, la manière dont s'enchaînent en elle les idées et les volitions, ils en reviennent invinciblement à lui attribuer exactement les mêmes comportements qu'à l'individu. De même lorsqu'ils s'efforcent d'interpréter certaines réactions dont ils affirment que leur siège est dans la conscience sociale, ces mêmes auteurs attribuent à celle-ci une motivation qui pourrait être exactement celle d'individus intégrés dans cette même société et qui raisonnaient en partant d'un groupe de principes déterminés (1). Nous retrouvons ici le procédé de la métaphysique sur lequel Meyerson a attiré l'attention à propos de Hegel, savoir le raisonnement par extension du bon sens. On ne voit pas ce qu'ajouterait le concept de conscience sociale si celle-ci admet les mêmes concepts et pense suivant la même

(1) Voir notamment comme exemple de motifs et de raisonnements attribués à la conscience sociale : Durkheim, *Le suicide*.

logique que les individus, tout au moins les individus éclairés du groupe (1). Si la même logique mettant en œuvre les mêmes croyances, les mêmes jugements de valeur et les mêmes concepts vaut pour la conscience sociale comme pour la pensée individuelle et que par conséquent les motifs et les raisonnements qu'ils suscitent sont les mêmes, on ne voit pas quels phénomènes inexplicables par les processus créateurs se déroulant dans la pensée individuelle, nous conduisent nécessairement à supposer l'existence d'une autre sorte de sujet.

D'autre part, si on veut l'analyser de près, l'idée d'immanence de la conscience sociale est extrêmement obscure. La quantité innombrable de mentalités divergentes, de croyances contradictoires qui existent dans des groupes cependant très rapprochés, autorisent à poser la question de l'étendue de cette conscience. Que comprend au juste l'être social qui se manifeste en elle? Et notamment devons-nous conclure qu'il y a autant de consciences sociales que de mentalité et de sous-groupes différents?

*
* *

(1) On voit très facilement comment une telle hypothèse serait très contraire à la naissance ou tout au moins à la diffusion des innovations. Si un groupe s'érige en représentant autorisé de la conscience sociale, toute innovation venue du dehors se présentera forcément à la fois comme un sacrilège et une aberration. Cela reviendra à dire que les individus de ce groupe s'arrogeront le droit d'interpréter seuls ce qu'ils considéreront comme les suggestions de la conscience.

B. — *Le rôle de la réflexion individuelle dans l'invention des valeurs.*

Le fait fondamental de l'invention, c'est que l'ensemble des concepts, classés, ordonnés, inertes (et qui dans chaque individu représentent la projection des connaissances accumulées par la Société, ou tout au moins par le groupe dont il fait partie) est brassé par des courants dynamiques qui provoquent de nouvelles formes d'équilibre et des combinaisons originales. La vie pose à chaque individu des multiples de problèmes qu'il s'efforce de résoudre par les moyens dont il dispose, c'est-à-dire en mettant en œuvre ses connaissances.

Les circonstances font que souvent des problèmes analogues se posent à peu près simultanément à de nombreux individus. Cependant les solutions qu'ils en donnent ne sont jamais rigoureusement pareilles pour trois raisons principales : 1^o la différence des tempéraments individuels ; 2^o celles des circonstances, des suggestions extérieures et des rencontres, etc. ; 3^o le nombre et la disposition logique des concepts ne sont jamais rigoureusement semblables chez deux individus.

Mais cela n'implique pas bien entendu que l'invention soit contingente ; elle est en grande partie prédéterminée par les inventions antérieures. En effet nous avons distingué dans cette étude deux grandes catégories logiques d'invention : l'une déductive, et l'autre novatrice. Le sens dans lequel se dérouleront les séries d'inventions deductives est déterminé par les concepts dominants, par les lois ou les explications admises dont

l'inventeur fait application aux cas particuliers à mesure qu'ils se présentent à lui.

L'invention proprement novatrice est celle qui crée les principes. Il semble que son principal moteur soit le sentiment de l'insuffisance des données antérieures, que ces données soient des facteurs d'explication, ou des jugements de valeur. Le chercheur acquiert la conviction que les concepts existants n'expliquent pas un phénomène ou ne s'appliquent pas à une situation, qu'elles ne suffisent pas à l'intégrer, à en donner une représentation lucide et satisfaisante, en un mot à produire le sentiment à la fois simple et complexe d'évidence tel que Descartes l'a défini.

Le caractère subjectif de l'invention est ce qui frappe le plus à mesure qu'on avance dans son analyse. Les concepts sont en effet des choses qui présentent une certaine fixité mais, comme tous les objets extérieurs ils ne participent à notre vie mentale qu'en tant qu'ils sont perçus et sentis par nous, qu'ils en font partie intégrante. Ce que nous ignorons n'existe pas ; pour nous un concept qui nous est inconnu, quelle que soit son importance, ne contribue en rien au travail créateur de notre esprit. Aussi ne faut-il considérer en chaque inventeur que l'ensemble de ses connaissances ; c'est par rapport à elles qu'il invente. On pourrait dire que le critérium subjectif de l'invention sera la conviction qu'aura son auteur d'avoir inventé quelque chose.

Par contre la portée véritable de l'invention dépendra de son caractère objectif, par conséquent du fait qu'elle est oui ou non une nouveauté véritable. Nous connaissons tous des esprits simples ou des gens peu cultivés qui s'imaginent avoir fait des trouvailles très

importantes, alors qu'ils ont redécouvert un procédé, une théorie, ou une maxime depuis longtemps devenue banale ou abandonnée. De même les enfants recréent, parfois en jouant, des attitudes et des techniques déjà anciennes. Au contraire chez des individus qui sont arrivés à la limite des connaissances humaines dans un domaine quelconque, les points de vue objectifs et subjectifs coïncideront. La certitude d'avoir inventé quelque chose correspondra à la création d'une nouveauté véritable, ou la détermination d'une découverte : d'où l'intérêt de la société d'amener rapidement le plus grand nombre possible d'hommes aux confins de chacune des sciences, afin que leur esprit inventif ne s'exerce pas en pure perte.

Le processus est analogue lorsqu'il s'agit de l'invention novatrice. Nous avons vu que celle-ci part d'une sorte d'induction implicite : elle est précédée d'une sorte de révision de l'armature logique d'une théorie générale, révision qui est destinée à contrôler si cette théorie interprète encore d'une manière satisfaisante tous les faits connus qu'elle prétend englober. Le besoin auquel correspondent des révisions de cette nature est toujours agissant en nous : c'est un besoin d'harmonie, d'élucidation (1). Nous n'en faisons pas que l'applica-

(1) Comprendre, dit-on, c'est toujours intégrer dans un système lui-même intelligible parce qu'il a été formé d'éléments qui lui ont été intégrés de la même façon, ramener à une règle, à un plan et à un ordre.

Comprendre une opération matérielle, mentale, c'est non seulement l'exécuter, c'est en outre la décomposer en phases élémentaires qui s'enchaînent, qui sont ou semblables ou dissemblables, mais qui toutes se résolvent en intuitions, c'est-à-dire en un aspect d'évidence ou de nécessité devant lequel l'analyse s'arrête, au

tion consciente, il œuvre en silence plus ou moins activement, et son action conduit imperceptiblement parfois à des conversions ou à l'érosion de croyances antérieures dont, à la première épreuve, le sujet constate avec surprise l'affaiblissement. Le caractère *esthétique* de cette tendance est incontestable ; elle en présente tous les aspects, elle se complait dans la hardiesse des hypothèses, dans la simplification synthétique, dans la compréhension rapide et sans à coups. Le génie poétique, a-t-on dit, est fait d'impatience ; de même les jugements de valeur présentent à un degré encore plus marqué ce caractère esthétique, puisqu'ils se présentent comme des tentatives d'ordonner harmonieusement tout l'univers par rapport à l'homme, qu'ils veulent poser des règles propres à guider celui-ci et des idéals ou des fins qui, comme le premier moteur d'Aristote, le meuvent par l'attrait de leurs perfections.

*
* *

L'invention des valeurs doit être rattachée à ce désir d'équilibre, de clarté, d'élucidation de leurs idées comme de leur conduite, qui existe plus ou moins chez la plupart des hommes. On rencontre ce besoin même chez les enfants dont la curiosité s'éveille de bonne heure, qui questionnent les grandes personnes, veulent s'enquérir du pourquoi de leurs faits et de leurs gestes. Mais la curiosité enfantine n'implique pas de grand discernement ni d'esprit critique aiguisé ; ce que recher-

moins provisoirement. — L. Weber, *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1926, p. 113.

chent surtout les enfants c'est la possession de quelques réponses types qui les tranquillisent en quelque sorte, qui puissent taire, tant bien que mal leur curiosité. Tous les éducateurs savent par expérience que les enfants aiment mieux une explication quelle qu'elle soit, plutôt que l'aveu de notre ignorance. Il semble que l'enfant qui se sent à la veille d'être sollicité par l'action a hâte de se constituer un corps de principes qui le dirige et qui le guide. Il se dépêche également de se constituer une représentation de l'univers qui lui donne le sentiment de le comprendre d'une façon quelconque. Il entend avoir l'illusion de disposer d'un groupe de concepts englobant la réalité qui lui paraisse solidement bâti ; il recherche en quelque sorte la satiété logique.

Comme nous l'avons vu, en règle générale, la découverte précède l'invention, mais le mot « découverte » doit être pris dans ce cas *lato sensu*. Notamment on pourrait dire que chaque homme est mis dès l'enfance en présence d'un monde de représentations que lui enseignent ses éducateurs et qui se surajoutent à ses sensations premières. C'est là l'équivalent d'une énorme série de découvertes, et, qui plus est, de découvertes déjà classées et coordonnées entre elles.

Cet ensemble de concepts déjà systématisés représente les grandes lignes de la mentalité du groupe, son sens commun, et l'enfant les absorbe sans discernement ; il est fourmillant de questions pour lesquelles il réclame des explications, des réponses urgentes. Ce besoin d'élucidation sommaire est des plus intenses qui soient surtout chez les enfants biens doués, et il va en s'exaspérant avec l'adolescence. Mais, alors que

l'adolescence est souvent accompagnée d'une tempête d'esprit critique, l'enfant au contraire absorbe indistinctement toutes les explications que lui fournissent les personnes revêtues à ses yeux d'autorité. On peut dire de lui que « les formes de la pensée primitive telles que les a décrites M. Lévy-Bruhl ... absence de toute critique, confusion perpétuelle des signes et de la pensée, indistinction du subjectif et de l'objectif, du désir et du réel » (1), sont les traits caractéristiques de sa psychologie.

Dans la majorité sinon dans la totalité des sociétés la satisfaction de ces curiosités coïncide avec les fins de la permanence sociale ; on inculque à l'enfant, les règles morales du groupe, sa cosmologie, l'explication ultime que les hommes de ce groupe donnent des faits les plus frappants de l'univers en général et de la vie sociale en particulier. Cette disposition des enfants est utilisée pour obtenir leur intégration. Il est à remarquer en effet que l'éducation morale et religieuse précède en général l'apprentissage proprement dit ; ainsi l'enfant voit préciser ses idées concernant le domaine sacré avant d'aborder l'analyse conceptuelle du technique et du profane. On peut dire que toute société possède son catéchisme : c'est-à-dire un résumé systématique des jugements de valeur, une vue synthétique des principes, moraux et métaphysiques ainsi que des hiérarchies. Ainsi l'enfant se trouve de bonne heure avoir acquis un certain nombre de jugements qui doivent constituer théoriquement un minimum suffisant pour qu'il se conduise dans la vie conformément aux fins sociales.

(1) Belot, *In Traité de Psychologie*, Dumas, t. II, p. 270.

Pour la majorité des individus ce bagage théorique suffit ; ils portent ailleurs leur attention ; d'autres sont amenés par leurs fonctions ou par les circonstances à réfléchir à certains jugements de valeur, parfois à s'interroger sur leur validité. Peut-être l'intérêt pour les choses morales correspond-il à un caractère ou à un tempérament ? Dans l'état actuel de nos connaissances rien ne permet de répondre à cette question. Ce tempérament, si tant est qu'il existe, présente deux aspects principaux, il s'applique soit à la conduite de l'individu lui-même, soit à la conduite des autres hommes ou à l'examen de l'idéologie, des mobiles ou des règles qui président à cette conduite. La première vise à la pureté, à l'ascétisme, au scrupule, la seconde à l'apostolat, à la casuistique, à l'analyse ou à la critique. L'un s'enseigne lui-même, l'autre veut enseigner ses semblables. Les deux tendances ont été ou sont encore englobées dans la fonction sacerdotale (conçue au sens large du mot) la première visant à la sainteté, la seconde au sacerdoce en tant qu'il s'investit par délégation de la tâche de penser pour l'ensemble du groupe, celle de réfléchir à ses destinées et aux forces occultes auxquelles se relient certains actes. On sait que les fonctions intellectuelles sont d'origine sacerdotale ; la science spéculative et la philosophie sont nées dans les temples : ce n'est que très lentement et après de nombreux essais infructueux que l'on a fini par admettre l'existence de penseurs indépendant de toute fonction culturelle (1).

(1) La permanence sociale tendrait à renfermer chaque groupe d'individus dans les pensées afférentes à ses fonctions, et à lui

Ces individus se posent des questions qui aboutissent quelquefois à des inventions de valeur, ou tout au moins à des transpositions, à des modifications. Mus par la recherche d'une assise toujours plus forte apportée à leurs croyances, par le désir de mettre en harmonie leurs actes avec leurs conceptions, ils sont frappés par les contradictions comme par les résistances. Celles-ci peuvent passer inaperçues pour la très grande majorité des hommes, mais il suffit qu'elles soient perçues par quelques-uns pour que s'installe quelquefois une préoccupation, un sentiment d'instabilité.

..

L'invention des valeurs revêt trois formes principales :

a) La première est purement dialectique, elle est surtout déductive et correspond au désir de perfectionner, de renchérir, de tirer les conséquences de principes admis. Par suite de son caractère déductif, cette forme d'invention des valeurs tient très peu compte des réalités, elle est conditionnée par l'agencement existant des concepts, leurs extensions et leurs compréhensions respectives.

b) La seconde n'est plus une déduction exclusivement théorique, elle fait intervenir les faits. Elle les

interdire toute incursion au dehors. Chacun devrait par piété ou par respect pour la hiérarchie sociale, éviter de penser « plus haut que son grade ». Ainsi dans la Chine traditionnelle, on considérerait comme une grave offense à la morale publique, qu'un individu s'avisât de se mêler de questions pour lesquelles il n'était pas mandaté. — Voir Hovelague, *La Chine*.

examine et lorsqu'elle conclut à leur contradiction avec l'idéologie admise par l'inventeur, s'efforce d'agir sur les faits sociaux afin qu'ils finissent par s'y conformer ; l'invention est alors créatrice de prescriptions, de lois, de procédés de contrainte ou de persuasion.

c) La troisième participe aussi du désir de mettre les jugements de valeur en harmonie avec les faits matériels ou sociaux (ou plutôt avec l'interprétation que nous donnons de ces faits). Mais cette forme part du procédé inverse, elle réforme les jugements de valeur ou en crée de nouveaux. De la constatation que faits sociaux et jugements de valeurs sont en contradiction, elle tire la conclusion que ce sont les jugements qui doivent être réformés.

Il est aisé de se rendre compte que le choix entre les deux dernières méthodes découle de ce que nous pourrions appeler l'état d'équilibre de nos croyances. En effet l'inventeur sera porté à choisir la seconde méthode s'il a une foi entière dans les jugements que les faits enfregist. S'il est amené à choisir la troisième, c'est l'indice que cette foi était chancelante, ou qu'en tout cas il accordait en l'espèce la primauté ou la plus grande force aux faits (1).

..

(1) Wundt et Th. Ribot ont soutenu l'existence d'un génie moral distinct du génie scientifique et esthétique. Wundt remarque que ce génie moral ne se montre que dans les âges troublés, où la tradition est ébranlée. Il ne nous semble pas qu'il soit nécessaire pour expliquer les inventions de valeurs, même les plus réformatrices, de faire appel à une faculté exceptionnelle, dont on a

Certaines époques sont particulièrement fécondes en inventions de valeurs, ce sont en général celles où, par suite des circonstances historiques, le divorce entre les faits et les croyances est trop marquant. Ainsi lorsque de grands changements se produisent dans la vie sociale, par suite de bouleversements matériels, ou que des transformations techniques et scientifiques, finissent par modifier considérablement les bases du sens commun.

Pour des individus qui, par profession ou par intérêt intellectuel, s'efforcent d'analyser les fonctions de leur groupe, de les intégrer en un « mouvement de pensée » continu, l'impossibilité d'accorder l'idéologie admise par leur société avec les faits ou avec les tendances qu'ils croient percevoir, est une source de préoccupations. Le sentiment d'une sorte de déséquilibre

l'air par là même, de postuler le caractère ineffable. Ce serait par un détour revenir à la théorie du prophétisme.

Le principal défaut de cette théorie qui consiste à investir certains hommes d'une faculté divinatrice surhumaine, est qu'elle manque absolument de critérium objectif. Chacun de nous suivant ses goûts pourrait accoler l'épithète de génie à tout écrivain ou poète par exemple dont l'œuvre lui plaît, et il en est de même des jugements admis par des groupes entiers. Souvent des auteurs portés aux nues par une génération sont oubliés par la suivante et réciproquement. Il en est de même des jugements qui veulent situer un homme d'après le rôle que l'histoire lui attribue ; tel personnage est un génie pour les uns, un monstre pour les autres, c'est souvent simple affaire de point de vue. Enfin l'épithète de génie est souvent attribuée à des hommes en raison du succès exceptionnel de leurs entreprises, succès qui tient le plus souvent à un ensemble de circonstances heureuses. Cromwel se rendant à une cérémonie et tandis que la foule de Londres l'acclamait, dit en haussant les épaules : « Ce sont les mêmes qui m'eussent injurié et raillé si vaincu on m'eût mené pendre »... Il en est un peu ainsi, et toutes proportions gardées, des jugements d'historiens.

qu'ils éprouvent à la pensée de cette situation est analogue au fond à celui qui résulte du désaccord de nos tendances individuelles. C'est de toute façon le malaise causé par un manque d'harmonie, un état d'âme divisé et heurté (1). Car de nous intéresser passionnément à certaines fonctions sociales, fait des représentations qui s'y rattachent un élément intégrant de notre personnalité. Leur perturbation ou plus exactement l'idée (vraie ou fausse) d'une perturbation dont elles souffriraient, nous affecte, suscite des phénomènes d'angoisse et d'agitation qui peuvent aller même jusqu'à se refléter dans notre organisme. Ils provoquent une activité mentale particulière, des recherches et des tâtonnements qui visent à retrouver l'équilibre rompu, c'est-à-dire à trouver une solution qui intègre correctement l'ensemble des concepts qui sont en jeu. Ainsi à chaque instant, il existe dans la mentalité de chaque individu un équilibre plus ou moins bien réalisé entre ses croyances dans le domaine technique, et ses croyances qui concernent le sacré (de même qu'à l'intérieur de chacune de ces deux catégories fondamentales). A mesure que la complexité des données augmente, cet équilibre devient un état imprécis et assez variable (2).

(1) Pour Judd, « les sentiments ne sont que des phases de notre expérience qui dans leurs caractères dépendent de l'accord ou du désaccord des diverses tendances ». Tant que celles présentent à un moment donné contribuent à une coopération mutuelle, le ton de la conscience est agréable. Dès que les tendances actives seront en conflit, il deviendra désagréable. Ainsi l'agitation et le sentiment qui l'accompagne sont des stimulus nouveaux pour lesquels nous n'avons pas de réponses naturelles. — Th. Ribot, *La vie inconsciente et les mouvements*, p. 48.

(2) « Une sincérité évanescence qui se dissout à mesure ». Dromard, *Les mensonges de la vie intérieure*.

Du même coup la variabilité des consciences individuelles est plus accentuée, car cette complexité permet une plus grande différenciation. Alors que dans des tribus arriérées, la majeure partie des individus sont en quelque sorte interchangeables, tant leurs personnalités coïncident, la division du travail des sociétés plus complexes crée une grande diversité de mentalités.

Cette différenciation fait de l'unanimité des pensées un phénomène moins fréquent. Même lorsqu'il s'agira d'interpréter des faits très généraux qui agissent sur l'ensemble de la société, les représentations que les individus se feront de ces faits aura passé préalablement par le prisme de leur personnalité, elle aura été mise en contact avec des groupes d'idées et de croyances très différents suivant les individus. Aussi une suggestion identique pourra dans une société différenciée susciter des réactions très diverses. Les courants de pensée dominants eux-mêmes seront figurés par des résultantes autour desquelles se répartiront des oscillations qui pourront être très amples (1).

(1) Cf. Portuondo, *Essai de mécanique sociale*.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Introduction

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Définition. Invention et Découverte .	1
CHAPITRE II. — Sources	8
CHAPITRE III. — Méthode. Raisons qui militent en faveur d'une étude globale des facteurs de la fonction inventive, plutôt que de l'étude d'une catégorie particulière d'inven- tions, — étude dont les conclusions seraient ensuite généralisées. — Les points de vue successifs qui consti- tuent les divisions essentielles de cette étude	17
CHAPITRE IV. — Caractères de l'invention. Caractère à la fois subjectif et relatif de l'invention	34

DEUXIÈME PARTIE

Les deux catégories d'inventions

CHAPITRE PREMIER. — Exposé de la distinction. L'invention s'exerce dans deux domaines distincts de la pensée : le domaine technique et le domaine moral. — Exposé de la distinction. — Critériums qui permettent d'affirmer l'existence de cette distinction.	41
CHAPITRE II. — L'invention technique. Invention technique. — Caractéristiques de l'invention technique. — Le besoin et la curiosité sont ses principaux moteurs. — Rôle qu'y joue le hasard. — Le pouvoir émouvant de	

	Pages
l'invention technique est moindre ; ses caractères affectifs ne présentent ni la permanence ni la diffusion des sentiments qui accompagnent les jugements de valeur. . . .	51
CHAPITRE III. — L'invention des valeurs. Caractère de l'invention morale. — Choses sacrées et choses profanes. — Catégories de l'entendement et catégories morales. — On peut présumer que les facteurs et les conditions des variations des règles morales sont surtout sociaux . . .	66
CHAPITRE IV. — Fonction de l'invention morale. — Position de la question. — Critique de l'explication par l'idéation collective	76
CHAPITRE V. — Discussion. Objection que soulève l'hypothèse qui distingue deux genres d'inventions	91
CHAPITRE VI. — Leurs rapports. Développement respectif du sacré et du profane. — Leurs rapports. — La loi des deux états.	100

TROISIÈME PARTIE

Éléments Psychologiques de l'Invention

CHAPITRE PREMIER. — Généralités	111
CHAPITRE II. — Méthodes d'investigation psychologique. Les méthodes qui s'efforcent de faire saisir l'invention dans son apparition à la conscience. — Méthode de Binet. Méthode psychanalytique. Méthode de Young. — Critique et rôle de l'introspection	117
CHAPITRE III. — Le rôle de la mémoire. La mémoire. — Les formes les plus simples de l'invention sont liées au caractère moteur de la mémoire. — Fonction modificatrice et interprétative des formes supérieures de la mémoire. — Comment s'exerce la schématisation qui constitue l'une des conditions préalables de sa fonction. — Les cadres de la mémoire. — Les idées générales. . .	133
CHAPITRE IV. — Le langage et les idées générales. — Caractère évocateur du langage. — Comment l'invention est souvent conditionnée par le langage. — La naissance des idées générales chez les enfants. — Elles constituent	

les données qui président à la compréhension de nos perceptions, à leur analyse et à leur classification. . . .	146
CHAPITRE V. — La réapparition des souvenirs. — La loi de réintégration serait la règle si d'autres causes ne venaient modifier l'ordonnance de nos souvenirs. — Directions dans lesquelles s'exercent ces modifications. — Action des tendances individuelles sur l'organisation interne des souvenirs. — L'imagination ; elle constitue de bonne heure une opération complexe	159
CHAPITRE VI. — Association et dissociation des idées. L'association des idées. — Jugement et association des idées. — Le choix conscient entre les jugements est précédé d'un choix inconscient entre les associations possibles en partant d'un stimulus donné. — La dissociation des idées	177
CHAPITRE VII. — La réorganisation des souvenirs. En même temps que la perception intelligente implique une analyse des caractères de la chose perçue, elle procède souvent à une hiérarchisation de ces caractères. — Un ou plusieurs d'entre eux sont accentués, deviennent la notion centrale ou l'élément dominant. — Cette accentuation est révélatrice de la manière dont le sujet pensant est affecté par un concept et de ses préoccupations essentielles. — Les changements ou les transpositions dans ces acceptions essentielles constituent une forme importante de l'invention	190
CHAPITRE VIII. — Les facteurs affectifs. Notre vie mentale s'accompagne d'états affectifs. — Eléments affectifs de l'invention technique. — Eléments affectifs de l'invention sociale. — Caractères de l'émotion. — Elle est une réaction organique affective à des jugements de valeur.	198
CHAPITRE IX. — Les facteurs affectifs (suite). L'émotion peut être quelquefois une simple prédisposition organique. — Mais cette prédisposition organique ne détermine nullement la direction dans laquelle elle s'exercera. — L'association des émotions : elles sont un tonus qui accompagne les idées plutôt que des entités distinctes ; les impulsions mêmes tendent à s'agréger des jugements. — La mémoire affective porte sur le tonus qui accompagne certaines représentations plutôt que des états affectifs purs. — Le transfert ; le rôle qu'il joue dans l'inven-	

	Pages
tion. Il constitue un cas certain de création individuelle étendue par imitation à un groupe social	212
CHAPITRE X. — Conclusion	219

QUATRIÈME PARTIE

L'invention et la logique

CHAPITRE PREMIER. — Préliminaires. — Les facteurs logiques de l'invention. — Leur détermination. — Les questions qui se posent à leur sujet	229
CHAPITRE II. — Idée et Concept. — Leurs caractères respectifs. — L'invention au point de vue subjectif est celle qui modifie l'idée que nous avons d'une chose. — Au point de vue objectif l'invention est celle qui modifie l'une des acceptions ou la définition essentielle d'un concept. — Au point de vue de l'invention le concept est utilisé surtout en tant qu'idée générale, c'est-à-dire avec son acception la plus répandue. — La diffusion du concept est l'un des éléments à considérer pour déterminer son rôle dans l'invention.	234
CHAPITRE III. — Le jugement.	246
CHAPITRE IV. — Identité et analogie. — Le rôle du jugement d'analogie dans l'invention. — Différentes sortes d'analogie. — L'invention consiste essentiellement dans la détermination d'analogies nouvelles et dans l'énoncé de jugements fondés sur des analogies	250
CHAPITRE V. — Le raisonnement. — Le syllogisme. — Il consiste surtout dans l'emploi des idées générales. — L'invention est-elle œuvre de raisonnement ? — Questions que soulève l'emploi du syllogisme dans l'invention. — 1 ^o Les corrélations logiques préalables ; valeur et extension des principes. — 2 ^o Le choix du moyen terme ; le rôle qu'y jouent les suggestions ; raisons de certaines simultanéités ; difficultés en ce qui concerne l'invention morale.	259
CHAPITRE VI. — Le raisonnement (suite). Raisonnements autres que le raisonnement déductif. — Le raisonnement par analogie. — L'induction. — Le raisonnement affectif.	274

CINQUIÈME PARTIE

Les éléments dynamiques qui interviennent dans la
logique de l'invention.

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Les modalités de l'adhésion. Eléments dynamiques qui interviennent dans la logique de l'invention. — Croyance. — Foi.	289
CHAPITRE II. — Les modalités de l'adhésion (suite). Certitude. — Evidence	301
CHAPITRE III. — Le sens commun	306
CHAPITRE IV. — L'association affective. Ressemblance et contiguïté dans l'association affective. — Symbole et métaphore	315
CHAPITRE V. — L'association par contraste. — Contraste et opposition. La notion de contraste	326

SIXIÈME PARTIE

Les facteurs sociaux de l'invention.

CHAPITRE PREMIER. — La permanence sociale. Il existe dans toute société deux tendances antagonistes, l'une vise à conserver les formes actuelles, l'autre pousse à la variation. Ces deux tendances se manifestent par l'action des individus. — La permanence sociale. — Les facteurs sociaux qui l'assurent	338
a) nature et rôle de la permanence sociale	338
b) comment elle se maintient	343
c) forces qui concourent à intégrer l'individu dans la société	347
d) l'imitation	358
CHAPITRE II. — La variabilité sociale. Facteurs sociaux qui tendent à susciter des variations : dans le domaine technique ; dans le domaine des jugements de valeur	364
a) critique des théories qui postulent l'existence de mentalités primitives génériquement différentes de la nôtre.	364

	Pages-
b) relations au point de vue des facteurs sociaux entre invention technique et invention des valeurs. . . .	373
c) l'explication de l'invention des valeurs est insuffisante si elle ne fait intervenir que des facteurs logiques. . . .	378
d) facteurs sociaux qui tendent à susciter des inventions. . . .	385
e) conditions physiques — division du travail langage	395
f) influence des rapports internationaux — caractères de l'imitation lorsqu'elle s'applique aux jugements de valeur	403
CHAPITRE III. — Conditions de l'action des facteurs sociaux sur l'individu. — Il faut qu'il présente à leur égard une certaine réceptivité ou une certaine sensibilité. La notion de moment historique. — Critique des théories qui voient dans l'individu l'agent passif des besoins de la société.	411
CHAPITRE IV. — L'aspect négatif de l'invention. L'invention (principalement celle des valeurs) présente un double processus. Le premier est négatif, il est dissolvant de la permanence sociale (critique des croyances antérieures), le second est positif, créateur de nouveauté	426
a) défaut d'harmonie logique, doute, désintégration. . . .	429
b) diffusion de l'état d'esprit inventif — contagion mentale.	440
CHAPITRE V. — Le processus positif de l'invention. — Il comprend deux formes principales. — Dans la première prédominent les éléments rationnels. — Dans la seconde prédominent les éléments affectifs.	443
a) Formes de l'inspiration où prédominent les éléments rationnels	451
b) Formes de l'inspiration où prédominent les états affectifs	455
c) Degrés d'efficacité des jugements de valeur	464
CHAPITRE VI. — Le rôle de l'élaboration inconsciente dans l'invention.	474
a) les états mystiques et l'invention des valeurs . . .	474
b) Rôle et valeur de l'expérience mystique	481
Conclusion	
CHAPITRE PREMIER — La fonction inventive. 1 ^o la fonction de l'invention; 2 ^o le milieu social où elle s'exerce. Eléments constitutifs de ce milieu. 3 ^o Probabilité de l'invention . .	497

TABLE DES MATIÈRES

569

	Pages
a) la faction de l'invention.	497
b) matières que l'invention met en œuvre.	501
c) la mentalité d'une société	509
d) équilibre mental et variabilité	517
e) probabilité de l'invention.	522
CHAPITRE II. — L'agent de l'invention. Unité ou pluralité des sujets. Idéation collective et conscience sociale	529
a) l'idée de conscience sociale.	534
b) le rôle de la réflexion individuelle dans l'invention des valeurs.	550

Vu : *Le Professeur*,
GASTON RICHARD.

Vu, *le Doyen*,
G. CIROT.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 1^{er} mars 1930,

Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

SORTI DES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BARNÉOUD

— A LAVAL —

